00086025

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

MISE EN ORDRE, ET COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

8602

TOME II.

Z.g11

LIBRARY OF THE FOREIGN BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVI.

86025

00086025

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE III.

DES PREMIERS VOYAGES DES ANGLAIS EN AFRIQUE.

CHAPITRE VII.

Dernier voyage du capitaine Towrson aux côtes de Guinée.

Pour diminuer l'étonnement de voir trois voyages sous le nom du même capitaine, tandis que le reste de la nation paraît être dans la langueur, nous devons faire observer, comme nous l'avons déjà fait dans le premier chapitre, qu'il s'était formé à Londres une compagnie dont le nombre croissait tous les jours, et dont Towrson n'était que l'agent, sans qu'on sache même s'il y avait le principal intérêt. On ne

concevrait point autrement que l'avidité d'un particulier n'eût pas été satisfaite par les richesses qu'il avait déjà rapportées, et qu'il ne pensât point à jouir tranquillement de ce qu'il avait acquis avec tant de peines et de dangers.

Il équipa, dès l'année de son retour, une nouvelle flotte pour recommencer le même voyage; mais il rendit ses vaisseaux plus capables d'une longue navigation: il les monta d'une meilleure artillerie; et les capitaines dont il se fit accompagner furent mieux choisis. Au lieu de monter le Tigre, qu'il avait commandé dans le dernier voyage, il n'en fit que le troisième vaisseau de sa flotte. Le sien fut un bâtiment neuf de cinq cents tonneaux, qu'il nomma le Mignon; et le second, ou le vice-amiral, se nommait le Christophe. Il y joignit une pinasse, qui s'appelait la Licorne. On ne nous a point appris à quel nombre montaient les trois équipages; mais il devait être assez considérable, si on en juge par les divers succès de l'expédition.

On mit à la voile au port Plymouth le 30 de janvier 1558. Dès le jour suivant, Towrson rencontra deux bâtiments de Hambourg, l'un de quatre cents tonneaux, qui se nommait la Rose, l'autre de cent cinquante tonneaux, nommé la Licorne; tous deux partis de Bordeaux avec leur cargaison de vins. Il envoya ordre aux deux maîtres de se rendre à son bord; et, les ayant séparés pour les interroger, il leur demanda d'un air menaçant s'ils avaient quelques marchandises qui appartinssent aux Français. Ils protestèrent d'abord que tout était à divers marchands de Ham-

bourg; mais, étant pressés avec plus d'instances, ils confessèrent qu'une partie de leur charge appartenait à quelques particuliers de Bordeaux. Les officiers anglais, qui ne se crurent point obligés de garder beaucoup de mesure en partant pour un long voyage, conclurent que les deux bâtiments étaient de bonne prise. La seule difficulté regardait l'usage qu'ils en devaient faire. Retourner en Angleterre pour y vendre les vins, c'était s'exposer à n'y pas voir approuver leur conduite. Ils auraient été moins éclairés en Irlande; mais ils craignaient, dans cette saison, d'y être retenus par le vent. D'autres craintes ne leur permettaient pas de faire cette vente en Espagne, sans compter le risque qu'ils couraient, avec leur prise, de rencontrer quelque flotte française. Enfin ils se déterminèrent à profiter sur-le-champ des droits de la force, en prenant du bien d'autrui ce que chaque vaisseau anglais trouverait de plus utile à ses besoins. Towrson prit pour le sien trente tonneaux de vin, deux barils d'eau-de-vie, six caques de raisin, et quelques sacs de châtaignes. Il mit deux tonneaux de vin dans la pinasse. Le Christophe eut pour sa part dix tonneaux de vin et deux barils d'eau-de-vie. Le Tigre prit à peu près la même quantité de l'un et de l'autre, avec quelques planches et d'autres marchandises. Mais les matelots anglais abusèrent de cette espèce de pillage en brisant les coffres, les boussoles, les verres de toutes sortes d'espèces, et tout ce qu'ils regrettèrent de ne pouvoir emporter. La pitié toucha Towrson jusqu'à lui faire donner de son propre bâtiment, aux malheureux Hambourgeois, une boussole, des verres, du pain et

des chandelles. Il fit restituer aussi au pilote français, qu'ils avaient pris à Bordeaux, l'argent qu'on avait exigé de lui pour sa rançon. Ensuite il congédia honnêtement les misérables qu'il avait dépouillés. Le vent lui étant plus favorable qu'il ne le méritait après cette violence, il se trouva le 10 février à la vue des Canaries. Diverses commissions dont il s'était chargé pour la ville même de Canarie l'obligèrent d'y relâcher. Il y fut bien reçu du gouverneur espagnol, qui était alors intéressé à ménager l'Angleterre.

Cependant ayant remis à la voile le 14, il ne trouva pas les mêmes dispositions dans la flotte espagnole qu'il rencontra le jour suivant. Elle était composée de dix-neuf vaisseaux qui allaient aux Indes occidentales, les uns de cinq ou six cents tonneaux, d'autres de deux cents, de cent cinquante, et de cent. L'amiral ne se contentant point du salut des Anglais, exigea qu'ils baissassent leur pavillon devant le sien, sous prétexte que, commandant au nom de Charles-Quint, il représentait un empereur. Sur le refus qu'ils en firent, il leur fit tirer quelques volées de canon, qui causèrent un grand désordre dans leur petite flotte. Towrson, vivement piqué de cette insulte, se mit dans sa chaloupe, et porta lui-même ses plaintes à l'amiral. Elles furent écoutées; mais les politesses qu'il reçut ne le dédommagèrent pas de sa perte; et peut-être les dut-il regarder comme un nouvel outrage.

Il s'éloigna le 17, avec le chagrin de ne pouvoir tirer d'autre satisfaction. Le jour suivant il eut la vue des côtes de Barbarie; et, se mettant à côtoyer aussitôt le rivage, il alla jeter l'ancre à l'embouchure de Rio-

do-Ouro, qui est presque sous le tropique. Le 21, il se trouva à vingt degrés et demi, c'est-à-dire à la hauteur du cap Blanc; et le 25, il découvrit la terre dans la baie au nord du cap Vert. Après avoir doublé ce cap, il aperçut le lendemain une fort belle île, entourée de plusieurs autres qui ne paraissaient qu'autant de rochers, mais si couvertes de pigeons et d'autres oiseaux de terre et de mer, que la fiente de ces animaux les rendait aussi blanches que de la craie. Entre les îles il découvrit une fort belle baie; et le fond contre les rocs se trouva partout de dix-sept brasses. Il n'ignorait pas que les Français y avaient établi leur commerce. La curiosité de l'approfondir lui fit jeter l'ancre dans la baie. Il envoya la pinasse au-delà d'un autre cap pour chercher les lieux qui lui paraîtraient les plus fréquentés. Pour lui, prenant sa chaloupe et l'esquif du Tigre, il alla droit à la grande île, où il fit d'abord provision de certains oiseaux qui ressemblent à des canards. Ensuite il voulut faire l'essai du caractère des habitants. Il s'en présenta quelques-uns qui apportèrent des dents d'éléphants et du musc, et qui offrirent de faire venir leur capitaine, si les Anglais voulaient recevoir d'eux un ôtage, et leur en donner un. On leur demanda depuis quand il leur était venu des vaisseaux d'Europe. Les uns répondirent depuis six mois, d'autres depuis quatre; et tous assurèrent que c'étaient des Français, dont ils prononçaient fort bien le nom. Le penchant de Towrson l'aurait porté à s'arrêter pour tirer de l'île tout ce qu'on y destinait peut-être aux Français; mais Crompton, commandant du Christophe, lui re-

présenta que c'était négliger la fortune qui les attendait dans d'autres lieux avec des richesses plus précieuses.

Ils arrivèrent aux côtes de Guinée le 10 de mars, environ six lieues à l'ouest du cap de Monte, près de rio das Palmas. Dès le lendemain ils trouvèrent sur le rivage quelques nègres qui semblaient attendre le passage d'un vaisseau. On en tira dix-neuf dents d'éléphants et deux onces et un quart d'or. Ils apprirent à Towrson qu'il était passé trois vaisseaux français; l'un il y avait deux mois, et les deux autres trois semaines après. On arriva le 13 à la rivière de Sestos; d'où Towrson fit avancer le Tigre vers une autre rivière pour tâcher d'y recueillir du poivre. Il s'arrêta dans la même vue à celle de Sestos, où il trouva un nègre né à Lisbonne, qui avait été abandonné dans ce lieu par le vaisseau portugais que les Français avaient brûlé l'année précédente. On sut de lui que trois vaisseaux français avaient abordé deux mois auparavant dans le même lieu, qu'il en était passé deux autres depuis six semaines, et un depuis quinze jours. Towrson trouva du poivre, mais dans une quantité médiocre. Considérant que les Français avaient pris le devant, et que la maladie avait déjà commencé à se répandre dans son équipage, il résolut de gagner promptement Mina. Cependant, à mesure qu'il avançait au long des côtes, il ne manqua point l'occasion d'acheter du poivre et des dents d'éléphants. Les rivières de Potos et de Hanté (1) lui en fournirent assez abondamment.

(1) La rivière de Hanté, selon la carte de d'Anville, est celle de Boutri.

Il découvrit le 1er d'avril cinq bâtiments portugais, dont il s'efforça d'abord d'éviter la rencontre en portant à la mer avec toutes ses voiles. Mais le vent, qui, du sud-ouest et d'ouest-sud-ouest qu'il est ordinairement dans cette mer, fut pendant tout le jour est ou est-sud-est, se trouva si favorable aux Portugais, qu'ils approchèrent bientôt à la portée du canon. Towrson leur envoya sa chaloupe, dans l'espérance de quelque bonne composition. Mais ils refusèrent de s'expliquer; et pour toute réponse ils saluèrent les Anglais d'une décharge de leur artillerie. Le Mignon eut un mât brisé et toutes ses voiles percées, mais sans perdre un seul homme. La chaloupe fut submergée. Le Christophe et le Tigre, qui avaient rejoint la flotte, en furent quittes pour quelques boulets qu'ils reçurent aussi dans leurs voiles. Heureusement l'obscurité de la nuit vint interrompre le combat. Towrson profita du vent, qui changea tout d'un coup, pour tirer au sud-ouest, après avoir recommandé à ses deux autres capitaines de mesurer si bien leur course que malgré les ténèbres ils pussent se rapprocher de la terre ensemble à la pointe du jour. Ils se rejoignirent en effet à la vue de la terre; et trouvant la mer libre, ils s'approchèrent sans crainte de la première côte, qui était celle de Laguy. Towrson se rendit au rivage, où il apprit qu'il y avait actuellement quatre vaisseaux français sur la même côte, l'un à Perinen, six lieues à l'ouest; l'autre à Wamba, quatre lieues à l'est; le troisième à Peri-

Celle de Potos ne se retrouve pas sur nos cartes. Bowdich donne sur sa carte le nom d'un canton nommé Pohoc; mais il est à quelque distance de la côte.

kau (1), quatre lieues à l'est de Wamba; et le quatrième à Égrand, quatre lieues à l'est de Perikau (2). Sur cette information, il résolut d'attaquer les Français dispersés, et d'interrompre, du moins pour cette année, leur trafic. Une heure après il découvrit un de leur quatrevaisseaux, qui sortait de Wamba. Les trois Anglais lui donnèrent la chasse pendant tout le jour. A l'entrée de la nuit, ils prirent le parti de jeter l'ancre chacun à la distance de trois lieues l'un de l'autre, dans l'espérance qu'il ne leur échapperait pas le jour suivant. Mais, à la pointe du jour, ils découvrirent les trois autres navires français, qui avaient mouillé sans défiance entre eux et la côte. L'un se nommait la Foy, de Honfleur, de deux cent vingt tonneaux; l'autre le Ventru, de cent tonneaux; et le troisième, le Mulet de Bateville, de cent vingt tonneaux.

La supériorité des forces faisant négliger les précautions, les Anglais résolurent d'aller droit à l'abordage; mais ils ne furent point attendus. La Foy et le Ventru, qui étaient excellents voiliers, se dérobèrent bientôt à leur poursuite. Le Mulet fut le seul que sa pesanteur fit tomber entre les mains de Towrson. Il y trouva trente livres d'or; et c'était le moins riche des trois bâtiments. On sut de l'équipage que la Foy

(1) Les Anglais y avaient un fort.

(2) Bowdich fait Ygua, sur sa carte, synonyme de cape Coast; et il paraît bien qu'Ygua est le même lieu que Laguy. Vimba, le Vamba de Towrson, est sur la carte de d'Anville; c'est le Winnibah de Purdy et de nos cartes modernes. Perikau me paraît être le Barracoe des mêmes cartes, et le Berku de la carte de Guinée de d'Anville. Égrand est à l'embouchure de la petite rivière nommée rio Grande sur cette même carte, et à l'ouest d'Acara: peut-être aussi est-ce Acara même.

en emportait plus de quatre-vingts. On apprit encore que trois autres vaisseaux français, qui avaient été environ deux mois sur la côte de Mina, étaient partis chargés de plus de sept cents livres d'or. Towrson laissa quelques-uns de ses gens pour garder sa prise, et continua de poursuivre les deux autres vaisseaux pendant tout le jour; mais il perdit l'espérance de les joindre.

Le 12 d'avril il gagna la rade d'Égrand, où il fit transporter sur ses trois vaisseaux toute la cargaison du Mulet; et dans cet état il offrit aux Français la liberté de le racheter. Mais comme il avait plusieurs voies d'eau, loin d'accepter cette offre, ils demandèrent d'être reçus sur les vaisseaux anglais; ce qui leur fut accordé. On les distribua sur les trois vaisseaux, à la réserve de quatre qui étaient fort malades, et que personne ne voulait recevoir. Ils furent laissés dans leur bâtiment avec peu d'espérance d'être secourus; cependant Towrson, sensible à la pitié, les fit enfin passer sur le sien.

Quelques Anglais proposèrent de pousser leur navigation jusqu'à Benin; mais le plus grand nombre étant d'un avis différent, on prit le parti de s'arrêter le plus long-temps qu'il serait possible sur la même côte, et de se diviser entre Égrand, Perikau, et Wamba. Towrson prit Égrand pour son partage, et l'on convint que s'il paraissait quelque flotte dont on eût quelque chose à redouter, les deux autres se hâteraient aussitôt de le joindre. Ainsi le vaisseau de Towrson demeura dans la rade d'Égrand jusqu'au dernier d'avril. Mais il se repentit d'avoir choisi ce poste. Tous ses

gens y tombèrent malades. Il en perdit six; et les nègres, effrayés de leur maladie, n'osant approcher de son bord, il fut réduit à ne pouvoir commercer que trois fois la semaine avec eux. Enfin, rebuté de cette situation, il ne pensa qu'à rejoindre les deux autres vaisseaux dont il n'avait rien appris dans cet intervalle. La fortune ne les ayant pas mieux traités, ils résolurent ensemble de gagner la ville de dom Jean ou d'Equi (1), dans l'espérance d'y être plus heureux.

Ils partirent le 10 de mai. Dans les visites qu'ils firent en divers endroits de la côte, ils recueillirent douze livres et quelques onces d'or. Le 19, ils jetèrent l'ancre à Mawri (2), où ils passèrent deux jours sans en pouvoir tirer plus d'une once d'or. Enfin le 21 ils arrivèrent à la ville de dom Jean; mais leurs chaloupes s'étant présentées au rivage, il ne parut point un seul nègre pour les recevoir. Towrson et le capitaine du Christophe se mirent dans un esquif avec huit hommes, et cherchèrent eux-mêmes à rencontrer quelques nègres. Ils en trouvèrent enfin deux qui leur promirent d'aller à la grande ville pour avertir dom Jean de leur arrivée. Le 23, les chaloupes retournèrent au rivage, et les nègres assurèrent que les marchands de dom Jean arriveraient le même jour; cependant on les attendit inutilement jusqu'au soir, et quelques nègres firent même entendre aux Anglais, par des signes, qu'ils feraient bien de se retirer. C'en était assez pour ne laisser aucun doute que les Portu-

(1) Suivant nous, l'Ekkétekki ou petit Comendo de d'Anville, à l'est de la rivière Saint-Jean.

(2) Mouré de la carte de d'Anville, où a été construit le fort Nassau.

gais ne fussent proche de la ville. On dut s'en croire encore plus sûr le lendemain, lorsqu'à l'approche du rivage les nègres firent tomber une grêle de pierres sur les chaloupes. Towrson s'obstina néanmoins à tenter de nouvelles instances. Il se rendit lui-même au rivage avec un pavillon blanc, et, n'y voyant paraître personne, il s'avança jusqu'à la ville. Sa surprise fut extrême d'en voir sortir tous les nègres, pour éviter de le voir. Il envoya jusque dans le bois après eux, et rien ne fut capable de les arrêter. Ses gens, irrités de cet excès de crainte ou de mépris, prirent dans la ville une douzaine de chèvres et quelques poules, sans y causer néanmoins d'autre désordre. En retournant à bord, ils trouvèrent leur pinasse qui revenait de Cormantin (1), d'où elle rapportait deux livres cinq onces d'or. Towrson prit le parti de se rendre au même lieu. Le Christophe retourna à Mawri (Mouré), où il fut si mal reçu que, dans un transport de colère, le capitaine attaqua les nègres, qu'il mit en fuite, brûla leur ville, et brisa toutes leurs barques.

Towrson fut plus satisfait de Cormantin. Cette ville était accoutumée à ménager fort peu les Portugais, parce que la facilité que les habitants avaient à se retirer dans les montagnes dont elle est environnée, les mettait à couvert de leur ressentiment. Il s'y trouvait quantité de nègres qui s'étaient sauvés de l'esclavage, et qui n'avaient pas trouvé d'asile plus sûr. La plupart de ces fugitifs savaient assez le portugais pour se faire entendre facilement ; et Towrson apprit d'eux

(1) Chez les Fantins, un peu à l'est de cape Coast et d'Anamabo.

que la plus grande partie de l'or qui se trouvait sur cette côte venait de plusieurs ruisseaux qui serpentaient entre les montagnes. L'ardeur du gain lui fit souhaiter, autant que la curiosité, de visiter quelques-uns de ces lieux déserts. Il communiqua cette pensée à ses gens, entre lesquels il s'en trouva plusieurs qui lui offrirent de partager le péril avec lui. Il en prit six des plus résolus; et, s'armant pour toutes sortes de rencontres, il entra dans les montagnes, sous la conduite de deux nègres. C'était proprement y entrer, puisque, sans être obligé de monter beaucoup, il s'engagea dans des vallées fort étroites, ou plutôt dans de longues ravines, où fort souvent il fallait marcher dans l'eau, faute de rives. Après avoir fait cinq ou six lieues, sans avoir rien découvert qui ressemblât à l'or, il arriva dans un endroit plus ouvert, où le ruisseau qu'il avait suivi disparaissait dans le sable. Ses nègres l'assurèrent que c'était un des lieux où les habitants de Cormantin, et de plusieurs autres villes, trouvaient quelquefois les plus grandes richesses. L'eau, qui était chargée de petites parties d'or, les laissait dans le sable en y pénétrant, et même sur la superficie, qui en portait effectivement la couleur en plusieurs endroits; mais cette teinture était si légère que Towrson n'en put faire un corps de la moindre consistance. Il entreprit de remuer le sable, qui était fort humide; et les deux nègres, plus exercés que lui à cette opération, lui firent découvrir un assez grand nombre de paillettes d'or, dont il recueillit une ou deux onces. Il y prit tant de goût qu'il y passa la nuit, au risque de rencontrer quelque bête féroce qui lui

aurait donné de l'embarras à se défendre : mais ses gens, accoutumés à voir apporter par les nègres de l'or qu'ils recevaient sans peine et sans danger, le pressèrent si vivement d'abandonner une recherche stérile, qu'il fut obligé de se rendre à leurs instances : ce ne fut pas néanmoins sans avoir employé le lendemain une partie du jour au même exercice. Il rapporta de son voyage trois onces et demie d'or, qui lui firent porter envie aux barbares à qui la nature avait fait un si précieux présent.

A son retour, il apprit qu'on avait aperçu cinq vaisseaux portugais, qui arrivaient apparemment de l'Europe, et qui étaient allés jeter l'ancre au château. Son inquiétude fut vive pour le Tigre et le Christophe. Le lendemain, il se mit dans la pinasse, avec ses plus habiles matelots, pour aller reconnaître cette nouvelle flotte. Elle était composée d'un vaisseau d'environ trois cents tonneaux, et de quatre caravelles. En revenant, il eut la satisfaction de rencontrer le Christophe et le Tigre. Il monta sur le Christophe pour attendre son vaisseau, vers lequel il renvoya la pinasse. Le vent devint si violent, qu'ils se virent forcés de jeter l'ancre à moins d'une lieue du château; mais c'était moins la crainte qui les agitait que le besoin de provisions : elles manquaient si absolument sur les deux vaisseaux, que, dans l'impatience de cette situation, l'équipage parlait déjà de s'adresser aux Portugais pour en obtenir. Il n'y avait que le Mignon qui en fût assez bien fourni. Il arriva heureusement le lendemain. On mit douze Français sur la pinasse, pour diminuer les bouches sur le Christophe et le

Tigre; et l'ordre qu'ils reçurent fut de se rendre à Chama. Towrson, après avoir distribué les vivres avec beaucoup d'épargne, suivit immédiatement la pinasse, dans l'espoir d'obtenir à Chama, du chef des nègres, les secours dont il avait besoin. On lui répondit qu'il n'y avait plus rien à espérer de cette ville pour les Anglais, parce qu'elle venait de se lier avec les Portugais par des conventions qu'elle était résolue d'observer.

La nécessité augmentant de jour en jour, Towrson mit vingt-cinq Français dans la pinasse, avec le peu de vivres qu'il put se dérober à lui-même; et, les ayant obligés de lui payer chacun six écus pour leur rançon, il leur laissa la liberté de chercher un meilleur sort dans les lieux qu'ils voudraient choisir pour retraite. Ensuite, ne pensant lui-même qu'à retourner en Angleterre, il résolut de faire une nouvelle tentative à Chama, qui était le seul endroit de la côte d'où il pût espérer quelques provisions. Le chef des nègres lui fit la même réponse. Un mouvement de fureur, contre une ville qui venait de s'allier si étroitement avec les Portugais, fit prendre aux Anglais le parti de la brûler. Ils trouvèrent dans les ruines le coffre d'un Portugais, qui contenait ses habits, avec des poids, et une lettre du château; ce qui leur avait fait juger qu'il avait fait un long séjour à Chama, et que les Portugais avaient ainsi, dans toutes les villes de la côte, des émissaires de qui ils recevaient continuellement des informations.

Le 25, on mit à la voile vers la haute mer pour retourner en Europe. Quatre jours après on se trouva à la vue des côtes, surpris de n'être, suivant les cal-

culs, qu'à seize ou dix-sept lieues de Chama. Cette erreur fut attribuée à la violence des courants. On résolut de porter le plus près du vent qu'il serait possible, pour gagner la ligne. Le 7 de juillet on aperçut l'île de Saint-Thomas ; et l'on se disposait à mouiller l'ancre, lorsque le vent devint si favorable qu'on résolut de continuer la navigation. Le 9, par une autre erreur, qui fut le résultat de différentes causes, on se retrouva à la vue de la même île. Tandis qu'on cherchait le moyen d'y aborder, on fut surpris par un calme, et les courants poussèrent seuls les trois vaisseaux sur la côte ; mais on n'y trouva point de fond pour jeter l'ancre. Towrson se mit dans l'esquif, et cherchait quelque baie ou quelque rade autour de la côte, lorsque le vent poussa le Christophe et le Tigre à deux lieues en mer. Les gens de Towrson, dont le vaisseau était demeuré tranquille, s'imaginèrent que les deux autres étaient à la chasse de quelque bâtiment qu'ils avaient découvert ; mais Towrson, qui en jugea mieux, et qui craignait, en allant à leur suite, d'être repoussé par le vent contre l'île, avec un danger manifeste de s'y briser, attendit la nuit, pendant laquelle il tira un coup de canon et fit allumer deux feux. Les deux vaisseaux lui répondirent par les mêmes signaux. Il ne balança point alors à profiter d'un vent nord-ouest pour quitter une station incommode, dans la pensée que les autres ne manqueraient pas de venir à sa suite ; mais, ne les découvrant pas le lendemain, il aima mieux se persuader qu'ils s'étaient écartés volontairement, que de retourner pour les suivre. Il changea néanmoins d'idée vers midi ;

et, retournant sur ses traces, il les rencontra quelques heures après, dans la même inquiétude pour lui.

L'île de Saint-Thomas est directement sous la ligne. On y voit, du côté de l'ouest, une montagne en forme de pic, qui est si étroite et si élevée, qu'on la prend pour un clocher. Elle a, du côté du sud, une autre île de fort petite étendue, qui n'en est qu'à deux milles.

Le 12, on se trouva à la hauteur du cap Vert; et le 22, ayant découvert les îles du même nom, on relâcha dans celle de Sal, par le conseil d'un Écossais qu'on avait pris avec les Français dans le Mulet de Bateville, et qui assura qu'on trouverait des vivres dans cette île. Towrson fit avancer vers le rivage une chaloupe, qui ne découvrit ni maisons ni bestiaux : il ne parut que quatre nègres, qui s'obstinèrent à ne pas s'approcher, et qui prirent la fuite lorsqu'ils virent les gens de la chaloupe à terre. Cependant on aperçut quelques chèvres sauvages, mais sans pouvoir en tuer une seule. La ressource des Anglais, presque affamés, fut le poisson, dont ils prirent une quantité prodigieuse. Ils trouvèrent aussi dans quelques petites îles une multitude de ces oiseaux de mer qu'ils avaient remarqués à leur passage, et dont ils tuèrent un grand nombre. La nuit suivante, le Christophe rompit son câble et perdit une ancre. Il fallut remettre à la voile. Towrson se disposait à le suivre; mais on s'aperçut que l'Écossais avait disparu, sans que personne eût remarqué ce qui l'avait séparé des chasseurs. On s'imagina qu'il pouvait s'être endormi dans une des petites îles, et Towrson descendit lui-même pour le chercher; mais, tous ses soins étant

inutiles, il jugea que l'espérance de voir arriver quelque vaisseau français lui avait fait prendre le parti de se fier aux habitants de l'île, et de s'enfoncer avec eux dans les bois.

Towrson allait lever l'ancre, lorsque le capitaine du Tigre vint lui représenter qu'il avait découvert dans son vaisseau des marques si infaillibles de ruine, qu'il ne le croyait point en état de supporter la mer, si l'on ne s'arrêtait quelque temps pour y remédier. D'ailleurs, son équipage était réduit au plus triste état par les maladies; à peine lui restait-il assez de matelots pour la manœuvre. C'était le cas de toute la flotte, où l'on ne comptait pas plus de trente hommes sains sur les trois vaisseaux; mais les malades ne laissaient pas de se rendre utiles, suivant la mesure de leurs forces, au lieu que le Tigre, ayant perdu la plupart des siens par la mort, ne recevait plus que la moitié des secours les plus nécessaires pour la navigation. Towrson fut forcé de s'arrêter. Un charpentier français qu'il avait à bord fit la visite du vaisseau, et finit en peu de jours les réparations les plus pressantes.

Le 25, on vit l'île de Saint-Nicolas, et le jour suivant celles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, et de Saint-Antoine.

Le 26, le pilote du Tigre vint déclarer à Towrson qu'il était impossible que ce vaisseau allât plus loin, et qu'il ne restait point d'autre parti que de le décharger, si l'on voulait conserver les hommes et la cargaison. Les trois capitaines en firent une nouvelle visite; et dès le même jour on transporta l'artillerie et l'or sur les deux autres bâtiments. Le lendemain on

acheva de le délivrer de sa cargaison; et, percé comme il était dans une infinité d'endroits, on se détermina, de l'avis de tout le monde, à l'abandonner. Il n'avait plus que six hommes capables de travail. On eut le 27 la vue de deux des Açores, Sainte-Marie et Saint-Michel, et le 4 d'octobre on se trouva à quarante-un degrés et demi de la ligne.

Les deux vaisseaux qui restaient à Towrson s'étaient affaiblis de jour en jour par la perte ou la maladie de leurs gens, jusqu'à manquer aussi de bras pour le travail. Ceux du Christophe demandèrent en grace qu'on relâchât au cap de Finistère. Towrson, qui n'avait guère plus de fond à faire sur les siens, aima mieux s'arrêter à Vigo, parce que ce lieu est fréquenté par les Anglais. Cependant le vent se trouva si favorable pour l'Angleterre, qu'ignorant d'ailleurs comment cette couronne était alors avec l'Espagne, il doubla le cap de Finistère, dans le dessein de ne plus mouiller l'ancre qu'au terme de son voyage. Il tira deux coups de canon pour avertir le Christophe de sa résolution; mais quoiqu'il eût soin, la nuit suivante, de faire allumer deux feux, le brouillard rendit l'obscurité si épaisse, que le Christophe, n'ayant pu les apercevoir, ni entendre le bruit de l'artillerie, suivit son premier projet.

Ainsi Towrson, demeuré seul à cent vingt lieues de l'Angleterre, s'aida de son courage et de l'espérance d'arriver au port, pour achever sa périlleuse navigation. Il fallait que la perte de ses hommes fût bien augmentée depuis l'île de Saint-Thomas, puisqu'il assure, dans sa relation, qu'il ne lui en restait pas

huit, la plupart trop faibles pour le service d'un vaisseau tel que le sien. Aussi perdit-il toutes ses voiles le 16, par un orage de l'ouest-sud-ouest; et, jusqu'au 18, il fut obligé d'aller à mâts et à cordes. Enfin, son adresse lui ayant fait rejoindre, à force de travail, quelques vieilles pièces de voiles, il trouva le moyen, à l'entrée de la Manche, de les attacher au grand mât. Avec ce secours, il porta vers les côtes. Mais un coup de vent ruina son ouvrage, et le réduisit au même état jusqu'au lendemain, qu'il suspendit à son mât un vieux bonnet, avec lequel il se conduisit à l'île de Wight, où il arriva le 10 d'octobre après midi.

CHAPITRE VIII.

Divers voyages en Guinée, depuis 1561 jusqu'en 1566.

On trouve, en 1561, les préparatifs d'un voyage qui semble être demeuré sans exécution. Le dessein en avait été formé par une compagnie puissante, composée du chevalier Gérard, de MM. William Winter, Benjamin Gonson, Antony Hickman, et Édouard Castalin, qui avaient choisi pour commandant M. John Lok, le même apparemment qui avait déjà fait ce voyage en 1554. On lui envoya ses instructions à Bristol. Elles sont datées le 8 septembre 1561. Mais de fortes raisons, dont il rendit compte à la compa-

gnie au mois de décembre suivant, lui firent suspendre son départ. Hakluyt nous a conservé ces instructions et cette lettre, qui contiennent quelques détails importants.

La compagnie recommandait d'abord à M. Lok de se procurer, avec plus de soin qu'on n'avait fait jusqu'alors, la connaissance des rivières, des rades et des ports, et de faire une carte où les noms de tous ces lieux fussent marqués suivant leurs véritables positions. Par le second article, on le chargeait de remarquer soigneusement quelles sortes de marchandises convenaient le mieux dans les endroits où il ferait quelque commerce. La troisième instruction était de chercher sur la côte de Mina, dans le pays du roi Abaam, un lieu propre à la construction d'un fort; et sur cet article, on lui recommandait de considérer sept choses: 1° que le lieu qu'il choisirait fût proche de la mer, et qu'il fût facile d'y charger et décharger des marchandises; 2° que le terrain fût propre à recevoir quelque culture; 3° quelle sorte de bois il conviendrait d'employer aux édifices; 4° quelles provisions on pouvait se promettre du pays, et quelles étaient celles de l'Europe qui pouvaient s'y conserver le plus long-temps; 5° que la situation du lieu fût naturellement capable de défense, ou qu'il pût être fortifié à peu de frais, et gardé ensuite par un petit nombre de gens; 6° comment on pourrait s'y procurer de l'eau, supposé qu'il ne s'en trouvât point dans le fort ou dans les lieux voisins; 7° quels secours on pourrait espérer des habitants du pays, soit pour bâtir ou pour se défendre. Après ces instructions, on chargeait M. Lok de sonder

les dispositions du roi Abaam, mais si adroitement qu'il ne pût soupçonner les intentions des Anglais en bâtissant un fort : de pénétrer autant qu'il pourrait dans l'intérieur du pays pour découvrir, mieux qu'on n'avait fait jusqu'alors, de quels lieux et par quels moyens les nègres recueillaient l'or; et de s'informer du sort des Anglais que le capitaine Windham avait laissés à Benin en 1553. On lui accordait sur tous ces articles le pouvoir de prendre les résolutions qui conviendraient aux circonstances.

M. Lok expose dans sa lettre plusieurs raisons qui ne lui permettaient point d'entreprendre si tôt le voyage, telles que la qualité des vaisseaux qu'on y destinait, et que l'expérience lui faisait juger trop faibles pour une navigation dont on ne pouvait plus ignorer les difficultés. Il cite l'exemple du Mignon, qui avait été si soigneusement équipé par les plus habiles ouvriers d'Harwich, et qui n'était pas revenu dans un meilleur état, quoiqu'il n'eût essuyé que les fatigues ordinaires. Il ajoute qu'il avait appris par un bâtiment arrivé de Lisbonne, que les Portugais avaient en mer quatre gros vaisseaux, dont l'unique but était d'arrêter les marchands anglais, et qu'avec tout le courage possible il était désagréable d'aller faire la guerre lorsqu'on n'était équipé que pour le commerce.

§ II.

Voyage de William Rutter, en 1562.

On a deux relations de ce voyage en anglais; l'une en vers, par Robert Baker, un des facteurs du vaisseau le Mignon; l'autre en prose, par Rutter même. La première n'est qu'une description poétique des mers et des vents, mêlée de quelques faits dont il y a peu d'utilité à tirer pour l'histoire. Aussi l'a-t-on retranchée du recueil d'Hakluyt dans la seconde édition, pour lui substituer celle de Rutter, qui est un ouvrage sérieux. Le voyage fut entrepris au nom de la même compagnie qui avait souhaité d'employer M. Lok. Les malheurs dont il fut accompagné justifièrent les raisons qui avaient fait abandonner celui de l'année précédente.

Le Mignon, ce même vaisseau qui avait fait le voyage de Guinée sous le commandement de Towrson, et le Primrose, à peu près de la même grandeur, quittèrent le port de Darmouth le 25 de février 1562. Ils étaient au cap Vert dès le 20 de mars; et sans s'y arrêter, ils continuèrent leur navigation au long de la côte, jusqu'au port de la rivière Sestos, où ils arrivèrent le 3 d'avril au matin. Ils y trouvèrent un bâtiment français, qui mit à la voile aussitôt qu'il les eut aperçus. Rutter ne perdit pas un moment pour commencer le commerce au long de la rivière; mais ayant appris de quelques nègres, que les Français, qui n'étaient arrivés que depuis trois jours, avaient déjà

fait leurs conventions avec les habitants, il résolut, s'ils renvoyaient leur pinasse, de ne pas souffrir qu'ils conclussent leurs marchés sans qu'il se fût du moins expliqué avec leur capitaine et leurs marchands. La pinasse française revint effectivement dans le cours de l'après-midi ; et Rutter lui déclara qu'ayant à parler au capitaine, il l'attendrait le soir sur son bord. C'était une loi pour les plus faibles. Le capitaine français se rendit à bord du Mignon, où les officiers anglais lui dirent que l'avantage d'être arrivé le premier ne devant pas l'emporter sur celui du plus grand nombre, il fallait qu'il se reposât pendant huit jours, et qu'il leur laissât la liberté du commerce.

Cette déclaration, qui était un ordre dans les circonstances présentes, porta les Français à quitter la côte de Sestos pour aller commercer vers la rivière de Potos. Après leur départ, les commandants anglais, se trouvant sans obstacles à Sestos, résolurent de faire avancer le Primrose au long de la côte, afin de n'être pas prévenus de tous côtés par les Français. Ce vaisseau les trouva occupés de leur commerce, à l'ouest de Potos ; et, passant plus loin sans les troubler, il arriva ainsi devant eux à la rivière, où il s'employa utilement jusqu'au 15 d'avril. Il se rendit, le 17, à celle de Saint-André ; et, suivant le temps dont on était convenu, le Mignon y arriva le même jour ; mais il passa sans s'y arrêter.

Il rencontra à la hauteur du cap das Palmas un grand vaisseau et une caravelle du roi de Portugal, qui étaient chargés pour Mina, et qui lui donnèrent la chasse, avec quelques volées de canon dont il ne

reçut aucun mal. Il se hâta de gagner le cap de Tres-Puntas, où il demeura une nuit et deux jours à mâts et à cordes, dans l'espérance que les Portugais passeraient entre eux et le château. En effet, il les crut passés; et, s'approchant du rivage, il envoya ses facteurs à Hanta. Mais le lendemain, à la pointe du jour, il revit le vaisseau et la caravelle, qui prenaient un grand tour pour l'enfermer entre eux et le château. Ils eurent le chagrin de voir leur espérance trompée; et quelques volées de leur artillerie qu'ils envoyèrent encore aux Anglais ne réussirent pas mieux.

Le 21 après midi, Rutter alla jeter l'ancre à la ville de dom Jean. On a déjà fait remarquer que cette ville s'appelait Equi (1), et que le nom de dom Jean, qu'elle porte dans les relations des Anglais, était celui d'un Portugais qui y faisait sa demeure depuis leur premier voyage. Rutter envoya le lendemain sa chaloupe au rivage. On apprit des nègres que dom Jean était mort, et qu'ils ne pouvaient recevoir aucune proposition de commerce sans la participation de dom Louis, qui lui avait succédé. Le 23, Antoine, fils de dom Louis, se présenta avec un autre Portugais nommé Pacheco, dans le dessein, en apparence, de commercer avec les Anglais. Mais on vit en même temps deux galères qui venaient du château à force de rames. Rutter se mit en état de les recevoir, et sa contenance fut si ferme, que, perdant la hardiesse d'approcher, elles retournèrent tranquillement au

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 458.

château. Les nègres, charmés du courage des Anglais, les prièrent de se rendre à Mawri (Mouré), qui n'est qu'à trois ou quatre lieues, en promettant de les y aller joindre avec plus de liberté, parce qu'ils y auraient moins à redouter les Portugais. Rutter se rendit à leurs instances, accompagné du fils de dom Louis et de Pacheco, qu'il avait tous deux à bord. Il fut rejoint dans cet intervalle par le Primrose.

On attendait à Mawri les marchands du pays avec leur or, lorsque, le 25 après midi, on vit revenir du château les deux galères. Le temps était calme. Les Portugais firent voler d'abord une décharge de leur artillerie contre le Primrose, qui reçut trois coups dangereux. Ce n'était point assez pour étonner les Anglais, s'ils n'eussent vu paraître au même moment le grand vaisseau portugais et la caravelle. Le calme qui continuait donna le temps à la nuit de les délivrer de cet embarras. Ils résolurent de profiter de l'obscurité pour gagner Cormantin, dont ils savaient que la situation leur offrait une espèce d'asile. Mais le calme ayant duré toute la nuit, ils furent extrêmement surpris, le lendemain au matin, de revoir à peu de distance les deux galères, qui revinrent à eux avec fureur, tandis que, faute de vent, le vaisseau et la caravelle demeuraient immobiles contre le rivage. Le Mignon fut attaqué avec la dernière chaleur, et se défendit de même une partie du jour. Pendant le combat, le feu prit à un baril de poudre, et blessa une partie des gens de Rutter. Les Portugais en prirent occasion de le presser encore plus vivement, et le mirent dans un si triste état, qu'il n'y avait point

d'apparence qu'il pût redevenir propre à la navigation. Comme l'affaire s'était passée à coups de canon, une chaloupe, qui fut envoyée du grand vaisseau, apporta aux deux galères l'ordre de se retirer. La nuit s'approchait; et le vent s'étant levé assez favorable, Rutter s'éloigna tristement, avec ses deux vaisseaux, qui avaient presque également besoin de réparation. Ils eurent beaucoup de peine à gagner Cormantin, où tous les efforts de l'art ne réussirent qu'à peine à les remettre en état de supporter la mer.

Rutter, s'apercevant que les nègres n'oseraient exercer le commerce aussi long-temps que les galères portugaises seraient sur leurs côtes, prit la résolution de retourner à la rivière de Sestos. Le 14 de mai il se rapprocha de la terre, après trois jours de navigation, autant pour les réparations qui étaient continuellement nécessaires aux deux vaisseaux, que pour sonder les dispositions des nègres. Il entra dans la rivière de Barbas (1), qui est à l'est de Saint-André; et jusqu'au 21, il n'y fut occupé qu'à radouber ses vaisseaux. Le Primrose eut le malheur de perdre cinq hommes dans sa chaloupe, qui fut submergée par un coup de vent. On partit le 22 pour rio de Sestos, où l'on n'arriva que le 2 juin; et le mauvais état des deux vaisseaux ne permettant point d'y faire un long séjour, on mit à la voile le 4, pour retourner droit en Angleterre. Ce retour fut accompagné d'une infinité de peines et de maladies, qui réduisirent les deux équipages à vingt

(1) C'est la rivière de Saint-André de d'Anville, tandis que le lieu nommé Berbe par ce géographe, est celui que la relation nomme Saint-André.

hommes. Cependant on arriva au port le 6 d'août; et, d'un si malheureux voyage, la compagnie ne laissa pas de tirer cent soixante-six dents d'éléphants, qui pesaient ensemble mille sept cent cinquante-huit livres, et deux tonneaux de poivre.

Rutter, moins occupé de son journal que de l'excès de son embarras, ne dit rien du combat qu'il eut à soutenir contre les nègres. On en trouve le récit dans Baker; et quoique le nom du lieu n'y soit pas marqué clairement, il y a beaucoup d'apparence que ce fut sur les bords de la rivière de Sestos, où l'on ne concevrait point autrement pourquoi, dans le dessein qu'il avait de s'y arrêter à son retour de Cormantin, il n'y passa que trois jours.

Baker, qui était du voyage, raconte que son vaisseau étant à l'ancre sur la côte de Guinée, il en sortit avec neuf hommes, dans une petite pinasse, pour aller commercer sur le rivage. Il entra dans la rivière, où il trouva un grand nombre de nègres. Le chef de ces barbares vint à lui dans un bateau qu'il compare aux auges dans lesquelles on donne la nourriture aux pourceaux; mais, s'arrêtant à quelque distance, il mouilla sa barbe, sans vouloir s'avancer plus que Baker. Les Anglais répondirent à ce signe, et lui montrèrent quelques marchandises capables de le tenter. Alors il s'approcha d'eux, en leur faisant entendre que s'ils voulaient lui en donner une partie, il serait leur ami. On lui fit quelques présents. Le commerce commença; et, vers le soir, Baker ayant conduit le capitaine nègre aux vaisseaux, le traita civilement, et le fit revêtir d'un habit. Il promit aux

Anglais, en les quittant, que dans un jour ou deux ils seraient contents de ses services. Tandis qu'il fut à bord, Baker remarqua qu'il observait curieusement la chaloupe qui était attachée à la quille du vaisseau, et dans laquelle on avait laissé quantité de marchandises; mais, ne le soupçonnant d'aucun dessein, il n'y fit pas beaucoup d'attention. Le lendemain on retourna au rivage, où le commerce fut continué. Au retour, la chaloupe fut attachée au même endroit, et les marchandises y restèrent encore. Pendant la nuit, le matelot de garde découvrit le capitaine nègre, avec deux ou trois de ses gens, qui paraissait fort empressé autour de la chaloupe. L'alarme fut donnée, et les nègres prirent la fuite; mais lorsqu'on voulut retirer la chaloupe, on s'aperçut avec étonnement que toutes les marchandises avaient disparu. Les Anglais, piqués de se voir dupés par des barbares, retournèrent le lendemain à la rivière, pour se faire restituer leur bien. Tous leurs signes furent inutiles; et le capitaine, loin de convenir du vol, se plaignit d'un soupçon qui l'outrageait. Il avait déjà pris des mesures pour soutenir son effronterie par la violence; car sur quelques marques de ressentiment que les Anglais laissèrent échapper, cent bateaux, qui se firent voir tout d'un coup, se disposèrent à leur couper le passage. Chaque bateau était monté de deux nègres armés de dards et de boucliers. La plupart avaient une corde attachée à leurs dards, pour les retirer après les avoir lancés.

Les Anglais, pressés par une attaque si peu prévue, déchargèrent leurs arquebuses sur cette multi-

tude d'ennemis; et tandis que la frayeur fit plonger les nègres dans la rivière pour éviter les coups, ils s'efforcèrent de regagner la flotte à force de rames. Mais le capitaine et ses gens, revenus de leur crainte, les poursuivirent ardemment, et firent pleuvoir sur eux une grêle de dards. Baker et ses compagnons les écartèrent de la chaloupe avec leurs piques, et par une nouvelle décharge de leur artillerie. Mais ils revinrent avec un redoublement de fureur. Le capitaine, qui était d'une taille fort haute, s'avança couvert de son bouclier, avec un dard empoisonné à la main. Le pilote lui allongea un coup de pique qui le tua sur-le-champ; mais tandis qu'il s'agitait pour dégager sa pique, il fut blessé d'un dard. Il l'arracha de sa plaie, et de la même arme il tua le nègre qui l'avait blessé.

Le combat fut poussé, sans se ralentir, jusqu'à ce que les sauvages eurent épuisé leurs dards, qu'ils jetaient sans corde depuis que la mort de leur chef leur avait ôté la hardiesse de s'approcher. Les Anglais en avaient tué un grand nombre; mais ils étaient tous blessés, et si fatigués qu'ils eurent beaucoup de peine à reconduire leur chaloupe à la flotte. Ils étaient douze, en y comprenant les quatre rameurs. On mit en délibération, sur les deux vaisseaux, si on ne devait pas tirer une vengeance éclatante de la perfidie des nègres. Mais après les malheurs qu'on avait essuyés, il convenait si peu de penser à la guerre, que l'ardeur du ressentiment fut sacrifiée à des nécessités plus pressantes.

§ III.

Voyage de Baker en Guinée.

Ce voyage porte le nom de Baker, quoiqu'il n'eût point de commandement sur la flotte, et qu'il ne fût parti de Londres qu'avec la qualité de facteur. Mais ayant pris soin d'écrire les malheureuses aventures des deux vaisseaux le Jean-Baptiste et le Merlin, avec lesquels il entreprit de visiter pour la seconde fois les côtes de Guinée, et son mérite personnel le distinguant plus que ses emplois, son nom a prévalu sur ceux des deux capitaines, Lawrence Rondel et Robert Revel.

Après les désastres du voyage précédent, Baker s'était engagé, par une sorte de vœu, à ne jamais approcher des côtes de Guinée. Cependant quelques mois de repos lui faisant oublier ses peines passées, il se rendit aux instances de la compagnie qui l'avait déjà employé, et qui se louait de sa prudence et de son zèle. Les deux bâtiments partirent dans la meilleure condition. Le troisième jour de leur course, on découvrit deux vaisseaux. Baker, à qui l'estime de son mérite faisait laisser autant d'autorité qu'aux capitaines, s'avança vers le plus grand, qu'il reconnut pour être français. La guerre, qui était allumée entre les deux nations, rendait son attaque plus juste que celle de Towrson. On se battit vaillamment; mais les Français, qui avaient peu d'artillerie, ne purent soutenir long-temps celle des Anglais. Ils n'étaient pas

non plus en assez grand nombre pour s'exposer à l'abordage; et, le vent ne pouvant servir à leur fuite, ils prirent le parti de se rendre. On conduisit cette prise au premier port d'Espagne, où elle fut vendue au-dessous de son prix.

On arriva sans autre obstacle aux côtes de Guinée. Baker ne tarda point à se mettre dans une chaloupe avec huit personnes qui avaient fait comme lui le même voyage, et qui n'avaient pas moins d'impatience de commencer le commerce. Leur espérance était de revenir à bord avant la nuit; mais à peine se furent-ils approchés du rivage, qu'il s'éleva un vent furieux, accompagné de pluie et de tonnerre, qui arracha les vaisseaux de dessus leurs ancres, et qui les poussa vers la haute mer. Baker, ne pensant qu'à se mettre en sûreté contre l'orage, suivit la côte pour chercher quelque lieu commode : il n'en trouva point; et pendant toute la nuit il demeura exposé dans la chaloupe au tonnerre, au vent et à la pluie, qui durèrent sans interruption. Le jour suivant, les deux vaisseaux retournèrent vers le rivage, dans l'opinion que la chaloupe s'était arrêtée; et Baker, se persuadant au contraire qu'ils s'étaient avancés au long de la côte, continua de remonter pour les joindre. Le temps demeura si obscur pendant tout le jour, que de part et d'autre on ne put s'apercevoir. On se chercha ainsi trois jours entiers. Il ne resta pas le moindre doute, aux Anglais des deux vaisseaux, que la chaloupe n'eût été submergée par la tempête; et, dans cette triste idée, ils prirent la résolution de retourner en Angleterre.

Baker, aussi pressé de la faim que de son inquiétude, se vit forcé dès le même jour de prendre terre au premier rivage où il découvrit des nègres. Il obtint d'eux des racines en échange de quelques marchandises; et, n'osant se fier pendant la nuit à ces barbares, il la passa encore dans sa chaloupe. Sa pensée et celle de ses gens était toujours que les vaisseaux devaient être devant lui; et c'était la seule en effet à laquelle ils pussent s'arrêter, puisqu'en les supposant derrière il n'y avait pas d'apparence qu'ils eussent été si long-temps à les rejoindre. Ainsi, continuant d'avancer à la rame, les efforts même qu'il faisait pour les trouver l'en éloignaient de plus en plus. La faim et la soif, qui commençaient à devenir le plus terrible de ses maux, l'obligèrent encore, vers le soir, de descendre sur le rivage. Il n'eut pas le bonheur d'y rencontrer, comme la première fois, des nègres prêts à le recevoir: une côte affreuse, des sables arides, et, pour perspective, de hautes montagnes qui étaient trop éloignées pour lui offrir un asile sous les arbres dont elles étaient couvertes. En cherchant du moins de l'eau pour se rafraîchir, ses gens découvrirent un ruisseau qui venait se jeter dans la mer entre les rocs. Ils n'eurent point d'autre soulagement jusqu'au lendemain; mais cette faible douceur fut troublée par les craintes auxquelles ils furent exposés pendant toute la nuit. L'obscurité n'était pas si épaisse qu'ils ne vissent descendre au long du ruisseau une multitude de bêtes féroces qui s'y venaient abreuver: ils distinguèrent un grand nombre d'éléphants, des cerfs, et plusieurs autres animaux connus; mais le plus grand

nombre fut de ceux qu'ils croyaient voir pour la première fois, et qui les épouvantèrent par leur forme autant que par leurs cris. Dans un événement de cette nature, on sent qu'il faut pardonner quelque chose à des imaginations troublées par la crainte; mais on se persuade aussi sans peine qu'un désert de la Guinée peut présenter, pendant la nuit, de fort horribles spectacles.

L'auteur remarque que la frayeur est un remède contre la faim : il l'éprouva, comme tous ses gens, par la patience avec laquelle ils souffrirent jusqu'au lendemain un jeûne qui avait duré depuis la nuit précédente. Ils rentrèrent dans leur chaloupe à la pointe du jour; et, se soulageant tour à tour en prenant successivement la rame, ils avancèrent encore jusqu'à midi, sans avoir d'autre objet devant les yeux que de l'eau et du sable. Enfin, ils aperçurent un bateau conduit par deux nègres, qui voulurent fuir en les découvrant; mais leurs signes les arrêtèrent. Ils en firent passer un dans leur chaloupe, pour ôter à l'autre l'envie de s'échapper; et, s'efforçant de les gagner par leurs caresses, ils suivirent le bateau jusque dans une petite baie que Baker n'avait pas vue dans son premier voyage. Ils y furent reçus par un grand nombre d'habitants, qui furent surpris de leur voir refuser des dents d'éléphants, et de l'or même, qu'ils leur offrirent pour leurs marchandises. Le langage de la nécessité est expressif : Baker se fit assez entendre pour faire concevoir aux nègres une partie de son infortune. Ils se hâtèrent de lui offrir des racines et divers fruits sauvages que la faim lui fit trouver délicieux;

ils lui offrirent aussi du vin de palmier et du miel. Ce secours suffisait pour sauver la vie à des gens affamés; mais il ne leur rendit pas la force, qu'ils avaient perdue par la fatigue, l'insomnie et la crainte. Ils se trouvaient si affaiblis qu'aucun d'entre eux ne se crut capable, pendant plus de quatre jours, de remettre la main à la rame.

Cependant les nègres ayant pris pour salaire la petite quantité de marchandises qui restait dans la chaloupe, Baker comprit bientôt qu'il y avait peu de fond à faire sur leurs services, lorsqu'ils n'étaient plus soutenus par le motif de l'intérêt. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint d'eux, par les signes les plus touchants, quelques racines et une petite quantité de miel, comme une espèce de provision pour un jour ou deux : il lui fut impossible d'en obtenir du vin de palmier. Avec cette seule ressource il rentra dans la chaloupe. Quoiqu'il ne lui fût point encore tombé dans l'esprit que les deux vaisseaux eussent remis à la voile pour l'Europe, il commençait à perdre l'espérance de les rejoindre, ou du moins il comprenait qu'il avait besoin de quelque secours plus prompt, et qu'il ne pouvait l'attendre de leur rencontre. Avant la fin du jour, il crut reconnaître qu'il avait passé la côte de Malaguette, et qu'il n'était pas éloigné de celle de Mina. C'était un sujet de consolation, parce que les nègres de cette côte étaient plus accoutumés au commerce des Européens; mais il se souvint des violences que les dernières flottes anglaises avaient exercées à Mawri (Mouré) et à Chama. Dans le doute s'il devait s'y présenter, il vit paraître sur le ri-

vage une troupe de nègres qui lui firent signe d'aller vers eux, et qui paraissaient armés avec plus de soin qu'ils ne le sont ordinairement lorsqu'ils n'ont rien à craindre de leurs ennemis. La défiance de leurs intentions le tint plus d'une heure en suspens; mais un nègre, s'étant approché seul dans un bateau, le pressa par divers signes qui marquaient autant d'amitié que d'impatience. Le nom d'Anglais, que le nègre répétait continuellement, semblait marquer non-seulement qu'il reconnaissait leur nation, mais que la sienne en attendait quelque service. Baker ne douta point qu'elle ne fût en guerre, soit avec les Portugais, soit avec quelque nation voisine. Sa situation ne lui permettait pas d'y mettre de la différence; il regarda, au contraire, cette occasion comme une faveur du ciel, qui voulait le rendre utile à ces barbares pour lui donner quelque droit à leur reconnaissance; et, dans une nécessité si pressante, il crut que ce n'était point acheter quelques aliments trop cher que de les payer de son sang.

Ses idées se confirmèrent en arrivant au rivage. Il y trouva plus de deux cents nègres armés de leurs boucliers et de leurs dards. Leur ville, dont il vit encore sortir des tourbillons de fumée, paraissait avoir été brûlée depuis peu de jours. Ils s'expliquèrent assez par leurs signes, entremêlés de quelques mots portugais, pour lui faire entendre que c'était des Portugais mêmes qu'ils avaient reçu ce traitement, et qu'ils lui demandaient son secours pour se venger. Il comprit qu'à la vue de sa chaloupe ils avaient supposé qu'elle était suivie de quelques vaisseaux. Loin de leur ôter

cette idée, il crut qu'elle pouvait servir à lui attirer plus de considération; mais, ne voyant paraître aucun vaisseau portugais sur leur côte, il ne pénétrait pas quels étaient leurs projets de vengeance. Ce qu'il apprit de plus clair fut qu'il était moins proche de Mina qu'il ne se l'était imaginé, et qu'il y avait quatre jours que les Portugais avaient quitté la côte.

La joie des nègres se signala d'abord par quelques présents qui convenaient aux besoins de leurs défenseurs : ils leur offrirent quelques poules, qui furent dévorées sur-le-champ, avec des racines et du vin de palmier. Cette liqueur, sans être aussi forte que le vin même, est ce qu'il y a de plus propre, dans ces climats barbares, à fortifier un corps épuisé de fatigues.

Le mouvement des nègres et leur ardeur à prendre les armes n'avaient aucune vue déterminée. Ces malheureux, après s'être attiré le ressentiment des Portugais par quelque insulte ou quelque trahison, avaient pris la fuite pendant que leur ville était en feu; et, depuis le départ de leurs ennemis, ils s'étaient rassemblés avec des idées confuses de vengeance, qu'ils n'avaient aucun moyen d'exécuter. Baker s'aperçut bientôt de leur impuissance; mais il crut pouvoir tirer parti de leurs dispositions. En effet, pendant plusieurs jours, en faisant briller son sabre à leurs yeux et leur montrant son arquebuse, il leur persuada si bien qu'ils allaient être secourus par les Anglais, qu'il en obtint assez de provisions pour remplir sa chaloupe : ensuite, profitant de l'obscurité pour les quitter, il se remit en mer avec tous ses gens.

Aussi long-temps que les provisions durèrent, ils

n'eurent point d'autre crainte que de tomber entre les mains des Portugais; et l'espérance qu'ils avaient encore de retrouver leur flotte les soutenait contre les difficultés de leur situation : mais après s'être avancés pendant plusieurs jours, tantôt se servant de leurs rames, tantôt se livrant au cours du vent, lorsqu'il ne pouvait les éloigner de la côte, ils retombèrent dans le cruel embarras de manquer de nourriture. Il fallut recommencer les délibérations sur un danger si pressant. Ils ne pouvaient espérer de trouver dans tous les nègres du pays des secours qu'ils n'avaient dus jusqu'alors qu'au hasard. D'ailleurs, qui les assurait même que les premiers qu'ils allaient rencontrer ne seraient pas leurs ennemis? Les relations qu'on avait eues avec les sauvages n'avaient point encore fait connaître leur caractère; on n'avait jamais lié de commerce avec eux sans ôtages; l'intérêt avait paru leur unique passion; et, sans marchandises pour adoucir leur férocité, on n'en pouvait attendre que de la barbarie. D'un autre côté, les Portugais n'étaient pas moins redoutables; car, tomber entre leurs mains, c'était rencontrer d'impitoyables ennemis, qui ne manqueraient pas de traiter un si petit nombre d'Anglais comme une troupe de voleurs, et de les condamner au supplice. S'y livrer volontairement, c'était courir les risques d'une longue prison, qui serait accompagnée de toutes sortes d'indignités. Cependant, entre deux partis si terribles, Baker aurait choisi le dernier; mais il restait encore l'incertitude de l'éloignement, dont il ne pouvait juger que sur des souvenirs mal assurés.

A l'entrée de la nuit, ils aperçurent sur le rivage une lumière qui leur fit conclure que c'était un lieu de commerce : ils ne purent résister à l'envie de s'en approcher ; cependant ils résolurent d'attendre le jour pour se procurer d'autres éclaircissements. Le matin, ils découvrirent sur un roc une maison de garde, sur laquelle ils crurent apercevoir une croix. Cette vue les fit frémir, parce qu'ils commencèrent à juger que ce ne pouvait être qu'un établissement portugais. En observant les environs, ils aperçurent un château qui augmenta beaucoup leurs alarmes ; mais il ne put leur rester aucun doute à la vue de deux Portugais et d'une enseigne blanche avec laquelle on leur faisait signe de venir descendre au rivage. Quoiqu'ils se fussent déterminés à chercher les Portugais, ils ne purent les voir si près d'eux sans éprouver de nouvelles craintes, et, dans ce premier mouvement, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner ; mais aussitôt qu'ils commencèrent à fuir, on leur tira quelques coups de canon qui faillirent de les submerger. Ils se virent contraints de retourner au rivage ; ce qui n'empêcha point qu'on ne continuât de leur tirer plusieurs coups, auxquels ils n'échappèrent que par un miracle du ciel.

Ils abordèrent dans un trouble qui ne leur permettait pas de considérer s'ils arrivaient parmi leurs ennemis. L'excès de leur infortune était leur meilleur titre pour obtenir de la compassion. Cependant, au rivage même, ils furent reçus par une volée de pierres que les nègres firent pleuvoir sur la chaloupe, et qui blessèrent deux de leurs gens. Cette nouvelle insulte ne les aurait point empêchés de descendre et de se faire

jour au travers des nègres, s'ils n'avaient aperçu en même temps les Portugais qui sortaient armés du château, et prêts à fondre sur eux. Dans le désespoir de leur situation, ils firent plusieurs décharges de leurs arquebuses, sans examiner combien ils avaient abattu d'ennemis; et, conservant assez de sang-froid pour remarquer qu'il n'y avait aucun vaisseau dont ils pussent craindre la poursuite, ils prirent le parti de retourner vers la mer, au risque de tous les coups qu'ils devaient craindre de l'artillerie.

Il faut supposer une protection particulière de la Providence pour les malheureux. Baker, qui était la seule ressource des Anglais, prit lui-même la rame; et, les animant par son exemple autant que par ses discours, il les conduisit à deux milles du château, dans une petite rade dont il se rappela le souvenir aussitôt qu'il eut reconnu la côte, et que cet établissement des Portugais était celui qu'ils ont à l'ouest du cap des Trois-Pointes. Dans le lieu où il arriva, le rivage était si tranquille, qu'il y trouva du repos; mais il n'était pas moins pressé par la faim. Ses compagnons se disposaient à pénétrer dans les forêts, après l'avoir prié de demeurer dans la chaloupe pour ménager sa vie et ses forces, dont ils faisaient dépendre toutes leurs espérances. Au même moment, ils virent paraître plusieurs nègres, qui les avaient suivis dans leurs bateaux. Ils se croyaient menacés d'une nouvelle attaque; mais quelques signes de paix leur ayant annoncé de meilleures intentions, ils prirent le parti d'attendre. Les nègres leur demandèrent en fort bon portugais qui ils étaient, et ce qu'ils cherchaient

sur la côte. Leur réponse fut qu'ils étaient Anglais, et qu'ils avaient apporté d'excellentes marchandises sur deux vaisseaux, dont ils seraient bientôt suivis; mais qu'ayant été si maltraités, ils iraient offrir à des nègres plus humains leurs richesses et leur amitié. Ce discours, prononcé noblement par Baker, qui parlait la langue portugaise, lui attira des présents qui servirent à soulager sa faim. Il en distribua la meilleure partie à ses gens. Mais ayant trop appris à regarder les Portugais comme ses plus dangereux ennemis, il résolut de quitter un lieu où ils allaient savoir qu'il s'était arrêté. En vain les nègres s'efforcèrent de le retenir par leurs instances; n'espérant plus rien des deux vaisseaux, il jugea que c'était s'exposer à de nouveaux embarras que de les tromper par de fausses promesses.

Il y avait deux jours et une nuit que les provisions manquaient absolument sur la chaloupe. La faible espérance que les Anglais avaient eue de trouver quelque ressource à la chasse, céda, par le conseil de Baker, à la crainte d'essuyer quelque nouvelle insulte des Portugais. Ils se remirent en mer à la vue même des sauvages, qui les pressaient encore de se fier à leur bonne foi, et qui leur offrirent même des ôtages. Mais après une expérience si récente, Baker était résolu de périr plutôt dans sa chaloupe que de retomber entre les mains des Portugais. Le ciel, qui ne l'avait point abandonné, permit que le reste du jour et toute la nuit suivante il fût poussé par un vent d'ouest qui lui fit faire environ trente lieues au long des côtes, sans autre embarras, dans une nuit fort

claire, que de remuer quelquefois le gouvernail pour éviter les rocs. Il se trouva le lendemain à l'entrée d'une baie, d'où il vit sortir deux bateaux conduits chacun par deux nègres. Cette rencontre lui rendant l'espérance, il fit comprendre à ses Anglais qu'il était important de gagner ces barbares par quelque témoignage extraordinaire d'amitié. Ce n'était pas de l'or qu'il fallait à des hommes qui le fournissent à l'Europe sans en connaître le prix. Mais quoique des gens de mer n'aient rien de superflu dans leurs habits, il crut que lui-même, qui était le mieux vêtu, et ceux qui l'étaient aussi bien que lui, pouvaient se retrancher quelque chose de leur habillement, et l'offrir aux nègres. Il se dépouilla le premier, pour en donner l'exemple. Sa veste fut le premier sacrifice qu'il fit à la sûreté commune. Elle était d'un drap fin d'Angleterre : c'était un riche présent pour un nègre. Trois de ses compagnons l'imitèrent aussitôt. On arrêta les nègres par des signes de paix et d'amitié. Baker leur fit toutes les caresses auxquelles il les connaissait sensibles, et les combla de joie en leur présentant à chacun une veste, sans aucune marque d'intérêt. Il les pressa sur-le-champ de s'en revêtir. Leur plus grand empressement fut de retourner dans leur ville, ornés de cette parure. La chaloupe les suivit à quelque distance, pour leur laisser le temps de se louer de leur rencontre. Tout ce que les flottes anglaises avaient apporté jusqu'alors en Guinée, n'avait pas tant fait d'impression sur l'esprit des nègres.

L'effet en fut si prompt, que le chef même de la

nation envoya son fils au-devant de ces généreux étrangers. Baker, le voyant paraître, profita du premier moment pour lui faire connaître par des signes le misérable état auquel il était réduit. Ses lamentations et ses larmes furent d'autant plus naturelles, qu'elles étaient produites par le sentiment actuel de son infortune. Il offrit en même temps et le reste de ses habits, et ceux de tous ses gens, pour obtenir un secours d'où leur vie dépendait. Il fut entendu. Le jeune nègre, touché de leur misère jusqu'à verser aussi des pleurs, refusa leurs présents et les consola par ses caresses. Il se hâta de retourner vers son père, pour lui inspirer apparemment les mêmes dispositions; et, revenant bientôt à la chaloupe, il pressa les Anglais d'approcher du rivage: c'était leur ouvrir le ciel. Ils se hâtèrent avec si peu de mesure, que, la mer étant fort agitée, un flot renversa la chaloupe. Aussitôt quantité de nègres, qui étaient sur le sable, se mirent à la nage pour sauver les Anglais. Il n'en périt pas un seul, et la chaloupe même fut sauvée fort heureusement.

Baker loue beaucoup le caractère et la figure du jeune prince nègre, en assurant qu'il ne donne presque rien à la reconnaissance. Le premier service qu'il en reçut fut une grande abondance de vivres. Comme c'était le plus pressant besoin des Anglais, ils s'occupèrent long-temps à rassasier leur faim, sans faire la moindre attention à ce qu'ils pouvaient craindre de la légèreté naturelle, ou plutôt de la barbare stupidité des nègres. Mais lorsque, passant la nuit au milieu d'eux, ils les virent prendre leurs armes, pour les

observer d'abord avec attention, mais ensuite pour les écarter subtilement, sans faire connaître que leur dessein fût de les rendre, ils commencèrent à former des soupçons qui ne leur permirent point de passer une nuit tranquille. Baker s'emporta beaucoup contre ceux qui avaient eu la facilité de prêter leurs arquebuses; non qu'il en appréhendât quelque effet fâcheux, puisque les nègres étaient sans poudre, mais parce que c'était perdre le seul moyen de les contenir. Cependant il se passa deux jours pendant lesquels il n'eut que des sujets continuels d'admirer leur humanité. Ses gens trouvèrent même le moyen de reprendre leurs armes, sans que la nation en parût offensée. Ils allèrent à la chasse, exercice presque inconnu aux nègres de ces cantons; et le gibier qu'ils rapportaient, quoique avec peu d'abondance, servit encore à leur faire obtenir du vin de palmier, qui était le seul des biens du pays auquel ils eussent pris goût. Mais leur poudre ne fut pas long-temps à s'épuiser. D'un autre côté, les nègres, qui avaient toujours compté de voir arriver après eux quelques vaisseaux, et dont l'intérêt était au fond l'unique motif, se lassèrent de partager avec eux des aliments dont ils étaient eux-mêmes fort mal pourvus. Le fils du chef fut le seul dont les sentiments parussent se soutenir. Il continua de fournir à Baker tout ce qu'il pouvait retrancher à ses propres besoins, ou se procurer des autres nègres par le crédit qu'il avait dans sa nation. Loin de mettre les Anglais en état de vivre, ce secours leur devint funeste, parce que, les faisant balancer s'il ne valait pas mieux souffrir la privation d'une partie du néces-

saire que de s'exposer encore à manquer de tout, ils n'entreprenaient rien pour se délivrer d'une si misérable situation. Ainsi leur santé et leurs forces s'altéraient de jour en jour. Il en périt cinq, que leurs compagnons ne purent enterrer sans verser des larmes, et sans s'avertir mutuellement qu'ils devaient s'attendre au même sort.

Ils éprouvèrent néanmoins la bonté du ciel lorsqu'ils furent à l'extrémité du désespoir. Deux vaisseaux français s'étant présentés au rivage, la guerre qui était entre les deux nations n'empêcha point que les capitaines ne fussent sensibles à la pitié. Ils reçurent les Anglais à bord; et Baker, qui parlait fort bien leur langue, s'attira même de la considération et de l'amitié par son mérite. Mais étant arrivé en France, il ne subit pas moins les lois de la guerre avec ses compagnons; c'est-à-dire qu'il demeura prisonnier pendant quelques années, et qu'il ne retourna dans sa patrie qu'après avoir payé sa rançon. Ce fut dans le temps même de sa captivité qu'il composa l'histoire de ses malheurs. Son génie poétique s'y fait quelquefois reconnaître dans les descriptions; mais en retranchant ces ornements superflus, il reste une relation fidèle, qu'on n'a pas fait difficulté de placer dans les recueils les plus authentiques.

§ IV.

Voyage du capitaine Carlet en Guinée.

Le mauvais succès du dernier voyage de Guinée, et le prompt retour de deux capitaines qui semblaient embarrassés à justifier leur conduite, apprit mieux que jamais à la compagnie de Guinée qu'elle ne pouvait apporter trop de soins au choix de ses ministres. Il ne suffisait pas, pour ces grandes entreprises, d'entendre le commerce, et d'avoir une vive passion de s'enrichir : le courage et la prudence n'étaient pas moins nécessaires que l'habileté. Cependant, après s'être efforcé de réunir toutes ces qualités dans les capitaines, et n'avoir même épargné aucune dépense pour équiper une flotte plus nombreuse que les précédentes, on reconnut encore qu'avec l'habileté, la prudence et le courage, il fallait ce qu'il a plu aux hommes de nommer du bonheur. De cinq vaisseaux qui partirent en 1564, aux frais de la même compagnie, et sous la conduite de David Carlet, un des plus braves et des plus sages officiers de son temps, l'un, nommé le Merlin, périt avec tout l'équipage, par la faute d'un canonnier qui mit imprudemment le feu aux poudres. Les autres furent ensuite dispersés par une affreuse tempête. Le Jean-Baptiste, poussé jusqu'aux Indes occidentales, arriva au port de Burboraota, sur la côte de Tierra-Firma (1), d'où il ne

(1) Dans la province de Venezuela, à vingt-quatre-lieues à l'ouest de Caracas.

revint en Angleterre qu'après une infinité de malheureuses aventures. Il rapporta des nouvelles encore plus tristes du reste de la flotte, quoique ce ne fût pas de ce côté-là qu'on dût les attendre. Il avait rencontré dans ses courses un vaisseau français, nommé le Dragon-Vert, commandé par le capitaine Bontemps, qui revenait de Guinée. La paix étant conclue entre les deux nations, les Français lui avaient appris que le capitaine Carlet, après avoir perdu par la tempête un des trois vaisseaux qui lui restaient, était tombé, avec le Mignon et le Star, dans une flotte portugaise, vers la côte de Mina, et qu'il n'avait pu se dégager avec le Mignon qu'il montait lui-même, qu'en perdant le Star. De là il était allé se radouber sur la côte, où les nègres l'ayant surpris avec une douzaine de matelots, l'avaient livré aux Portugais. Son vaisseau, fort maltraité dans le combat, et réduit presque à la moitié de l'équipage, n'avait pas laissé de s'échapper plus heureusement. Mais, suivant le récit des Français, il y avait peu d'apparence qu'il eût pu tromper long-temps les recherches de l'ennemi, ou qu'il fût en état de soutenir les difficultés de la navigation pour revenir en Angleterre. En effet, comme il ne paraît point qu'on ait jamais été mieux instruit de son sort, il faut le compter au nombre de ceux qui périrent dans ce fatal voyage.

CHAPITRE IX.

Voyage du capitaine George Fenner aux îles du cap Vert, en 1566.

Les observations (1) que plusieurs flottes anglaises avaient faites en divers temps sur la situation et les propriétés des îles du cap Vert, inspirèrent à quelques riches marchands la curiosité de les reconnaître avec plus de soin. Ils n'ignoraient pas que les Français y avaient depuis long-temps quelque commerce; mais la paix ne laissait rien à craindre de cette nation; et jusqu'alors il ne paraissait point qu'elle s'attribuât des droits exclusifs sur un lieu où elle n'avait pas formé le moindre établissement. Les Portugais étaient les seuls ennemis qu'une flotte anglaise eût à redouter, non-seulement parce que le Portugal ne pouvait manquer de renfermer le cap Vert dans le privilège qu'il avait obtenu du saint-siège, mais encore plus par cette vieille haine que tant de combats et d'outrages mutuels avaient rendue comme naturelle entre les deux nations.

Cette crainte n'empêcha point la compagnie qui s'était formée à Londres d'équiper trois vaisseaux; le

(1) Cette relation se trouve dans le deuxième tome d'Hakluyt (p. 57 à 64), sous le titre de *Voyage of M. Georges Fenner*, quoique écrite par Walter Wreen.

Castile, le Maiflower, et le George, dont elle donna le commandement à trois capitaines expérimentés, George Fenner, amiral, Édouard Fenner, vice-amiral, et Jean Haywood. Elle y joignit une pinasse. La flotte partit le 10 de décembre; et dès le 15 au matin elle découvrit le cap de Finistère. Mais dans la même nuit elle avait perdu la vue de son amiral; ce qui l'obligea de suivre la côte de Portugal, où le cours du vent fit juger qu'il pouvait avoir été poussé. On rencontra le 18 un vaisseau français, qui n'avait point aperçu l'amiral. Après quelque incertitude on prit le parti de s'avancer jusqu'aux Canaries. Le 25, on eut la vue de Porto-Santo; et, trois jours après, celle de Madère. Enfin l'on arriva le 28 à l'île de Téneriffe, où l'on jeta l'ancre du côté de l'est, dans une petite baie, sur quatre toises de fond.

L'inquiétude où l'on était pour l'amiral avait fait prendre le parti de l'attendre pendant quelques jours. Les Anglais ne découvrirent autour d'eux que trois ou quatre petites maisons. Ils y apprirent qu'au fond de la baie ils trouveraient toutes sortes de rafraîchissements dans une petite ville nommée Santa-Cruz, dont ils n'étaient éloignés que d'une lieue. Le vice-amiral n'ayant aucune défiance des Espagnols, avec qui l'Angleterre n'avait rien alors à démêler, prit le parti de s'avancer seul, en laissant le George à l'entrée de la baie. Mais à peine fut-il à la portée du canon, qu'on lui en tira plusieurs coups, sans qu'il vît paraître personne à qui il pût demander la raison d'un procédé si brusque. Il se retira aussitôt vers l'autre vaisseau, d'où les deux capitaines écrivirent

une lettre fort civile au commandant espagnol, pour se plaindre, et lui demander des explications. Walter Wreen et Courtise furent chargés de cette commission, avec six hommes qui les accompagnèrent dans la chaloupe. Ils s'approchèrent du rivage, quoique les flots fussent extrêmement agités. Il s'y trouva trente Espagnols, à qui Wreen déclara qu'il apportait une lettre pour le gouverneur, et qu'il souhaitait qu'elle lui fût remise aussitôt. Un Espagnol lui répondit qu'il pouvait descendre, et que les Anglais seraient reçus volontiers. Wreen, averti par une injure si récente, protesta qu'il attendait la réponse du gouverneur à sa lettre. Alors le même Espagnol, s'approchant de la chaloupe à la nage, tendit la main pour y être reçu. On lui remit la lettre, enfermée dans une vessie. Il retourna au rivage comme il en était venu, et Wreen lui vit prendre en effet le chemin de la ville. Cependant le nombre des Espagnols paraissant grossir, et quelques-uns même étant armés d'arquebuses, il crut que la prudence devait lui faire éviter des périls inutiles. Il retourna vers la flotte, après avoir déclaré qu'il attendrait la réponse à bord.

Le reste du jour et la nuit suivante se passèrent inutilement à l'attendre. Mais le lendemain on vit arriver une barque, avec cinq ou six personnes qui avaient à leur tête le frère du gouverneur. Il se présenta civilement; et pour donner plus de poids à ses excuses, il accorda d'abord aux Anglais, non-seulement la liberté de descendre, mais celle de trafiquer dans l'île, en leur offrant même des ôtages, s'ils faisaient difficulté de prendre confiance à sa parole. On

n'épargna rien pour le bien traiter. Mais quoiqu'il eût renouvelé sa promesse au sujet des ôtages, on ne vit paraître personne après son départ; ce qui fit concevoir aux Anglais des soupçons fort justes. Cependant, comme il n'était pas question d'en venir aux hostilités, le vice-amiral envoya le lendemain à la ville deux des principaux Anglais, qui furent reçus fort galamment avec leur suite, sans qu'on leur dît un seul mot des ôtages. Cette conduite des Espagnols parut si difficile à comprendre, que pour éviter des explications délicates, on prit le parti de lever l'ancre. Mais Wreen, auteur de cette relation, proteste que, avec moins de patience que le vice-amiral, il aurait exigé l'exécution de leurs promesses. Tous les Anglais des deux vaisseaux partirent dans les mêmes sentiments; et ce levain de vengeance ne fit que fermenter, jusqu'à d'autres occasions qui le firent éclater.

A deux lieues de Santa-Cruz on découvrit une autre ville qui se nomme Anagona (1). Comme l'inquiétude n'était pas diminuée pour l'amiral, on alla mouiller dans une autre baie de la même île à douze ou treize lieues de Santa-Cruz, vis-à-vis la maison d'un Espagnol nommé Pédro de Souzes, où l'on apprit que l'amiral s'était arrêté au même lieu six jours auparavant, et qu'il avait remis à la voile pour Gomera.

On se hâta de le suivre. Il avait jeté l'ancre à Go-

(1) Cette ville, qu'on ne retrouve plus sur les cartes actuelles, était probablement à l'extrémité nord-est de l'île Téneriffe. La carte de cette île, insérée dans l'*Essai sur les îles Fortunées*, de M. Bory Saint-Vincent, p. 226, an XI, in-4°, marque, à l'est d'Antiquerra et de la vallée d'Igoneste, un écueil nommé Anaga.

mera pour attendre à son tour les deux vaisseaux qui le cherchaient. Ils achetèrent ensemble dans cette île une provision de vin qu'ils trouvèrent beaucoup plus cher qu'à Téneriffe, où le ressentiment du vice-amiral l'avait empêché de s'en fournir. Le 10, ils tournèrent leurs voiles vers l'Afrique, pour ne plus s'arrêter qu'au terme de leur voyage.

Malgré l'habileté des pilotes, ils allèrent tomber, contre leur intention, au cap Blanc sur la côte de Guinée. Pour réparer leur erreur, ils suivirent les côtes jusqu'au cap Vert, où ils jetèrent l'ancre à un mille du rivage. Quoiqu'ils n'aspirassent qu'à gagner les îles du même nom, l'amiral Fenner et les deux autres capitaines, qui faisaient ce voyage pour la première fois, ne résistèrent point au désir de voir de plus près la belle perspective qu'ils avaient devant les yeux. Le cap Vert est formé par deux petites montagnes rondes qui s'avancent à une lieue l'une de l'autre; et l'espace qui les sépare est couvert d'une multitude d'arbres, dont la verdure a fait donner à cette pointe le nom qu'elle porte. Tous les officiers de la flotte avaient dîné le même jour à bord de l'amiral. Ce fut apparemment dans la chaleur du vin de Gomera, dont ils avaient fait provision, qu'ils se déterminèrent à descendre sur le rivage. Un particulier qui connaissait cette côte, leur avait assuré que les habitants, quoique nus et de couleur noire, ne manquaient pas d'intelligence et d'humanité. Vingt des principaux Anglais, officiers et marchands, se mirent dans deux chaloupes avec l'amiral à leur tête. En touchant au rivage, ils y trouvèrent une centaine de nègres qui semblaient

s'y être rendus pour les y attendre. Ils étaient sans arcs et sans flèches. Les marchands s'en approchèrent sans défiance; et, suivant la coutume du pays, ils leur proposèrent d'abord de se donner mutuellement des ôtages. Cette offre fut acceptée, mais à condition que les Anglais en donneraient cinq, et les nègres trois seulement. L'échange s'étant fait de bonne foi, on parla aussitôt de commerce. Les Anglais déclarèrent qu'ils avaient apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage, et d'autres marchandises. Les nègres à leur tour promirent du musc, de l'or et du poivre. La satisfaction parut mutuelle. Du côté des Anglais on ne refusa point de faire venir, à la prière des nègres, divers échantillons de marchandises d'Europe. Dans cet intervalle, les cinq ôtages anglais se promenèrent sur le rivage avec les nègres qui les gardaient; et l'amiral, avec le reste de sa suite, étant rentré dans sa chaloupe, y avait fait entrer les trois ôtages de ces barbares.

L'autre chaloupe étant revenue avec les marchandises, on fit présent aux nègres de quelques flacons de vin et de quelques morceaux de biscuit et de fromage qu'elle avait apportés. Alors deux de leurs ôtages demandèrent d'être remis à terre, sous prétexte de maladie, en promettant que leur place serait aussitôt remplie par deux autres nègres. On ne leur refusa point cette grace. Mais un des ôtages anglais, les voyant approcher du rivage, parut fort alarmé de leur retour. Il courut au bord de la mer pour s'en plaindre. Les nègres qui le gardaient voulurent l'arrêter. Il n'en fut que plus ardent à sauter dans la

chaloupe, tandis que les deux ôtages nègres sautèrent de leur côté sur la terre. Le troisième, qui était encore avec l'amiral, fut porté par ce spectacle à se jeter aussitôt à la nage, sans qu'on pût l'empêcher aussi de rejoindre ses compagnons. Tous ces mouvements se firent avec une extrême promptitude. Mais à peine les nègres virent-ils leurs ôtages hors de danger, qu'ils se jetèrent sur les quatre Anglais qui se trouvaient parmi eux; il les dépouillèrent de leurs habits, et les laissèrent nus sur le rivage. Ensuite paraissant armés de leurs arcs, qui n'étaient point apparemment fort éloignés, ils lancèrent sur les chaloupes une prodigieuse quantité de flèches. Elles sont empoisonnées; et la blessure en est incurable, si elle n'est aussitôt suecée, ou si on ne se hâte de couper la partie. Trois heures après le coup, on sent que le poison gagne le cœur. Il ôte l'appétit, il cause des vomissements; et jusqu'à la mort on se sent de l'aversion pour toutes sortes d'aliments et de liqueurs. Ce fut par l'exemple de quelques Anglais blessés, qu'on acquit cette triste connaissance.

Après cette déclaration de guerre, les nègres emmenèrent leurs ôtages à leur ville, qui est éloignée d'un mille du rivage. Le jour suivant, on renvoya la chaloupe au rivage avec huit hommes conduits par un interprète français, parce qu'il se trouvait un nègre qui parlait assez bien cette langue. Ils portèrent deux arquebuses, deux boucliers et un manteau, présent si considérable pour les nègres, qu'on se promettait de les engager tout d'un coup par cette galanterie à traiter de la rançon des quatre prisonniers.

Ces barbares, apprenant dans quel dessein on retournait vers eux, parurent au nombre de cinquante ou soixante avec les ôtages. William Batz, qui en était un, ne se vit pas plutôt à un jet de pierre de la mer, que s'échappant d'entre ceux qui le conduisaient il courut de toutes ses forces vers la chaloupe Mais ils furent plus prompts que lui pour l'arrêter. Ils le maltraitèrent beaucoup, et le firent reconduire à leur ville avec ses compagnons, par un détachement de nègres armés. Ceux qui restèrent au rivage recommencèrent à tirer sur la chaloupe, et blessèrent à la jambe un matelot à qui les chirurgiens eurent beaucoup de peine à sauver la vie.

L'amiral ne laissa pas de renvoyer encore, et de faire offrir aux nègres tout ce qu'ils pourraient désirer pour la rançon des quatre Anglais, mais ils refusèrent nettement de les rendre. Leur réponse fut que six semaines auparavant, un vaisseau anglais, passant sur cette côte, avait enlevé trois nègres, et que la nation demandait qu'ils fussent rendus; sans quoi l'on offrirait inutilement la cargaison entière des trois vaisseaux pour la restitution des ôtages.

Le 21, il arriva un vaisseau français de quatre-vingts tonneaux, qui venait trafiquer au cap. Les Anglais racontèrent leur malheureuse aventure au capitaine, et le voyant fort bien avec les nègres, ils le prièrent de négocier la rançon de leurs gens. L'amiral lui promit même cent livres sterling, s'il obtenait leur liberté; et se reposant sur sa parole, il résolut de lever l'ancre. Entre les Anglais blessés il en mourut quatre; un cinquième fut obligé de se faire couper

une jambe pour sauver sa vie; un autre demeura boiteux, et si faible, qu'on n'en put tirer désormais aucun secours.

On partit du cap Vert, le 26, pour se rendre directement aux îles qui portent le même nom. Ce n'est point à cause du voisinage, puisque la première où l'on tomba est à quatre-vingt-six lieues du cap. Elle se nomme Buona-Vista. Du côté du nord elle est remplie de collines de sable qui la font paraître fort blanche. On vit dans le passage quantité de poissons volants. Ils ne surpassent point les harengs en grosseur. Il en tomba deux dans une chaloupe qui était attachée à la queue de son vaisseau. Le même jour on jeta l'ancre à une lieue de la pointe la plus occidentale de l'île, et l'on trouva un excellent fond de sable à dix brasses; mais on peut s'approcher presque jusqu'au rivage, avec certitude de trouver le même fond.

L'amiral y envoya aussitôt la pinasse. Wreen, qui s'offrit pour la conduire, ne découvrit que cinq ou six petites maisons sans aucun habitant. Tous les nègres s'étaient sauvés dans les montagnes, à la vue d'une flotte anglaise, trompés par les Portugais, qui leur avaient fait prendre les plus horribles idées de cette nation. Wreen désespérait de les joindre, lorsqu'il aperçut deux Portugais qui s'approchaient volontairement de lui. Ils paraissaient si pauvres, qu'ils le touchèrent de compassion. Après leur avoir fait un présent pour en tirer quelque explication, il apprit d'eux que l'île n'avait point d'autres richesses que des boucs et des chèvres sauvages, dont la chasse était fort dif-

ficile, et que les nègres étaient extrêmement féroces. Ce récit pouvait paraître suspect; mais il était confirmé par les apparences, qui ne présentaient que de la stérilité. Les Portugais ajoutèrent qu'ils attendaient de Lisbonne une flotte de dix vaisseaux bien armés, qui devait arriver incessamment pour assurer le commerce du Portugal.

Ce ne fut pas la crainte qui porta l'amiral à faire lever l'ancre après ces informations, car il ne les prit au contraire que pour un artifice; mais il voulut reconnaître les autres îles, pour régler sa conduite sur ces observations. Il alla mouiller, le 30, dans la baie d'une petite île (1) qui n'est qu'à une lieue de Buona-Vista, où il fit d'abord une pêche fort abondante. On y est en sûreté, sur quatre ou cinq brasses de fond, du côté du sud; mais il faut se défier du milieu de la baie, qui est parsemée de rocs, quoiqu'ils soient assez couverts d'eau pour en dérober la vue. L'amiral descendit sur le rivage, avec une troupe d'Anglais bien armés. Il alla droit à quelques maisons, où il trouva douze Portugais. Il n'y en a pas plus de trente dans toute l'étendue de l'île, sans aucun mélange de nègres. Ce sont des criminels, bannis pour un certain temps, qui sont commandés par un seul officier. Ils n'ont pour nourriture que des chèvres et des poules, avec de l'eau fraîche. Le poisson, qui est en abondance autour de l'île, les tente si peu qu'ils n'ont pas

(1) Sur la carte réduite des îles du cap Vert, dressée en 1772 par M. d'Eveux de Fleurieu, on voit, à la partie occidentale de Buona-Vista, une baie nommée rade anglaise, à l'entrée de laquelle est une petite île, qui est celle dont parle notre voyageur.

un seul bateau pour la pêche. Ils racontèrent à l'amiral que cette île avait été donnée par le roi de Portugal à un gentilhomme de sa maison, qui se faisait cent ducats de revenu des seules peaux de boucs, dont ils envoyaient une quantité prodigieuse en Portugal. A ce récit ils ajoutèrent un grand nombre d'exagérations sur la puissance du roi leur maître, et sur la jalousie qui ne lui permettrait pas de souffrir les visites des Anglais dans ces îles. Ils parlèrent de la flotte qu'ils attendaient, mais avec des circonstances si différentes du premier récit de Buona-Vista, qu'elles confirmèrent l'amiral dans l'opinion qu'il s'en était déjà formée. L'indignation que les gens de sa suite en conçurent les aurait portés à quelque violence, s'il ne les eût contenus par un ordre formel. Il n'avait rien à redouter des insulaires, et rien à prétendre dans un lieu si pauvre. Cependant il se fit montrer toutes les parties de l'île, où les Portugais les conduisirent civilement sur des ânes, qui sont leurs seules montûres. Ils lui donnèrent le plaisir de la chasse aux boucs, et ce n'était pas sans peine qu'ils trouvaient le moyen de les forcer dans leurs montagnes. Des biens de cette nature ne répondant point aux espérances des Anglais, ils ne tardèrent point à lever l'ancre. Wreen observe qu'il ne pleut dans cette île que pendant trois mois de l'année, depuis le milieu de juillet jusqu'au milieu d'octobre; et que l'air y est toujours fort chaud. Les bestiaux de l'Europe y meurent en peu de temps, malgré les soins qu'on prend pour les conserver.

On passa de cette île, le 3 de février, dans celle de

Mayo, qui en est à quatorze lieues. Il fallut quelques précautions pour éviter un grand rocher qui est entre les deux îles; quoiqu'il ne soit pas fort dangereux, parce qu'on l'aperçoit sans cesse (1). On jeta l'ancre au nord-ouest de Mayo, dans une fort belle baie, où l'on trouve partout huit brasses d'eau sur un excellent fond. Mais l'île étant tout-à-fait déserte, on gagna dès le lendemain celle de San-Jago, qui n'en est qu'à cinq lieues, est-quart-sud (2). En arrivant à la pointe de l'ouest, les Anglais découvrirent un port fort commode, et sur le rivage une petite ville avec un fort et une plate-forme. Ils résolurent d'y jeter l'ancre, dans l'espérance d'y commencer quelque trafic; mais avant que la flotte fût à la portée du canon, elle en entendit deux coups, qui lui firent reprendre son tour au long de la côte extérieure, pour aller mouiller dans la première baie. On y trouva un fort bon fond, et l'on n'aperçut dans les terres qu'un petit nombre de maisons dispersées. L'amiral se rappelait avec étonnement, que pendant plusieurs jours qu'il avait passés avec les Portugais, dans l'île dont Wreen n'a pas marqué le nom, ils ne lui avaient pas parlé de l'établissement qu'il devait trouver à San-Jago. Avant la nuit, il observa sur la côte, qui est basse et unie,

(1) Il est nommé roche de J. Letton sur la carte réduite des îles Açores de Fleurieu, et sur celle de l'océan Atlantique du même auteur.

(2) C'est ouest-quart-sud qu'il fallait dire, non pas relativement à la position de l'île San-Jago en général, mais relativement à la position de la baie de Praya. Cependant cette erreur n'appartient ni à Prevost, ni aux rédacteurs anglais, elle se trouve dans le voyage original. Dans Hakluyt, t. II, p. 60, on lit: « And sailed to another island called Saint-» Jago wich lieth of the said island of Mayo *east and by south.* »

plusieurs personnes à cheval et à pied, dont l'agitation semblait marquer beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain on vit paraître, au rivage même, une compagnie beaucoup plus nombreuse. L'amiral envoya aussitôt la chaloupe, pour demander si l'on était disposé à recevoir quelques propositions de commerce. On lui fit dire que s'il ne venait qu'en qualité de marchand, non-seulement il serait reçu avec joie, mais qu'on lui offrait tous les rafraîchissements dont il aurait besoin, et qu'on désirait seulement d'avoir là-dessus une conférence avec lui. Cette réponse lui causa beaucoup de satisfaction. Il fit préparer aussitôt les chaloupes, pour se rendre au rivage; mais dans la crainte de quelque trahison, il les fit mettre en état de défense.

En approchant de la terre, il fut surpris de voir que le nombre des Portugais ne montait pas à moins de trois cents chevaux et de deux cents hommes d'infanterie. Ce spectacle était capable de lui inspirer quelque défiance. Il se fit précéder de son esquif, avec un pavillon de paix, pour leur demander encore une fois quelles étaient leurs intentions. Ils répondirent avec beaucoup de protestations et de serments, qu'elles étaient sincères, et qu'ils ne pensaient qu'à commercer de bonne foi. Ils ajoutèrent que leur commandant étant avec eux sur le rivage, ils priaient l'amiral anglais de descendre, pour conférer avec lui. La pinasse eut ordre de s'approcher. Les Portugais étendirent les bras et firent divers signes d'amitié à mesure qu'elle avançait. Cependant Wreen, qui était chargé des ordres de l'amiral, leur déclara qu'il ne

toucherait point au rivage sans avoir obtenu des sûretés convenables. On promit de lui envoyer deux ôtages dont il serait satisfait; et remettant le commerce au lendemain, parce que la nuit commençait à s'approcher, on lui annonça que les habitants avaient de l'or, des vivres, des nègres, et d'autres biens à donner en échange pour les marchandises d'Angleterre. L'amiral reçut toutes ces offres avec tant de satisfaction, qu'en se retirant pour aller passer la nuit sur son bord, il fit faire une décharge de toutes les arquebuses, et de cinq ou six pièces de canon qu'il avait sur ses chaloupes.

Cependant toutes ces apparences de sincérité et d'amitié n'étaient, de la part des Portugais, qu'un noir artifice, pour assurer l'exécution du plan qu'ils avaient déjà concerté. Ils avaient, à trois lieues du rivage, derrière une pointe qui bornait la vue à l'ouest, une ville sur le bord de la mer, où ils faisaient armer, avec la dernière diligence, quatre caravelles et deux brigantins. Ils y mirent tous les hommes et tout le canon que ces six bâtiments pouvaient porter; et dès que la nuit fut arrivée, ils les firent avancer à la rame, en suivant de fort près les côtes; de sorte que la terre étant fort haute et la nuit assez obscure, ils ne furent aperçus des Anglais que lorsqu'ils furent vis-à-vis du Mayflower. Encore la confiance avait-elle répandu tant de joie dans l'équipage, et même parmi les matelots de garde, qu'on y faisait trop de bruit pour être capable d'entendre celui des ennemis. Il n'y avait point d'artillerie préparée, et tout le reste était dans le même ordre.

Les Portugais s'étaient donc approchés à la portée du canon, lorsqu'un matelot du Mayflower, apercevant quelque lumière à si peu de distance, jeta les yeux par hasard, et découvrit les six bâtiments. Il donna aussitôt l'alarme. Mais dans la première surprise, on essuya la première décharge des ennemis, sans avoir rien à leur opposer. Elle n'eut point d'effet dangereux. Deux pièces de canon, qu'on eut bientôt mises en état de tirer, leur firent perdre l'espérance de mettre le feu au vaisseau avant qu'on pût se reconnaître. Cependant ils eurent le temps de faire une seconde décharge, tandis qu'on disposait le reste de l'artillerie; et les Anglais, fort incommodés de plusieurs coups, prirent le parti de couper leurs câbles pour se retirer vers l'amiral. Ils furent poursuivis quelques moments; mais l'amiral ayant fait entendre qu'il n'était pas éloigné, les Portugais se retirèrent, avec le chagrin d'avoir manqué leur entreprise.

Quoique les ténèbres n'eussent pas permis de reconnaître la grosseur de leurs vaisseaux, leur haine demeurait si bien prouvée, malgré l'incertitude de leurs forces, qu'on ne balança point à s'éloigner avant le jour. Ce ne fut pas néanmoins pour prendre la fuite; car on alla mouiller, dès le lendemain, à douze lieues de San-Jago, dans une autre île qui se nomme Fuego. La prudence obligea seulement de demeurer à la distance d'une lieue, vis-à-vis une chapelle blanche, qui est à la pointe de l'ouest. Il ne fallait pas d'autre marque que l'île était habitée par des Portugais; mais on découvrit en même temps une petite ville à une demi-lieue de la chapelle. Le nom de cette île lui vient

d'une montagne extrêmement haute, qui brûle continuellement. Trois habitants se présentèrent sur le rivage, sans paraître effrayés d'apercevoir si près d'eux une flotte étrangère. L'amiral fut assez maître de ses ressentiments pour ne pas souffrir qu'ils fussent insultés. Il fit avancer la chaloupe; et Wreen, qui se chargeait volontiers de ces commissions, apprit d'eux qu'il y avait près de la chapelle une source d'eau fraîche, où l'on ne fit pas difficulté de renouveler la provision des trois vaisseaux. Les trois Portugais, que le seul hasard semblait avoir amenés dans ce lieu désert, marquèrent beaucoup de regret à l'amiral de l'insulte qu'il avait reçue à San-Jago; mais il douta que ce sentiment fût sincère, lorsqu'ils eurent ajouté qu'il était défendu aux habitants de Fuego d'entretenir le moindre commerce avec les Français et les Anglais, et de leur fournir même des vivres, lorsqu'ils pourraient s'en défendre par la force. C'était un avis dont il était facile de pénétrer le sens. Aussi l'amiral ne s'arrêta-t-il que pour leur faire des questions fort indifférentes, tandis que les chaloupes allaient et venaient de la flotte à la fontaine. Il apprit encore que, trois ans auparavant, l'île entière avait failli d'être abîmée par les éruptions de la montagne; qu'elle produisait une grande abondance de millet, qui tenait lieu de blé aux habitants, et des pois semblables à ceux de Guinée; qu'elle avait différentes sortes de bestiaux, et quantité de chèvres; que l'unique marchandise du pays était le coton, qu'on y cultivait avec beaucoup de soin; enfin, qu'il y avait peu de sûreté pour les Anglais à demeurer long-temps

à l'ancre si près de la côte, parce que, outre plusieurs vaisseaux qui étaient dans le port, on attendait à tout moment la grande flotte de Lisbonne, dont la commission principale était d'éloigner les étrangers des établissements portugais.

La fin de ce discours fit ouvrir les yeux aux Anglais. Ce n'était point apparemment sans dessein que ces trois hommes s'étaient trouvés sur le rivage à l'arrivée de la chaloupe. L'amiral crut, avec beaucoup de vraisemblance, que les Portugais de l'île, pour éviter l'occasion d'en venir aux armes, avaient voulu tenter l'artifice, en faisant insinuer à des étrangers, dont ils redoutaient les approches, tout ce qu'ils avaient cru propre à leur faire prendre la résolution de s'éloigner sans violence. Si cette ruse leur réussit, ce fut par des raisons fort différentes. L'amiral considéra que ses ordres n'étaient pas de porter la guerre aux îles du cap Vert, et que la compagnie de Londres l'ayant envoyé dans la fausse supposition que les Portugais n'y avaient aucun établissement régulier qui pût s'opposer à la liberté du commerce, il y aurait de l'imprudence à risquer trois bons vaisseaux, dans une occasion dont il ne voyait point de fruit à recueillir. Quand l'arrivée de cette redoutable flotte, dont les Portugais de chaque île l'avaient menacé comme de concert, n'aurait été qu'une fable inventée pour l'effrayer, il conçut que les forces réunies de toutes les îles l'emporteraient sur les siennes. Cependant, pour ne rien donner à la crainte, il passa dans une autre île, nommée Brava, qui est à deux lieues de Fuego. Il n'y trouva que trois ou quatre Portugais; mais la

multitude des chèvres sauvages, et l'abondance des beaux arbres que la terre y produisait naturellement, lui persuadèrent qu'elle pouvait être facilement peuplée.

Le 25 de février, il résolut d'abandonner entièrement les îles du cap Vert; et cinglant en pleine mer, sans que l'auteur de la relation fasse connaître quelles étaient ses vues, il arriva, après vingt-huit jours de navigation, à la vue des îles Açores. Si c'était la seule force du vent qui lui avait fait tenir cette course, il devait admirer la bizarrerie de sa fortune, qui le ramenait toujours au milieu des Portugais. Mais quoique Wreen n'explique pas nettement le but de ce voyage, il semble que le commerce n'était qu'un voile qui couvrait d'autres desseins. Les Anglais apprenaient depuis long-temps que diverses nations se faisaient des établissements avantageux dans des îles désertes, qui leur servaient comme d'entrepôt pour des entreprises plus éloignées. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils cherchaient à se procurer quelque avantage de la même nature entre l'Afrique et l'Angleterre.

Ils se trouvèrent, le 22 de mars, devant les îles de Flores et de Cuervo, qui ne sont éloignées entre elles que de deux lieues. Ils jetèrent l'ancre contre celle de Cuervo, vis-à-vis un village d'environ douze maisons. Mais le vent y devint si furieux pendant la nuit, qu'ils furent jetés sur la côte de l'île de Flores, après avoir perdu une de leurs ancres. Ils en perdirent deux autres, en voulant résister à la tempête, qui dura pendant près de trois jours. Enfin, ils se livrèrent au vent, qui les poussa vers l'île Fayal. Elle a, près d'elle,

trois autres îles, Pico, Saint-George, et Graciosa. Dans le désordre de la flotte, ils ne jugèrent point à propos de s'y arrêter, d'autant plus qu'en passant au sud-ouest de Fayal, vis-à-vis d'une belle baie, ils crurent apercevoir plusieurs mâts, qui leur firent douter si ce n'était pas la grande flotte portugaise dont on les avait menacés. Ils continuèrent de suivre le cours du vent jusqu'à l'île de Tercère, où ils arrivèrent le 8 de mai. Un vaisseau portugais, qu'ils y rencontrèrent, les alarma si peu, que se trouvant presque sans câbles et sans ancres, ils résolurent de le joindre, dans l'espérance qu'il en aurait quelqu'un de superflu dont ils pourraient s'accommoder. Mais le jour suivant, ils le virent accompagné d'un autre vaisseau et de deux caravelles. Alors, ne doutant point que ce ne fût une partie de la grande flotte, qui pouvait avoir été dispersée par la tempête, ils se crurent dans la nécessité de se préparer au combat. Un des deux vaisseaux portugais était une galéasse royale, ou grande galère, de quatre cents tonneaux, montée de trois cents hommes, et d'une bonne artillerie de fonte.

Il fut le premier qui se mit en mouvement à la vue des Anglais. Sa bordée, qu'il lâcha aussitôt, fut si terrible qu'elle causa un désordre affreux sur le vaisseau de l'amiral. Cependant le Mayflower lui rendit une partie du mal, tandis que l'amiral, se remettant du premier trouble, s'efforça aussi de venger sa propre disgrace. On continua de se canonner pendant le reste du jour, mais sans être tentés de s'approcher davantage; ce qui fit juger aux Anglais que les ennemis attendaient leurs autres vaisseaux, pour s'assurer de

la victoire avec moins de danger. L'amiral, trop maltraité pour s'obstiner à se défendre, vit arriver avec joie les ténèbres, qui lui facilitèrent les moyens de s'éloigner. Les trois vaisseaux se rejoignirent heureusement à la pointe du jour; et le capitaine du Mayflower fit passer huit de ses gens sur l'amiral, à la place d'autant de blessés, qui furent transportés sur son bord.

Il ne restait plus qu'à retourner promptement en Angleterre, où la flotte arriva le 6 de juin. L'auteur n'explique pas mieux les suites que les motifs de ce voyage.

CHAPITRE X.

Voyage de Thomas Stephens en Afrique et aux Indes, sur la flotte portugaise, en 1579.

Les navigations qu'on a lues jusqu'ici n'étaient, en quelque sorte, que les essais des Anglais. Les succès qu'ils obtinrent leur firent concevoir le désir et l'espoir de pénétrer aussi en Asie par la voie du cap de Bonne-Espérance. Le voyage dont nous commençons l'histoire passe pour le premier que les Anglais aient fait aux Indes. Il mérite cette distinction, quoiqu'il n'ait été fait que par un particulier, puisqu'il devint la source de tout ce que la même nation a fait de plus éclatant dans cette

partie du monde. Ce fut au retour de Stephens que les Anglais, comprenant par ses récits et ses observations combien ils avaient négligé leurs avantages, depuis que le Portugal accumulait des trésors auxquels toutes les nations de l'Europe avaient les mêmes droits d'aspirer, s'enflammèrent des deux puissantes passions de l'intérêt et de la gloire, et prétendirent à des biens dont on ne pouvait du moins leur refuser le partage.

La relation de Stephens se trouve dans une lettre datée le 10 de novembre 1579, à Goa. Il marquait à Thomas Stephens, son père, marchand de Londres, non-seulement les circonstances de son voyage, mais les motifs qui l'avaient porté à l'entreprendre sans sa participation; et ce détail historique était accompagné de sages remarques qu'il le priait de communiquer à sa patrie. Elles y firent toute l'impression qu'il en avait espéré. Hakluyt (1), qui nous a conservé une pièce si curieuse, ne nous apprend pas d'ailleurs de quelle profession était le jeune Stephens. Mais il paraît par une autre lettre, qui sera citée dans l'endroit qu'elle regarde, qu'il était jésuite, et qu'il passa même le reste de sa vie au collège de Goa. On trouve aussi qu'il avait été élevé dans l'université d'Oxford, au New Collège. Pyrad de la Val, qui était prisonnier à Goa en 1608, assure que Stephens était alors recteur du collège de Morgan, dans l'île de Salset.

Mais, laissant tout ce qui n'appartient point au dessein de cet ouvrage, entrons dans les détails de la navi-

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 99.

gation de Stephens. Il observe d'abord que la flotte portugaise, où il fut reçu pour se rendre aux Indes orientales, portait un grand nombre de femmes et d'enfants, que la faiblesse du sexe ou de l'âge n'empêcha point de supporter la mer avec moins d'incommodité que les hommes. On partit de Lisbonne le 4 d'avril 1579, au son des trompettes et de l'artillerie, suivant l'usage qui s'observait alors en Portugal. Le 10, on était à la vue de Porto-Santo, proche de Madère, où l'on rencontra un vaisseau anglais, qui eut la hardiesse d'insulter la flotte de quelques coups de canon, mais en usant de toutes ses voiles pour s'échapper aussitôt. Il ne laissa point d'essuyer, dans sa retraite, une bordée de l'amiral portugais, qui parut l'avoir incommodé beaucoup; et Stephens, plein d'amour pour sa patrie, fut fort affligé de voir un si beau bâtiment exposé à périr par la folie de ceux qui le commandaient.

La flotte portugaise ayant été retenue pendant quatre jours aux Canaries par les vents contraires, Stephens eut le loisir d'admirer le pic de Ténériffe. Le temps continua d'être si mauvais, qu'on vit peu d'apparence de pouvoir doubler cette année le cap de Bonne-Espérance; ce qui n'empêcha point qu'on ne remît à la voile le 14 de mai, et que, passant entre les îles du cap Vert et les côtes d'Afrique, on ne s'efforçât d'arriver du moins à la côte de Guinée. On eut beaucoup à souffrir dans ce passage, soit par la chaleur, soit par des alternatives continuelles de calme et d'orage. Quelquefois la flotte était plusieurs jours sans le moindre mouvement, exposée dans cet inter-

valle aux plus violentes ardeurs du soleil, qui augmentaient encore par l'immobilité de l'air et de l'eau. Quelquefois des vents imprévus, s'emparant tout d'un coup des voiles, causaient sur chaque bord des désordres que les plus habiles matelots ne pouvaient prévenir. Le plus souvent, au long des côtes, l'air est épais et nébuleux, troublé par le tonnerre et par des pluies si malsaines, que si l'eau tombe et s'arrête un moment sur les viandes, elle y produit aussitôt des vers. Stephens observa souvent dans ces mers un corps qui nage sur l'eau, et qui a quelque ressemblance avec une crête de coq, mais dont la couleur est beaucoup plus belle. Les Portugais l'appellent vaisseau de Guinée. Cette crête est soutenue par une sorte d'ailes qui ressemblent à celles des poissons, et sans doute qu'elle en est une espèce; mais on prétend qu'elle est si venimeuse, qu'il y a du péril à la toucher.

On n'employa pas moins de trente jours à traverser l'espace qui est entre le cinquième degré de latitude et l'équateur, qu'on eut enfin le bonheur de passer le 30 de juin. Ensuite les calmes devinrent si fréquents jusqu'au cap, qu'ils causèrent de l'étonnement aux matelots les plus expérimentés. Depuis la ligne, les vaisseaux ne peuvent suivre ordinairement la plus courte voie pour aller au cap. Ils sont obligés de porter au sud le plus qu'il est possible, par les raisons qui sont connues, et qui n'appartiennent point à cet ouvrage. Mais à la fin le vent servit si bien la flotte portugaise, qu'il lui fit vaincre une partie des difficultés ordinaires, et gagner le cap presque direc-

tement. Stephens fait ici quelques réflexions sur la difficulté de naviguer de l'est à l'ouest, ou de l'ouest à l'est, parce qu'il n'y a pas de point fixe au ciel qui puisse guider un vaisseau. Pour suppléer à ce défaut, les navigateurs font attention aux moindres signes qui paraissent dans l'air ou sur mer; et moitié par leur propre expérience, en calculant l'espace que leur vaisseau parcourt avec chaque vent, moitié avec le secours des livres et des journaux d'autrui, ils jugent dans quelle longitude ils se trouvent; car ils sont toujours sûrs de la latitude. Mais la meilleure méthode, suivant l'opinion de Stephens, est de remarquer les variations de l'aiguille aimantée. A Saint-Michel, qui est une des Açores, dans la même latitude que Lisbonne, elle se tourne directement au nord. Ensuite elle varie si fort à l'est, qu'entre cette île et le cap la différence est de trois ou quatre points. Au cap das Agulias, ou cap des Aiguilles, un peu au-delà du cap de Bonne-Espérance, elle retourne au nord, et vers l'est du même lieu, elle varie encore à l'ouest, comme elle a fait auparavant.

Pour ce qui regarde les signes, Stephens observe que plus on approche des côtes d'Afrique, plus on trouve d'espèces d'oiseaux singulières. A trente lieues de la côte, et, suivant son calcul, à deux cents milles des îles le plus proches, on commence à voir, à la suite des vaisseaux, plus de trois mille sortes de volatiles, dont quelques-uns ont les ailes si larges, qu'au rapport des matelots, elles n'ont pas moins de sept empans. Tous ces animaux sont si gras, qu'on ne peut s'imaginer qu'ils manquent de nourriture. Les Portu-

gais les distinguent par différents noms, qui expriment quelqu'une de leurs propriétés. Par exemple, ils appellent les uns queue de jonc, parce que leurs queues sont très-allongées et minces comme un jonc; d'autres queue fourchue, parce que leurs queues sont très-larges et bifides; d'autres enfin manche de velours, parce que la superficie de leur plumage ressemble au velours, et qu'en volant leurs ailes paraissent pliées comme nous plions le coude (1). Cet oiseau cause toujours d'autant plus de joie aux gens de mer, qu'il est le dernier qui se fasse voir à ceux qui approchent du cap. Dans tous les lieux calmes, proche de la ligne, Stephens observa des poissons que les Portugais appellent tuberones (des requins), longs de six pieds, et si voraces, que non-seulement ils avalent tout ce qu'on leur présente, mais que s'ils voient quelque aliment suspendu au vaisseau, ils s'élancent pour le dévorer. Ils ont toujours, comme en cortège, plusieurs petits poissons autour d'eux, dont trois ou quatre nagent devant, et les autres à leurs côtés. Il y en a d'autres qui s'attachent à leur corps même, et qui paraissent se nourrir des superfluités qui croissent dessus. Les matelots prétendent qu'ils y entrent aussi,

(1) Voy. Hakluyt, t. II, part. II, p. 100. J'ai retraduit et complété ce passage en faveur des naturalistes. Plusieurs de ces oiseaux me paraissent appartenir à la famille des pélicans de Linné. La queue de jonc est celui que nous nommons paille en queue ou oiseau des tropiques, et dont on a fait le genre phaéton. Le manche de velours est, selon la conjecture d'un savant ornithologiste, M. Dumont, le *pelecanus bassanus* ou fou de Bassan, qui, d'abord brun tacheté de blanc, devient, à l'âge de trois ans, d'une couleur parfaitement blanche sur toutes les parties du corps, à l'exception des rémiges et de l'aile bâtarde, qui deviennent d'un beau noir de velours.

et qu'ils trouvent à se repaître jusque dans les entrailles du monstre. On le tue avec de grands crocs, mais plus souvent par une espèce de vengeance, que par goût pour sa chair, quoiqu'elle ne soit pas désagréable. Les Portugais prétendent qu'il ne se trouve que sous la zone torride. Les poissons volants ne paraissent pas moins des monstres à ceux qui les voient pour la première fois. Il est si étrange d'apercevoir tout d'un coup des espèces de harengs qui sortent de l'eau avec des ailes, et qui traversent l'air dans un certain espace, qu'on a peine à ne les pas prendre pour de véritables oiseaux (1). Cependant ils ne s'élèvent pas si haut, que d'autres poissons nommés albicoras (2), qui les poursuivent sans cesse, ne sautent souvent après eux, et ne réussissent à les prendre. Il vont ordinairement en fort grand nombre, pour se défendre de ce terrible ennemi, qui est de la grandeur d'un saumon. Ils sont chassés aussi par le corbeau de mer, qui les saisit souvent dans leur vol.

La flotte arriva le 29 de juillet à ce fameux cap, qui était encore un objet de terreur pour tous les gens de mer. Elle n'y essuya point de tempête; mais elle y trouva la mer fort haute. Ici l'erreur du pilote exposa le vaisseau de Stephens au dernier danger. Au lieu de passer le cap sans s'approcher de la terre, avec le secours des signes ordinaires, et de se con-

(1) Ce sont les exocets de Linné. Ils forment une famille intermédiaire entre les brochets et les carpes, et diffèrent beaucoup des harengs.

(2) Scombre albacore des naturalistes, espèce de thon.

duire par la voie la plus sûre, c'est-à-dire en sondant le fond, il s'imagina qu'il serait toujours le maître du vent, et s'avança si près du rivage, que le vent ayant tourné au sud, et les vagues étant devenues fort impétueuses, le vaisseau fut poussé malgré lui vers le cap das Agulias, sur moins de quatorze brasses de fond, et s'y trouva dans une fâcheuse situation; car il n'avait sous lui que des rochers si pointus et si tranchants, que l'ancre n'y pouvait mordre; tandis que d'un autre côté le rivage était si mauvais, qu'il était impossible d'y prendre terre, et le pays d'ailleurs si rempli de tigres et de nations féroces qui massacrent les étrangers, qu'il ne restait aucune espérance. Cependant après avoir perdu les ancres, et lorsqu'à toutes sortes de risques on s'aidait des voiles pour gagner quelque autre endroit de la côte, un vent de terre, qui s'éleva heureusement, repoussa le vaisseau vers la haute mer. Le jour suivant, il rejoignit la flotte dans un lieu où l'on s'arrête ordinairement pour la pêche, qui y est fort abondante; et l'on y prit tant de poisson, qu'on eut de quoi s'en nourrir pendant deux jours. Un matelot de l'équipage de Stephens pêcha une grosse pièce de corail.

Quand on a doublé le cap de Bonne-Espérance, il se présente deux routes pour aller aux Indes : l'une, en-deçà de l'île Saint-Laurent, et c'est celle qu'on prend le plus volontiers, parce que, passant ensuite à Mozambique, on s'y arrête quinze jours ou un mois pour s'y rafraîchir, et qu'il ne reste qu'un mois de navigation jusqu'à Goa : l'autre route, qui est derrière l'île de Saint-Laurent, ne se prend que lorsqu'il est

trop tard pour suivre la première, c'est-à-dire lorsqu'on n'a point doublé assez tôt le cap de Bonne-Espérance pour espérer de gagner Mozambique. Alors la navigation est fort incommode, parce qu'il ne se trouve plus de port où l'on puisse relâcher, et que, dans une si longue course, non-seulement l'eau et les vivres manquent, mais les maladies sont encore plus redoutables. Le scorbut, la fièvre, la dysenterie, causent des ravages si terribles, que souvent il ne reste assez de force à personne pour la manœuvre du vaisseau.

La flotte portugaise fut forcée de prendre cette dernière route. Elle eut plus de cent cinquante hommes attaqués de diverses maladies; cependant elle n'en perdit que vingt-sept : Stephens eut le bonheur de conserver une parfaite santé. Il remarqua que ce passage est rempli de rocs cachés sous la surface de l'eau, et de sables mobiles, qui obligent souvent de s'arrêter pendant la nuit. Après qu'on eut passé la ligne, à trois degrés du sud, il vit, à la suite des vaisseaux, quantité de crabes aussi rouges qu'ils sont en Europe après avoir été cuits. Vers le onzième degré, ils furent long-temps environnés d'une multitude infinie de toutes sortes de poissons, qui servirent de nourriture à la flotte pendant près de quinze jours. Ce secours était d'autant plus nécessaire, qu'il restait fort peu de provisions; car le voyage, qui se fait ordinairement dans l'espace de cinq mois, en avait déjà duré près de sept.

Ces poissons marquent moins le voisinage de la terre que la profondeur extrême de la mer; cepen-

dant on prit deux oiseaux qui parurent un meilleur signe, parce qu'on crut les reconnaître pour des oiseaux de la mer des Indes; mais on vérifia bientôt qu'ils venaient de celle d'Arabie, et qu'on était proche de Socotra, île à l'entrée de la mer Rouge. Les grands vents de nord-est et de nord-nord-est commençant à s'élever dans cette saison, il fallut vaincre beaucoup de difficultés pour porter à l'est, sans compter les variations de l'aiguille et la force des courants, qui causèrent une infinité d'erreurs.

Les premiers signes qu'on eut du voisinage de la terre furent certains oiseaux qu'on reconnut manifestement pour des animaux indiens; des branches de palmiers et d'autres arbres qui flottaient sur l'eau; des serpents qu'on voyait nager; et une substance que les Portugais appellent du nom d'une monnaie de leur pays, parce qu'elle est ronde et gravée naturellement. Ces deux dernières marques sont si certaines que, si le vent n'est point absolument contraire, on aperçoit la terre le jour suivant. Aussi la découvrit-on, avec une joie extrême de toute la flotte, qui manquait entièrement d'eau et de vivres.

Elle entra au port de Goa le 24 d'octobre. Stephens explique dans sa relation l'état de cette ville et de son commerce. Quoique nous le supposions jésuite, il ne nous paraît pas surprenant qu'avant la réformation d'Angleterre un religieux de cette compagnie ait pu solliciter sa patrie à chercher les moyens de participer aux richesses qu'il voyait passer continuellement en Portugal. Ce n'était point à ravir le bien d'autrui que Stephens sollicitait les Anglais, mais à se donner les

mêmes soins pour tirer parti du commerce par les mêmes voies.

CHAPITRE XI.

Quelques expéditions navales des Anglais contre les Espagnols et les Portugais.

Les Anglais, dans leurs expéditions maritimes, avaient principalement pour but de pénétrer aux Indes orientales, et d'y former des établissements de commerce. Le récit de Stephens et celui des avantages des Portugais dans ce pays, avaient singulièrement enflammé le désir qu'ils avaient d'y parvenir. Cependant il se passa quelque temps avant que leurs entreprises pussent aller aussi loin que leurs vues, et les côtes de Guinée furent encore le seul objet qui les arrêta pendant plusieurs années. Avec l'intérêt du commerce, ils avaient à satisfaire les ressentiments d'une juste vengeance pour tant de pertes et d'outrages que les Portugais leur faisaient essuyer. L'amiral Fenner avait représenté sous les plus vives couleurs la trahison du cap Vert, et les autres insultes qu'il avait reçues dans un voyage où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avait cherché qu'à se lier avec les sujets de cette couronne par des offres de services et d'amitié. En effet, il est difficile de concevoir comment la paix qui subsistait entre les deux

nations n'empêchait point que les Portugais ne traitassent en ennemis tous les vaisseaux d'Angleterre qui s'approchaient de leurs établissements, comme si la donation du saint-siège, qu'ils faisaient valoir sans cesse, eût rendu leurs possessions si sacrées, qu'on ne pût y jeter les yeux sans profanation. Les vaisseaux de France et d'Angleterre étaient obligés, par cette raison, de partir armés, non pour attaquer (car il ne paraît pas qu'ils en cherchassent jamais l'occasion), mais pour se défendre, parce qu'au mépris des promesses et des serments, les Portugais ne les voyaient jamais paraître sans employer la force ou la trahison pour les détruire. Bientôt les Espagnols entrèrent dans les mêmes principes pour l'Amérique; et, dans le temps dont je parle, ces deux fières nations semblaient s'être proposé de ruiner, en Europe même, tout ce qui pouvait leur causer quelque inquiétude pour leur nouvel empire dans les deux Indes.

Le Primerose, vaisseau anglais de cent cinquante tonneaux, alla jeter l'ancre dans la baie de Bilbao, le 25 de mai 1585. L'Angleterre et l'Espagne étaient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du port une pinasse espagnole, sur laquelle était le corrégidor de la ville, avec cinq ou six personnes qui se donnèrent pour des marchands du pays. Ils avaient en effet quelques marchandises, et leurs discours furent conformes à la bonne intelligence qui régnait entre les deux nations. Le capitaine anglais, nommé Foster, les reçut et les traita civilement. Pendant qu'on les caressait à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raisons pour retourner à la ville;

mais les autres continuèrent de se réjouir, sans donner le moindre sujet de défiance aux Anglais. Quelques moments après, il parut une grande barque chargée de soixante-dix personnes, qu'on fit encore passer pour des marchands. Elle fut suivie au même instant d'une chaloupe sur laquelle il y en avait vingt-quatre. Foster, alarmé de cette multitude, pria le corrégidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, sans faire attention à sa prière, les Espagnols montèrent à bord avec leurs épées et d'autres armes; et, pour ne laisser aucun doute de leurs intentions, ils firent sonner une trompette, qui était la marque de leur triomphe. Aussitôt ils prirent possession de toutes les marchandises du vaisseau. Le corrégidor, accompagné d'un officier qui portait une baguette blanche à la main, fit approcher Foster, et lui dit: « Rendez-« vous, car vous êtes le prisonnier du roi. » Plusieurs Espagnols lui présentèrent la pointe du poignard, avec menace de le tuer si ses gens faisaient la moindre défense.

Le capitaine consterné parut accepter son malheur avec soumission. Mais la confiance que les Espagnols avaient à leur nombre, et l'ardeur avec laquelle ils commencèrent à transporter les marchandises dans leurs chaloupes, lui donna le temps de se reconnaître. Il fit entendre à ses gens, dans leur langue, que s'ils étaient disposés à le soutenir, il périrait pour les délivrer de cette tyrannie. Le vaisseau était bien armé. Ils se rendirent, sans affectation, sous les écoutilles, où ils concertèrent en peu de mots leur entreprise. Elle fut conduite avec tant de sagesse et

de bonheur, que prenant le temps où la plupart des Espagnols étaient sortis du vaisseau, chargés du butin qu'ils transportaient, ils tuèrent une partie de ceux qui se trouvaient à bord, et firent le corrégidor même prisonnier. Ceux qui étaient passés sur les chaloupes, n'osèrent tenter l'attaque d'un vaisseau, dont l'artillerie fut tout d'un coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de si pressé que de regagner la ville; et Foster, assez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandises qu'ils emportaient. Ayant mis aussitôt à la voile, ils exigèrent du corrégidor l'aveu d'une si noire trahison. Il en apporta deux causes, qui ne servirent point à le justifier dans l'esprit des Anglais. L'une était la persuasion présente que leur vaisseau était en course pour les Indes, et l'envie d'interrompre un voyage qui excitait la jalousie des Espagnols; l'autre, qui parut encore plus étrange, était un ordre de la cour de Madrid aux gouverneurs de tous les ports, portant d'arrêter tous les vaisseaux de Hollande, de Zélande, d'Allemagne, d'Angleterre, et de toutes les provinces révoltées contre l'Espagne, pour faire servir leurs armes et leurs munitions à l'équipement d'une grande flotte qu'on préparait à Lisbonne. En vain Foster voulut-il savoir à quel titre l'Espagne osait compter l'Angleterre entre les provinces qu'elle traitait de rebelles.

L'année suivante, le capitaine Whiddon partit de Plymouth avec deux vaisseaux qui appartenaient au célèbre chevalier Walter Raleigh. Il ne paraît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance

des Espagnols et des Portugais. Whiddon, après avoir croisé pendant quelque temps sur les côtes d'Espagne, fit voile vers les Açores. Il se saisit, dans cette course, d'une petite barque chargée de provisions fort communes, mais qui avait à bord le gouverneur portugais de l'île de Saint-Michel, et quelques autres personnes de distinction.

De là il se rendit à l'île Graciosa, une des Terçères, où il découvrit un vaisseau qu'il reconnut pour espagnol. Les Anglais, pour assurer le succès de leur attaque, arborèrent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux bâtiments dispersés de la flotte d'Espagne, qui attendait dans cette mer quelques vaisseaux de guerre anglais dont elle voulait faire sa proie. Mais lorsqu'ils furent à la portée du canon, ils firent succéder la croix de saint George à cette fausse enseigne. L'Espagnol ne chercha son salut que dans la fuite. Cependant comme il était affaibli par une longue navigation, et qu'il désespéra bientôt d'échapper aux Anglais, qui étaient tous deux excellents voiliers, il prit le parti de jeter dans la mer toute son artillerie, avec quantité de lettres et de plans géographiques qu'il apportait du détroit de Magellan; après quoi il se laissa prendre sans résistance. Il avait à bord dom Pedro de Sarmiento, gouverneur espagnol des détroits de Magellan, qui fut conduit ensuite à Londres, et présenté à la reine.

A la hauteur des mêmes îles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres vaisseaux espagnols ou portugais; les uns revenant de la pêche du cap Blanc, les autres chargés de différentes marchandises. Il en

poursuivit un jusqu'à l'île Graciosa, et si proche de la côte, qu'il fut plus incommodé par les pierres que les habitants jetèrent sur lui du haut des rochers, que par les armes de l'ennemi qu'il avait à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le seul désagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ses espérances. Mais les mâts en étaient si bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les siens. Ensuite, y faisant passer ses prisonniers espagnols et portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, et de trois autres personnes de distinction, il abandonna ce bâtiment, fort proche de l'île, avec des provisions pour dix jours.

Quoique les dépouilles de tant de vaisseaux ne consistassent qu'en sucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphants, en riz, et d'autres marchandises qui ne passaient pas pour les plus précieuses dans un temps où l'or était le principal objet des voyages, Whiddon crut sa première course assez heureuse pour en aller rendre compte à ceux qui l'avaient employé. Il tourna ses voiles vers l'Angleterre, mais sans renoncer aux entreprises qu'il pourrait tenter dans son retour. Il était à quarante et un degrés de latitude, lorsqu'il découvrit un vaisseau, ensuite dix, suivis de plusieurs autres, jusqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des caraques, l'une de mille, l'autre de douze cents tonneaux. Dix étaient des galions, et le reste des caravelles, ou d'autres petits bâtiments, tous chargés d'épices, de sucre, et d'autres richesses. Cette vue enflamma le courage, ou plutôt l'avidité de Whiddon,

jusqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On aurait peine à croire l'excès de sa hardiesse, s'il n'avait pris soin de la faire attester dans sa relation par les principales personnes de sa flotte, dont les noms se conservent encore, signés de leur propre main.

Il commença par se défaire de toutes ses prises, en les envoyant directement en Angleterre, sous la conduite d'une partie de ses gens. Il ne conserva que soixante-six hommes sur ses deux bords; et, se reposant sur leur courage autant que sur l'excellence de ses voiles, il résolut d'attaquer la flotte espagnole, sinon dans l'espérance de la battre, du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entreprise si désespérée, il eut du moins la gloire d'embarrasser pendant vingt-deux heures une armée nombreuse qui ne se défendit que par sa pesanteur et son immobilité. Mais, de quelque côté qu'il la prît, il trouva toujours en face les deux caraques, derrière lesquelles tous les autres vaisseaux ne faisaient que se ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyaient faire, et qui les couvraient de leur énorme masse; de sorte qu'ayant besoin lui-même d'une adresse extrême pour ne pas tomber sous le canon de ces deux espèces de citadelles, le sien, dans ce perpétuel mouvement, ne put tirer que des coups perdus, qui épuisèrent sa poudre sans causer beaucoup de mal à l'ennemi. Enfin, les munitions lui manquant tout-à-fait, il abandonna un dessein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne pensa plus qu'à rejoindre

ses prises; mais elles arrivèrent six heures avant lui au port de Plymouth, où elles servirent à lui faire préparer une réception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les habitants vinrent au-devant de lui jusqu'au rivage. Il fut salué par toute l'artillerie de la ville et du château, sans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquait de poudre; mais ce glorieux silence servit à redoubler les applaudissements.

On ne douta point que l'Espagne ne se ressentît vivement d'une injure si éclatante; d'autant plus qu'il y avait alors d'autres sujets de mécontentement entre les deux couronnes. Aussi la reine Élisabeth fut-elle bientôt informée que la cour de Madrid faisait équiper une puissante flotte, dans le dessein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour rassembler toutes ses forces. Le chevalier François Drake, dont le courage et l'habileté s'étaient déjà fait connaître avec éclat, fut nommé pour commander une flotte de trente vaisseaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur et d'une force extraordinaires: la Bonne-Aventure, que Drake devait monter lui-même; le Lion, commandé par William Borough; le Dreadnought (1), par Thomas Venner, et le Rainbow (2), par Henri Bellingham. Les autres, quoique moins considérables, étaient en état de servir dans toutes sortes d'expéditions.

Cette flotte ayant quitté Plymouth au mois d'avril,

(1) Le Sans-Peur.

(2) L'Arc-en-Ciel.

pour s'avancer vers les côtes d'Espagne, rencontra le 16, au quarantième degré de latitude, deux vaisseaux de Midelbourg, qui revenaient de Cadix. Drake apprit d'eux qu'à Cadix, et dans les lieux voisins, on avait ramassé une prodigieuse quantité de munitions de guerre, qu'on se disposait à transporter au port de Lisbonne. Il hâta si vivement sa navigation, que dès le 19 il entra dans le port de Cadix. Six galères, qui entreprirent de lui disputer l'entrée, furent bientôt forcées de se retirer sous le canon du château. Il se trouvait dans le même asile environ soixante bâtiments, destinés à transporter les munitions. Drake, sans examiner s'ils étaient espagnols, attaqua si furieusement celui qui se trouva le premier à la portée de son artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un espace très court. C'était un vaisseau ragusien, de mille tonneaux, monté de quarante pièces de canon et richement chargé. Il se présenta quatre autres galères, deux venues de port Sainte-Marie, et deux de port Real, qui canonnèrent brusquement les Anglais; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en causèrent, elles furent aussitôt forcées de prendre le large. Vingt bâtiments français, qui étaient dans le port, se retirèrent à port Real, sans que la flotte anglaise entreprît de s'opposer à leur passage.

Avant la fin du jour, Drake avait déjà pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente bâtiments espagnols. Quoique la plupart ne fussent que des vaisseaux de transport, il y en avait un neuf, d'une grandeur singulière, qui appartenait au marquis de Santa-Cruz, alors grand-amiral d'Espagne; et cinq autres de sept

ou huit cents tonneaux, qu'on chargeait actuellement de munitions pour Lisbonne. Quatre furent brûlés, et le cinquième, qui ne portait que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, et d'autres instruments du même métal, pour le service des Indes occidentales, tomba entre les mains des Anglais. Ils prirent aussi un bâtiment de deux cent cinquante tonneaux, chargé de vin pour la bouche du roi, qu'ils brûlèrent après avoir transporté le vin sur leurs propres bords; et trois flibots, de trois cents tonneaux, chargés de biscuit et d'autres provisions, qu'ils brûlèrent encore, après s'être accommodés d'une partie de leur dépouille; enfin, continuant de prendre ou de brûler jusqu'au lendemain, ils détruisirent à l'Espagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'est pas que leur flotte n'eût rien à souffrir pendant cette exécution; elle fut exposée continuellement au canon des galères, des forts, du rivage, et au feu de quantité d'autres batteries que les Espagnols renouvelaient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvaient produire plus d'effet. D'ailleurs, aussitôt qu'ils perdaient l'espérance de pouvoir défendre plus longtemps un vaisseau, ils y mettaient eux-mêmes le feu, et le précipitaient vers la flotte anglaise, qui avait quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embarras fut encore plus grand à l'heure du reflux, lorsque la mer, venant à se retirer, poussa d'elle-même au milieu de la flotte plusieurs de ces bâtiments embrasés. Drake, assez satisfait d'une victoire dont les difficultés commençaient à rebuter ses gens, prit enfin le parti de se retirer. Mais le ravage qu'il avait fait

dans le port dut être bien terrible, puisque le marquis de Santa-Cruz étant mort quelques mois après, on attribua sa maladie et sa mort au chagrin qu'il avait conçu de cette disgrace.

Les Anglais sortirent du port chargés pour plusieurs mois de provisions qui leur avaient peu coûté, car ils n'avaient pas perdu cinquante hommes dans un si long combat; mais, en se retirant, ils furent suivis par les deux galères espagnoles, qui leur causèrent quelque désordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'auteur de cette relation, qui était sur la flotte, prétend avoir reconnu par expérience que les galères ne sont redoutables dans un combat que lorsqu'elles servent à défendre d'autres bâtiments, et qu'étant seules, quatre vaisseaux de guerre en battraient vingt assez facilement: aussi celles d'Espagne n'eurent-elles point la hardiesse de s'approcher de la flotte, et, la voyant prête à faire face, elles regagnèrent le port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ses capitaines en Angleterre pour y porter la première nouvelle de son expédition, tourna ses voiles vers le cap Sagro. Dans ce passage, il prit encore un grand nombre de barques, de caravelles et d'autres petits bâtiments chargés pour l'Armada de Lisbonne. Il les brûlait à mesure qu'ils tombaient entre ses mains, mais en prenant soin de faire conduire les hommes sur la côte. Il détruisit de même tous les vaisseaux pêcheurs qui se trouvèrent à sa rencontre. Enfin, étant arrivé au cap Sagro, il y prit terre; et, pour se rendre le passage plus libre, il s'empara du château et de plusieurs forts.

Il se rendit de là devant le port de Lisbonne, où il jeta l'ancre près de Cascaïs. Le marquis de Santa-Cruz y était avec ses galères; mais, ne se trouvant point assez fort pour oser paraître, il se laissa enlever à ses yeux quantité de barques et de caravelles. Le général anglais lui fit dire qu'il était venu pour mesurer ses forces avec lui : sa réponse fut, qu'il était lié par les ordres du roi son maître, mais qu'il se présenterait d'autres occasions dont il profiterait volontiers. Comme on ne pouvait entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuser inutilement sur cette côte, prit vers les îles Açores. Sa bonne fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une caraque portugaise nommée le Saint-Philippe, qui revenait des Indes orientales. Il s'en saisit presque sans résistance; et, mettant l'équipage dans quelques petits bâtiments dont il trouva l'occasion de s'emparer, il le renvoya fort civilement à Lisbonne, avec une juste quantité de provisions. La prise de cette caraque parut d'un mauvais augure en Portugal, parce que c'était la première à laquelle cette disgrace fût arrivée au retour des Indes, et qu'elle portoit d'ailleurs le nom du roi. Drake, y trouvant assez de richesses pour récompenser les services de ses gens, prit la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureusement avant la fin de l'été. On y vit avec admiration la caraque portugaise; et ce spectacle produisit deux effets d'un égal avantage pour la nation : l'un, de faire connaître que cette sorte de bâtiments n'était pas aussi redoutable qu'on se l'était imaginé sur leur réputation; et l'autre, d'augmenter

l'ardeur du commerce, en faisant ouvrir plus que jamais les yeux sur les richesses que les Portugais tiraient des Indes orientales.

CHAPITRE XII.

Voyage à Benin, en 1588.

On n'approchait que par degrés du terme de tant d'espérances; et l'opinion qu'on s'était formée de la puissance des Portugais, dans des régions qui leur fournissaient de si riches trésors, arrêtait encore les entreprises des marchands d'Angleterre : cependant il s'en trouva deux qui résolurent de pousser du moins leur navigation au-delà des bornes que la plupart des Anglais semblaient s'être imposées. Windham était le seul qui eût pénétré jusqu'à Benin : deux marchands de Londres entreprirent le même voyage, après le retour de Drake, avec un seul vaisseau, le Richard d'Arundell et une pinasse. Leurs noms étaient Bird et Newton.

Le vent leur fut si contraire, qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'octobre 1587, ils n'arrivèrent que le 2 de janvier à la vue des côtes de Rio-do-Ouro. Ils se trouvèrent par leurs observations à vingt-deux degrés quarante-sept minutes de latitude. Le 19, ils étaient à la hauteur de la rivière de Sestos, et le jour suivant à quatre lieues en mer du cap dos Baixos (1).

(1) Cabo das Baxas de la carte d'Afrique et de Guinée de d'Anville. Ce cap est à l'entrée méridionale de la rivière Sestos ou Cestos.

Dans le cours de l'après-midi, il leur vint une almadie conduite par quelques nègres, qui les pressèrent par leurs signes de s'approcher du rivage; mais la défiance qu'ils avaient de leur force, à si peu de distance des établissements portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étaient appelés se nommait Tabano. Le 21, ayant jeté l'ancre à la vue d'une colline fort verte, qui leur donnait l'espérance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver au même lieu un vaisseau français, dont ils tirèrent des éclaircissements sur cette côte. Il y avait à peu de distance du rivage une ville nommée Ratire, et quelques lieues au-dessous une autre ville qui se nommait Croua (1). Les habitants de ces deux lieux recevaient volontiers tout ce qui n'appartenait point au Portugal, et mieux encore ceux qui se faisaient connaître pour ennemis de cette couronne. Le capitaine français avait reçu des habitants toutes sortes de faveurs à ces deux titres, et pressa les Anglais d'en faire aussi l'expérience : mais il pouvait arriver que les Portugais y vinssent d'autant plus naturellement, qu'ils n'étaient point accoutumés à laisser long-temps tranquille une nation dont ils n'étaient point aimés. Bird et Newton avancèrent le 25 de janvier à la hauteur de la baie qui est à l'ouest du cap Tres-Puntas.

(1) On trouve sur les cartes d'Afrique et de Guinée, de d'Anville, les positions de Tabo-Cané et de Tabo-Dagrou ou Petit-Dieppe, un peu au nord de la rivière Cestos. La ville Ratire ne se trouve sur aucune carte. Il y a tout lieu de croire, d'après la suite du récit, que Crua ou Croua était à la même position que Settre-Crou de d'Anville et de Purdy, et non pas le Croai ou Groa qui est près du cap Palmas.

Les courants étaient est-nord-est, et la pinasse ayant peine à les surmonter, on fut obligé de l'attendre à l'ancre dans le même lieu. Elle parut le 30, et les courants se trouvèrent changés à l'est vis-à-vis le milieu du cap. Le lendemain, on découvrit une terre haute, qui s'avançait en rondeur, et qu'on prit pour la partie orientale du cap. Elle s'ouvre par une grande baie, dans laquelle on aperçoit une île.

Ce fut le 2 de février qu'ils virent fort distinctement le château de Mina. Ils ne s'en croyaient point si proches, et cette vue leur inspira quelque frayeur: elle redoubla vers midi, lorsque, voyant approcher une barque avec un Portugais et quelques nègres, ils ne purent douter qu'on ne les eût aperçus. Cependant ils offrirent au Portugais de le recevoir à bord; mais, les remerciant de leur offre, il ne fit que les observer, sans faire même de réponse à la plupart de leurs questions. Ils découvrirent, sur le rocher qui est au-dessus du château, deux maisons de garde qui paraissent fort blanches. Enfin, dans l'impatience d'être observés si curieusement, ils prirent tout d'un coup le large à l'est-nord-est, après avoir délibéré s'ils ne se saisiraient point du Portugais, qui continuait de les suivre. Le lendemain, s'étant rapprochés de la terre, ils se trouvèrent à vingt lieues au sud-est de Mina, et fort près, suivant leurs calculs, de Monte-Rotundo (1), qu'ils passèrent en effet le même jour. Ils rencontrèrent le 6 une caravelle portugaise, qui leur donna moins de

1) C'est probablement le capo del Monte des cartes de d'Anville.

crainte qu'elle n'en parut recevoir; mais, de part et d'autre, on était fort éloigné de se nuire, lorsqu'on faisait toutes sortes d'efforts pour s'éviter. La navigation fut aisée jusqu'au 10, au long d'une côte qui ne présente que de grandes forêts, et quelquefois si épaisses qu'il paraît impossible d'y pénétrer. Le jour suivant, ils trouvèrent l'eau si basse, et tant de bancs de sable qui n'étaient pas marqués sur la carte de Windham, que la défiance leur fit prendre le large; mais, en s'éloignant de la côte, ils découvrirent l'embouchure de la rivière de Jaya (1), où ils allèrent jeter l'ancre sur cinq brasses de fond.

Ils laissèrent passer la nuit, pour ne rien donner au hasard dans un pays qui était peu connu des Anglais. Le jour suivant, ils envoyèrent quelques marchands dans la pinasse. On aperçut des nègres, mais si peu disposés au commerce, qu'il fut impossible de les faire approcher volontairement. La rivière, qui est fort large, n'a pas plus de quatre brasses de profondeur du côté de l'ouest; et sa rive, du même côté, est beaucoup plus basse que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en se dirigeant au sud-sud-est. Le rivage, dont rien ne portait à s'éloigner, est couvert de forêts aussi unies que si l'on s'était efforcé de raser le sommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette côte; et, vers le soir, on jeta l'ancre sur trois brasses et demie, à l'entrée d'une rivière qui est celle de Benin.

Les Anglais n'avaient pour guide qu'une copie im-

(1) Probablement la riviere Juda ou Jakim de la carte de d'Anville

parfaite du journal de Windham ; et, si l'on en juge par celui que j'ai donné sous son nom, l'original même ne leur aurait point apporté beaucoup plus de lumières. Telle a toujours été la négligence ou la grossièreté des négociants anglais, que, ne s'attachant presque jamais qu'à la description des vents et des brasses de profondeur, ils s'embarrassent peu de faire entrer dans leurs journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce ; comme si les soins de leur esprit ne regardaient que la navigation, et qu'après s'être rendus au terme ils n'eussent plus qu'à s'occuper sordidement de l'intérêt. Ici la relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandises dont le vaisseau anglais fut chargé ; mais Hakluyt nous a conservé une lettre originale d'Antoine Ingram, principal facteur du vaisseau, qui renferme quelques circonstances curieuses de leur séjour à Benin.

La rivière, quoique assez large, n'avait point assez d'eau pour le Richard d'Arundell, qui était un bâtiment de trois cents tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la pinasse et la chaloupe, chargées des principales marchandises, entrèrent dans le canal. Elles remontèrent jusqu'à Goto (1), ville située sur le rivage, et la dernière où l'on peut arriver par eau.

(1) D'Anville semble confondre cette position avec celle d'Agathon ; mais Gotto ou Gato se trouve, sur la carte de Purdy, au nord de la rivière de Benin ou rio Formoso. Bowdich, sur sa carte de *North Western Africa*, place aussi Gotto au nord de la rivière de Benin ou rio Formoso ; et il distingue cette ville de celle d'Agathon, qu'il met plus avant dans l'intérieur.

Ce voyage prit cinq jours, sans que l'auteur nous apprenne si les deux bâtiments furent arrêtés par quelque obstacle, ou si l'éloignement est en effet de cinq journées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques nègres pour annoncer au roi son arrivée et les motifs de son voyage. Ils revinrent le jour suivant avec un seigneur nègre que ce prince envoyait pour le conduire à sa cour, et deux cents nègres pour transporter les marchandises.

Elles furent livrées aux facteurs du roi avec autant de confiance que les marchands de l'Europe en auraient mutuellement dans leur commerce. Ingram se rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant présenté à la cour pour obtenir l'audience du roi, il fut renvoyé au jour suivant, parce qu'on était occupé d'une fête solennelle. Cependant il parla au veidore, c'est-à-dire au principal officier qui est chargé des affaires du commerce, et qui lui promit autant de poivre et de dents d'éléphants qu'il en pouvait désirer.

Les Anglais furent admis deux jours aprns à l'audience du roi. Ce prince leur fit un accueil gracieux, et confirma les promesses de son ministre. Le jour suivant, on leur fit voir du poivre vert et du poivre sec, mais si mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour première condition, qu'il fût présenté en meilleur ordre. On lui répondit que le temps ne le permettait pas pour cette année, mais que les Anglais seraient plus satisfaits l'année suivante; et pour excuser la négligence des nègres, le veidore ajouta que, depuis le

règne présent, il n'était pas venu de chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer dès le premier jour douze boisseaux, et l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours suivants; de sorte que, le 9 de mars, Ingram avait déjà reçu soixante-quatre boisseaux de poivre et vingt-huit dents d'éléphants.

Les marchandises que les Anglais avaient portées étaient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes sortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre et de corail, etc. Outre le poivre et l'ivoire, ils prirent en échange de l'huile de palmier et des étoffes d'un tissu de coton et d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le pays ni or ni argent. La monnaie est une espèce de petit coquillage, plus ou moins précieux, suivant certaines qualités que les nègres y distinguent. Le coton était en abondance aux environs de Benin. Le pain est composé de la poudre d'une racine nommée igname, qui est de la grosseur du bras, et d'un goût si agréable que, lorsqu'elle est pétrie avec soin, l'auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers sont en si grand nombre, que l'espèce de vin qu'on en tire est à fort bon marché. L'occupation de la plupart des habitants est à faire des nattes, des paniers, des cuillères et d'autres instruments d'ivoire, qui sont travaillés fort curieusement. Ils ont des oranges et quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des bestiaux, et toutes sortes de poissons.

Leur caractère est doux et sociable. Ils sont nus, hommes et femmes, jusqu'au temps du mariage; mais

ils se couvrent ensuite depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur santé se défend contre l'intempérie des saisons dans un climat si chaud. Le tonnerre et les éclairs y sont si fréquents et si terribles, que pendant les premiers jours il n'y avait point d'Anglais qui n'eût le sang glacé par la crainte; mais les effets n'en sont pas dangereux. L'eau est si bonne à Benin, et l'habileté des nègres si singulière à la conserver, que le vaisseau s'en étant fourni pour la route, avec les précautions ordinaires aux habitants, elle se trouvait encore pure et fraîche après six mois de navigation.

Cependant, soit la qualité de l'air ou celle des aliments, un grand nombre d'Anglais furent attaqués d'une fièvre maligne qui en fit périr plusieurs en peu de jours. Ingram, atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le capitaine du vaisseau qui l'était venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de sa pinasse dans un si triste état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire jusqu'au vaisseau les marchandises qu'il avait fait apporter. Il perdit cinq ou six matelots en descendant la rivière; et se trouvant lui-même trop affaibli pour retourner à Benin, il y envoya le chirurgien du vaisseau, dans l'opinion que ses secours y seraient nécessaires. En effet, non-seulement la plupart des Anglais y étaient accablés de langueur, mais dans un intervalle si court le capitaine était mort. Les malades et ceux qui avaient résisté à la maladie, n'eurent plus d'empressement que pour regagner le vaisseau. En vain le veidore leur fit espérer quelque soulagement dans la saison qui s'approchait; ils partirent, avec la résolution de mettre immédiatement

à la voile. Leur nombre se trouva si diminué, que, ne pouvant suffire pour la conduite des deux bâtiments, ils prirent le parti d'abandonner la pinasse.

Ils se remirent en mer le 13 d'avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux que la faiblesse qu'ils avaient emportée, et dont ils ne purent se délivrer pendant six mois de navigation. Ils arrivèrent le 15 de juillet aux îles Açores, où leurs maladies se renouvelèrent. Ceux que la mort épargna eurent le bonheur de rencontrer, au-delà du cap Vert, un vaisseau anglais qui les secourut en leur donnant quelques hommes frais de son bord. Cette rencontre fut une faveur du ciel pour des gens qui n'avaient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étaient si faibles en arrivant à Plymouth le 8 septembre, qu'ayant eu besoin de trois semaines de repos, ils n'arrivèrent à Londres que le 2 d'octobre.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

	deg.	min.
Rio-do-Ouro	24	47
Cap Vert	14	43

Un second voyage des mêmes capitaines ne contenant que des noms plusieurs fois répétés et les évènements les plus communs de la mer, il suffira de lui donner, par cette remarque, le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années.

CHAPITRE XIII.

Voyage du comte Georges de Cumberland aux îles Açores, en 1589.

Une entreprise dont l'historien (1) n'explique ni le but ni les motifs, pourrait recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hasard seul qui conduisit le comte de Cumberland aux îles Açores, et l'ennui de l'oisiveté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avait équipé à ses propres frais une flotte de quatre voiles, avec laquelle il résolut de signaler son nom. Quantité de jeunes gens, excités par la singularité de son dessein, s'offrirent volontairement à le suivre. Il se vit ainsi à la tête de quatre cents hommes, dont la plupart étaient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre sur son propre vaisseau, qu'il nomma la Victoire. Les trois autres n'en approchaient pas pour la grandeur et la force. C'étaient deux petits bâtiments, nommés le Mog et la Marguerite, avec une caravelle commandée par le capitaine Pignon.

Cette troupe d'aventuriers étant partie de Plymouth

(1) Cette relation est d'un homme célèbre par une invention qui regarde les cartes, et qui porte en Angleterre le nom de *Mercator's projection*. Il se nommait Wright, habile mathématicien. Il a composé un livre sous le titre de *Vulgar errors*.

LIBRARY

le 18 de juin 1589, rencontra deux jours après trois bâtiments français qui venaient de Terre-Neuve. Ils s'en saisirent sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; et le troisième eut la liberté de retourner en France, pour y conduire tous les gens des trois équipages.

A la hauteur de trente degrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guère plus d'exercice à leur courage. Onze vaisseaux marchands, qui s'étaient rassemblés pour doubler les caps d'Espagne, se présentèrent au chevalier Monson, capitaine du Mog; et, loin de paraître disposés à se rendre sur quelques volées de canon dont il les salua, ils s'apprêtaient à lui disputer la victoire, lorsque la vue des trois anglais, dont il était suivi, leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les commandants se rendirent à bord de la Victoire, et montrèrent leurs passe-ports des villes de Hambourg, de Lubeck, de Brême, etc. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur l'intention qu'ils avaient eue de se défendre: mais, en faisant la visite de leurs vaisseaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvait être utile à la flotte anglaise; et, sous le prétexte de quelques adresses à divers Juifs de Lisbonne, on se saisit de certains sacs de poivre et de cannelle, qui furent partagés entre les quatre vaisseaux anglais. Juste ou non, cette confiscation n'était pas si méprisable que l'historien la représente, puisque, avant la fin de son récit, il la fait monter à 4500 livres sterling. Les bâtiments furent remis en liberté; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux matelots allemands de recevoir ceux qui vou-

draient passer sur la flotte anglaise. Il y en eut sept qui acceptèrent cette offre.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces aventuriers se reposaient sur la fortune, ils se trouvèrent le 1er d'août à la vue de l'île Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approchèrent pendant le jour; et, prenant le pavillon espagnol, ils observèrent d'assez près le port et la ville pour y découvrir à l'ancre trois vaisseaux et quelques petits bâtiments, dont ils résolurent de se saisir pendant la nuit. A dix heures du soir, ils envoyèrent leurs chaloupes avec quelques soldats bien armés pour couper les câbles, dans l'espérance que le seul cours de la marée leur amènerait leur proie. Les soldats reconnurent, en approchant du plus grand des trois vaisseaux, que c'était un bâtiment anglais nommé le Faucon de Londres, conduit par un pilote écossais; mais ils coupèrent les câbles des deux autres qui étaient espagnols, et qui ne purent éviter leur infortune. Ils étaient chargés de vin et d'huile. Les Espagnols de l'équipage, perdant l'espérance de résister au vent et à la marée qui les entraînaient, se jetèrent la plupart à la nage avec de grands cris, et répandirent l'alarme dans le château. L'artillerie se fit entendre presque aussitôt; mais des coups tirés au hasard ne pouvaient beaucoup nuire aux Anglais dans l'obscurité. L'Écossais tira aussi trois coups, pour faire croire aux Espagnols qu'il prenait part à leur disgrace; ce qui ne l'empêcha point de se rendre promptement à bord de la Victoire, et d'offrir ses services au comte de Cumberland.

Après une victoire si facile, il ne restait d'inquiétude que pour la caravelle qui avait disparu dans l'après-midi. Mais elle vint augmenter la joie en se montrant le lendemain accompagnée d'une caravelle espagnole qu'elle avait prise de l'autre côté de l'île. On y avait trouvé des lettres qu'elle apportait de Tercère, et qui donnaient avis au gouverneur de Saint-Michel que les caraques en devaient partir dans peu de jours. Nouvelle satisfaction pour les aventuriers, qui voyaient augmenter leurs espérances. Ils aperçurent dans le jour un petit vaisseau auquel ils donnèrent la chasse, et dont ils se saisirent vers le soir. Ils y trouvèrent trente tonneaux du meilleur vin de Madère, et quantité d'étoffes de soie et de laine.

Le 14 ils abordèrent à l'île de Flores, dans le seul dessein d'y renouveler leur provision d'eau; mais, ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce service. A leur approche, les habitants arborèrent l'enseigne de la paix. On leur rendit le même signal; et le comte de Cumberland leur fit déclarer que, loin de penser à leur nuire, il était ami de dom Antonio leur roi, et qu'il ne leur demandait que des rafraîchissements en échange pour de l'huile, du vin et du poivre qu'il leur offrait. Ils y consentirent volontiers; et les chaloupes firent ce commerce tandis que la flotte jeta l'ancre à quelque distance de l'île. Quelques soldats anglais, curieux de visiter l'île, y pénétrèrent l'espace d'un mille au sud, jusqu'à la ville de Santa-Cruz qu'ils trouvèrent abandonnée par ses habitants. La crainte leur avait déjà fait chercher

d'autres asiles avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se souvenaient d'avoir vu brûler leur ville environ deux ans auparavant, par quelques vaisseaux de guerre anglais; et leur situation les exposait continuellement au même sort : aussi cette partie de l'île est-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre déserte. On n'y voit que des rochers et des montagnes stériles.

Wright, qui avait été chargé du commandement d'une pinasse, raconte qu'en retournant le soir vers la flotte il fut poursuivi pendant plus d'un mille par un poisson monstrueux qui n'était qu'à la longueur d'une pique de la pinasse, et qui s'en approchait quelquefois jusqu'à la heurter fort rudement. Ses nageoires, qui paraissaient souvent sur l'eau, n'avaient pas moins de cinq ou six aunes de large, et sa tête était d'une grosseur surprenante. Il était à craindre qu'il ne renversât la pinasse; et cette raison ne permit point à Wright de l'irriter en tentant de le tuer à coups de fusils et de crocs. Mais il disparut lorsqu'on fut plus proche du vaisseau.

Un petit bâtiment, qui venait de Tercère à Flores, et qui ne put échapper aux Anglais, leur apprit que les caraques n'avaient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui surpassait toutes leurs espérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancèrent vers l'île de Fayal, dans la double vue d'augmenter leur butin par la prise des vaisseaux qu'ils y pourraient trouver, et de couper le passage aux bâtiments de Saint-Michel ou de Flores,

par lesquels ils ne doutaient point que les gouverneurs de ces deux îles ne donnassent avis de leur approche à Tercère. Le 27 au soir, ils découvrirent dans la rade de Fayal plusieurs bâtiments à l'ancre. Les chaloupes furent aussitôt détachées avec les mêmes précautions qui avaient réussi à Saint-Michel. Mais, pour assurer le succès de l'entreprise, les capitaines Lister et Monson reçurent ordre de les soutenir avec deux caravelles. Le vent, qui était de terre, ne permit point aux deux caravelles de s'approcher du rivage aussi près que les Espagnols. L'honneur de l'action était réservé aux chaloupes, qui attaquèrent d'abord un vaisseau de deux cent cinquante tonneaux, monté de quatorze pièces de canon. On combattit l'espace d'une heure, et l'ennemi se défendit vaillamment. Mais deux esquifs, qui survinrent de la flotte, achevèrent le combat. Les Anglais étant montés à bord d'un côté, les Espagnols sautèrent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y resta que le capitaine Jean de Palma avec deux ou trois de ses gens. Pendant l'action, l'artillerie du château avait joué continuellement sans causer beaucoup de mal aux Anglais. Le vaisseau se trouva chargé de sucre, de gingembre et de cuirs arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto-Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournèrent avec la même ardeur pour enlever quelques petits bâtiments. Il en tomba cinq entre leurs mains : un chargé de cuirs; un autre de dents d'éléphants, de poivre de Guinée, et de peaux de boucs; le troisième de bois et de poisson sec. Mais avant cette expédition ils avaient été joints par deux petits vaisseaux de

guerre anglais, commandés par les capitaines Davis et Markerbury.

Ils s'avancèrent le 30 d'août vers Tercère; et, découvrant l'île à neuf ou dix lieues en mer, ils furent surpris d'apercevoir une petite barque qui venait vers eux dans cet éloignement, sans qu'il parût aucun vaisseau à qui elle pût appartenir. C'étaient huit Anglais qui, se trouvant prisonniers à Tercère, avaient pris la résolution de risquer leur vie pour gagner la flotte. Ils n'avaient point d'autre voile qu'un drap de lit, soutenu par un cercle à tonneau, et lié des deux côtés, ni d'autres provisions que ce qu'ils avaient emporté dans leurs poches.. On les reçut à bord de la Victoire; et le comte de Cumberland apprit d'eux que les caraques étaient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une si belle espérance lui fit naître la pensée de retourner à Fayal, et de surprendre la ville.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, et le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que sept ou huit lieues vers l'île de Pico. Ce retardement dura jusqu'au 10. Enfin, se retrouvant dans la rade de Fayal, il chargea le capitaine Lister, accompagné d'un prisonnier espagnol, d'aller déclarer ses intentions à la ville. Il laissait le choix aux habitants, ou de recevoir paisiblement les Anglais, et de composer avec eux pour leur rançon, ou d'essuyer tous les hasards de la guerre.

Ils répondirent que le serment d'obéissance, par lequel ils étaient soumis au roi d'Espagne, ne leur permettait pas de se rendre sans s'être défendus. Le

comte fit disposer aussitôt toute son artillerie pour battre la ville, tandis que, descendant lui-même à la tête de ses plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui était la seule fortification de Fayal. Il découvrit sur une colline quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied se montra dans une vallée; et deux compagnies sortant de la ville, enseignes déployées, marchèrent quelque temps avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais, effrayées sans doute par le nombre, elles gagnèrent bientôt la campagne. Les Anglais s'approchèrent de la plate-forme, malgré le feu de quelques pièces de canon, qui ne leur tuèrent pas un seul homme. Ils trouvèrent les portes de la ville fermées; mais la garde ayant pris la fuite, et la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils escaladèrent les murs sans la moindre résistance. Leur artillerie, qui n'avait pas cessé de battre la ville pendant leur marche, cessa lorsqu'elle eut aperçu la croix rouge d'Angleterre sur la plate-forme.

Le comte de Cumberland, se voyant maître de la place à si peu de frais, défendit le pillage à ses gens, et mit une garde aux églises et aux communautés religieuses. Mais le soldat échauffé respecta peu ses ordres. Toute la ville essuya les dernières violences de la guerre; et les Anglais transportèrent sur leurs vaisseaux jusqu'aux meubles des maisons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les habitants.

Fayal est la capitale de l'île du même nom. Elle est située directement vis-à-vis la haute montagne de

l'île de Pico, qui n'en est séparée que par deux ou trois lieues de mer à l'ouest-nord-ouest. Elle contient environ trois cents familles. Les maisons y sont fort belles, et bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne et un jardin. Le raisin et le tabac sont les principales productions de l'île; mais elle a toutes sortes d'excellents fruits et de bois aromatiques. Le bois de cèdre y sert à brûler et à bâtir.

Il y a dans la ville un couvent de franciscains qui est fort nombreux, mais où le goût de savoir est si mal établi, qu'il ne s'y trouvait pas un seul religieux qui sût parler la langue latine.

Les Anglais demeurèrent dans l'île depuis le mercredi jusqu'au soir du samedi; et, ne se contentant point du pillage qu'ils avaient fait de la ville, ils en exigèrent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des églises. De cinquante-huit pièces de canon qu'ils trouvèrent sur la plate-forme et dans les autres postes, ils en emportèrent cinquante. Ensuite, ayant détruit la plate-forme, ils retournèrent à bord. Mais le comte de Cumberland ne voulut point quitter l'île sans avoir adouci par ses politesses les justes sujets de haine qu'il laissait aux habitants. Il fit inviter à dîner sur sa flotte tous ceux qui voudraient accepter cette invitation, n'en exceptant que le gouverneur Diego Gomez, parce qu'il n'avait voulu paraître que pour régler la rançon de la ville. Personne ne marqua d'empressement pour cette fête, et la plupart des habitants la regardèrent comme une insulte. Cependant il s'en trouva quatre qui ne firent pas difficulté de se rendre à bord de la Victoire, où le comte les

traita magnifiquement, au bruit du canon et des instruments de guerre. Il leur donna une lettre signée de sa main, par laquelle il priait tous les commandants anglais, qui pourraient aborder à l'île de Fayal, de ne pas causer de nouveaux chagrins aux habitants, et de n'exiger d'eux que de l'eau fraîche et des vivres.

Pendant le séjour que les Anglais avaient fait à Fayal, ils avaient exercé les droits de la victoire jusqu'à visiter les prisons, pour connaître à quel titre plusieurs misérables s'y trouvaient renfermés. Ils y laissèrent ceux qui étaient coupables de quelques crimes odieux: mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, et qu'ils emmenèrent même avec eux, ils traitèrent avec distinction un domestique du roi dom Antoine, qui avait été transporté à Fayal de l'île de San-Jago, et qui se trouvait parent d'un marchand espagnol établi à Londres. On ne lui reprochait point d'autre crime que d'avoir servi trop fidèlement son maître. Diego Gomez croyait faire sa cour au roi d'Espagne par cette affectation de zèle, surtout dans un temps où l'inclination de tous les habitants de ces îles s'était déclarée pour dom Antoine. Le comte de Cumberland apprit du prisonnier plusieurs circonstances de la fuite et de la situation de ce malheureux prince.

Les vents d'ouest-sud-ouest, qui sont furieux dans cette saison, forcèrent la flotte anglaise de demeurer à l'ancre jusqu'au 1^er^ d'octobre. Dans cet intervalle, ils descendirent librement au rivage, et les habitants s'accoutumèrent à les y souffrir. Le comte ayant défendu, sous les plus rigoureuses peines, que les hos-

tilités fussent poussées plus loin, il s'établit une sorte de commerce entre la flotte et la ville. Les Anglais payaient argent comptant le vin, les viandes, et les autres rafraîchissements dont ils avaient besoin; et les habitants leur apportaient volontiers des secours dont ils recevaient fidèlement le prix. Une tempête furieuse vint arracher enfin les vaisseaux anglais de dessus leurs ancres. Le comte eut beaucoup d'embarras à rassembler sa flotte dispersée. Il les retrouva néanmoins sans aucune perte à la hauteur de Tercère, vis-à-vis le promontoire de Brazil, qui est proche d'Angra, ville principale de cette île.

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de résistance à Tercère, lui fit prendre le parti de s'approcher de Graciosa, où il envoya le capitaine Lister, avec ordre d'y demander seulement des vivres et de l'eau, d'assurer les habitants qu'il ne pensait point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien accorder sans avoir consulté leur gouverneur, qui était à quelque distance du lieu. Ce refus irrita si vivement le comte, qu'il fit avancer aussitôt deux vaisseaux de sa flotte, accompagnés de toutes les chaloupes. Il comptait que, dans une attaque si brusque, ses gens devaient trouver peu de résistance. Mais ils furent surpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mâts, et qui leur tua plusieurs hommes. Ils virent en même temps sur la côte quelques compagnies d'infanterie, qui les attendaient d'un air ferme; et lorsqu'ils entreprirent de débarquer avec les chaloupes, le rivage ne leur offrit point un seul endroit d'où elles pussent approcher

sans péril. Le feu de l'artillerie continuant d'incommoder beaucoup les deux vaisseaux, ils furent obligés vers le soir de rejoindre la flotte, avec des nouvelles fort opposées à l'espérance du comte.

Il se prépara pendant toute la nuit à renouveler son attaque le jour suivant. Dès la pointe du jour, il se mit en mouvement avec toute la flotte. Mais le vent lui devint contraire jusqu'au milieu de l'après-midi; et lorsqu'il se fut approché de la ville, il ne trouva point de fond commode pour y jeter l'ancre. La disposition des côtes ne lui permettant pas non plus de hasarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Lister, pour recevoir la réponse que les habitants avaient fait espérer de leur gouverneur. Ils l'assurèrent en effet que, loin de souhaiter la guerre, ils étaient disposés à traiter les Anglais avec amitié; que le premier coup de canon qu'ils avaient tiré à l'approche des deux vaisseaux, avait été à poudre seule, pour avertir leurs gardes-côtes de se tenir prêts à tout événement; et que l'artillerie anglaise ayant répondu plus sérieusement, le combat s'était engagé contre leurs intentions: qu'ils demandaient encore jusqu'au lendemain, pour attendre les ordres du gouverneur, et qu'ils promettaient de les faire porter eux-mêmes à la flotte. Sur cette réponse, le comte alla jeter l'ancre au-dessus de l'île. Le jour suivant il vit arriver une barque, avec trois des principaux habitants, qui portaient l'enseigne de la paix. Ils apportaient le consentement du gouverneur pour les vivres nécessaires à la flotte; mais ils en excluaient l'eau, parce que l'île en manquait pour elle-même,

et qu'elle pouvait fournir plus aisément deux tonneaux de vin qu'un seul d'eau fraîche. Ils exigèrent aussi que les Anglais ne débarquassent point, en promettant de faire transporter sur la flotte toutes les provisions dont on serait convenu.

Tandis que ce traité s'exécutait, il arriva un vaisseau anglais, nommé le Weïmouth, qui avait pris peu de jours auparavant un bâtiment espagnol estimé seize mille livres sterling. Il avait appris de ses prisonniers, que la flotte des Indes occidentales était en mer, et qu'elle ne pouvait tarder long-temps à paraître. Le comte de Cumberland, partagé entre l'espérance et la crainte, voulut se faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Espagnols. Il fit passer sur son bord le capitaine, qui se nommait Pertingas; mais, se défiant d'un seul témoignage, il voulut interroger séparément le pilote, et quelques-uns des principaux matelots. En effet, après avoir entendu de Pertingas ce qu'il venait d'apprendre du capitaine anglais, il fut surpris de ne pas trouver de conformité entre son récit et celui du pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Espagnols s'étaient accordés à le tromper, sans avoir eu la précaution de convenir ensemble sur le détail de leurs informations. Pertingas lui parlait de la flotte des Indes comme d'une proie presque assurée, et faisait même entendre que, dans le chagrin de sa perte, il n'était pas fâché que d'autres marchands de sa nation partageassent son malheur. Au contraire le pilote s'efforçait de relever les forces de la flotte espagnole, et menaçait les Anglais de sa rencontre. Le dernier de ces deux récits parut le plus

sincère; et le comte jugea que Pertingas cherchait à l'abuser, dans l'espérance d'un combat désavantageux pour les Anglais, qui le remettrait peut-être en possession de son vaisseau. Cependant, ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins ne fût coupable d'imposture, il donna ordre qu'ils fussent mis tous deux à la question. C'était une menace qu'il n'avait dessein, si l'on en croit l'auteur, de faire servir qu'à se procurer un éclaircissement d'importance. Elle eut cet effet sur le capitaine espagnol. Il fit des aveux si semblables à ceux du pilote, que le comte y crut reconnaître le langage de la vérité; et ne voulant point exposer un butin aussi riche que le sien aux hasards d'un combat trop inégal, il résolut, non de fuir la flotte, mais d'éviter sa rencontre, et de la suivre à quelque distance, pour lui enlever peut-être quelque vaisseau plus lent que les autres.

Après avoir renouvelé ses provisions à Graciosa, il continua d'errer quelque temps entre les mêmes îles. Le 4 octobre, il prit un vaisseau de Saint-Malo, qui revenait de Terre-Neuve, chargé de poisson, et qui, ayant été si maltraité par la tempête qu'il avait été forcé de couper son grand mât, venait à Graciosa pour s'y radouber. Il en tira les principaux matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercère, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt voiles, dont la flotte espagnole était composée. Ayant continué de les observer, il les vit entrer dans le port d'Angra. Mais cette intention lui coûta la perte du vaisseau français,

qui ne s'était point encore séparé des siens. Les matelots qu'il avait tirés de ce bâtiment abusèrent de la liberté qu'on leur laissait d'y visiter leurs amis, pour s'en rendre maître, et pour s'éloigner dans l'obscurité. Le comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les poursuivre.

Il ne pensait point à se présenter aux Espagnols, dont ses propres yeux lui avaient appris les forces; car de leurs vingt voiles, huit étaient des vaisseaux de guerre, qui servaient d'escorte à douze galions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une pinasse sur la côte de Tercère, avec ordre de se tenir cachée au long du rivage, et de le rejoindre promptement au départ de la flotte. La pinasse revint quelques jours après : elle avait vu les Espagnols plier leurs voiles, et baisser leurs mâts; ce qui lui avait fait conclure que, sur les informations qu'ils avaient reçues à Tercère, ils ne voulaient point s'exposer à la rencontre des Anglais, et qu'ils étaient résolus de se tenir à couvert dans le port d'Angra. Cet avis fit lever l'ancre au comte, pour continuer ses courses.

Le nombre des prisonniers, joint à celui de ses propres gens, le mettant souvent dans la nécessité de renouveler ses provisions, il se rendit à la baie de Saint-Michel, où il comptait de se procurer de l'eau et des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de Villa-Franca, où il se présenta successivement. Mais il trouva dans celle-ci trois bâtiments écossais, auxquels il enleva cinq ou six tonneaux de vin, et quelques barils d'eau. Ce secours était fort éloigné de lui suffire. Il envoya une barque longue au rivage,

vers l'embouchure d'un torrent qui se déchargeait dans la baie; mais les habitants s'y firent voir au nombre d'environ deux cents; et les Anglais de la barque, après avoir inutilement épuisé leur poudre, revinrent sans avoir osé descendre. Toutes les autres parties de la côte ne paraissant pas plus sûres, le comte fit tourner les voiles vers Sainte-Marie, où il était informé qu'on était moins capable de lui résister, et prit la résolution de retourner de là vers les côtes d'Espagne.

Les capitaines Lister et Preston furent envoyés dans une pinasse, et dans la chaloupe de la Victoire, avec cinquante ou soixante soldats, pour demander honnêtement aux insulaires la permission de prendre de l'eau et d'acheter des vivres. Mais le désir du pillage, qui animait tous ces aventuriers, leur fit oublier leur commission à la vue de deux vaisseaux qu'ils aperçurent à l'ancre fort près de la ville. Ils sentirent redoubler leur ardeur en voyant plusieurs personnes nues, qui travaillaient à tirer ces deux bâtiments à sec, et l'agitation de quantité d'autres habitants, qui semblaient se préparer à se défendre. Lister, ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal, rompit aussitôt toutes mesures. Il donna ordre à ses trompettes de sonner l'attaque, et les Anglais des deux bâtiments firent brusquement leur décharge. La manière dont on leur répondit, fit connaître aux deux capitaines qu'ils étaient attendus. Ils eurent deux hommes de tués, et seize blessés de ce premier feu; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux sur les deux vaisseaux, et d'en chasser quelques Es-

pagnols qui gagnèrent la terre à la nage. Ils comptaient d'emmener ces deux prises, malgré les coups qui tombaient sur eux de toutes parts. Mais un des vaisseaux se trouvait déjà si engagé dans le sable, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils se retirèrent avec l'autre et leurs propres bâtiments, sur lesquels ils continuèrent d'essuyer une grêle de balles, qui leur tuèrent encore huit hommes; et dans leur retraite même ils reçurent, de la batterie de la ville, un boulet qui perça leur prise. Ce vaisseau était arrivé nouvellement du Brésil, avec sa cargaison de sucre.

Le comte reconnut, à cette vigoureuse défense, qu'il avait été trompé par ses informations. Cependant le besoin d'eau se faisait sentir particulièrement sur son propre bord. Il résolut de s'approcher, pendant la nuit, de l'île de Saint-George, où la pauvreté des habitants ne devait pas faire soupçonner qu'il pensât au pillage, et d'aborder, avec sa chaloupe, dès la pointe du jour, avant qu'ils fussent préparés à le recevoir. Cette ruse lui réussit pour six tonnes d'eau; mais les habitants, qui n'étaient pas moins soupçonneux ni moins armés, pour être pauvres, furent bientôt rassemblés, au premier bruit d'une descente sur leurs côtes; et les Anglais de la chaloupe ne se sauvèrent qu'avec peine. Toutes ces difficultés se joignant avec le désir qu'ils avaient de retourner dans leur patrie, ils commencèrent à se plaindre du comte, dont l'avidité ne se proposait pas de bornes, et qui ne leur faisait chercher de l'eau avec tant de risques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues sur les côtes d'Espagne. N'était-il pas temps de tirer

quelque fruit des richesses qu'on avait amassées, et d'aller prendre un peu de repos dans les plaisirs de l'Angleterre? Le comte de Cumberland sentit l'effet de ces murmures par la résistance qu'il trouva bientôt à ses ordres. En vain pressa-t-il les mêmes soldats de retourner, pendant la nuit, au ruisseau qu'ils devaient connaître, et dont il n'y avait pas d'apparence que les bords fussent gardés dans les ténèbres. Il s'en trouva d'assez hardis pour lui répondre, qu'on avait assez d'eau jusqu'en Angleterre. Dans la résolution où il était de n'y pas retourner si tôt, il ne trouva point d'autre remède à ces commencements de sédition, que d'assembler tous les officiers de la flotte, et de leur proposer son dessein. Il feignit de les consulter; mais il donna tant de force à ses exhortations et à ses motifs, que, les ayant fait entrer dans toutes ses idées, il ne resta plus qu'à trouver le moyen de suppléer au défaut des provisions. Comme il n'y avait point d'espérance de forcer les îles à la vue de la flotte espagnole, et que sa nouvelle course ne devait pas être d'une longueur infinie, il demanda le consentement de l'assemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la subsistance ordinaire, n'exceptant que les malades, et promettant de donner l'exemple. Personne n'ayant osé le contredire, le résultat du conseil fut aussitôt publié sur toute la flotte. On se détermina, le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'était fait plusieurs voies d'eau, avec la prise du Brésil; et le capitaine Monson passa sur la Victoire. Le comte de Cumberland profita de cette occasion pour se défaire non-seulement de la plupart des bles-

sés et des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendait les intrigues.

On mit ensuite à la voile pour les côtes d'Espagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avait encore eu depuis le commencement du voyage. Le troisième jour on aperçut un vaisseau qui s'avançait pesamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la flotte anglaise. Il fut pris sans résistance. C'était un portugais de cent vingt tonneaux, qui revenait de Fernambouck au Brésil, chargé de quatre cents caisses de sucre, et cinquante quintaux de bois de Brésil. On le joignit au vingt-neuvième degré de latitude, environ deux cents lieues à l'ouest de Lisbonne. Le capitaine Preston fut nommé pour le conduire, avec quelques matelots et quelques soldats de la flotte, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avaient vu le même jour un autre bâtiment qui tenait la même course. Le capitaine David fut commandé avec deux vaisseaux pour lui donner la chasse. Il le poursuivit pendant vingt-quatre heures, sans le pouvoir découvrir; mais l'ayant aperçu le troisième jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'était encore un portugais du Brésil, chargé de sucre et de bois. Tandis qu'on faisait l'échange de l'équipage, le comte de Cumberland parut avec le reste de la flotte; et, par une faveur singulière de la fortune, on aperçut dans le même moment un vaisseau de quatre cents tonneaux, qui aurait causé de l'embarras, par sa résolution, au capitaine David. Il était bien armé; et, se tenant déjà prêt à combattre, il s'était fait un mur si épais de ses cuirs, qui étaient sa principale cargai-

son, qu'il aurait été à couvert du mousquet; mais il perdit courage à la vue de la flotte! Il venait de Saint-Jean d'Ulloa au Mexique; sa charge était d'environ mille cuirs, six quintaux de cochénille, plusieurs caisses de sucre, quantité de porcelaine de la Chine, et quelques lingots d'argent. Le capitaine, homme d'esprit et de courage, déclara qu'il était Italien, et qu'il avait, pour sa part, la valeur de vingt-cinq mille ducats sur son bord. Il fut transporté sur la Victoire avec une partie de ses gens, et le capitaine Lister prit possession de son vaisseau avec le même nombre de soldats anglais.

Ces trois prises et l'embarras de conduire tant de prisonniers portugais, espagnols et français, firent abandonner au comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque descente, ou croiser sur les côtes d'Espagne. Il avait acquis assez de richesses pour s'assurer une situation brillante en Angleterre, et pour récompenser libéralement tous ceux qui l'avaient suivi. L'avidité du gain n'est pas toujours insatiable. Il prit la résolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçue avec de grandes acclamations sur toute la flotte. Pour comble de joie, on prit vers le trente-neuvième degré, à la distance d'environ quarante-six lieues du rocher de Lisbonne, un des vingt vaisseaux de la flotte espagnole, qu'on croyait tout entière au port d'Angra. C'était un marchand particulier, qui, dans l'impatience de se voir retenu à Tercère, et s'imaginant, avec assez de vraisemblance, que les Anglais, occupés d'un plus grand objet, ne s'apercevraient point de son départ, avait pris au sud de l'île,

pour hâter son retour en Espagne. Il était chargé des plus précieuses marchandises de l'Amérique. Dans son chagrin, il marqua de la surprise au comte de le voir en si bon ordre avec toute sa flotte. L'amiral espagnol ne s'était point arrêté au port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oisif. Tandis que les Anglais étaient errants entre les îles, il avait fait radouber les quatre meilleurs de ses vaisseaux de guerre, sur chacun desquels il avait mis deux cents hommes; et son dessein était d'attaquer le comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage: mais la flotte anglaise était partie avant qu'il eût fini ses préparatifs.

Il ne manquait rien à la satisfaction des Anglais. Le vent continuait d'être favorable; et, dans la confiance de revoir bientôt les côtes d'Angleterre, chacun s'occupait déjà du bonheur qu'il espérait pendant l'hiver: mais ils étaient condamnés à le passer plus tristement. Le vent changea presque tout d'un coup à l'est, c'est-à-dire qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la flotte avait à redouter. Dans l'impossibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre, on fut obligé de diminuer les subsistances, et surtout la portion d'eau, qui était déjà réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demi-pinte par tête; encore commençait-elle à se corrompre. Cette situation même était heureuse, en comparaison de celle qui suivit bientôt. De la demi-pinte, on fut réduit au quart. Enfin, l'eau manquant tout-à-fait, on ne vit point d'autre ressource que de relâcher en Irlande; mais, lorsqu'on espérait d'en approcher, on fut poussé si loin à l'ouest, qu'il fallut prendre le parti de lut-

ter contre les flots, pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boisson, dans cet intervalle, consistait dans quelques cuillerées de vinaigre, qu'on distribuait chaque jour. Il restait quelques tonneaux de vin; mais la crainte d'en manquer aussi ne permettait d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même mesure, c'est-à-dire par cuillerées.

Cette fâcheuse extrémité dura quinze jours, sans autre adoucissement que celui de quelque grêle et de quelques petites pluies qu'on s'efforçait de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendait les draps, les serviettes, en tenant soigneusement les quatre coins, et mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux secours avec plus d'abondance. On léchait jusqu'à la moindre goutte qui restait sur les ponts, on suçait les voiles; le matelot qui, par son adresse, avait pu ramasser une cruche d'eau, était caressé, supplié, et faisait envie à ses officiers mêmes. Ceux qui ne trouvaient point à se désaltérer, mettaient dans leur bouche des balles de plomb dont ils ressentaient quelque soulagement; plusieurs en avalèrent: mais le remède d'un jour n'était qu'une consolation passagère, puisque le même mal ne manquait pas de se renouveler le lendemain. On n'entendait de tous côtés que des invocations et des cris. Les malades étaient encore plus à plaindre. Il en mourait quelques-uns chaque jour; et la flotte n'avait pas perdu tant de monde dans toutes ses expéditions qu'il en périt dans cette funeste aventure.

Le second jour de décembre fut un jour de fête

pour tant de malheureux. Il tomba une pluie fort abondante; et l'expérience ayant appris les meilleures méthodes pour la recueillir, on en fit une petite provision qui s'étendit jusqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'était salie sur les ponts, et de la rendre agréable, en y mêlant quelques morceaux de sucre. Mais tandis qu'on s'applaudissait de cette faveur du ciel, on tomba dans d'autres périls. Une affreuse tempête fit voir la mort sous des faces encore plus terribles. Des matelots qui servaient depuis vingt ans protestèrent qu'ils n'avaient jamais vu la mer si furieuse, et s'engagèrent par des serments redoutables à n'y retourner jamais. Il ne restait pas une voile entière. Les vaisseaux s'entre-heurtaient souvent avec un horrible fracas. L'agitation semblait venir autant du fond des flots que de la fureur du vent. Il s'était fait tant de voies d'eau à la Victoire, que les pompes ne suffisaient plus pour soulager ce grand bâtiment. Il avait toujours surpassé la mer de vingt pieds; mais, s'affaissant à vue d'œil, ses bords étaient presque à fleur d'eau, et l'on ne s'attendait plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le comte de Cumberland, qui ne pouvait se déguiser le péril, avait été vingt fois sur le point de faire jeter sa cargaison dans la mer; et ce triste remède commençait à devenir si nécessaire, qu'il s'y était enfin déterminé, lorsque le calme lui donna le temps de respirer. Il fut obligé de mettre la main lui-même au travail, pour vider l'eau qui avait prévalu de tous côtés. Ce soin et celui des réparations l'occupèrent pendant deux jours. La flotte se rassembla dans cet intervalle; et le

ciel permit, par pitié pour tant de misérables, qu'il passât deux vaisseaux anglais, qui partagèrent avec eux l'eau et le vin qu'ils avaient de reste à la fin d'une longue navigation. Ce faible secours ne les aurait pas soulagés long-temps, si vingt-quatre heures après ils n'eussent tiré parti des débris de leurs voiles pour se servir d'un vent qui les fit tomber sur la côte d'Irlande.

Ils jetèrent l'ancre assez près de Saint-Kolmes, dans un lieu couvert, d'où ils envoyèrent sonder le rivage, avec le dessein d'aborder au premier lieu dont ils pourraient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'assez sûr, et les chaloupes mêmes furent exposées à quelque péril. Il fallut tourner vers le port de Ventre, au risque d'être repoussés en mer dans ce dangereux passage. Cependant on surmonta heureusement les difficultés; et le soir du même jour toute la flotte entra dans le port. Le comte de Cumberland, pour éviter les désordres qu'il craignait de tant de gens affamés, défendit, sous de rigoureuses peines, que les matelots et les soldats quittassent leur bord. Il descendit le premier dans sa chaloupe; et, par les soins qu'il prit aussitôt, l'abondance régna deux heures après sur chaque vaisseau. Il avait souffert lui-même autant que le moindre matelot. Un pot d'eau fraîche, que ses gens lui conservaient, ayant été brisé pendant la tempête, il avait senti les plus cruelles extrémités de la soif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devait à tant de gens qui ne s'étaient exposés à ces excès de misère que pour le suivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines.

Tout ce que le canton avait de meilleur en aliments et en liqueurs de toute espèce fut prodigué sur la flotte. La nuit fut un festin continuel; et le sommeil qui succéda au plaisir de boire et de manger fut si profond, que pendant tout le jour suivant la flotte parut immobile et comme abandonnée.

On fit ensuite transporter les malades à Dingenacush ou Dingle Trouch, qui est à trois lieues de Ventrehaven. Le comte y fit venir à grands frais tous les chirurgiens de cette province de l'Irlande. Il n'y eut presque personne qui ne crût avoir besoin de se faire tirer du sang; et jamais la chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandais de ce canton jouent presque tous de la harpe : le comte les paya libéralement pour venir soulager ses malades, et réjouir les autres par le son de cet instrument.

Après avoir pris jusqu'au 20 de décembre pour réparer ses vaisseaux et rétablir tous ses gens, le comte de Cumberland se disposait à remettre en mer, lorsque le chevalier Édouard Dennie, gentilhomme de la province, accompagné de sa femme et de ses deux fils, vint lui demander le passage sur son vaisseau jusqu'à Londres. C'était une faveur fort simple. Cependant on fut surpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec si peu de préparation. Le mystère de ce voyage fut bientôt éclairci. Le chevalier Dennie était proche parent du capitaine Lister, un des plus braves officiers du comte de Cumberland, et qui commandait après lui sur la flotte. Depuis peu de jours Lister était parti avec son vaisseau, par l'ordre du comte, pour se rendre d'avance à Plymouth,

où la flotte devait relâcher; mais après avoir échappé à tant de dangers, il avait eu le malheur de faire naufrage près d'Als Efferne en Cornwall. Il s'était noyé avec tout l'équipage, dont il ne s'était sauvé que trois Anglais et trois Espagnols. Le chevalier François Godolphin, dont les terres étaient sur cette côte, avait recueilli les débris du vaisseau avec la meilleure partie de la cargaison; et, connaissant M. Dennie pour le principal héritier de Lister, il l'avait informé aussitôt de cette triste aventure, en lui conseillant de ne pas se remettre de ses droits au comte de Cumberland, qui s'en attribuerait peut-être aussi sur une succession de cette nature, mais d'aller faire valoir ses prétentions en Angleterre. Le comte n'eut pas plus tôt appris par d'autres voies la mort de son capitaine, qu'il pénétra les vues du chevalier Dennie; et, loin de les condamner, il se plaignit de la défiance qu'on avait de sa droiture et de sa générosité. Il ajouta que, loin de faire tort aux héritiers de Lister, il aurait donné volontiers toutes les richesses qu'il avait lui-même acquises, pour racheter la vie d'un si brave homme; et dès le même moment il admit, par un écrit de sa main, le chevalier Dennie à tous les droits du mort.

La flotte aborda heureusement à Plymouth, après avoir couru de nouveaux dangers en doublant pendant la nuit le cap de Ramhead, à l'ouest de ce port. Le comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes par les nouvelles qu'il reçut à son arrivée. Le capitaine Preston, qu'il avait renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre, pour y conduire quelques prises,

n'avait touché que depuis peu de jours au port de Plymouth; mais, avec les prises dont il avait eu la conduite, il y avait amené un bâtiment espagnol, chargé d'argent, qu'il avait pris à la hauteur du cap de Finistère. D'un autre côté, les capitaines Martin Frobisher et Reymond amenaient deux vaisseaux de la flotte qui s'était arrêtée à Tercère; et quoique cette dernière prise n'eût aucun rapport à l'expédition du comte, il en partagea la joie. Quelques éloges qu'on doive ici à la valeur et à la générosité du comte de Cumberland, il est fâcheux pour sa gloire que ce voyage ne puisse porter que le nom de piraterie et de brigandage.

CHAPITRE XIV.

Voyage de sir Richard Greenwill (1) aux îles Açores, en 1591.

On ne peut refuser le titre de voyage à toute navigation dans des pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paraisse entreprise. Mais il nous semble, comme nous venons de le faire observer dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les expéditions de la haine et celles de la curiosité ou du commerce. Cependant, comme elles tendent ici au

(1) Ce voyage porte son nom, parce qu'il y fit le principal rôle

même but, et qu'il s'agit toujours, pour les Anglais, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, ou d'écarter les obstacles qui continuaient encore de les en éloigner, on ne fait pas difficulté de mettre au rang des voyageurs les capitaines qui ont entrepris de longues courses, dans la double vue de découvrir de nouvelles régions et de combattre les nations ennemies qui s'opposaient à leurs découvertes. Le célèbre Walter Raleigh (1), qui nous a donné l'histoire du voyage de Greenwill aux îles Açores, regarde cette expédition comme une des plus puissantes causes de l'établissement des Anglais aux Indes orientales, par la confiance qu'elle inspira aux marchands de sa nation, contre les redoutables armées de l'Espagne et du Portugal.

Milord Thomas Howard avait reçu le commandement d'une flotte considérable, non-seulement pour incommoder les Espagnols pendant la guerre qu'ils avaient alors avec les Anglais, mais pour frayer de nouvelles routes au commerce de l'Angleterre, qui ne s'étendait point encore jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il avait sous ses ordres six vaisseaux de guerre, avec quantité d'autres bâtiments de grandeur inégale, marchands ou de transport, jusqu'au nombre de trente. Les six vaisseaux se nommaient la Défiance, montée par l'amiral; la Vengeance, par le chevalier Greenwill, vice-amiral; la Bonne-Aventure, commandée par le capitaine Cross; le Lion, par Fenner; le Foresight, par Vavasour; et le Crane, par Duffield.

Quoiqu'il ne manquât rien à cette flotte en mettant

(1) Voy. notre article Ralegh dans la *Biographie universelle*.

à la voile, les vents contraires, qui retardèrent long-temps sa course, et les maladies qui se répandirent entre les matelots, forcèrent l'amiral de relâcher aux îles Açores. On comptait quatre-vingt-dix malades sur la Vengeance. Les autres vaisseaux n'en avaient pas moins à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau et les autres provisions commençaient à manquer. L'amiral ayant mouillé l'ancre à l'île de Florès, qui est des plus avancées à l'ouest, se procura une partie des rafraîchissements dont il avait besoin; mais le refus qu'on fit d'abord de son argent, et la nécessité où il se vit d'employer la violence, lui firent juger que les habitants attendaient quelque secours. Ce soupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du capitaine Middleton, qui avait été détaché pour observer les îles voisines. Il montait un excellent voilier. Dès le premier jour il avait découvert une flotte si puissante d'Espagnols et de Portugais, que tous ses soins n'avaient pu lui en faire connaître exactement le nombre. Elle approchait à pleines voiles, couverte de l'île, qui la dérobait encore aux Anglais; mais elle parut si subitement, qu'ils eurent à peine le temps de lever leurs ancres, et que plusieurs même furent obligés de laisser couler les câbles. Le chevalier Greenwill demeura le dernier, pour prendre une partie de son équipage, qui était dans l'île, et qu'il ne pouvait conserver autrement; tandis que l'amiral et le reste de la flotte, ayant gagné le vent avec beaucoup de difficulté, se servirent de toutes leurs voiles pour s'éloigner.

Greenwill, arrêté trop long-temps pour espérer de

les rejoindre, fut pressé par ses gens de couper son grand mât, et de s'abandonner au hasard de la mer avec toutes ses voiles. Cette ressource pouvait encore lui réussir, mais il la crut honteuse; et déclarant qu'il aimait mieux périr que de se déshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de persuader à ses compagnons qu'il n'était pas impossible de s'ouvrir un passage au travers des ennemis. Cette résolution prévalut en un moment dans tout l'équipage. Les malades mêmes oublièrent leurs infirmités pour se prêter à cette audacieuse entreprise. On traversa effectivement plusieurs vaisseaux, dans un espace si étroit, que la crainte de se nuire les uns aux autres ne leur permit pas de se servir de leur canon. Mais le Saint-Philippe, vaisseau d'une grandeur démesurée, ayant le vent pour s'approcher, ouvrit tellement celui des Anglais, que toutes leurs voiles demeurèrent tout d'un coup sans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuse masse, qui n'était pas de moins de quinze cents tonneaux, devint un obstacle insurmontable; et quatre autres Espagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill se trouva serré de si près, que son gouvernail même ne pouvait plus recevoir de mouvement. Dans cette situation, qui ne lui permettait pas d'éviter l'abordage, il déclara que son dessein était de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ses gens, animés par son courage, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat sans exemple. Les Espagnols du Saint-Philippe s'avancèrent d'abord avec peu de précaution, et moins préparés à la lutte qu'au

pillage; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avaient à craindre du désespoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage si effroyable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres vaisseaux un renfort de soldats, pour remplacer leurs blessés et leurs morts. D'environ deux cents hommes, sains ou malades, les Anglais en perdirent cent quarante; et quoique leur poudre fût épuisée, les armes en pièces, le vaisseau presque abîmé, ce reste, couvert de sang et de blessures, rejetait encore toute ombre de composition, lorsque le chevalier Greenwill reçut à la tête un coup de mousquet. Ce n'était pas le premier qu'il eût essuyé; mais celui-ci le mettant hors de combat, il proposa aussitôt d'employer le peu de poudre qui lui restait à se faire sauter, ou d'élargir assez les ouvertures du vaisseau pour le faire couler à fond. Une partie de ses compagnons applaudirent à ce dessein. D'autres lui représentèrent qu'il ne pouvait sacrifier inutilement sa vie et celle du petit nombre de braves gens qui restaient, sans offenser le ciel, et sans faire tort à la patrie. Le capitaine et le pilote embrassèrent ce sentiment. Ils lui firent espérer que les Espagnols ne seraient pas insensibles à la valeur, et qu'après avoir connu si parfaitement la sienne, ils le traiteraient moins en prisonnier qu'en héros. A l'égard du serment qu'il avait fait, de ne point souffrir, tant qu'il lui resterait une goutte de sang, que son vaisseau pût être employé au service des ennemis de l'Angleterre, ils lui firent considérer que, dans l'état où ce bâtiment était réduit, il ne fallait plus craindre qu'il servît à personne. Greenwill parut

sourd à toutes ces raisons; et, dans l'opinion qu'il avait du caractère des Espagnols, il demandait à ceux qui voulaient ménager sa vie, s'il ne valait pas mieux la perdre glorieusement que de la passer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat le pilote se fit conduire vers dom Alphonse Bacan, amiral de la flotte espagnole. Il lui déclara que dans le désespoir où les Anglais étaient réduits, il ne fallait pas s'attendre à leur faire abandonner les armes sans une composition honorable; et protestant qu'ils n'attendaient que son retour pour se faire sauter avec leur vaisseau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés: l'un, qu'ils seraient exempts de toutes sortes de violences, et même d'emprisonnement; l'autre, qu'on conviendrait d'une rançon raisonnable, pour laquelle on se contenterait de la parole du chevalier Greenwill et des autres officiers anglais. En consentant à ces deux propositions, dom Alphonse marqua la plus haute estime pour de si braves ennemis; il s'engagea même à leur en donner d'autres témoignages par le soin qu'il ferait prendre des blessés, et par les honneurs qu'il voulait rendre à leur chef. On ne saurait douter que dans le cœur d'un gentilhomme espagnol le seul goût de la vertu ne fût capable de produire ces sentiments: mais son propre intérêt ne lui aurait pas permis, au milieu de sa flotte, de s'exposer à la dernière violence dont il était menacé.

Le pilote ayant rapporté cette réponse au vaisseau, on eut besoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui insistait toujours à prendre le parti de la mort. Le maître-canonnier, plus opiniâtre en-

core, voulut se tuer d'un coup d'épée; et ce ne fut pas sans peine qu'on le fit renoncer à cette résolution. Ceux à qui la vie était moins odieuse, se hâtèrent de passer sur les vaisseaux espagnols, dans la crainte que le désespoir de Greenwill se réveillant tout d'un coup, il ne se trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre pour entrer dans ses vues. Enfin dom Alphonse chargea quelques-uns de ses officiers d'aller prendre le général anglais, qui n'était plus en état de se transporter sans secours. Les respects avec lesquels cet ordre fut exécuté semblèrent faire quelque impression sur son cœur. Cependant, en acceptant les services de ceux qui s'offrirent à le soutenir, il leur dit amèrement qu'ils pouvaient emporter son corps, dont il ne faisait aucun cas. Les Espagnols eurent soin de nettoyer le vaisseau, qui était souillé de sang et couvert de cadavres. Cette vue fit pousser un soupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le sort de ceux qui n'avaient point à supporter la fierté des vainqueurs. En sortant du vaisseau, il s'évanouit un moment; et revenant aussitôt à lui-même, il se recommanda à la protection du ciel.

Ces agitations venaient sans doute de la défiance qu'il avait des Espagnols. Elles se changèrent en reconnaissance, après l'accueil qu'il reçut de dom Alphonse. Non-seulement cet amiral donna des louanges extraordinaires à sa valeur; mais joignant la tendresse à l'estime, il n'épargna rien pour le consoler de sa disgrace, et pour hâter le rétablissement de sa santé. Tous les officiers espagnols firent éclater les mêmes sentiments, et lui composèrent une cour où sa valeur

était rappelée continuellement avec admiration. C'est à leur témoignage même qu'on est redevable d'une partie de ces circonstances. Dom Alphonse de Bacan était frère du marquis de Santa-Cruz, et passait pour un des plus braves Espagnols de son temps. Les autres généraux de sa flotte étaient Britandona, chef de l'escadre basque; le marquis d'Aremberg, chef de l'escadre de Séville, et dom Louis Coutinho, qui commandait les vaisseaux de transport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, et deux officiers considérables, dom Louis de Saint-Jean, et dom George Prunaria de Mallaga. Quoique la Vengeance fût le seul vaisseau qui se trouva engagé dans la flotte ennemie, le Foresight, et plusieurs autres dont le nom ne s'est pas conservé, essuyèrent quelques volées de canon, et les rendirent avec usure au commencement du combat. L'exemple de l'amiral fut ensuite celui qu'ils imitèrent; et l'on croit apercevoir dans le récit de Raleigh, qu'il est embarrassé à les justifier. Cependant la conduite de milord Thomas Howard fut approuvée à Londres; et si l'on en croit l'auteur de cette relation, non-seulement l'amiral fut loué d'avoir ménagé les vaisseaux de l'Angleterre, qui n'étaient point en état de résister à des forces supérieures, mais on aurait volontiers dispensé le chevalier Greenvill d'un témoignage de valeur qui coûta si cher à la nation.

Ce brave homme mourut, quelques jours après, de ses blessures, à bord de l'amiral espagnol, sans qu'on ait su si son corps fut jeté à la mer, ou s'il fut conservé pour l'honneur de la sépulture. Mais sa mort fut suivie par des événements fort extraordinaires. Les

prisonniers anglais ayant été distribués sur différents vaisseaux, il en resta sept sur la Vengeance, avec environ deux cents Espagnols que dom Alphonse y fit passer, après l'avoir fait radouber dans l'île de Florès. Pendant que le ciel paraissait fort serein, il s'éleva une horrible tempête qui dispersa la flotte, et qui fit périr quatorze vaisseaux, au nombre desquels la Vengeance alla se briser contre l'île de Saint-Michel. Raleigh assure que d'autres flottes d'Espagne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, et que les Espagnols perdirent plus de cent vaisseaux dans divers endroits de cette mer. Il cite des lettres de l'île Tercère, par lesquelles il paraît que les flots jetèrent sur la côte de cette île plus de trois mille cadavres; et les Espagnols, dit-il, confessent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En supposant la vérité de ce récit, il n'y aurait point de plainte à faire de l'écrivain, s'il ne penchait à regarder cet événement comme une espèce d'expiation pour la mort du chevalier Greenwill, ou pour la perte de son vaisseau.

Le même auteur s'étend beaucoup sur ce qu'il appelle l'artifice que les Espagnols employèrent pour éluder les deux promesses que leur amiral avait faites aux Anglais. La plupart des prisonniers ayant demandé d'être laissés dans les îles pour attendre l'occasion de retourner en Angleterre, un gentilhomme irlandais, nommé Maurice Fitz-John, fils du fameux comte de Desmond, offrit de les engager au service d'Espagne. Comme ils étaient catholiques, et qu'avec une paye plus considérable ils devaient trouver la liberté de

vivre dans leur religion, il ne paraîtra pas fort surprenant qu'ils aient pu se rendre à cette proposition. Cependant l'écrivain s'emporte contre eux et contre Fitz-John, jusqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'histoire infortunée d'une illustre maison qu'il croit déshonorer par des événements qui font sa gloire à d'autres yeux que les siens. La maison de Desmond, une des plus nobles des îles britanniques, ayant eu le malheur de se trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de catholique attira sur le comte Jean de Desmond, palatin de Kerry, et sans contredit le plus grand seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la cour de Londres. Il fut condamné au dernier supplice avec plusieurs seigneurs du même sang. Maurice Fitz-John, qui servait alors sur la flotte espagnole, s'était réfugié en Espagne pour la même cause.

CHAPITRE XV.

Voyage aux îles Açores, en 1591, par le capitaine Robert Flicke (1).

Si le chagrin d'une perte est proportionné aux espérances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avait point essuyé de coup plus sensible que dans le dernier

(1) Hakluyt, vol. III, part. II, p. 176.

voyage. Il faut juger des espérances que les Anglais en avaient conçues, par les nouvelles sociétés que leurs marchands s'empressèrent de former, dans l'opinion que la route allait être ouverte aux plus grandes entreprises, et que rien ne pouvait plus les arrêter dans une si belle carrière. Six vaisseaux marchands de Londres furent les premiers qui crurent la mer libre sur les traces de milord Thomas Howard et du chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'août, sous le commandement du capitaine Robert Flicke. On nous a conservé les noms des quatre principaux : le Costely, le Centurion, le Chérubin, et le Marguerite-Jean. Mais l'auteur ne nomme, avec le commandant, que deux capitaines, Brothus et Furtho.

Cette flotte marchande ayant été informée par la cour des ordres que la flotte royale avait reçus pour sa navigation, devait la chercher entre le trentième et le trente-huitième degré de latitude; et si elle ne la rencontrait point à cette hauteur, elle devait s'avancer jusqu'aux îles de Florès et de Corvo, où l'on supposait que milord Howard aurait pu se trouver dans la nécessité de chercher des rafraîchissements. Le 28, Flicke eut la vue des côtes de Portugal; et le 29, ayant trouvé le vent si favorable, à la hauteur de Panicho, qu'il ne put douter que la flotte royale ne fût bien loin devant lui, il en profita pour continuer sa navigation. Le 30, il rencontra le Dragon d'or, commandé par le capitaine Reyden, que la tempête avait séparé du comte de Cumberland. Il apprit de ce vaisseau qu'une flotte espagnole de plus de cinquante voiles

avait pris vers les îles; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Le 4 septembre, étant arrivé aux Tercères, il visita toutes ces îles au sud et au nord, pendant quatre jours, sans trouver un seul vaisseau qui lui pût rien apprendre de milord Howard et de la flotte d'Espagne. Alors il prit à l'ouest de Fayal, pour se conformer aux instructions qu'il avait reçues de la cour. Vers le soir il découvrit un vaisseau; mais un calme qui survint l'empêchant d'en approcher, il se contenta d'envoyer deux chaloupes bien armées qui le perdirent bientôt de vue; ce qui lui fit juger que c'était quelque bâtiment espagnol. Le vent se leva pendant la nuit. Flicke remit à la voile aussitôt. Le Centurion, qui avait jeté l'ancre à quelque distance, ne parut pas le lendemain, et donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il se souviendrait du rendez-vous, qui était les îles Florès et Corvo, continuèrent de porter à l'ouest jusqu'à la hauteur qu'on leur avait marquée. Ils ne purent y tenir long-temps contre le vent et les tempêtes; mais ils furent poussés fort heureusement vers l'île de Florès, où ils rejoignirent le Centurion, qui leur donna un juste sujet de frayeur. Il avait rencontré, deux jours auparavant, quarante-cinq vaisseaux de la flotte espagnole. Flicke jeta l'ancre dès le soir entre Florès et Corvo, pour assembler tranquillement le conseil. On y prit la résolution d'envoyer d'abord les chaloupes à terre, sous la conduite du capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations, et de se procurer de l'eau pour toute la flotte, ensuite de ran-

ger toutes les îles voisines, dans l'espérance d'y rencontrer milord Howard, et, si l'on ne tirait aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le cap Saint-Vincent.

Les chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un simple mouvement de curiosité porta le Costely à s'approcher de la côte. Il y découvrit deux voiles; et cette vue lui fit tirer aussitôt un coup de canon pour avertir le reste de la flotte et les chaloupes; c'étaient deux barques de Bristol, qui avaient cherché inutilement milord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les chaloupes, qui étaient retournées à bord après avoir reçu le signal du canon; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuse tempête, qui dura trois jours entiers; et dans l'agitation terrible des flots leur perte eût été infaillible. Flicke fut séparé du reste de sa flotte avec le Chérubin et le Costely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercère, où, par une disposition fort étrange de la Providence, le vent les poussa tous ensemble, tandis que milord Howard, arrivant aux Açores, venait y tomber malheureusement dans la flotte espagnole. Ce n'est pas qu'il eût pu tirer beaucoup de secours, contre une armée si puissante, de six vaisseaux marchands, qui ne le cherchaient au contraire que pour recevoir le sien; mais il n'en est pas moins surprenant que de part et d'autre ils eussent été si long-temps dans cette mer sans avoir pu se rencontrer.

Flicke rencontra plusieurs bâtiments espagnols que la tempête avait dispersés avant le combat du chevalier Greenwill, et dont il ne put tirer par conséquent

la moindre information. Il en prit deux dans la rade de Tercère; la Conception, commandée par le capitaine François Spinosa, chargée de cuirs, de cochenille et de soie crue; l'autre était un portugais, déjà si maltraité par la tempête, qu'avec tous les soins qu'on prit pour le sauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit suivante. La Conception n'était guère en meilleur état; et, dans la crainte du même malheur, Flicke se hâta d'en faire transporter la cargaison sur sa flotte. Elle consistait en quarante-deux caisses de cochenille, quarante balles de soie, et quatre mille sept cents cuirs; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du capitaine, on y trouva une grosse somme d'argent, qui devint une source de discorde pour les Anglais. Flicke, persuadé qu'elle devait tourner au profit de la compagnie qui l'employait, déclara qu'il n'en pouvait faire d'autre usage; et ses gens, au contraire, résolus de la partager entre eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderait pas volontairement, ils l'obtiendraient par la violence. Cette menace n'ayant pu l'ébranler, ils se jetèrent en effet sur la caisse où l'argent était renfermé. La crainte qu'une si criminelle sédition n'eût d'autre suite, surtout à la vue des Espagnols, qui étaient en assez grand nombre pour saisir l'occasion de se révolter, força Flicke de céder aux mutins. Mais ce relâchement de la discipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenwill et de la flotte anglaise, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par diverses informations que les Espagnols, avant que d'arriver à l'île de Florès, avaient

déjà perdu un grand nombre de vaisseaux, sans y comprendre les deux dont il s'était saisi. Les tempêtes qui succédèrent, et qu'il évita heureusement dans une petite rade de Tercère, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le voyage du chevalier Greenwill. Il tira de ses prisonniers un état de la flotte espagnole, qui mérite le soin qu'Hakluyt a pris de le conserver. Le voici dans les mêmes termes.

La flotte de la Nouvelle-Espagne, en quittant l'Europe, était composée de cinquante-deux voiles. L'amiral et le vice-amiral de six cents tonneaux, un vaisseau de mille, quatre ou cinq de neuf cents, plusieurs de quatre et de cinq cents, et les moindres de deux cents. De ce nombre, dix-neuf périrent sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, et la perte des hommes fut estimée à deux mille six cents; de sorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane.

La flotte de Terra-Firma était de cinquante vaisseaux à son départ pour Nombre de Dios. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligèrent de retourner à Carthagène; mais avant qu'elle se remît en mer pour l'Europe, plusieurs de ses vaisseaux partirent séparément; de sorte qu'en arrivant à la Havane elle était réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois bâtiments de la Nouvelle-Espagne, douze de Saint-Domingue, et neuf de Honduras, ce qui formait ensemble une flotte de soixante-treize voiles, qui partit de la Havane le 17 juillet 1591. Elle arriva le 10 d'août à la hauteur d'environ trente-cinq degrés; et ce fut là que le vent, ayant changé tout d'un coup du sud-ouest au nord, souleva si furieuse-

ment la mer, que tous les Espagnols se virent en danger de périr. L'amiral fut submergé avec cinq cents hommes qu'il avait à bord; et cinq ou six autres gros vaisseaux eurent le même sort. Trois ou quatre jours après, il s'éleva une autre tempête aussi terrible que la première, et qui causa la perte de quatre bâtiments. Vers la fin d'août, au trente-huitième degré de latitude, il s'en éleva une troisième, qui réduisit la flotte au nombre de quarante-huit vaisseaux.

Elle était dans cet état lorsqu'elle arriva aux îles Açores le 5 ou le 6 de septembre, à la réserve de quelques marchands que le vent ou d'autres raisons avaient conduits plus tôt à Tercère, deux desquels tombèrent entre les mains de Flicke. Mais après avoir battu les Anglais à Florès, elle essuya une nouvelle tempête et d'autres disgraces, qui la diminuèrent presque de la moitié; de sorte que de cent trente-trois vaisseaux qui étaient partis cette année de l'Espagne pour les Indes occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Le même écrivain raconte, sur la foi des Espagnols qui avaient été pris dans la Conception, qu'un religieux franciscain, aumônier de l'amiral espagnol, prédit les tempêtes dont la flotte était menacée. Mais les raisons qui avaient échauffé son zèle jusqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la discipline qui régnait alors sur les vaisseaux d'Espagne. Ce saint religieux, remarquant avec surprise que dans tout l'équipage il n'y avait presque personne qui fît usage de son ministère, entreprit d'approfondir la cause de ce relâ-

chement. Il découvrit qu'entre les esclaves qui étaient sur les vaisseaux il y en avait un grand nombre qui faisaient un infame trafic de leurs corps, et que la plupart des Espagnols y trouvaient de l'amusement. N'ayant point assez d'autorité pour arrêter le désordre, il s'adressa d'abord aux principaux officiers; mais la plupart étant souillés du même vice, il les trouva peu disposés à l'écouter. Il prit le parti de porter ses plaintes à l'amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avait des maux nécessaires que la prudence et la charité même devaient faire supporter. Alors, n'écoutant plus que son zèle, il résolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avait reconnus les plus coupables. Ses invectives tombèrent indifféremment sur les officiers et les matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrémité que le franciscain, s'armant d'un crucifix, déclara non-seulement aux coupables, mais à ceux mêmes qui souffraient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étaient à la veille d'essuyer les plus rudes châtiments du ciel. En effet, au milieu de la plus heureuse navigation, la flotte essuya une affreuse tempête qui fut accompagnée de tous les malheurs que nous avons rapportés.

L'auteur anglais conclut que les mêmes vices devaient être répandus sur plus d'un vaisseau, puisqu'il en périt un si grand nombre. Cette réflexion peut être vraie, quoiqu'elle paraisse peu sérieuse; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait ensuite sur le sort du franciscain, qui ne fut pas excepté du châtiment du ciel dans le naufrage de son

vaisseau. Ce religieux, effrayé lui-même de l'exécution d'un oracle qui n'était peut-être dans ses propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le ciel par ses prières; mais lorsqu'il vit le vaisseau prêt à s'ouvrir, et sa perte inévitable, il oublia le danger, pour se livrer à tous les exercices de la charité. Quelques matelots échappés au naufrage, à la faveur de plusieurs poutres qui leur firent gagner un autre vaisseau, rendirent témoignage qu'il avait soutenu jusqu'au dernier moment le caractère d'un héros chrétien. Il paraît surprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonstances, le même écrivain puisse en prendre droit de ravaler, par de froides railleries, une action qui a peut-être plus de grandeur et de véritable noblesse que la valeur désespérée du chevalier Greenwill.

CHAPITRE XVI.

Diverses expéditions des Anglais, pour s'ouvrir l'entrée des Indes orientales.

Loin d'être abattus ou refroidis par l'infortune de leur flotte royale, nous avons déjà fait remarquer que les Anglais y crurent trouver un avantage considérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Espagne, et de ces redoutables flottes dont l'idée seule avait effrayé jusqu'alors leurs marchands et leurs ma-

telots. La glorieuse défense de Greenwill était un exemple qui semblait proposé à la nation pour lui faire comprendre qu'avec du courage et de la constance, rien ne lui serait impossible à nombre égal, puisqu'un seul Anglais, armé de ces deux vertus, avait été capable de disputer si long-temps la victoire aux Espagnols. C'est du moins l'idée que les étrangers mêmes nous donnent alors des dispositions de l'Angleterre. Un écrivain hollandais, qui revenait de Goa dans le même temps, et que le hasard rendit témoin d'une partie des événements que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la relation avec la naïveté qui fait son caractère. Il était sur la flotte espagnole et portugaise. Son témoignage, dans ce point de vue, est d'autant plus important, que non-seulement il sert à confirmer la narration des Anglais, mais qu'il supplée à leurs omissions par un grand nombre de circonstances historiques.

Jean Huighen de Linschoten, parti de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de juillet à la hauteur des îles de Florès et de Corvo (1). Il était dans le vaisseau la Santa-Cruz, accompagné de trois autres; la Santa-Maria, la Conception et le Saint-Christophe. Ils découvrirent, à la vue de ces îles, trois vaisseaux qui s'avançaient vers eux, et qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglais; mais le plus fort ne paraissant point au-dessus de soixante tonneaux, ils continuèrent leur navigation sans crainte, quoique les Anglais ne cessassent point de les suivre. Le jour d'après, ils

(1) Hakluyt, vol. II, part. II, p. 178.

aperçurent entre l'île de Saint-George et Graciosa, trois autres vaisseaux de la même nation. La flotte portugaise, richement chargée, et trop affaiblie par une longue navigation pour chercher l'occasion de combattre, ne songea qu'à se mettre à couvert dans l'île de Tercère. Elle y arriva heureusement, malgré quelques volées de canon que les Anglais envoyèrent au Santa-Cruz. Le Portugal étant alors réuni sous la domination de l'Espagne, il semblait, dit Linschoten, que des Portugais dussent se présenter sans défiance dans tous les lieux où la cour d'Espagne avait ses gouverneurs. Cependant, ne voyant paraître aucune chaloupe portugaise, et ne recevant aucune marque qu'ils fussent regardés comme amis, ils n'approchèrent du château qu'avec crainte. La cause de cette froideur, du côté des habitants de l'île, était leur propre défiance. Ils savaient que leurs mers étaient infestées de bâtiments anglais, et que l'amiral Drake les menaçait d'une descente. Toute l'île était armée. Ils envoyèrent néanmoins deux caravelles vers la flotte; et dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes se changèrent en témoignages de joie.

Les Portugais de la flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étaient arrivées dans leur pays; mais leur situation les rendit beaucoup plus sensibles au récit de la guerre présente avec l'Angleterre; à la ruine de la grande flotte que l'Espagne avait envoyée contre l'Angleterre; à l'insulte récente que Lisbonne avait reçue des Anglais; en un mot, à tous les dangers qui menaçaient le reste de leur navigation, et dont ils n'étaient pas même exempts à

Tercère. On leur déclara que l'ordre du roi, pour tous les vaisseaux qui venaient des Indes orientales, était qu'ils demeurassent à l'ancre dans ce port. C'était un asile: mais combien d'exemples avaient appris qu'il n'était pas impénétrable aux Anglais! Le comte de Cumberland était alors à croiser entre les îles. Il s'était présenté plus d'une fois à l'entrée de la rade. On reconnut même que cette retraite n'était pas à l'abri des disgraces de la mer. Un vaisseau fort riche de Malakka y périt bientôt, malgré tous les secours. Cependant, comme le présent n'offrait point d'autre ressource, les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurèrent jusqu'au 12 d'août, que le comte de Cumberland ayant passé à la vue de l'île, parut s'en éloigner pour d'autres entreprises. La flotte profita de cet intervalle; et prenant pour sa sûreté quatre cents hommes des garnisons de Tercère, elle se remit en mer avec tant de bonheur, que dans l'espace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle aurait rencontré l'amiral Drake, qui vint se présenter devant Cascaës (1) avec quarante vaisseaux.

Mais tandis qu'elle était à Tercère, il s'était passé quantité d'événements que Linschoten prit soin de recueillir, à mesure qu'il en était informé. Le comte de Cumberland fit une descente à Sainte-Marie pour y prendre des rafraîchissements; et, malgré les assurances qu'il avait données de ses intentions, il y fut attaqué, blessé, et chassé par les habitants. Il fut reçu

(1) Dans la rade de Lisbonne.

plus civilement à Graciosa, où il ne s'était présenté qu'avec sept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fayal, il y trouva d'abord de la résistance; mais quelque démêlé qui survint dans cette île, entre les Espagnols et les Portugais, lui donna occasion d'y pénétrer. Il rasa le château jusqu'aux fondements, et détruisit plusieurs bâtiments espagnols qui étaient dans la rade. Le gouverneur de Tercère exerça des punitions rigoureuses sur les auteurs du démêlé qui avait favorisé la descente des Anglais. Il fit rebâtir le château, dans lequel il mit une garnison composée uniquement d'Espagnols; et les Portugais furent traités comme une nation à laquelle on prenait peu de confiance en Espagne.

Linschoten continue de raconter qu'il arriva au port de Tercère quatorze vaisseaux des Indes occidentales, chargés de cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, et d'autres marchandises précieuses. Cette flotte n'était que le reste de cinquante vaisseaux qui étaient partis de la Havane. Onze avaient été submergés, en sortant de ce port, par une tempête si furieuse, que le souvenir s'en conserve encore en Espagne; et les autres se trouvaient dispersés dans l'immense étendue des mers. Il en revint quelques-uns au port d'Angra (1), mais si maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la rade, sans qu'on pût rien sauver de sa cargaison, qui était estimée deux cent mille ducats. D'autres furent pris par les Anglais. Le corps de la flotte remit à la voile avec de

(1) Dans l'île de Tercère, sur la côte sud.

meilleures espérances; mais en approchant de la côte d'Espagne, elle tomba dans celle de l'amiral Drake qui en prit douze; de sorte que, d'un si grand nombre de vaisseaux, il n'en arriva que deux en Espagne.

Le comte de Cumberland paraissait souvent si proche de Tercère et de la rade même d'Angra, qu'on pouvait compter ses gens sur les ponts. Les Espagnols et les Portugais semblaient craindre de l'irriter par les moindres hostilités; et, ne se croyant point en sûreté dans le port, ils évitèrent avec une attention continuelle tout ce qui pouvait lui faire naître la résolution de les y forcer. Quel avantage les Anglais n'auraient-ils pas tiré de leur consternation, s'ils en avaient été mieux informés! Mais ils se figuraient au contraire que c'était pour eux-mêmes qu'ils avaient des périls à redouter; et parmi tant de vaisseaux ennemis, ils s'applaudissaient du courage qui leur faisait risquer d'être accablés par le nombre, pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvaient écartés ou maltraités par la mer. Cette erreur fut si favorable aux Espagnols, qu'elle servit à leur faire sauver quantité de richesses. Peu de jours après que le comte de Cumberland eut quitté Fayal, il arriva six vaisseaux des Indes, sous la conduite de dom Juan Dorives, qui y débarquèrent quatre millions en or et en argent. Ensuite, craignant le retour des Anglais, ils prirent le parti de se remettre en mer avec leurs trésors, et la fortune leur fit gagner heureusement San-Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange, que deux jours après le comte reparut à Fayal avec toute sa flotte.

Il arriva au port de Tercère deux grands vaisseaux, qui étaient l'amiral et le vice-amiral d'une flotte dispersée, tous deux chargés d'une prodigieuse quantité d'or et d'argent. Ils avaient été séparés de leur flotte par de si affreux orages, que, de leur propre aveu, ils avaient souhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglais, et d'y pouvoir racheter leur vie au prix de toutes leurs richesses. Le comte de Cumberland, qui n'avait point alors d'autre occupation que de croiser entre les îles, n'eut pas le bonheur de tomber sur une proie si riche. Après des peines incroyables, ils entrèrent dans le port d'Angra, où la crainte de ne pouvoir résister plus long-temps aux flots, si près même du rivage, leur fit prendre le parti de se soulager aussitôt de leur cargaison. Linschoten rend témoignage que le quai se trouva couvert de ce qu'il y avait de plus précieux au monde en or, en argent, en perles et en toutes sortes de pierreries. L'amiral, qui se nommait dom Alvaro Florès de Quinnes, était attaqué du mal de Naples; et les fatigues de la mer avaient achevé de ruiner son tempérament. Cette raison, autant que la crainte des Anglais, lui fit abandonner le dessein de continuer sa navigation. Il convint avec le gouverneur de Tercère d'envoyer les deux vaisseaux en Espagne, après y avoir fait quelques réparations, et de demander une escorte au roi pour y conduire le trésor. On mit deux cents soldats sur chaque bord, dans l'espérance que cette garde serait suffisante contre les Anglais; mais ils étaient menacés par d'autres ennemis. L'amiral s'ouvrit en pleine mer, et fut submergé sans qu'il pût s'en sauver un seul

homme. Le vice-amiral, après avoir été réduit à couper ses mâts, crut pouvoir se mettre à couvert du côté de Setuval; mais il se brisa contre des rochers, et de tout l'équipage il n'échappa que dix hommes pour aller porter la nouvelle de leur infortune.

Sept ou huit mois auparavant il était venu à Tercère un bâtiment anglais portant pavillon de France, dans la vue peut-être d'observer les forces de l'île, mais sous prétexte d'y demander des rafraîchissements. Soit artifice ou nécessité, il avait été reconnu et saisi par les habitants. L'équipage, qui n'était composé que de dix-huit ou vingt hommes, avait été condamné aux travaux pénibles; et l'habitude de les voir avait accoutumé les Espagnols et les Portugais de l'île à les traiter avec assez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étaient catholiques, s'étaient mariés à des Portugaises, sans que le gouverneur s'y fût opposé. Ils subsistaient du fruit de leur travail, lorsqu'on apprit à Tercère l'arrivée du comte de Cumberland avec une flotte anglaise. Les prisonniers, auxquels on ne refusait pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'île, trouvèrent le moyen de se saisir d'une barque de pêcheurs derrière certaines montagnes qui se nomment Brésil (1). L'industrie ne leur manqua point pour se faire des voiles. Ils se flattèrent de rencontrer quelque vaisseau anglais aux environs de l'île; et

(1) Aussi sur le Portulan, manuscrit de la bibliothèque de J. Vincent Pinelli, dont je suis possesseur, et qui est du commencement du quinzième siècle, ou de 1410, au plus tard, cette île Tercère porte le nom d'Ysola de Brazil. Il en est de même sur la grande carte collée sur bois de la Bibliothèque du Roi, et sur celle d'Andrea Bianco, de 1436.

dans cette espérance ils ne balancèrent point à se livrer aux vents : mais ils furent jetés malgré eux dans une des deux petites îles qui sont à la portée du canon de Tercère. Comme ils étaient partis avec peu de provisions, ils ne regardèrent point comme un malheur de se trouver dans un lieu rempli de chèvres et d'autres bestiaux que les habitants de Tercère y font élever. Ils en tuèrent plusieurs, sans que les bergers qui en ont la garde osassent leur demander qui ils étaient. Cependant le bruit de leur fuite s'étant bientôt répandu, on fit partir une caravelle armée pour les suivre. Plusieurs d'entre eux s'étaient écartés dans la petite île, lorsque ceux qui étaient demeurés au rivage aperçurent la caravelle. Ils n'attendirent point leurs compagnons pour recommencer à fuir; et la fortune leur fut si favorable, qu'ils joignirent enfin le comte de Cumberland. Il en était resté sept dans l'île, qui furent pris par les gens de la caravelle. Les trois maris étaient du nombre. Ils se trouvaient coupables et du crime de leur fuite, et de celui d'avoir trompé leurs femmes. Le gouverneur penchait d'abord à les envoyer au supplice; mais, après quelque délibération, il jugea que ce serait ouvrir la porte à des représailles dangereuses, et que les Anglais ne regarderaient pas comme un crime digne de mort la trahison d'un mari envers sa femme. D'un autre côté, ceux qui avaient rejoint le comte de Cumberland lui apprirent que leurs compagnons avaient été moins heureux dans leur fuite. Il s'en trouva un qui était parent d'un pilote du comte. C'était assez pour lui faire prendre la résolution de secourir ces malheureux. Il s'approcha de la rade

d'Angra, où il rencontra bientôt deux vaisseaux espagnols, qu'il prit après quelque résistance. Cette prise fut estimée trois cent mille ducats. Mais le comte, qui portait plus loin ses vues, garda sur son bord les deux capitaines espagnols avec leurs principaux officiers; et, faisant conduire civilement le reste de l'équipage à Tercère, il fit déclarer au gouverneur que s'il ne renvoyait pas sur-le-champ les prisonniers anglais, les siens allaient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produisit l'effet qu'il s'en était promis. Cependant il restait une difficulté qui semblait demander quelque exception. Le comte de Cumberland, à qui l'on renvoya d'abord les Anglais qui n'étaient pas mariés, apprit d'eux-mêmes la raison qui faisait retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du gouverneur; mais il exigea qu'on fît dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercère avec leurs femmes, ou de prendre leurs femmes avec eux sur la flotte anglaise. On s'attendait qu'ils prendraient le dernier de ces deux partis. Cependant, après avoir balancé entre le désir de revoir l'Angleterre, et l'établissement qu'ils avaient à Tercère, ils se déterminèrent à vivre sous la domination du roi d'Espagne.

Linschoten n'ayant point quitté Tercère, continua d'observer une variété d'événements qui se succédaient tous les jours. Il arriva au mois de janvier 1590 un vaisseau des Indes occidentales, avec la triste nouvelle qu'une flotte de cent vaisseaux, partie de Terra-Firma, avait été jetée par la tempête sur les côtes de la Floride, où quantité de bâtiments avaient

fait naufrage, avec la perte d'une infinité d'hommes et d'une immense quantité de richesses. Linschoten remarque que l'année 1589 fut extrêmement funeste à l'Espagne et au Portugal. De plus de deux cents vaisseaux qui partirent dans cet intervalle de la Nouvelle-Espagne, de Saint-Domingue, de la Havane, du cap Vert, du Brésil, de la Guinée, etc., pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux royaumes, il n'y en eût pas plus de quatorze ou quinze qui échappèrent à la fureur des flots ou aux armes de leurs ennemis.

Dans le cours du même mois, Linschoten vit arriver quinze vaisseaux de Séville, la plupart hollandais et anglais, qui avaient été arrêtés en Espagne. Ils étaient chargés de troupes et de munitions, pour escorter le trésor de l'amiral dom Alvaro Florès de Quinnes. Ce seigneur espagnol était retourné en Espagne, où il n'avait pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua, comme un effet extraordinaire de l'ascendant des passions sensuelles, qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de sa vie au commerce d'une femme qu'il aimait, quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cause de sa mort, ayant des preuves certaines qu'elle était atteinte avant lui du même mal. La flotte de Séville arrivait dans une saison où les vents sont si impétueux à Tercère, qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le port. Elle prit un petit bâtiment anglais, qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'aurait pas mérité une remarque particulière, si elle n'était devenue l'occasion d'un accident fort extraordinaire. Linschoten, qui en rapporte toutes les circonstances, laisse douter a quelle cause il doit être

attribué; mais les Espagnols ne manquèrent point de le mettre sur le compte de l'amour. Les Anglais qui avaient été pris dans le bâtiment étaient gardés sur leur propre bord. Tandis qu'ils y attendaient tranquillement la loi du vainqueur, un Espagnol monta parmi eux; et de huit qui se présentèrent à sa rencontre, il en poignarda six, avec un mouvement si prompt et si furieux, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître. Les deux autres, menacés du même sort, sans aucun moyen de l'éviter, s'embrassèrent étroitement, et se précipitèrent dans la mer. Une tragédie si sanglante ne causa pas moins d'horreur aux Espagnols qu'aux Anglais. Le meurtrier fut chargé de chaînes; et, dans l'étonnement de son crime, le gouverneur de Tercère résolut de l'envoyer au roi d'Espagne. Linschoten paraît persuadé qu'il n'avait conçu tant de haine contre les Anglais que sur le récit d'un de ses parents, qui avait eu quelque chose à souffrir de cette nation. Mais comme une raison si légère aurait manqué de vraisemblance, on prit soin, dans les informations qui furent envoyées à la cour d'Espagne, de supposer des outrages violents contre sa femme et sa sœur. Il s'obstina lui-même à ne pas découvrir la cause de sa fureur, sans qu'on s'aperçût néanmoins que sa raison fût altérée. Philippe II, qui régnait alors sur l'Espagne et le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Espagnol; et, n'ayant pu tirer le moindre éclaircissement de sa bouche, il prit le parti de l'envoyer en Angleterre, en faisant déclarer à la reine Élisabeth qu'il lui abandonnait la punition d'un crime auquel il ne pouvait imposer de juste châti-

ment, parce qu'il n'avait pu le pénétrer. Cependant, sur les instances de plusieurs personnes, il changea de résolution pour condamner le coupable à perdre la tête; et cette sentence même fut révoquée, à la prière de quelques prélats qui lui firent obtenir sa grace entière. Quoique ce trait semble ne point appartenir à l'histoire des voyages, il s'y trouve lié dans la suite par les plaintes que les Anglais firent retentir contre les Espagnols, pour justifier à leur tour les violences dont ils furent accusés. Hakluyt a cru même qu'il ne pouvait apporter trop de soin à vérifier que l'assassin n'avait eu que les reproches communs de la guerre à faire aux Anglais. Il traite d'impostures les informations qui supposaient de justes causes de haine, fondées sur l'amour conjugal ou sur l'amitié fraternelle. En effet, il serait surprenant que Linschoten, témoin oculaire de cette tragique aventure, en eût déguisé la source, s'il l'eût crue bien avérée. Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que, dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avait aucun rapport à la guerre, les Anglais n'en prirent pas droit de traiter leurs prisonniers avec plus de rigueur, et qu'ils se reposèrent de leur vengeance sur la justice du roi d'Espagne.

La flotte qui devait escorter les trésors de l'amiral Quinnes partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle se trouvait augmentée de quatre vaisseaux, et composée par conséquent de dix-neuf, auxquels il ne manquait ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent, plus favorable qu'elle ne se l'imaginait, la poussa vers Lisbonne, malgré l'art et

tous les efforts des pilotes. Ce changement de course lui fit éviter la rencontre d'une flotte anglaise de vingt vaisseaux qui l'attendait au cap de Saint-Vincent. Les richesses de l'amiral furent débarquées à Lisbonne et transportées par terre à Séville.

Le 7 d'août, l'île Tercère fut effrayée par la vue de ces mêmes vaisseaux anglais, qui, cherchant encore la flotte espagnole, s'étaient avancés jusqu'aux îles Açores. Ils étaient commandés par l'amiral Martin Frobisher, avec le double dessein d'ouvrir le passage aux marchands de leur nation, et de le fermer aux flottes d'Espagne. La situation et les forces de Tercère mettaient cette île assez à couvert; mais les autres, et surtout celle de Fayal, où l'amiral anglais s'adressa pour obtenir des provisions, furent menacées de toutes les horreurs de la guerre, pour avoir non-seulement rejeté la demande des Anglais, mais tiré sur leurs gens, et leur en avoir tué plusieurs. Cependant le gouvernement de Tercère y fit passer si heureusement du secours, que Frobisher remit à d'autres temps une vengeance douteuse, qui lui aurait fait interrompre sa commission.

On reçut avis le 30, à Tercère, qu'il était parti de Carumbo (ou Troin) une flotte de quatre-vingts voiles, qui devait aller faire une descente en Bretagne, pour secourir le parti de la ligue contre le roi de Navarre. Dans le même temps deux ourques des Pays-Bas rencontrèrent entre le Portugal et Tercère quatre vaisseaux anglais, qui les laissèrent passer sans leur nuire, mais de qui elles apprirent que l'amiral Drake, avec quarante vaisseaux de guerre, attendait la flotte de

Carumbo à l'entrée de la Manche. Ces deux nouvelles, arrivées presque ensemble à Tercère, y répandirent d'autant plus d'effroi, que si la flotte anglaise manquait les Espagnols, on ne douta point qu'elle ne vînt fondre sur les îles, pour ne pas retourner en Angleterre sans avoir tiré quelque fruit de sa course. Les côtes furent gardées et fortifiées avec de nouveaux soins.

Le 1^er^ de septembre, il arriva dans l'île de Saint-Michel un vaisseau portugais de Fernambouc au Brésil, qui raconta que l'amiral de la flotte portugaise des Indes orientales ayant manqué l'île de Sainte-Hélène, était venu mouiller au port de Fernambouc, malgré les défenses expresses de la cour d'Espagne. La raison qui faisait défendre d'entrer dans ce port, venait de la multitude de vers qui s'y attachaient aux vaisseaux. On craignait l'approche des bâtiments qui en étaient sortis, comme on craint celle des malades dans un temps de contagion. Le même vaisseau que l'amiral portugais, nommé Bernardin Ribero, ramena heureusement à Lisbonne, ayant entrepris l'année suivante de retourner aux Indes, périt dans un temps fort tranquille, sans qu'on pût se figurer d'autre cause de son malheur que les vers, qui l'avaient insensiblement consumé.

Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercère une caravelle de Corvo, chargée de cinquante hommes, qui étaient l'équipage d'un vaisseau espagnol des Indes occidentales, pris nouvellement par les Anglais. Ils avaient été mis à terre dans l'île de Corvo, parce que les flottes anglaises n'aimaient point à se charger

d'un si grand nombre de prisonniers. Mais ils étaient alors en si grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappait peu de vaisseaux espagnols ou portugais. La flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantième et jusqu'au quarante-deuxième degré. Le roi d'Espagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la flotte de la Havane attendît l'année suivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un si grand nombre de vaisseaux essuyaient dans un lieu où souvent toutes sortes de provisions manquaient pendant l'hiver, en forcèrent plusieurs de courir les hasards du voyage. La plupart tombèrent entre les mains des Anglais; et Linschoten assure que, pendant des jours entiers, on ne voyait arriver à Tercère que des Espagnols pris sur tant de bâtiments, dont les Anglais ne manquaient point de mettre l'équipage à terre dans quelqu'une des îles voisines. Ainsi l'Espagne perdait la meilleure partie de ses richesses par le peu de soin qu'elle prenait de les défendre; tandis que l'Angleterre, n'épargnant rien pour armer ses flottes, s'enrichissait doublement par le butin qu'elle enlevait à ses ennemis, et par la facilité qu'elle procurait à ses marchands pour exercer le commerce.

Linschoten était arrêté à Tercère par l'intérêt qu'il avait à la cargaison du vaisseau de Malakka, qui avait péri dans le port de cette île, en arrivant avec la flotte des Indes orientales. La cour de Madrid, dont on attendait les ordres sur cet événement, envoya dans une caravelle un officier qui arriva le 19, chargé des volontés du roi. Dans le même temps une flotte puis-

sante était partie de Carumbo pour venir attendre aux îles Açores les flottes espagnoles et portugaises des deux Indes, et pour les escorter jusqu'au Tage. Mais elle fut tellement dispersée par la tempête, qu'il n'en arriva que deux vaisseaux à Tercère. Ce fut cette nouvelle disgrace qui fit prendre à la cour d'Espagne le parti de faire demeurer ses marchands à la Havane jusqu'à l'année suivante. La cargaison du vaisseau de Malakka, qui devait revenir sous la même escorte, fut arrêtée à Tercère par la même raison, et Linschoten obligé par conséquent d'y passer l'hiver.

Le 23 d'octobre, on fut informé, par une caravelle arrivée de Portugal, que de cinq vaisseaux qui étaient partis au commencement de l'année pour les Indes orientales, quatre étaient revenus au port de Lisbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers; et que le cinquième, qui portait le vice-roi dom Mathias d'Albuquerque, avait essuyé toutes sortes de disgraces et de misères avant que d'arriver à Malakka. Suivant la relation qu'il envoya lui-même de son voyage, il perdit deux cent quatre-vingts hommes dans le cours de sa navigation. Linschoten raconte, sur le témoignage des Espagnols au milieu desquels il vivait, que ce seigneur ne s'était engagé dans cette infortune que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avait d'être dépouillé de son emploi, s'il retournait en Espagne avec les quatre autres vaisseaux, lui avait fait jurer qu'il arriverait aux Indes, ou qu'il périrait dans son bâtiment. Sa vanité n'était pas moins excessive. Avant que de quitter Lisbonne, il se fit peindre derrière la galerie de son vaisseau, avec son

bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adressait ces mots, en espagnol : Je veux te vaincre. Linschoten, qui l'avait connu dans l'Inde avant son élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, et les qualités les plus aimables de la société; mais il ajoute qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de vice-roi, qu'il changea de caractère, et que son orgueil le fit détester, même avant son départ de Lisbonne.

Le 20 de janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglais avaient pris un vaisseau envoyé au vice-roi des Indes orientales après le retour des quatre bâtiments qui l'avaient abandonné dans sa navigation. Cette prise avait fait une résistance proportionnée à sa richesse. Elle était chargée des plus précieuses marchandises de l'Europe, et de cinq cent mille ducats en espèces. Les Anglais l'avaient menée directement à Londres, d'où ils avaient renvoyé l'équipage à Lisbonne; et dans le chagrin d'une perte si considérable, le roi fit faire le procès au capitaine. Un autre vaisseau, chargé de poudre d'or, tomba dans la flotte anglaise, en revenant du château de Mina dans la Guinée. Deux bâtiments chargés de poivre eurent le même sort, et leur cargaison fut estimée cent soixante mille ducats. Des événements si favorables aux vues de l'Angleterre furent mêlés de quelques pertes; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Plusieurs vaisseaux de ses flottes, qui n'avaient pas cessé de croiser aux environs des îles Açores, se ressentirent de l'effroyable orage qui menaça toutes ces îles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de juillet par

un tremblement de terre, qui dura dans l'île de Saint-Michel jusqu'au 12 du mois suivant. Tercère et Fayal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paraissaient tourner. Mais ces affreuses secousses n'y recommencèrent que quatre fois, au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne cessèrent point un moment pendant plus de quinze jours. Les insulaires ayant abandonné leurs maisons, qui tombaient d'elles-mêmes à leurs yeux, passèrent tout ce temps exposés aux injures de l'air. Une ville entière, nommée Villa Franca, fut renversée jusqu'aux fondements, et la plupart de ses habitants écrasés sous ses ruines. Dans plusieurs endroits, les plaines s'élevèrent en collines; et dans d'autres, quelques montagnes s'aplanirent, ou changèrent de situation. Il sortit de la terre une source d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, et qui parut ensuite sécher tout d'un coup. L'air et la mer, encore plus agités, retentissaient d'un bruit qu'on aurait pris pour le mugissement d'une infinité de bêtes féroces. Plusieurs personnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de vaisseau, dans les ports mêmes, qui ne souffrît des atteintes dangereuses; et ceux qui étaient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des îles, furent encore plus maltraités. Les tremblements de terre sont fréquents aux Açores. Vingt ans auparavant, il en était arrivé un dans l'île de Saint-Michel, qui avait renversé une montagne fort haute.

Linschoten ajoute ici l'arrivée de la grande flotte d'Espagne, sous le commandement de l'amiral dom Alphonse de Bacan, et celle de milord Thomas Howard avec la flotte anglaise. Quoiqu'il y ait quelque

différence entre son récit et celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas d'en supprimer la moindre circonstance. Il me semble au contraire qu'un historien doit saisir une occasion de cette nature pour relever le prix de son travail, en faisant sentir à ses lecteurs combien la vérité est quelquefois difficile à démêler, dans l'opposition de deux témoignages qui paraissent porter sur les mêmes fondements.

Les Anglais, dit Linschoten, s'étaient flattés qu'une partie des richesses espagnoles passerait sur leur flotte. Cependant l'amiral Howard, voyant les forces de l'ennemi si supérieures aux siennes, donna ordre à tous ses vaisseaux de ne pas s'éloigner du sien; ce qui n'empêcha point le chevalier Richard Greenwill, qui commandait la Vengeance, de s'engager parmi les Espagnols. Il espérait que ses compagnons ne balanceraient point à le suivre. Mais l'amiral anglais disparut avec toute sa flotte, sans qu'on ait pu pénétrer la raison de cette retraite. Greenwill n'en soutint pas son entreprise avec moins d'audace. Son artillerie, qu'il fit jouer avec fureur, coula d'abord deux espagnols à fond, l'un de six cents tonneaux, qui était l'amiral des flibots, et l'autre de l'escadre basque. Il fut bientôt environné de sept ou huit vaisseaux qui s'avancèrent brusquement à l'abordage. L'attaque et la défense furent si animées, qu'il perdit cent hommes; mais il en tua plus de quatre cents. Enfin se trouvant accablé par le nombre, il reçut à la tête un coup de feu, dont il mourut peu de jours après.

Il fut porté vivant sur le Saint-Paul, qui était le vaisseau de dom Alphonse Bacan, amiral de la flotte d'Espagne. Sa blessure fut pansée par les chirurgiens espagnols, sans que dom Alphonse voulût le voir ni lui parler. Mais tous les capitaines et les gentilshommes de la flotte s'empressèrent de le visiter, en joignant à l'admiration de son courage toutes sortes de caresses et de consolations. Il les reçut avec une constance héroïque, aussi éloigné de l'affectation de fierté que d'aucune marque d'abattement; et, sentant que l'heure de sa mort approchait, il leur dit en espagnol : « Richard Greenwill est mon nom; je meurs » avec un cœur joyeux et tranquille, car je finis ma « vie comme il convient à un soldat, après avoir com- « battu pour ma reine, mon pays et ma religion. Mon « ame doit quitter ce corps avec joie, puisque je « laisse après elle l'honneur immortel d'avoir été un « brave soldat, qui ai fait mon devoir jusqu'au der- « nier soupir. »

Le chevalier Greenwill était un gentilhomme anglais, riche et de bonne maison, mais d'un caractère si martial et si hardi, qu'il avait offert volontairement ses services à la reine. Il s'était distingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avaient fait connaître et redouter de tout le monde; car il avait en même temps l'humeur difficile, et les Anglais mêmes avaient pour lui presque autant d'aversion que d'estime. Lorsqu'il s'était engagé dans la flotte espagnole, sa grande voile était prête; et son vaisseau, qui était un des meilleurs voiliers d'Angleterre, aurait pu s'échapper s'il y eût consenti; mais, voyant ses gens

disposés à suivre l'ordre de son amiral, il menaça de faire pendre quiconque oserait parler de fuite.

Les Anglais qui survécurent à leur défaite furent distribués sur la flotte espagnole, où ils devinrent l'occasion d'un nouveau combat entre les Portugais et les Basques, qui se disputaient l'honneur d'avoir été les premiers à l'abordage. Les uns avaient pris la première enseigne, les autres le pavillon; de part et d'autre, chacun s'attribuait la principale gloire. A la vérité, tous ceux qui avaient abordé le vaisseau de Greenwill portaient des marques honorables de leur courage, soit dans leurs blessures, soit dans le désordre de leurs bâtiments, dont plusieurs relâchèrent à Tercère pour se radouber. Linschoten eut la curiosité de se rendre à bord d'un vaisseau de Biscaye, monté par Bartandona, qui avait commandé l'escadre basque dans la flotte de 1588. Son bâtiment était fort gros, et du nombre de ceux que les Espagnols appelaient les douze Apôtres. Bartandona était alors à dîner avec le capitaine du vaisseau anglais, qui était assis près de lui en habits de velours noir. Il traita fort civilement Linschoten, et lui accorda même la permission d'emmener pour quelques jours le capitaine anglais dans la maison qu'il avait à Tercère. Le gouverneur de l'île invita cet illustre captif à dîner, et lui rendit toutes sortes d'honneurs. Linschoten reçut aussi chez lui le pilote du vaisseau de Greenwill, qui n'avait pas moins de dix ou douze blessures. Le capitaine lui laissa une lettre qui contenait le récit de l'action, et qu'il le pria de faire remettre au grand

amiral d'Angleterre. Il fut conduit ensuite à Lisbonne, où il fut traité avec honneur, et de là renvoyé sous escorte en Angleterre, avec le reste des prisonniers.

La flotte d'Espagne demeura sur ses ancres à Corvo, pour donner le temps à quantité d'autres vaisseaux espagnols et portugais de se rassembler autour d'elle. En y comprenant les vaisseaux de l'Inde, elle se trouva composée à la fin de cent quarante bâtiments; mais lorsqu'elle se disposait à mettre à la voile, il s'éleva une tempête si furieuse, que les habitants des îles ne se souvenaient point d'en avoir jamais vu de semblable. Quoique leurs montagnes soient si hautes qu'elles causent de l'étonnement, la mer lança ses flots jusqu'au sommet, et quantité de poissons y demeurèrent. Ce terrible orage dura sept ou huit jours sans un moment d'interruption. Sur les seules côtes de Tercère, il périt douze vaisseaux. Linschoten, qui était témoin de ce triste spectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours on fut occupé à pêcher les cadavres que les flots portaient continuellement sur le rivage. La Vengeance, ce glorieux vaisseau du vice-amiral Greenwill, fut un de ceux qui se brisèrent en mille pièces contre les rochers. Il fut submergé tout d'un coup, avec soixante Espagnols qu'il avait à bord, et quelques prisonniers anglais, dont un seul eut le bonheur de se sauver, mais avec tant de contusions et de meurtrissures, qu'ayant demandé en arrivant les secours de la religion catholique, il mourut presque aussitôt. La Vengeance avait un grand nombre de beaux canons de

fonte, que les Indiens ne désespéraient pas de pêcher l'été suivant.

Entre plusieurs bâtiments hollandais qui avaient été arrêtés dans les ports d'Espagne pour le service de cette couronne, il y avait un flibot de six cents tonneaux, sur lequel on avait embarqué cent soldats espagnols, qui faisaient environ cent quarante hommes avec l'équipage hollandais. Le pilote, qui se nommait Cornelius Marlinson, de Schidam en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la tempête, se trouva poussé à la vue de Tercère, et le capitaine espagnol croyant que sa sûreté consistait à gagner la rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le pilote lui représenta-t-il que c'était se perdre sans ressource; il n'en reçut que des instances et des menaces injurieuses. Ce bon vieillard appela son fils, qui était un jeune homme de vingt ans. « Sauve-toi, lui dit-il en l'em» brassant, et ne pense point à moi, dont la vie ne » mérite plus d'être conservée. » Ensuite, obéissant au capitaine, il tourna vers la rade, tandis qu'un grand nombre d'habitants, qui étaient au long des côtes, préparaient des cordes soutenues avec du liège, pour les présenter aux malheureux qu'ils s'attendaient à voir bientôt lutter contre les flots. En effet, le vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs, qu'il se brisa d'un seul coup, sans qu'il restât deux planches unies. De cent quarante hommes, il ne s'en sauva que quatorze, entre lesquels était le fils du pilote hollandais. Ceux que les flots jetèrent sur le rivage, ou qui furent

pêchés après la tempête, avaient la tête, les bras et les jambes brisées ou disloquées.

Dans les autres îles la perte ne fut pas moindre qu'à Tercère. Il périt deux vaisseaux à Saint-George, deux à Pico, trois à Graciosa. Les flots d'ailleurs apportèrent les débris de quantité d'autres bâtiments qui avaient fait naufrage en pleine mer, soit en se brisant l'un contre l'autre, soit en s'ouvrant d'eux-mêmes après avoir été fracassés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette manière à la vue de l'île Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des matelots, sans en pouvoir sauver un seul. La plupart des autres errèrent assez long-temps sans mâts, avec des peines qui ne peuvent être exprimées; et, d'une si grande flotte, on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les ports d'Espagne.

CHAPITRE XVII.

Premier voyage des Anglais à Mozambique, à Zanzibar et aux Indes orientales, sous le capitaine Jacques Lancaster, en 1591.

Ce fut dans cette situation de la marine d'Espagne et de Portugal, que les Anglais crurent s'être ouvert un passage assez libre aux Indes orientales, et qu'après avoir fait tant de dépenses et d'efforts pour diminuer

les obstacles, ils jugèrent que le temps était venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point si ce voyage se fit au nom d'une compagnie, ou sur un ordre de la cour, ou par le seul mouvement et aux frais des trois capitaines qui commandèrent les trois vaisseaux dont la flotte anglaise était composée. Ils se nommaient George Raymond, Abraham Kendal, et James, c'est-à-dire Jacques Lancaster. Les noms des trois bâtiments étaient, la Pénélope, le Royal-Marchand, et l'Édouard Bonaventure. Quoique le capitaine Raymond fût parti avec la qualité d'amiral, son vaisseau ayant disparu dans le cours du voyage, sans qu'on ait jamais su quel fut son sort, l'honneur d'avoir exécuté une si grande entreprise est resté au capitaine Lancaster; et c'est d'après le récit que son lieutenant en a fait à Richard Hakluyt, que celui-ci en a écrit la relation (1).

La flotte étant sortie du port de Plymouth le 10 avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle se trouva le 2 de mai à la hauteur du cap Blanc. Le 5 elle passa le tropique du Cancer, et le 8 elle était à la hauteur du cap Vert. Un vent nord-est qui ne l'abandonna point, jusqu'au 13, la mit à huit degrés de l'équateur; ensuite un vent contraire la retarda jusqu'au 6 de juin : enfin elle passa la ligne; mais ce ne fut qu'après s'être saisie d'une caravelle portugaise qui allait de Lisbonne au Brésil, chargée de soixante tonneaux de vin, d'huile, de capres, et de pois. La prise d'un vaisseau chargé d'or aurait été moins agréable aux Anglais. Ils avaient

(1) Hakluyt, vol. II, part. II, p. 102.

commencé à se ressentir des incommodités du climat, dont les qualités sont extrêmement dangereuses dans cette saison, entre le huitième degré de latitude du nord et l'équateur. La plus grande partie des trois équipages était attaquée de diverses maladies.

Après avoir passé la ligne, ils continuèrent d'avoir le vent à l'est-sud-est, et presque toujours si violent, qu'il les poussa vers le Brésil, jusqu'à cent lieues des côtes. Enfin, lorsqu'ils furent arrivés au vingt-sixième degré de latitude du sud, le vent changea au nord. Là, ils jugèrent que le cap de Bonne-Espérance était est-quart-sud, à la distance d'entre neuf cents et mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Le 28 de juillet ils arrivèrent à la vue du cap, et jusqu'au 31 ils luttèrent contre des vents contraires, dans l'espérance de le pouvoir doubler, pour gagner, soixante-dix lieues plus loin, l'aguada de San-Blaz, où ils se flattaient de trouver des rafraîchissements; mais la langueur qui était répandue sur les trois vaisseaux les força de chercher un lieu moins éloigné. Ils s'approchèrent de la côte au nord du cap; et, suivant le rivage, ils trouvèrent l'aguada de Saldanha, baie fort commode, qui présente une île à son entrée. Ils y jetèrent l'ancre le 1er d'août, et l'empressement des sains et des malades fut égal à débarquer.

Il se présenta d'abord quelques sauvages fort noirs et fort farouches, qui se retirèrent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres, et les Anglais ne trouvèrent pour rafraîchis-

sements que des grues et des oies, dont ils tuèrent plusieurs à coups de fusil. Ils ne virent pas non plus d'autre poisson que des moules et diverses espèces de coquillages, qu'ils ramassaient sans peine au long des rocs. L'amiral résolut enfin de gagner l'île avec sa pinasse. Il y trouva des pangouins et des veaux marins, dont il rapporta une provision fort abondante; et les chaloupes, qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les chasseurs se saisirent d'un nègre, qu'ils forcèrent de pénétrer avec eux dans le pays, en lui faisant connaître par leurs signes qu'ils avaient besoin de bestiaux. Ils marchèrent inutilement; et n'ayant rencontré aucun autre sauvage, ils renvoyèrent celui qu'ils avaient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de caresses et quelques présents. Cette conduite leur réussit. Trente ou quarante nègres parurent bientôt, avec quarante jeunes bœufs et autant d'agneaux, dont ils donnèrent une partie pour quelques ustensiles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une génisse et un agneau le même prix. Les bœufs de ce canton sont fort gros et fort charnus, mais ils n'en sont pas moins maigres. Le mouton, au contraire, y est assez gras. Il a sur le dos du poil au lieu de laine, et la queue extrêmement grosse, comme les moutons de Syrie. Le capitaine Lancaster tua un animal sauvage, qui se nomme antilope (1), de la grandeur d'un jeune poulain, et semblable au daim pour la couleur et la taille. Les Anglais virent un grand nombre d'autres bêtes qui

(1) Autrement gazelle.

leur étaient inconnues; mais les singes, dont l'abondance et la grosseur les étonna, servirent beaucoup à les amuser, par les difficultés autant que par l'agrément de cette chasse.

Dans l'état où les maladies réduisaient les équipages, on crut qu'il valait mieux se borner à deux vaisseaux bien remplis, que d'en conserver trois sans le nombre nécessaire de matelots. De deux cent quarante hommes que le mal avait épargnés, on en mit cent un dans l'amiral, et quatre-vingt-dix dans l'Édouard. Le reste, dont la santé commençait à s'altérer, fut renvoyé en Angleterre dans le Royal-Marchand. C'était le scorbut qui causait les plus grands ravages; les soldats n'étant point accoutumés à la mer, en étaient presque tous attaqués. Les matelots s'en défendaient mieux, ou du moins guérissaient plus promptement lorsqu'ils pouvaient trouver des viandes fraîches; ce qui fait juger à l'auteur qu'ils s'en garantiraient entièrement, si la nourriture était meilleure sur les vaisseaux.

Six jours après le départ du Royal-Marchand, les deux autres vaisseaux quittèrent la baie de Saldanha, et doublèrent promptement le cap de Bonne-Espérance. Mais en arrivant, le 14 de septembre, au cap des Courants, ils furent surpris d'une furieuse tempête avec des tourbillons si violents, que l'amiral fut séparé de l'Édouard. Jamais on n'a eu d'autre nouvelle de son sort. Lancaster, qui demeurait avec son seul vaisseau, fit long-temps des recherches inutiles. Il essuya lui-même toutes les fureurs de la mer, et des coups de tonnerre si terribles, qu'ils lui tuèrent quatre

hommes, et n'en laissèrent aucun sans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée comme si l'on eût pris plaisir à leur tordre le cou. D'autres eurent les bras et les jambes meurtries. Plusieurs furent atteints à la poitrine, et vomirent le sang pendant deux jours. Quelques-uns, après avoir été renversés par terre sans mouvement et sans connaissance, ne revinrent de cet état que pour souffrir long-temps de vives douleurs, qui parcouraient successivement tous leurs membres. Le grand mât fut comme rongé dans quelques endroits; et dans d'autres, il s'en détacha plusieurs parties. Des broches de fer qui étaient enfoncées de dix pieds dans le bois furent fondues, et coulèrent sans brûler les parties de bois voisines.

La mer étant devenue plus tranquille, Lancaster continua sa navigation au nord-est, et tomba quelques jours après à l'extrémité nord-ouest de l'île Saint-Laurent (1). Il ne s'en croyait point si proche; et ce fut par hasard qu'un de ses gens découvrit pendant la nuit, à la clarté de la lune, une blancheur extraordinaire, qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui se brisaient contre les rochers de l'île. On évita heureusement le danger. Dans une mer encore ignorée des Anglais on passa de même près de Mozambique sans s'en être aperçu, et l'on alla tomber, deux lieues au-dessus, dans une baie nommée Quitangone (2),

(1) Madagascar.

(2) La baie et l'île de Quitangone sont immédiatement au nord de la baie de Mozambique, vers quinze degrés de latitude sud. Sur la mappe-

où l'on prit trois ou quatre barques du pays, qui s'appellent pangaies. Elles étaient chargées de millet, de poules, de canards; et les nègres avaient parmi eux un jeune Portugais qui conduisait cette provision à Mozambique. Lancaster profita de cette rencontre comme d'une faveur du ciel; et remettant à la voile aussitôt, il ne fut pas long-temps à gagner l'île de Comore, qui est à cent lieues de la même baie au nord-est de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Maures, et l'île lui parut extrêmement peuplée. Seize hommes, qu'il y envoya dans sa chaloupe, obtinrent la liberté de prendre tranquillement de l'eau. Le roi de l'île lui fit demander celle de se rendre sur son bord, et y vint accompagné de plusieurs Maures d'une belle taille; il portait une robe de satin cramoisi. Les Anglais le traitèrent civilement; et le jeune Portugais qu'ils avaient pris leur servant d'interprète, ils eurent avec lui une longue conférence sur l'état de son pays, et sur la nature de ses marchandises. Mais ces apparences d'amitié couvraient un noir dessein de la part des Maures. Un officier anglais nommé Mace, prenant confiance aux offres du roi, descendit au rivage avec trente hommes, contre le sentiment de Lancaster. A peine eut-il fait cent pas sur la terre, qu'une troupe de barbares fondant sur eux avec toutes sortes d'armes, les tuèrent à la vue du vaisseau, d'où l'on ne pouvait leur donner aucun secours, et sous les yeux mêmes du roi, qui semblait

monde de Gardner le nom de cette position est defiguré en celui de Quintang.

n'être retourné à terre que pour autoriser cette perfidie par sa présence.

Les Anglais partirent, avec la douleur de ne pouvoir se venger d'un si cruel outrage, mais bien instruits de la défiance qu'ils devaient garder sans cesse avec les Maures. Ils se dirigèrent, le 7 de septembre, vers Zanzibar, où ils arrivèrent bientôt, avec la précaution de relâcher à quelque distance du port. Ils avaient perdu leur chaloupe à Comore. Quelques planches, qu'ils avaient sur le vaisseau, servirent à réparer cette perte. Le port de Zanzibar ne présentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croisèrent sur cette côte pendant plus d'un mois, en donnant la chasse à toutes les barques ou les pangaies qu'ils pouvaient découvrir. Ils se trouvèrent ainsi dans l'abondance de toutes sortes de provisions, sans s'exposer au risque de les chercher dans l'intérieur du pays. Mais ils virent un jour sortir du port une barque portugaise, de laquelle il se détacha un Maure dans un canot, avec une lettre pour le capitaine anglais. Elle venait de quelques Portugais qui avaient un petit comptoir dans cette ville. Ils demandaient de quelle nation était le vaisseau qui s'arrêtait si près d'eux sans leur donner aucun avis de son arrivée, et quelles étaient ses intentions. Lancaster répondit qu'il était Anglais, ami de leur roi dom Antoine, et chargé de sa part d'une commission dans les Indes. La barque rentra dans le port après cette réponse, et l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on se saisit d'une pangaie chargée de Maures qui accompagnaient un de leurs prêtres. Lancaster le traita civilement. Cette

conduite fut si agréable au roi de la nation, qu'il fit offrir aux Anglais des témoignages de sa reconnaissance. Ils acceptèrent des vivres pour deux mois; mais ils prirent le parti, dans cet intervalle, de garder le prêtre à bord, en continuant de lui faire les mêmes caresses. Les Maures, qu'ils virent alors plus familièrement, leur racontèrent que les Portugais du comptoir n'avaient rien épargné pour leur inspirer d'affreuses idées de la nation anglaise. Ils avaient représenté l'équipage du vaisseau comme une troupe de monstres qui ne se nourrissaient que de chair humaine, et qui s'étaient approchés de la côte pour dévorer les habitants. Lancaster comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la ville, ils voulaient seulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce.

Le port de Zanzibar peut recevoir des bâtiments de cinq cents tonneaux, et les mettre à couvert de toutes sortes de dangers. Il se trouve d'excellente eau sur la côte, avec une grande abondance de bestiaux, de volaille, de poissons et de fruits. L'auteur recommande aux Anglais qui doivent faire le même voyage après lui, de relâcher dans un lieu si commode, mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le vaisseau était à l'ancre, et qu'on se contentait d'envoyer la chaloupe pour visiter les baies voisines, l'inspecteur portugais des côtes depuis Mélinde jusqu'à Mozambique s'approcha furtivement dans une frégate de dix tonneaux, et chercha l'occasion d'enlever leur chaloupe aux Anglais. Lancaster reçut cet avis d'un Maure que le roi de Zanzibar envoya plusieurs fois visiter son prêtre. Cependant il paraît assez dou-

teux si l'artifice n'était pas du côté même des Maures, qui se flattaient peut-être de contenir les Anglais par de fausses informations. Lancaster ne pouvant approfondir ce soupçon, parce que ses forces ne lui permettaient pas de chercher querelle aux Portugais, se contenta de retenir, avec le prêtre du roi, les principaux Maures qui tombèrent entre ses mains, et de les traiter avec assez de civilité pour mettre le roi et toute la nation dans ses intérêts.

Il obtint si parfaitement leur confiance, que, malgré la jalousie des facteurs portugais, les habitants de la côte lui apportèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne le payât de quelques marchandises de l'Europe; et leur faisant espérer beaucoup plus qu'il n'était en état de leur offrir, il les mit dans la disposition de voir descendre parmi eux les Anglais, et de leur laisser prendre quelque connaissance du pays. Lancaster ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, et des bestiaux en fort grand nombre; mais nulle industrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être sans or, à si peu de distance de plusieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Maures dans une espèce de ville nommée Paraygone, où les maisons sont de fort belles pierres, mais sans aucune liaison de chaux ou de ciment. Les habitants ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, et de les joindre si parfaitement qu'elles ne paraissent composer qu'une seule masse. Dans la même ville, Lancaster fut abordé

par une femme portugaise, qui s'y était retirée pour fuir son mari, qui était un des facteurs de Zanzibar. Les Maures semblaient l'avoir prise sous leur protection. Elle versa des larmes en parlant au capitaine anglais; et, quoiqu'il ne pût entendre parfaitement ses plaintes, il comprit qu'elle lui demandait en grace d'être reçue sur son bord. L'impatience qu'il eut d'être assez instruit pour juger si elle méritait ses services, lui fit renvoyer au vaisseau deux de ses gens, qui amenèrent l'interprète portugais. Elle parut charmée de voir un homme de sa nation sans en avoir rien à redouter. Son malheur consistait à se trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçait indifféremment sur la première Indienne qui piquait ses désirs. Elle avait souffert ce déréglement pendant plus de six mois; mais, suivant le témoignage qu'elle rendait d'elle-même, elle avait cru pouvoir chercher de la consolation dans les complaisances de quelques Maures qui l'avaient dédommagée de l'indifférence de son mari. La jalousie n'en avait pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne possédait plus. Elle avait été forcée, pour en éviter des effets sanglants, de fuir avec un Maure dont elle avait reconnu la probité. Le roi de Zanzibar avait favorisé sa fuite. Elle attendait l'arrivée de quelque flotte portugaise pour demander justice à l'amiral; et, dans l'impatience du retardement, elle voulait devoir sa liberté aux Anglais. Lancaster comprit qu'elle avait eu pour un Maure quelque faiblesse dont son mari l'avait voulu punir. Il ne refusa point de la recevoir sur son vaisseau; mais il lui demanda si elle ne désirait cette fa-

veur que pour elle-même. L'interprète, qui avait rendu jusqu'alors cet entretien, sans pénétrer au-delà des apparences, oüvrit les yeux à cette question. Non-seulement il assura le capitaine que ses conjectures étaient justes, mais il le supplia, pour l'honneur de sa nation, de ne pas recevoir une misérable qui avait été capable d'un si infame libertinage. Lancaster ignorait la langue portugaise. Il n'employait avec l'interprète qu'un langage mêlé d'anglais et d'espagnol, qui pouvait à peine lui faire exprimer la moitié de ses idées. Mais lorsqu'il crut reconnaître à ses instances qu'il était mal disposé pour cette malheureuse femme, il s'efforça de la consoler par ses signes et par les marques de compassion qu'il fit éclater dans ses yeux. Enfin l'ayant conduite à bord, sans écarter un Maure d'assez belle taille, qui ne cessa point de la suivre, il déclara brusquement à l'interprète qu'il était résolu de la secourir. Outre la pitié qui l'intéressait pour elle, il comprit qu'à mesure qu'il se ferait mieux entendre de cette femme, il pourrait se la rendre utile par l'ascendant qu'elle paraissait conserver sur son Maure, et que de l'un ou de l'autre il tirerait divers avantages dans les occasions de voir des Portugais ou des Indiens. Le Maure la suivit jusqu'au vaisseau, où elle s'était laissé conduire avec joie. Elle paraissait s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques discours que les Anglais ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut supporter son départ avec beaucoup de tranquillité. L'interprète, charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balança plus à lui rendre toutes sortes de services.

On est embarrassé dans cette narration à deviner ce qui pouvait arrêter si long-temps Lancaster sur la côte de Zanzibar. Cependant il se disposait à lever l'ancre, lorsqu'une barque sortie du port lui apporta une lettre dont il eut peine à comprendre le sens même avec le secours de son interprète. Elle était du mari de la Portugaise, qui était déjà informé de la résolution de sa femme, et qui s'étendait beaucoup sur le sujet de leurs plaintes mutuelles; mais il finissait d'une manière plus intelligible, en priant le capitaine de lui faire présent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, et de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut si légère aux Anglais, pour un homme qui semblait leur abandonner sa femme, que Lancaster lui envoya le double de ce qu'il demandait; mais il retint un des nègres de la barque, qui, en s'ouvrant à l'interprète portugais, avait paru connaître diverses contrées de l'Inde, où il se vantait d'avoir fait plusieurs voyages. On apprit de lui qu'il était entré depuis peu dans le port de Zanzibar une barque de trente tonneaux, que les Maures appellent junko, venue de Goa, avec sa cargaison de poivre pour le comptoir portugais. Lancaster, en quittant cette côte, renvoya au roi le prêtre et quelques Maures qui lui avaient servi d'ôtages jusqu'au jour de son départ.

Il remit à la voile le 15 de février, dans le dessein de gagner le cap de Comprin, mais d'éviter les vaisseaux qui revenaient, dans cette saison, de Ceylan, de Saint-Thomas, de Bengale, de Pegou, de Malakka, des Moluques, de la Chine et du Japon. Les courants

l'éloignèrent beaucoup de ses vues, en le poussant jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. Il reprit à l'est lorsqu'il se fut aperçu de son erreur; mais il fut encore repoussé vers le nord, à quatre-vingts lieues de l'île de Socotra. Cependant les provisions ne lui manquèrent point, parce qu'il trouva toujours quantité de dauphins, de bonites, et de poissons volants. Se voyant si loin hors de sa course, et la saison étant si avancée, il se déterminait à relâcher dans quelque port de la mer Rouge ou à Socotra, lorsque le vent devint tout d'un coup si favorable, qu'il fut porté directement vers le cap de Comorin. Avant que de le doubler, il se proposa de toucher à quelqu'une des îles Mamales (1), qui sont au douzième degré de latitude du nord, et qui fournissent des provisions; mais il les manqua par la faute de son pilote. La veille du jour qu'il espérait d'y arriver, le vent tourna au sud-ouest, ce qui lui fit changer sa course; et, le voyant tourner de plus en plus au sud, il craignit de ne pouvoir doubler le cap, et d'être jeté avec beaucoup de danger sur la côte de l'Inde, parce que la saison de l'hiver et les mousons d'ouest, qui durent sur cette côte jusqu'au mois d'août, étaient déjà arrivés. Cependant il passa heureusement le cap au mois de mai.

Il ne paraît pas que le capitaine Lancaster se fût proposé d'autre but que de traverser ces mers pour en porter la connaissance en Angleterre, ou peut-être

(1) Par ce nom sont désignées les Laccdives : au sud de ce groupe d'îles le bras de mer qui les sépare des Maldives est connu des marins sous le nom de canal Mamala. Voyez la mappemonde de Gardner.

pour s'attribuer la gloire d'être le premier Anglais qui les eût parcourues. Du moins l'auteur de la relation ne lui suppose nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le cap de Comorin, il dirigea ses voiles vers les îles de Nicobar, qui sont au nord et sud de la partie occidentale de Sumatra, à sept degrés de latitude septentrionale. Avec un vent des plus favorables, il y arriva le sixième jour; mais pour n'avoir pas bien observé l'étoile du sud, il tomba le 1er de juin au midi de ces îles, à la vue de celles de Gomez-Poulo (1). Ayant continué sa course au nord-est de celle-ci, il fut surpris par un calme qui dura deux ou trois jours, et pendant lequel il ne suivit que les courants jusqu'à deux lieues de la côte de Sumatra. L'hiver commençait, et de jour en jour le temps devenait plus incommode. Il tourna vers les îles Pinaou (2), où il arriva au commencement de juin. Le lieu qu'il choisit pour jeter l'ancre fut une grande rade au sixième degré trente minutes du nord, à cinq lieues de la côte de Malakka. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hiver et de débarquer ses gens, qui étaient presque tous malades. Il lui en mourut vingt-six; de sorte qu'en partant de l'île, son équipage se réduisait à trente-trois hommes, dont il n'y en avait pas vingt-deux qui fussent propres au travail. Les rafraîchissements qu'ils trouvèrent dans un lieu si désert,

(1) L'auteur de la relation apprend au lecteur que Poulo, en malais, signifie île.

(2) C'est l'île Pinam ou Pinang, actuellement Prince of Wales island, ou île du Prince de Galles par les Anglais, qui y ont formé un établissement.

ne furent point capables de les rétablir : c'étaient des huîtres et d'autres coquillages, avec une quantité de poissons qu'ils ne pêchaient point sans peine. L'île d'ailleurs est assez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle est couverte. Ils sont d'une hauteur prodigieuse, et si droits, qu'il n'y en a presque point qui ne puisse servir de mât.

A la fin de l'hiver, c'est-à-dire vers celle du mois d'août, les Anglais partirent après avoir employé une partie du temps à radouber leur vaisseau. Ils voulaient chercher un lieu plus commode pour se remettre des fatigues même de leur repos. Ils traversèrent jusqu'à la côte de Malakka, et le jour suivant ils mouillèrent dans une baie, sur un fond de six brasses, à deux lieues du rivage. Le capitaine, accompagné de son lieutenant et de quelques autres, prit terre dans la chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques habitants, et voyant des feux allumés, ils s'en approchèrent avec beaucoup d'assurance; mais ils n'aperçurent aucune créature animée, à la réserve d'une espèce d'oiseaux de mer qui s'appelle oxbird (oiseau-bœuf), et qui est fort privée. Ils en tuèrent huit douzaines. Étant retournés le soir au vaisseau, ils virent le lendemain un canot chargé de seize Indiens nus, qui tournèrent quelque temps autour d'eux, mais sans vouloir s'approcher. Cependant le lieutenant du vaisseau les suivit jusqu'à terre dans la chaloupe; et s'étant mêlé sans crainte avec eux, il les engagea par ses caresses à lui promettre des vivres. Le jour suivant, Lancaster découvrit trois bâtimens de soixante

ou soixante-dix tonneaux, à l'un desquels il donna la chasse avec sa seule chaloupe. Il le prit enfin, et trouvant, par le témoignage d'un boulanger portugais, qui était à bord, que la cargaison appartenait à des jésuites établis dans cette contrée, il s'en mit en possession; mais il cessa de poursuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étaient à quelques marchands de Pégou. Le Portugais lui dit qu'à peu de distance il y avait une ville nommée Martaban, qui était le principal port de la grande ville de Pégou. C'était l'avertir que ce lieu n'était pas sûr pour des Anglais; et leur crainte augmenta la nuit suivante, lorsqu'ils se furent aperçus que les matelots indiens s'étaient dérobés dans leurs canots. Cependant Lancaster fit transporter leur cargaison sur son vaisseau, et passa le reste du jour dans la même baie. Il vit le soir un autre bâtiment de Pégou, chargé de poivre; mais loin de l'arrêter, il affecta de faire toutes sortes de civilités aux matelots.

Les Anglais ayant trouvé sur leur prise de quoi rétablir un peu leurs forces, ne pensèrent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de septembre pour gagner les détroits; et, sans être trop sûrs de leur course, ils arrivèrent aux îles de Sambilam (1), à quarante-cinq lieues au nord de la ville de Malakka. C'est un lieu où passent nécessairement tous les vaisseaux portugais qui vont de Goa et de Saint-Thomas aux Moluques, à la Chine

(1) Les îles Sambilam de Lancaster sont la grande et la petite île Nicobar, dans l'archipel de ce nom. Le grande Sambilang et la petite Sambilang sont sur plusieurs cartes.

et au Japon. Aussi Lancaster ne s'en approcha-t-il point sans précautions. Après avoir croisé pendant cinq jours aux environs des îles, il découvrit un bâtiment de deux cent cinquante tonneaux, qui paraissait fort chargé, mais aussi mal pourvu d'armes que de matelots. Il ne balança point à l'attaquer; et la facilité qu'il eut à le prendre, justifia l'opinion qu'il s'en était formée. C'était un portugais chargé de riz pour Malakka. Il venait de Nagpatala, port de l'Inde, vis-à-vis Ceylan. Les Portugais, accoutumés à voyager sans obstacles dans ces mers, négligeaient alors toutes sortes de précautions pour leur défense. Lancaster fit passer l'équipage sur son bord, et le remplaça par sept Anglais, pour garder sa prise pendant la nuit. Le lendemain, s'étant accommodé de tout ce qui pouvait convenir à ses besoins, il remit les Portugais dans leur vaisseau, à la réserve du pilote, qu'il garda, avec quatre Maures, et les fit échouer sur le rivage. Dans les ténèbres, il arriva un autre bâtiment portugais de quatre cents tonneaux, qui jeta l'ancre inconsidérément à fort peu de distance de la prise. Les Anglais, l'ayant découvert, attendaient le jour, dans l'espérance de s'en saisir aussi facilement. Mais il les aperçut de son côté; et, levant l'ancre aussitôt, il s'éloigna si promptement, que l'Édouard, appesanti comme il était par quantité de réparations informes, ne put faire assez de diligence pour le joindre.

L'ancrage est si bon, à trois ou quatre lieues des îles, qu'après avoir croisé pendant tout le jour, Lancaster revenait mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'octobre, entre onze heures et minuit, il y arriva

un vaisseau de Malakka, d'environ sept cents tonneaux, qui jeta l'ancre si proche des Anglais, qu'ils entendaient le bruit des voix et de la manœuvre. A toutes sortes de hasards, ils se disposèrent à l'attaquer ; et, lorsqu'ils se furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyèrent leur chaloupe avec dix hommes pour avertir le capitaine du péril auquel il était exposé, s'il balançait à se rendre. La frayeur produisit tout l'effet que Lancaster en avait espéré. Le capitaine s'offrit à passer sur le bord anglais. Il y confirma ce qu'il avait promis en quittant le sien ; mais, ayant reconnu que si l'artillerie anglaise était capable de le couler à fond, il n'y avait point assez de monde sur le vaisseau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à son bâtiment, sous prétexte que ses gens feraient difficulté de se rendre sans combat, s'ils n'en recevaient l'ordre de sa bouche. Lancaster y consentit d'autant plus facilement, qu'à la distance où il était, le bâtiment portugais ne pouvait lui échapper. Cependant aussitôt que le capitaine fut retourné à son bord, les Portugais, au nombre de plus de deux cent cinquante, tant hommes que femmes et enfants, profitèrent du reste de la nuit pour descendre dans deux grandes chaloupes, avec ce qu'ils avaient apparemment de plus précieux, et gagnèrent heureusement le rivage. Ils avaient eu soin de lier les dix Anglais qui avaient reconduit le capitaine ; de sorte qu'à la pointe du jour, lorsque Lancaster, inquiet de leur retardement, pensait à faire jouer son artillerie, il les aperçut qui l'appelaient à leur secours par des signes. Il ne restait plus à

bord qu'un vieux Portugais, si malade qu'il n'avait pu suivre les autres, et qui s'empressa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglais, pour se faire auprès d'eux un mérite de ce service. Lancaster trouva sur le vaisseau quinze pièces de canon de fonte, trois cents barils de divers vins, des merceries de toutes les sortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Espagne, des velours, des taffetas, du riz, des glaces de Venise, de fausses pierreries, que les Portugais emploient à tromper les Indiens; des cartes à jouer, et trois ou quatre balles de papier de France. Il n'y restait ni or, ni argent, par les soins que les fugitifs avaient eus d'emporter leurs plus précieuses richesses. L'Édouard ne pouvant contenir un butin si considérable, on se contenta de ce qui pouvait servir aux commodités de la navigation, ou à se concilier les Indiens par des présents; et pour ne se pas rendre trop odieux si l'on submergeait le reste, on prit le parti d'abandonner le vaisseau sur ses ancres.

Cependant Lancaster comprit que ses expéditions ne pourraient être ignorées long-temps dans les établissements portugais, et qu'il avait à redouter les forces de Malakka; son vaisseau d'ailleurs avait besoin d'être calfeutré, et les îles voisines ne fournissent point de poix. Il alla mouiller dans une baie du royaume de Junk-Seylon (1), entre Malakka et Pégou. Le Portugais de la dernière prise, dont on avait rétabli la santé, à force de soins et de bons traitements,

(1) Junk-Seylon est une île située sur la côte nord de Sumatra, et à l'entrée nord-ouest du detroit de Malakka, par quatre-vingts degrés de latitude nord.

parlait la langue malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux sur la côte. Lancaster se servit aussi de ce vieillard pour échanger quelques marchandises avec le roi du pays, contre de l'ambre gris et des cornes de rhinocéros, que les Indiens nomment abath. Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une assez grande quantité d'ambre gris, dont le commerce est réservé au roi seul. Mais ce prince fit saisir tout d'un coup le Portugais et quelques Anglais dont il était accompagné, avec toutes leurs marchandises. On ignore quelles eussent été ses résolutions, si le vieillard portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui disant que les Anglais avaient sur leurs vaisseaux quantité d'armes dorées, de cuirasses et de hallebardes. La passion qu'il avait pour tous ces instruments de guerre, lui fit relâcher ses prisonniers, dans l'espérance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettaient.

Lancaster s'éloigna aussitôt de cette côte; et, passant par Sumatra, il se rendit, suivant son premier dessein, aux îles de Nicobar. Les habitants s'empressèrent de lui apporter toutes sortes de rafraîchissements dans leurs canots. Ils lui vendirent aussi de fort beaux calicots, qu'ils avaient retirés des débris de deux vaisseaux portugais qui avaient fait naufrage depuis peu sur leurs côtes. Les bestiaux, la volaille et le poisson se trouvent en abondance aux îles de Nicobar.

Le 21 de novembre, les Anglais partirent pour l'île de Ceylan, où ils arrivèrent le 3 de décembre. Ils

mouillèrent d'abord au sud de l'île, sur six toises de fond, mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avaient point aperçus. Cette disgrace leur fit prendre au sud-ouest de l'île, vers un lieu que les Portugais avaient nommé Ponta del Galle (1), dans le dessein d'y attendre les vaisseaux de Bengale et de Pégou, dont ils espéraient d'enlever quelques-uns au passage. Ils savaient d'ailleurs, par les récits du vieillard portugais, que la flotte de Tanaseri (2), grande baie du royaume de Siam, au sud de Martaban, devait passer par le même lieu, dans l'espace de quatorze jours, avec des marchandises pour les caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de janvier. Les vaisseaux de Bengale apportent des étoffes et des toiles précieuses, avec de grosses provisions de riz, et font ce voyage deux fois l'année. Ceux de Pégou joignent à des marchandises de la même nature, des rubans, des diamants, des perles et d'autres pierres précieuses. Ceux de Tanaseri portent principalement du riz et du vin de Nipar, qui est d'une force et d'une chaleur extraordinaire.

Ce grand projet manqua par deux accidents qui découragèrent extrêmement les Anglais. Il ne leur restait qu'une ancre dont ils pussent faire usage; ils la perdirent, en mouillant encore sur un mauvais fond, devant Ponta del Galle. Lancaster, qui n'avait

(1) Pointe de Galles, à six degrés de latitude nord, sur la côte de Ceylan.

(2) Tanasserim ou Tenasserim, nom d'une baie, d'une rivière et d'une ville, au nord de la presqu'île Malakka, et dans l'isthme de Kraft.

jamais su ménager sa santé, fut attaqué d'une maladie dangereuse. L'équipage, alarmé de ces deux malheurs, ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le lieutenant, prêtant sa voix au capitaine languissant, leur représenta toutes les espérances auxquelles ils voulaient renoncer. La crainte, plus forte que l'honneur et l'intérêt, leur fit beaucoup mieux sentir à quels dangers ils allaient être exposés en perdant un chef dont le courage et l'intelligence étaient leur unique ressource. Les deux ancres qu'ils avaient encore étaient démontées; il fallait des commodités qu'ils n'avaient pas pour les mettre en état de servir. D'ailleurs, quelle apparence de trouver toujours des ennemis aussi faciles à vaincre que ceux qu'ils avaient rencontrés? Les marchands portugais étaient mal armés; mais c'étaient des flottes entières qu'on attendait de Tanaseri, de Bengale et de Pégou. Avec si peu de monde, que prétendre contre des ennemis si nombreux? sans compter que la poudre commençait à diminuer, et que le vaisseau même s'affaiblissait sensiblement. Pour grossir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau sur la chaloupe, entrèrent avec trop peu de précautions dans une rivière, qui est six lieues au-dessous de Ponta del Galle. Ils y furent découverts par quelques habitants, qui s'approchèrent bientôt en plus grand nombre sur les deux rives, et qui leur tirèrent quantité de flèches. Loin de pouvoir se retirer, ils étaient menacés d'être ajustés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la rivière se rapprochaient beaucoup au-dessous du lieu jusqu'où ils s'étaient

avancés. Cependant comme il leur était impossible de se soutenir dans la même situation jusqu'à la nuit, ils continuèrent de remonter au milieu du canal vers une petite île qui pouvait les mettre à couvert. Ils y abordèrent sans peine; mais quoique de l'un et de l'autre côté ils fussent hors de la portée des flèches, rien ne les assurait que l'envie ne prendrait point aux Maures de les forcer dans cette retraite. Tout le jour se passa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la lune se trouva si claire, que dans le doute s'ils n'étaient point encore attendus sur les bords, ils laissèrent passer le temps du reflux; de sorte que l'obscurité venant ensuite les favoriser, ils eurent à combattre la marée pour sortir de la rivière avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer si vite, que les Maures n'eussent pas le temps de leur tuer quatre hommes à coups de flèches. Ils se vengèrent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces barbares; mais n'ayant point apporté assez de poudre pour leur inspirer long-temps de la crainte, ils remarquèrent que les Maures s'apercevaient de l'épuisement de leurs munitions; et que, pour les railler de leur embarras, ils les couchaient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fusil. Baker, lieutenant du vaisseau, s'était chargé indiscrètement de cette malheureuse commission. Ainsi les Anglais se virent menacés de perdre tout à la fois leur capitaine et leur lieutenant.

Le 8 de décembre, Lancaster, forcé jusque dans son lit par les instances de tous ses gens, consentit enfin à mettre à la voile pour le cap de Bonne-Espé-

rance. On passa aux îles Maldives, où l'occasion n'aurait pas manqué de faire quelque nouveau butin, si le désir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique passion de tout l'équipage. Cependant on avait besoin d'eau; et cette nécessité fit prendre le parti à Lancaster, qui commençait à se rétablir, de descendre à Montereis, petit port dont la ville n'était composée que d'environ quinze maisons. Il se trouva si bien d'y avoir passé trois jours, que ses gens, par l'attachement qu'ils avaient pour lui, furent les premiers à le presser de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un commis du comptoir portugais, à cheval, avec un domestique de sa nation, et deux Maures qui le suivaient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglais, il confessa au capitaine que sur le bruit qui était allé au comptoir, de l'arrivée d'un vaisseau européen à Montereis, les facteurs n'ayant pas eu le moindre soupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avaient été surpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, et l'envoyaient pour savoir les raisons de ce silence. Lancaster comprit qu'il ne fallait point attendre d'autres éclaircissements d'un homme si intéressé à le tromper: mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne voulait pas être associé sur le vaisseau anglais à quelques autres personnes de sa nation, pour retourner en Portugal par la voie de l'Angleterre, il devait composer de bonne grace pour sa rançon. Cette proposition lui parut juste. Il ne se défendit que sur sa pauvreté, et sur sa qualité de simple commis, dont il n'était même revêtu que depuis quelques mois, et qui

ne le mettait point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaster se contenta d'en exiger cent. Il lui laissa même son cheval, qui était d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embarrasser son vaisseau; et n'ayant plus d'utilité à tirer de la dame portugaise, ni du vieillard de Sambilam, il prit aussi cette occasion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques présents.

Il continua de voguer avec des vents assez favorables jusqu'à l'île de Madagascar ou de Saint-Laurent, qu'il laissa au vingt-sixième degré de latitude. Entre cette île et l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de bonites et d'albacores (1). Ce dernier poisson est fort gros et si facile à prendre, que Lancaster, dont la santé était fort bien rétablie, se faisant un amusement de cette pêche, en prenait assez, dans l'espace de deux ou trois heures, pour nourrir pendant tout un jour quarante personnes. Il continua pendant cinq ou six semaines de se procurer ce rafraîchissement, qui suppléait à quantité de besoins. Au mois de février 1593, il tomba dans la baie d'Agoa, cent lieues au nord du cap de Bonne-Espérance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq semaines sans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de mars, il fit voile vers l'île Sainte-Hélène, où il arriva le 3 d'avril. L'abondance des provisions qu'il y trouva, l'y retint pendant dix-neuf jours. Quelques matelots étant descendus au rivage, s'approchèrent

(1) Scombros bonite, sarda albacore et pelamides des naturalistes; ce sont des espèces de thons.

d'une maison proche de la chapelle. Ils y trouvèrent un Anglais nommé Jean Segas, de Bury dans le comté de Suffolk, qui avait appartenu à l'équipage du Royal-Marchand, et qu'une maladie dangereuse dont il était atteint au retour de ce vaisseau, c'est-à-dire dix-huit mois auparavant, avait forcé de demeurer à Sainte-Hélène pour y rétablir sa santé. Il se portait mieux qu'il n'avait fait de sa vie. Mais dans la joie excessive qu'il eut de voir ses compagnons, il perdit tout d'un coup la raison; et n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violence de ce transport. L'air est si bon à Sainte-Hélène, que deux matelots de Lancaster, dont l'un souffrait beaucoup du scorbut, et l'autre était atteint d'un flux depuis neuf mois, furent guéris presque aussitôt. L'île produit toutes sortes d'excellents fruits, et n'est pas moins abondante en bestiaux et en gibier. On partit de l'île Sainte-Hélène le 12 avril 1593.

L'intention de Lancaster était d'aller à Fernambouc au Brésil, pour joindre à la gloire qu'il avait eue de visiter les Indes orientales, celle d'avoir touché à quelque partie de l'Amérique. Il y avait fait consentir ses matelots à force d'instances et de promesses. Mais étant partis dans cette vue le 12 d'avril, il s'aperçut dès le lendemain que ses voiles ne pouvaient plus soutenir une si longue navigation. Les matelots, après avoir travaillé inutilement à les réparer, recommencèrent hautement leurs murmures. On revint à la ferme résolution de retourner directement en Angleterre; et pendant six semaines les voiles y furent tournées jusqu'à huit degrés au nord de la ligne. Mais la

longueur de cette course, qui avait été retardée par des vents contraires et par plusieurs calmes, épuisa la plus grande partie des provisions. La crainte d'en manquer tout-à-fait fit naître d'autres idées. Lancaster, apprenant d'un matelot qui avait fait le voyage de l'île de la Trinité avec le docteur Chidly, que les provisions étaient en abondance dans cette île, se détermina, de l'avis de tous ses gens, à gagner cet asile. Mais il ne connaissait point assez les courants pour régler sa navigation. Malgré toute l'attention du pilote, le vaisseau fut porté au commencement de juin vers le golfe de Paria. On fut obligé d'y passer huit jours, sans pouvoir surmonter la force des courants pour en sortir; et ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'ouest, et suivant le rivage où cet obstacle ne se faisait point sentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le nord. D'ailleurs, on fut aidé par un vent de terre qui soufflait ordinairement toutes les nuits. En sortant du golfe, on rencontra deux barques d'Indiens. La plupart de ceux qui les montaient étaient armés d'arcs et de flèches, mais, n'étant que seize ou dix-sept, ils ne parurent pas fort redoutables aux Anglais. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vue du vaisseau, ils s'en approchèrent fièrement; et leurs signes firent entendre qu'ils souhaitaient d'être reçus à bord. Lancaster ne jugea point qu'il y eût de sûreté à les recevoir en si grand nombre. Mais ayant fait paraître sur les ponts une partie de ses gens avec leurs fusils, il souffrit qu'ils attachassent leurs barques au pied du vaisseau, et que leur chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il leur fût impossible de rien entendre à leur

langage, il comprit par leur hardiesse et par leurs signes qu'ils ne voyaient point des Européens pour la première fois, et qu'ils en avaient été bien traités. Il leur présenta des instruments de fer, pour reconnaître à la manière dont ils les recevraient s'ils avaient à lui proposer quelque commerce. Ils montraient leurs mains vides et leurs rivages, pour faire entendre apparemment qu'ils n'avaient rien avec eux, mais qu'à terre ils ne manquaient point de marchandises. Leur douceur tenta Lancaster d'en faire l'essai, d'autant plus qu'ils paraissaient si gras et si robustes, qu'on pouvait s'imaginer que les provisions n'étaient ni rares ni mauvaises parmi eux. Cependant quelques matelots, qui n'avaient pas fait difficulté de descendre dans les barques tandis que les chefs étaient à bord, n'y trouvèrent que des racines et du poisson sec. Cette montre de leurs richesses dégoûta aussitôt les Anglais. Lancaster présenta au chef et à ses trois Indiens quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avalèrent avidement. Mais celui qui paraissait le chef, après avoir bu, s'approcha du bord du vaisseau, et, en faisant quelques signes pour faire approuver son dessein aux Anglais, il invita par un langage fort doux deux personnes de sa barque à monter avec lui. Lancaster, quoiqu'un peu étonné de cette tentative, ne s'y étant point opposé, on reconnut que les deux personnes que ce chef avait appelées étaient deux femmes indiennes, nues jusqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux tressés et le sein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avait de personnes sans armes dans les deux barques étaient du même sexe; et Lancaster, par un mouvement de

galanterie, y fit descendre son lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De six qu'elles étaient encore, trois montèrent sans crainte. Les autres, qui étaient assises au fond de leur barque, ne firent pas même de mouvement pour se lever. Lancaster leur fit porter quelques rafraîchissements qu'elles acceptèrent. Mais celles qui étaient dans le vaisseau parurent fort sensibles à toutes les civilités qu'elles y reçurent; et les Indiens furent encore plus satisfaits de les voir si bien traitées. Comme le vin manquait beaucoup moins aux Anglais que l'eau, on leur en donna quelques flacons, et diverses bagatelles qui furent reçues avec des transports de joie. Enfin le chef, en rentrant dans sa barque, parut regretter beaucoup que des amis si civils et si généreux refusassent de le suivre. Mais les secours qu'on pouvait en attendre étaient une ressource qui restait toujours à tenter sur la côte. La provision la plus essentielle, c'est-à-dire celle de biscuit, commençait à manquer. Quatre jours après on tomba sur l'île de Mona (1), dont on n'osa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut aperçu néanmoins de quelques barques indiennes qui apportèrent des rafraîchissements, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrémité du besoin. Lancaster n'aurait pas pensé à relâcher dans cette île, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau qui demandait des réparations pressantes. Il entra dans une baie où la Providence semblait l'avoir conduit; car il y trouva un bâtiment français, de Caen en Nor-

(1) Petite île des Antilles, entre Porto-Rico et Saint-Domingue.

mandie, commandé par un gentilhomme qui se nommait M. de Barbotières. La situation des Anglais toucha ce généreux capitaine. Il leur vendit une ancre, du biscuit et quelques autres aliments dont il était fort bien pourvu. Outre le prix accordé, Lancaster se crut obligé par reconnaissance à lui faire présent de quelques tonneaux de son vin de Nipar.

Les Anglais s'étaient remis à la voile, sans que l'auteur nous apprenne quel était leur dessein, lorsqu'un furieux orage, formé vers le nord, les jeta au sud de Saint-Domingue. Ils souffrirent pendant plusieurs jours tout ce que la mer a de plus redoutable; et la dernière nuit ils n'évitèrent le naufrage que par un miracle du ciel, sur la côte d'une île nommée Savona, qui est environnée de rocs et de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peines que de dangers, ils dirigèrent leur course vers l'ouest de Saint-Domingue; et, doublant le cap de Tiberon (1), ils passèrent l'ancien canal entre cette île et celle de Cuba, pour gagner le cap de Floride. A la hauteur de ce dernier cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le vaisseau de Caen; mais le capitaine n'était plus en état de leur accorder des vivres. Étant sortis du canal de Bahama, ils résolurent de prendre vers le banc de Terre-Neuve, sans que dans toutes ces courses l'auteur prenne soin d'expliquer quelles étaient leurs vues. Ils avancèrent à la hauteur de trente-six degrés, et vers l'est jusqu'aux îles Bermudes, où, le vent étant devenu contraire à leurs espérances, ils s'arrêtèrent deux ou trois jours.

(1) A l'extrémité ouest de Saint-Domingue.

Il faut supposer nécessairement dans une narration dont la fidélité n'est pas suspecte, que Lancaster et tous ses gens s'étaient abandonnés, comme au hasard, sans aucune connaissance d'une mer qu'ils voyaient pour la première fois, et qu'ignorant même la situation des îles qu'ils avaient traversées, la crainte les empêchait d'y chercher les secours dont ils avaient un besoin si pressant. Ils n'étaient point à la fin de leur course. A peine eurent-ils quitté les Bermudes, le 17 de septembre, qu'il s'éleva un furieux vent du nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'espace de vingt-quatre heures. Non-seulement il emporta leurs voiles qui étaient ferlées, mais il jeta six pieds d'eau dans le bâtiment. Tandis qu'ils étaient occupés d'un si dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de misaine. La tempête cessa, mais le vent demeura contraire. Leurs provisions étaient tellement épuisées, qu'ils furent réduits à manger des cuirs qu'ils avaient à bord. Ils s'efforcèrent de gagner la Dominique ou quelque autre île voisine; mais avant qu'ils y pussent arriver, le vent leur manqua. Ils rabattirent tout d'un coup sur les îles Nueblas, où ils trouvèrent des crabes de terre et de l'eau fraîche. Ce sort leur parut si heureux, après l'excès de leur misère, qu'ils demeurèrent à terre pendant dix-huit jours. Vers le temps de la pleine lune, ils aperçurent quantité de tortues qui viennent alors sur le rivage. Non-seulement ils en mangèrent avec avidité, mais ils en firent sécher un grand nombre au feu pour leur servir de provision. Qui s'attendrait ensuite de leur voir prendre la résolution de retourner à l'île de Mona!

Tel fut néanmoins le résultat de leur conseil, à la réserve de cinq matelots qui refusèrent absolument de les suivre, et qui aimèrent mieux demeurer sur un rivage, alors désert, où la fortune leur amena quelque temps après un autre vaisseau de leur nation.

Lancaster arriva le 15 de novembre à Mona. Les secours qu'il y avait trouvés dans la petite baie, l'y reconduisirent avec les mêmes espérances. Il y rencontra un vieil Indien, accompagné de ses trois fils, qui le reconnurent. La confiance fut égale de part et d'autre. Les Anglais ne balancèrent point à descendre sur le rivage; et se livrant à leurs guides, ils s'employèrent pendant trois jours à la chasse. Mais quelle fut leur surprise, au retour, de ne pas retrouver leur vaisseau dans la baie! Le charpentier, et six autres Anglais du bâtiment, qui étaient demeurés à le garder, avaient coupé le câble, et s'étaient abandonnés aux flots. L'auteur ne dit point si ce fut par accident ou par une trahison préméditée. Lancaster crut ses malheurs au comble. Il se trouvait avec vingt-deux hommes, qui composaient le reste de ses gens, dans une île où la terre suffisait à peine pour nourrir ses habitants. Avec des fatigues incroyables, il n'avait tué, dans l'espace de trois jours, qu'un petit nombre d'oiseaux de différentes espèces, sans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les insulaires mêmes étaient si peu rassurés contre ses desseins, par la familiarité qu'ils lui voyaient avec le vieillard et ses trois fils, que lorsqu'il s'était présenté dans leurs habitations, ils avaient pris la fuite vers les montagnes. D'ailleurs il ne s'était pourvu de poudre, lui et ses

gens, que pour une chasse de quelques jours. Le présent et l'avenir lui offraient des images si funestes, que rien ne semblait pouvoir le garantir des derniers effets du désespoir. Il passa vingt-neuf jours dans cette situation. Ses aliments furent des coquillages d'une mauvaise espèce, la seule qui se trouvait sur les côtes. Il aurait peu servi de pénétrer dans les montagnes à la suite des sauvages, parce que les racines et les serpents dont ils se nourrissaient ordinairement, ne faisaient pas juger que des lieux presque inaccessibles, où la frayeur les avait poussés, leur fournissent une meilleure nourriture.

Un jour qu'ils étaient à la pêche, vers l'extrémité occidentale de l'île, ils découvrirent un vaisseau; et de grands feux qu'ils allumèrent aussitôt, l'attirèrent sur la côte. C'était un bâtiment français de Dieppe, qui se nommait la Louise. Lancaster, qui n'avait avec lui qu'onze de ses compagnons, avec le vieillard indien et ses trois fils, raconta sa triste aventure au capitaine français, et demanda d'être reçu à bord. Il obtint cette grace pour lui et les quatorze hommes qui étaient actuellement à sa suite; mais la qualité du vaisseau ne permettait pas d'augmenter sa charge à l'infini. Il ne restait que sept Anglais à transporter, car il en était mort quatre dans l'île. Lancaster mit en délibération s'il devait abandonner les quatre Indiens, qui lui avaient rendu de si importants services, et qui demandaient instamment à le suivre. Dans cette incertitude il arriva le soir un second vaisseau dieppois, qui consentit à se charger des autres; mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour suivant.

On alluma des feux ; on tira inutilement plusieurs coups de canon. Enfin les deux vaisseaux, qui étaient appelés par leurs propres besoins, partirent avec les Anglais qui s'étaient présentés. Ils arrivèrent au nord de l'île de Saint-Domingue, où ils s'arrêtèrent jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. Un vaisseau de Newhaven, qui relâcha au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le sort des sept Anglais de Mona. Deux s'étaient tués malheureusement en allant sur les montagnes à la chasse des oiseaux. Les Espagnols, venus de Saint-Domingue, sur l'avis qu'ils avaient reçu de ceux qui avaient déserté avec l'Édouard, en avaient massacré trois, et les deux autres venaient sur le vaisseau de Newhaven, qui avait touché à l'île de Mona.

Lancaster, que son courage rendait supérieur à l'infortune, partit de Saint-Domingue avec son lieutenant, sur un troisième vaisseau de Dieppe, commandé par le capitaine La Nouë ; et laissa le reste de ses compagnons sur la Louise et le Newhaven. Il débarqua heureusement à Dieppe, le 19 de mai 1594 ; et, passant aussitôt la Manche, il arriva dans sa patrie le 24 du même mois. Il avait employé trois ans six semaines et deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute était d'avoir manqué la saison ordinaire du départ ; ce qui l'avait exposé à se voir long-temps le jouet des flots et la victime des justes craintes qu'il avait conçues de la cruauté des Espagnols.

Baker ajoute, pour finir sa relation, qu'il avait appris aux Indes orientales, de certains Portugais que

les Anglais avaient faits prisonniers, qu'un vaisseau de leur nation avait poussé nouvellement les découvertes au long des côtes de la Chine jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude, sans avoir cessé de trouver la mer ouverte vers le nord; ce qui donna aux Anglais de grandes espérances de découvrir un passage au nord-est ou au nord-ouest.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle tentative des Anglais pour aller aux Indes. Lettres patentes accordées par la reine Élisabeth. Voyage de Raynolds au cap Vert.

Tandis que Lancaster combattait tous les éléments pour pénétrer dans les Indes orientales, une société de marchands moins hardis, mais disposés à profiter de ses découvertes, équipait à Londres un vaisseau nommé le Nightingale ou le Rossignol, avec une pinasse de quarante tonneaux, pour exécuter la même entreprise sur ses traces. Ils avaient obtenu de la reine Élisabeth (1), en 1588 (2), des lettres patentes qui leur accordaient le privilège du commerce au long des côtes d'Afrique, depuis la rivière du Sénégal jusqu'à celle de Gambra inclusivement. Mais excités par de

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 123.

(2) On doit juger, par cette date, qu'il s'était fait au moins deux autres voyages aux côtes d'Afrique jusqu'en 1591; mais il ne s'est conservé aucune trace du premier.

plus hautes espérances, ils ne regardaient plus le commerce d'Afrique que comme un voile pour déguiser le véritable but de leur navigation, qui était les riches contrées des grandes Indes.

Cependant on voit par les lettres de la reine, que, respectant encore les anciennes prétentions des Portugais, on se bornait en apparence aux lieux dont on était comme en possession. Les places nommées pour le commerce étaient (1):

La rivière du Sénégal, où l'on se promettait de trouver des cuirs, des gommes, des dents d'éléphants, du poivre, des plumes d'autruche, de l'ambre gris, et une petite quantité d'or.

Beseguiache, ou Barzaguiche (2), ville près du cap Vert, à vingt-huit lieues de la rivière du Sénégal; des cuirs et des dents d'éléphants. Elle est située dans l'île que l'on a nommée depuis île de Gorée.

Rufisco-Viejo, ou Rufisque (3), ville à quatre lieues de Besegalache; des cuirs, et quelquefois des dents d'éléphants.

Palmerin (4), ville à deux lieues de Rufisque; de petits cuirs, et quelquefois des dents d'éléphants.

Portodale, ou Portudale (5), ville à cinq lieues de Palmerin; de petits cuirs, des dents d'éléphants, de

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 188.

(2) Voy. ci-après, page 203, pour la position de cette ville.

(3) Rufisque se trouve, sur les cartes de d'Anville, de Purdy et autres, près du cap Vert et à l'est de Gorée.

(4) Position qui n'est ni sur les cartes de d'Anville, ni sur aucune carte dressée depuis, et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Palmeran, citée plus bas.

(5) Portodale est sur toutes les cartes. D'Anville écrit Portudale.

l'ambre gris, et une petite quantité d'or. Cette ville était dangereuse par le grand nombre de Portugais qui s'y étaient établis, ou qui ne manquaient pas de s'y rencontrer.

Kandimal (1), ville à une lieue de Portudale; de petits cuirs, et quelquefois des dents d'éléphants.

Palmeran, ville à trois lieues de Kandimal; petits cuirs et dents d'éléphants.

Joala, ou Joale (2), ville à six lieues de Palmeran; cuirs, cire, dents d'éléphants, riz, et une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Espagnols et de Portugais.

La rivière de Gambra; or, riz, cire, cuirs, dents d'éléphants.

Les Français de Dieppe commerçaient aux mêmes lieux depuis plus de trente ans (3), et n'y envoyaient pas chaque année moins de quatre ou cinq vaisseaux. Ils remontaient ordinairement la rivière du Sénégal dans deux barques, tandis que leurs chaloupes allaient à Portudale, et dans cinq ou six autres villes. L'avantage particulier de leur nation est d'avoir acquis l'amitié des nègres, et d'en être aussi bien reçus que s'ils étaient nés dans le pays. Plusieurs de ces barbares font

(1) Kandimal n'est sur aucune de nos cartes; mais la distance donnée en détermine la position.

(2) Si ces indications de distance étaient exactes, il en résulterait que le Palmeran dont il est ici question n'est pas le Palmeran de nos cartes, placé par elles au sud de Joale, et par conséquent plus loin de Portudale. La distance indiquée porterait le Palmeran dont il est fait mention à la pointe Serene de la carte occidentale d'Afrique de d'Anville (1751); mais nous pensons qu'il y a erreur, et qu'on ne doit pas distinguer deux Palmeran ou Palmerin.

(3) On trouvera dans la suite des éclaircissements à ce sujet.

souvent le voyage de France; et comme ils ont la liberté d'en revenir, il se forme de ce commerce un lien encore plus étroit. Depuis que les Anglais ont fréquenté la même côte, les vaisseaux français se tiennent à Rufisco-Viejo, et souffrent que ceux d'Angleterre fréquentent Portudale. Ils ne s'approchent point de la rivière de Gambra, ou Rio-do-Ouro, parce que les Portugais sont extrêmement jaloux de cette possession, et qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une barque française étant une fois entrée dans cette rivière, y fut surprise et enlevée par deux galères portugaises.

Au second voyage (1) de la compagnie anglaise, quarante-deux Anglais furent tués ou pris, et la plus grande partie de leurs biens confisqués, à Portudale, et à Joala, par la trahison des Portugais et d'un roi nègre; et l'on verra dans le voyage suivant, que le capitaine Thomas Dassel n'aurait pas échappé plus heureusement à celle de Pedro Gonsalve, officier de dom Antoine, roi de Portugal, si la conspiration n'eût été découverte.

Depuis, du côté du nord de la rivière du Sénégal, jusqu'aux environs de Palmerin, toute la côte est soumise au même roi nègre, qui se nommait alors Malek-Zamba. Sa résidence était dans les terres, à deux journées de Rufisque.

(1) Cette mention d'un second voyage confirme la note 2 de la page 199.

§ II.

Voyage de Raynolds au cap Vert, en 1591.

Ce fut le 12 de novembre 1591, que Richard Raynolds (1) capitaine du Nightingale (le Rossignol), pour la compagnie d'Afrique, et Thomas Dassel, commandant de la pinasse, arrivèrent, près du cap Vert, à la petite île qui se nomme la Liberté (2). Ils y apprirent que les Portugais ou les Espagnols, car ces deux nations étaient alors réunies sous le même roi, se trouvaient en grand nombre à Portudale et à Joale. C'était assez pour interrompre les principales vues des Anglais. Cependant la paix étant rétablie entre l'Espagne et l'Angleterre, ils se flattèrent que leurs nouveaux alliés accepteraient des propositions de commerce dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Dassel se chargea de cette entreprise avec sa pinasse, tandis que la chaloupe du Nightingale irait se présenter aux nègres de la côte.

Raynolds ne fit pas difficulté de se mettre lui-même dans la chaloupe. Vis-à-vis de l'île où il avait jeté l'ancre, on trouve une ville ou une habitation de nègres, nommée Beseguiache, dont le gouverneur est

(1) Ce capitaine a publié lui-même la relation de son voyage, qui nous a été conservée dans Hakluyt, tom. II, part. II, p. 189.

(2) En comparant la carte du cap Vert donnée dans Barbot, avec la carte plus exacte qui a été levée en 1817 sous la direction du baron Roussin, on trouve que cette petite île de la Liberté est celle qui est nommée, sur cette dernière carte, île de la Madeleine.

en possession de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la chaloupe anglaise, avec un grand nombre de canots; et n'y voyant point de Portugais, il en témoigna beaucoup de satisfaction au capitaine. Il l'exhorta même à ne pas se mêler avec cette nation, mais à suivre l'exemple des Français, qui étaient toujours bien reçus, lui dit-il, parce qu'ils paraissaient être sans liaison avec les Portugais. Raynolds, pour se concilier l'affection des nègres, leur offrit divers rafraîchissements de l'Europe, et fit en particulier quelques présents au gouverneur. Ensuite, ayant reçu, à sa prière, et donné quelques ôtages, il ne balança point à descendre avec lui sur le rivage. La guerre était alors allumée entre ce gouverneur et celui d'une province voisine; mais en faveur de l'arrivée des Anglais, dont l'un et l'autre devait partager les avantages, ils firent une trève d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'habitation du gouverneur de Beseguiache. Il y fut traité à la manière des nègres; et le soir il retourna fort satisfait sur son bord. Le jour suivant, il y vit arriver encore le gouverneur, qui le pria d'envoyer sa chaloupe au rivage avec du fer et d'autres marchandises, en l'assurant qu'il pouvait aller de son côté à Rufisque avec le vaisseau. Il observa que le gouverneur avait été suivi jusqu'à son canot par un certain nombre de nègres armés; ce qui ne lui causa point d'inquiétude, parce qu'il savait qu'en faveur de la trève, quantité de nègres de la province voisine étaient venus pour voir le vaisseau, et que cette précaution lui parut juste. La plupart des nègres, qui s'approchaient du gouverneur, se

mettaient à genoux devant lui, et lui baisaient le dos de la main.

Comme il n'y avait point de vaisseau français à Rufisque, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de son arrivée le chef de cette ville, qui lui envoya ses interprètes pour se faire payer les droits de l'ancrage, et lui accorder la permission du commerce. Les échanges commencèrent aussitôt. On donna du fer et d'autres marchandises de peu de valeur, pour des cuirs et des dents d'éléphants. Dans toutes ces occasions, les nègres furent si doux et si traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer jusqu'à la ville de Rufisque, qui est à trois ou quatre milles dans les terres. Il y fut reçu avec toutes sortes de caresses et fort bien traité par le gouverneur. Un jeune seigneur nègre, nommé Konde Amar-Pattay, lui présenta un bœuf et quelques chevreaux, en l'assurant que le roi apprendrait volontiers l'arrivée d'un vaisseau de blancs; c'est le nom que les nègres donnent aux Européens, et particulièrement aux Anglais.

Ce jeune homme venait tous les jours au bord de la mer avec un petit cortège de gens à cheval, et ne cessa point de faire des civilités aux Anglais. Le 5 de décembre, il se rendit à bord avec son train, qui s'étonna beaucoup d'une hardiesse dont on n'avait guère vu d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un courrier qu'il avait envoyé au roi était arrivé, avec des témoignages de la joie de ce prince, qui voyait volontiers les Anglais dans ses états, et qui était disposé à leur accorder toutes sortes de facilités pour le commerce;

que le vaisseau de Raynolds étant le premier de la nation anglaise qui fût arrivé sur cette côte, il était juste qu'il y fût bien reçu; et que ceux qui viendraient à l'avenir, y seraient toujours vus du même œil. Konde joignit à ce compliment de vives instances, pour engager le capitaine à retourner au rivage, où il souhaitait de serrer l'amitié par une nouvelle conférence. Raynolds y consentit; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très-galante au prince nègre. Il l'aurait même salué de toute son artillerie, si Konde ne l'eût prié d'arrêter ses canonniers, dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inspirait la seule vue de ces terribles machines.

La nuit du 13 décembre, Raynolds leva l'ancre et se rendit le 14 à Portudale. Cette ville est d'un autre royaume, et son roi, nommé Malek-Amar, fils de Malek-Zamba, roi du pays voisin, tenait sa cour à une lieue et demie du port. Aussitôt que les Anglais furent entrés, le gouverneur, proche parent de ce monarque, vint à bord, pour y recevoir les droits établis, et donner la permission du commerce. Il demanda s'il n'y avait aucun Portugais dans le vaisseau, en se plaignant beaucoup des infidélités de cette nation, et particulièrement de celles d'un certain Francesco Costa, officier du roi dom Antoine, qui avait souvent trompé le roi Malek-Amar par de fausses promesses. Il ajouta que les Espagnols et les Portugais avaient une mortelle aversion pour les Anglais: que Pedro Gonzalez, officier portugais, qui était venu à Portudale sur un vaisseau anglais, commandé par Richard Helley de Darmouth, avait annoncé au peuple

de cette côte que Raynolds et ses gens étaient des fugitifs d'Angleterre, près d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages et leurs cruautés sur les nègres et les Portugais, et que Thomas Dassel avait massacré Costa dans un vaisseau sur lequel il venait de la part de dom Antoine, avec de riches présents pour Malek-Amar: que sur ces odieuses accusations Gonzalez avait demandé que les Anglais et toutes leurs marchandises fussent saisis à l'arrivée de leur vaisseau; mais que Malek-Amar avait rejeté cette demande avec indignation, parce que l'expérience lui avait appris quelle était la bonne foi des Portugais; enfin, que ce prince avait un regret extrême de la captivité et du meurtre de certains Anglais, dont il ne fallait accuser que les Portugais et les Espagnols, qui avaient soulevé ses peuples par des impostures. Raynolds rendit graces au gouverneur de ses favorables intentions, et ne manqua pas de l'assurer que pour la fidélité dans les promesses il trouverait toujours beaucoup de différence entre les Anglais et leurs accusateurs. Il paya les droits sans aucune contestation sur la somme. Portudale étant le principal lieu du commerce, il déclara au gouverneur qu'il se proposait d'aller faire sa cour à Malek-Amar, et lui offrir quelques présents qu'il avait apportés d'Angleterre. Les facteurs du vaisseau avaient pris cette résolution de concert, dans la double vue de faire honneur à leur patrie, et de confirmer les nègres dans de si favorables dispositions.

Pendant que Raynolds traitait avec les rois, la pinasse s'était rendue à Joale, dans les états de Jokoel

Lamiokeric, où Dassel avait lié quelque commerce avec les Espagnols et les Portugais. Il y avait trouvé, suivant les avis du gouverneur de Portudale, Pedro Gonzalez avec d'autres marchands anglais, auxquels il servait de guide sur le vaisseau de Richard Kelly. On ne saurait douter ici que par un article de la paix avec l'Espagne il ne fût stipulé entre les deux couronnes que les Anglais n'iraient point en Afrique sans avoir un Portugais à bord, et que ce fut la violation de cet article qui porta bientôt l'Espagne à ne rien épargner pour la ruine de leur commerce. Il doit paraître étrange que l'histoire d'Angleterre n'offre aucune trace de cette convention; mais outre que les Espagnols y rappelèrent souvent les Anglais, l'occasion que j'ai de faire ici cette remarque renaîtra dans plusieurs autres endroits des relations suivantes, qui ne peuvent être soupçonnées d'erreur sur un point qui n'est pas fort honorable à l'Angleterre. Ainsi Kelly même, qui était dans les termes du traité, devait prendre Raynolds et ses gens, quoique Anglais comme lui, sinon pour autant de pirates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venaient partager sans droit les avantages de son commerce, et trouver moins étrange que Gonzalez cherchât si ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds, qui se trouvait employé par une compagnie autorisée de la reine Élisabeth, et qui savait sans doute que la cour d'Angleterre voulait secouer le joug du traité, se plaignit avec raison de ne pas trouver assez de facilité de la part des Espagnols et des Portugais. Mais si ses plaintes étaient justes, en prenant la règle de justice du

zèle qu'il avait pour l'exécution des ordres de la reine et pour les intérêts de sa compagnie, on sut qu'il y avait de l'exagération et même de la fausseté dans les reproches qu'il faisait aux sujets de la couronne d'Espagne, puisqu'ils avaient alors un traité, c'est-à-dire des raisons beaucoup plus justes en elles-mêmes pour soutenir leur conduite. Sans un éclaircissement si nécessaire, on trouverait beaucoup d'obscurité dans le reste de cette relation.

Gonzalez n'ayant pu faire réussir ses desseins à Portudale, résolut, avec le consentement des Anglais mêmes qu'il avait accompagnés, de perdre, à Joale, Dassel et ses compagnons, ou du moins de se saisir d'eux et de leur pinasse. Il avait déjà fait entrer dans son projet les principaux nègres, lorsque Dassel en fut informé par un domestique anglais de Kelly, à qui l'on n'avait pu cacher cette conspiration. Il se hâta de quitter la ville pour remonter dans sa pinasse; et le hasard fit qu'en se rendant au rivage avec ses gens il rencontra trois Portugais qu'il força de le suivre à bord. Là, s'étant plaint amèrement de la trahison de Gonzalez, que ses prisonniers mêmes ne purent désavouer, il en renvoya deux à terre; et, retenant le troisième, qui se nommait Villa-Nova, il déclara aux deux autres que pour obtenir la liberté de leur compagnon, il fallait qu'ils trouvassent moyen, le jour suivant, de lui amener Pedro Gonzalez dans sa pinasse. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entreprise. Mais Dassel apprit le même jour que, dans le chagrin de voir son artifice éventé, Gonzalez avait eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais

de la ville de Joale, pour se saisir de Raynolds, qu'il croyait encore à terre dans celle de Portudale. Cette nouvelle l'alarma d'autant plus, qu'il connaissait l'inconstance des nègres, à qui les liqueurs fortes font changer aisément de résolution. Il partit aussitôt pour rejoindre son collègue, et se fortifier par leur union contre toutes sortes de surprises. A peine l'eut-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ses gens, qui avait été arrêté à Joale avec les marchandises qu'il avait à terre, que Gonzalez était allé lui-même à Portudale pour se faire rendre Villa-Nova. Raynolds se croyant assez fort pour braver ses ennemis, prit le parti de rentrer dans la rade et de descendre avec une bonne escorte. Il demanda une conférence avec les principaux nègres, à laquelle quelques Espagnols assistèrent. Après une longue discussion, les nègres, persuadés de la trahison de Gonzalez, déclarèrent qu'il méritait la mort, ou quelque châtiment qui servît d'exemple. Les Portugais mêmes, qui ne se trouvaient pas les plus forts, reconnurent la justice de cette sentence; mais Raynolds et tous les Anglais demandèrent sa grace. Cependant il fut conduit à bord de la pinasse, et présenté à Dassel pour lui faire de justes soumissions. Les Espagnols, qu'il avait offensés par quelques expressions libres contre la cour d'Espagne, furent les plus ardents à l'humilier par leurs reproches; et, sans le secours des Anglais, peut-être aurait-il reçu quelque traitement plus dur des nègres ou des Espagnols. Villa-Nova fut rendu, mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Dassel, lui protesta qu'il n'avait rien fait que par les ordres par-

ticuliers de son roi, qu'il avait reçus à Darmouth avant que de s'embarquer; que ce prince était fort irrité de voir exercer aux Anglais le commerce de Guinée sans être accompagnés d'un Portugais; et que François de Costa, alors agent du Portugal à Londres, l'avait chargé particulièrement d'arrêter en Guinée Dassel et toutes ses marchandises.

Raynolds, pour se garantir d'une nouvelle insulte, se détermina, de l'avis de ses gens, à garder Gonzalez à bord jusqu'au départ du vaisseau anglais qui l'avait amené; et, faisant valoir le droit de sa commission, il exigea du capitaine Kelly qu'après avoir terminé ses affaires il partirait immédiatement avec ce dangereux émissaire du Portugal. Les nègres applaudirent à cette résolution; et la haute faveur qu'ils marquèrent pour les Anglais força les Espagnols et les Portugais à dissimuler leur jalousie. En effet, la nation de Malek-Amar se trouvait bien mieux du commerce de France et d'Angleterre que de celui de Portugal. Les vaisseaux anglais et français leur apportaient depuis long-temps du fer, de bonnes étoffes de laine, et d'autres marchandises utiles; au lieu que les Portugais, accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles, prétendaient soutenir cet usage, et s'attachaient continuellement à les tromper.

Dès le commencement de ces démêlés, Malek-Amar avait envoyé à Raynolds son secrétaire et trois chevaux pour le conduire à sa cour. Mais quoiqu'on lui eût offert en même temps des ôtages, les factours lui représentèrent qu'il était dangereux de s'éloigner du vaisseau dans une conjoncture qui demandait sa pre-

sence. Il ne laissa point de remettre au secrétaire du roi les présents qu'il avait destinés pour ce prince; et deux Anglais, qui entendaient quelque chose au langage des nègres, furent nommés pour l'accompagner à son retour. Amar n'apprit point sans indignation que des étrangers qui exerçaient un commerce utile à ses états eussent été outragés presqu'à ses yeux. Il fit déclarer par une proclamation publique que ceux qui entreprendraient de nuire aux Anglais dans toute l'étendue de son domaine, soit Espagnols, Portugais ou nègres, seraient punis rigoureusement, avec ordre à ses sujets de secourir et de défendre une nation qu'il voulait protéger. En général les nègres de cette côte sont de meilleure foi que les Européens, et seraient même plus constants dans leurs promesses, si les liqueurs de l'Europe n'altéraient trop facilement leur raison, et ne corrompaient la bonté naturelle de leur caractère.

Les Espagnols et les Portugais n'ont aucun trafic sur la rivière de Sénégal; mais on ignore par quelle aventure il s'en trouvait un, nommé Ganigoge, qui demeurait depuis long-temps sur le bord de cette rivière, et qui avait épousé la fille d'un roi nègre. Il affectait d'avoir oublié la langue et les usages de sa patrie, jusqu'à demeurer sans répondre lorsqu'on lui parlait portugais. Il ne portait point d'autre habillement que celui du pays; et dans toutes ses actions, il s'efforçait d'imiter ceux dont il avait embrassé la vie et les usages. La curiosité porta Raynolds à chercher l'occasion de le voir; mais il se donna des mouvements d'autant plus inutiles, que Ganigoge ayant appris son

dessein affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de sa situation y contribuait autant que le goût de la singularité.

Du côté de Portudale et de Joale, qui sont les principaux lieux de cette région pour le commerce, et vers Cantor et Cassan sur la rivière de Gambra, les nègres se sont accoutumés à souffrir des Portugais et des Espagnols; mais c'est depuis que ces deux nations achètent des Français et des Anglais le fer et les autres marchandises que ceux-ci transportent en Guinée, et qu'elles les présentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles, dont les habitants de ce canton sont entièrement rebutés. Le commerce de cette rivière est fort riche. Quoique les Portugais en soient si jaloux qu'ils emploient toutes leurs forces à se le conserver, il n'est pas permis indifféremment à tous les particuliers de leur nation de l'exercer dans le pays. Les gouverneurs de Mina et des autres places qui sont au long de cette côte, ont fixé des bornes au-delà desquelles un simple négociant ne peut remonter sous peine de mort. Pour eux, ils envoient dans divers temps de l'année leurs propres barques, jusqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des châteaux et des forts que sur la côte des pays qui produisent ce précieux métal. Les sujets de cette couronne sont ainsi parvenus à s'y rendre si absolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, sans se déclarer leurs ennemis.

Dans les autres lieux, où ils n'ont point de forts,

ils ne sont reçus, comme les autres marchands étrangers, qu'avec la permission des nègres, qui ont même établi des droits dont aucune nation n'est dispensée. S'il s'y trouve des Portugais, la plupart sont des criminels, bannis ou fugitifs, qui s'y sont retirés comme dans un asile. Raynolds assure que toute l'espèce humaine n'a point de scélérats si lâches et si dangereux.

CHAPITRE XIX.

Voyage du chevalier Jean Burrough, en 1592, pour ouvrir les Indes orientales aux Anglais (1).

A JUGER des impressions que les plaintes de Raynolds firent sur la reine Élisabeth, par les mesures qu'elle prit aussitôt pour sa vengeance, il paraît qu'elle ressentit fort vivement l'insulte qu'il avait reçue en Guinée, ou plutôt les obstacles qui l'avaient empêché de pousser plus loin son voyage. Elle fit équiper à son retour une flotte de quinze vaisseaux; c'est-à-dire, pour en donner une idée plus juste, qu'elle joignit deux de ses vaisseaux de guerre, le Garland et le Foresight, à douze ou treize vaisseaux marchands qui n'avaient attendu que l'arrivée de Raynolds pour se mettre en mer sur ses informations. Tandis qu'on était occupé de ces préparatifs, sir Walter Raleigh, nommé pour com-

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 194.

mander la flotte, monta sur le Garland, et se rendit à l'ouest de l'Angleterre, sous prétexte d'y rassembler mille choses nécessaires à son voyage. Le vent devint si contraire à son retour, que la saison s'étant fort avancée, la reine lui écrivit, non-seulement pour le rappeler, mais pour donner, à sa place, la conduite de la flotte aux chevaliers Burrough et Martin Frobisher. Cette lettre fut confiée à Frobisher, qui la remit à Raleigh le 7 de mai. Celui-ci, jugeant qu'il ne pouvait perdre son emploi sans quelque tache pour son honneur, ou du moins sans nuire aux intérêts de quantité d'amis qui lui avaient avancé des sommes considérables, feignit que la cour lui laissait le choix de quitter la dignité de vice-amiral ou de la conserver; et, montant sur la flotte en cette qualité, il mit aussitôt à la voile.

Deux ou trois jours après, il rencontra quelques vaisseaux espagnols. La paix durant encore en Europe, il en aborda un qui appartenait au gouverneur de Calais, sur lequel il trouva un gentilhomme anglais, nommé Nevil Davies, qui avait souffert pendant douze ans une rude captivité dans les cachots de l'inquisition. Il apprit de lui que l'accès des deux Indes serait également difficile cette année, parce que le roi d'Espagne, informé de l'armement qui s'était fait en Angleterre, avait envoyé ordre, dans les ports, à tous les vaisseaux espagnols et portugais, de remettre leur départ à l'année suivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour son entreprise. Mais une tempête qui le surprit à la hauteur du cap de Finistère, ayant dispersé ses vaisseaux et submergé la plupart des

barques et des pinasses, il eut besoin d'un espace assez long pour rassembler les débris de sa flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques barques espagnoles, que l'amiral d'Espagne l'attendait au sud de ce royaume pour observer sa navigation, et pour assurer celle d'une flotte qui devait partir incessamment des îles Açores. Il forma sur cette nouvelle un plan fort hardi : ce fut de diviser la sienne en deux parties, et d'en laisser une sous le commandement de Frobisher, pour amuser l'amiral espagnol, tandis qu'avec l'autre il irait lui-même au-devant des caraques, qui étaient les vaisseaux qu'on attendait des Açores.

Il est difficile de comprendre comment deux nations qui n'avaient encore aucun démêlé en Europe, étaient toujours disposées à se traiter en ennemis à la moindre concurrence de navigation et de commerce. Avant que la flotte anglaise fût divisée, Raleigh rencontra sur la côte d'Espagne un vaisseau basque de six cents tonneaux, nommé la Santa-Clara, qui fut pris après quelque résistance. Il était frété de toutes sortes de petits instruments de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des serrures, des verroux, des socs de charrue, etc., pour la somme de six ou sept mille livres sterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi, la flotte s'approchant du cap Saint-Vincent, le chevalier Burrough, vice-amiral de la seconde division, découvrit un autre bâtiment auquel il donna long-temps la chasse, et dont il se saisit enfin vers les côtes méridionales. C'était un flibot, dont le capitaine lui apprit que le roi d'Espagne avait

équipé une grande flotte à Cadix et à San-Lucar. C'était effectivement le bruit public en Espagne; mais la véritable destination de cette armée navale était de s'opposer au chevalier Raleigh, dont on croyait que le dessein était de faire voile en Amérique, et surtout de favoriser l'arrivée des caraques orientales, qu'on attendait à chaque moment. Ensuite, la cour d'Espagne s'étant persuadé que si Raleigh allait en Amérique, les îles Açores et les caraques seraient à couvert, elle avait ordonné à dom Alphonse de Bacan, son amiral, de poursuivre et d'attaquer les Anglais de quelque côté qu'ils pussent tourner leurs voiles. L'événement montra bientôt que c'était la vérité; car à peine Burrough eut-il pris le flibot, que, pensant rejoindre sa flotte, il aperçut vers la haute mer celle d'Espagne, qui s'étendait pour lui couper le passage. Mais comme il montait un excellent voilier, il évita par la fuite un péril si pressant.

Cependant il lui fut impossible de se rapprocher de ses compagnons sur une côte si bien gardée. Dans l'incertitude du lieu où il pourrait les rencontrer, il prit, suivant le projet de Raleigh, vers les îles Açores, où le vent l'ayant bientôt conduit à la vue de Saint-Michel, il observa de si près Villa-Franca, qu'il distingua jusqu'aux vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le port. Plusieurs petites caravelles, qui s'y rendaient sans défiance, tombèrent entre ses mains; mais il n'en put tirer aucune information.

En arrivant à Florès, le 21 de juin, il s'approcha du rivage, dans sa chaloupe, accompagné seulement de trois ou quatre de ses officiers. Les habitants de

Santa-Cruz parurent aussitôt bien armés pour s'opposer à sa descente. Burrough, qui n'avait aucun dessein sur cette ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même signe. Alors les témoignages de paix et d'amitié commencèrent de part et d'autre. On se donna mutuellement des ôtages. Les Anglais eurent la liberté de se pourvoir d'eau fraîche et de toutes les provisions que l'île produit, avec celle de descendre à leur gré sur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendait cette année aucune flotte de l'Ouest; mais que trois jours avant leur arrivée, on avait vu passer une caraque pour Lisbonne, et qu'elle était suivie de quatre autres qui n'avaient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough se hâta de remonter à bord; et, sans autres forces que son vaisseau, accompagné d'une barque de Bristol, d'environ soixante tonneaux, qui s'était jointe à lui dans cette mer, il alla au-devant des caraques à toutes voiles. Bientôt il en découvrit une, à laquelle deux autres vaisseaux anglais donnaient déjà la chasse; mais un calme qui survint vers le soir arrêta tout d'un coup ses poursuites. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, il descendit dans sa chaloupe, et fit trois milles pour la reconnaître de près avec le secours des rames. Étant retourné à son vaisseau, il se disposa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête, qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confusion qui accompagne ces accidents n'empêcha point Burrough d'observer toujours la caraque. Le temps s'étant remis au matin, il l'aperçut près du rivage, et les Portugais empressés à transporter à

terre tout ce qu'ils pouvaient décharger. Lorsqu'ils virent approcher les Anglais, ils mirent le feu à leur bâtiment; et, se retranchant à la portée du fusil, ils demeurèrent dans cette situation, au nombre d'environ quatre cents hommes, pour tenir l'ennemi écarté du rivage jusqu'à ce que la caraque fût consumée.

Burrough, après avoir fait toutes ces observations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ses hommes, dont une partie se jeta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils dissipèrent aisément quelques compagnies qui étaient demeurées à la garde du rivage; et, marchant avec résolution vers le retranchement, ils ne s'en approchèrent que pour être témoins de la retraite des Espagnols. Tout ce que le feu avait épargné devint la récompense du vainqueur; mais il était échappé peu de richesses à l'ardeur des flammes. Entre quelques prisonniers, il se trouva un Portugais, nommé Vincent Fonseca, trésorier de la caraque, et deux étrangers, l'un Allemand et l'autre Hollandais, qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confesser la vérité. Ils avouèrent enfin que dans l'espace d'environ quinze jours, il devait arriver dans la même île trois caraques beaucoup plus grandes; qu'il en était parti cinq de Goa, le Buen Giesu, la Madre de Dios, le Saint-Bernard, le Saint-Christophe, et la Santa-Cruz, qui était celle que les Anglais venaient de forcer : que cette flotte avait reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Hélène, où toutes les caraques des Indes orientales ne manquaient point de passer pour s'y rafraîchir, et de s'arrêter plutôt à An-

gola, mais le moins qu'il serait possible, parce qu'on n'ignorait pas que les Anglais se disposaient à pousser leur navigation du côté de l'est : enfin que le dernier rendez-vous des cinq caraques était dans l'île de Florès, où les mêmes ordres les obligeaient d'attendre une puissante flotte qui devait y venir d'Espagne pour les escorter jusqu'à Lisbonne.

Cette explication suffisait au vice-amiral Burrough pour régler ses résolutions. Les deux vaisseaux anglais qui avaient chassé la caraque s'étaient joints à lui. La barque de Bristol, un vaisseau de la flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, et deux autres bâtiments nouvellement arrivés de l'Amérique, sous la conduite des capitaines Newport et Tomson, lui formaient une escadre assez bien composée. Il assembla tous les capitaines pour leur proposer d'aller sous ses ordres au-devant des caraques. Ils y consentirent. Sir Robert Cross, qui les joignit le lendemain avec le Foresight (le Prévoyant), vaisseau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent ensemble, et s'arrêtant à six ou sept lieues à l'ouest de Florès, ils se répandirent du nord au sud, chaque vaisseau à deux lieues de l'autre; de sorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils se flattèrent de découvrir tout ce qui se présenterait sur la mer dans un si long espace.

Ils demeurèrent dans cette situation depuis le 29 de juin jusqu'au 3 d'août, que Tomson, capitaine du Dainty, aperçut la caraque la Madre de Dios, une des plus monstrueuses masses que le Portugal eût sur mer. Le Dainty, qui était excellent voilier, eut bien-

tôt pris l'avance sur le reste de l'escadre anglaise, et commença l'attaque par quelques volées de canon, qui incommodèrent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le seconder, avec le capitaine Newport. Le combat continua quelque temps à la portée du mousquet, jusqu'à l'arrivée de sir Robert Cross, que Burrough consulta sur le parti qu'il y avait à prendre. Cross jugea que si l'on ne se hâtait point d'aborder la caraque, elle gagnerait infailliblement le rivage et s'y brûlerait comme la première. Sur cet avis, on jeta aussitôt le grapin; mais les Portugais se défendant avec beaucoup de valeur, le vaisseau de Burrough reçut un coup sous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger si pressant, il pria Cross de se retirer, afin qu'il pût aussi faire sa retraite. Ils tenaient si fortement tous deux à la caraque, qu'ils ne parvinrent à se dégager qu'après beaucoup d'efforts.

Tandis que Burrough s'occupait aux réparations de son bâtiment, Cross, qui voyait la caraque s'approcher de l'île, représenta vivement à ses compagnons que si l'on ne retournait sur-le-champ à l'abordage, il fallait renoncer à l'espérance de la prendre. Il eut des objections à vaincre et des craintes à combattre; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avaient perdu. Il s'approcha le premier, lorsque la caraque commençait à toucher au rivage. Tous les autres, animés par son exemple, fondirent avec la même furie sur cette vaste machine. Ils y entrèrent de toutes parts; et les Portugais perdirent tant de monde, par le seul feu de la mousqueterie, qu'ils se lassèrent de leur résistance.

Burrough, qui avait quitté son vaisseau pour passer sur le Foresight, commença par faire désarmer tous les prisonniers. Ensuite jetant les yeux à loisir sur sa conquête, il admira le plus grand bâtiment qu'il eût jamais vu. Son attention fut troublée par le spectacle d'une infinité de blessés et de mourants, qui se traînaient sur les ponts et qui imploraient la pitié des vainqueurs. Il fit appeler tous les chirurgiens de l'escadre anglaise, et les chargea de distribuer leurs soins entre un si grand nombre de malheureux.

L'amiral des caraques, qui montait la Madre de Dios, était dom Ferdinand de Mendoza, descendu des Mendozas d'Espagne, mais établi en Portugal, où il s'était marié. Son âge était fort avancé, et sa fortune répondait mal à son mérite; car, avec l'avantage de la naissance, il était bien fait, d'une physionomie agréable, et partagé fort heureusement de toutes les qualités de l'esprit. Dans plusieurs occasions où l'Espagne l'avait employé contre les Maures, il avait été deux fois prisonnier et racheté deux fois par le roi son maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage où il commandait encore les caraques, celle qu'il montait avait été jetée proche de Sofala, sur des sables, où elle s'était perdue; et quoiqu'il se fût sauvé de la fureur des flots, il n'avait pu éviter les mains des Maures, qui lui avaient fait souffrir un long et pénible esclavage. Le roi d'Espagne le considérait beaucoup, et cherchait l'occasion de lui faire rétablir sa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'amiral, la flotte des Indes orientales, qu'il aurait ramenée avec le même titre, si le vice-roi de Goa, qui reve-

nait en Portugal, et qui s'était embarqué dans le Bon-Jésus, n'eût pris le commandement général, en vertu de sa dignité. Burrough, plaignant les malheurs d'un homme de ce rang et de ce mérite, lui rendit la liberté avec la plus grande partie de ses gens, et lui fournit toutes les commodités nécessaires pour retourner dans sa patrie.

Tous les Anglais de l'escadre semblaient s'attendre au pillage de la caraque; mais Burrough, qui voulait rendre sa conquête plus utile, déclara qu'il en prenait possession au nom de la reine. Ensuite, sur la revue générale qu'il fit de ce riche butin, il assura tout le monde qu'il y aurait de quoi récompenser les soldats et satisfaire aux prétentions des marchands. L'auteur observe ici que la prise de ce bâtiment fit pénétrer les Anglais dans tous les secrets du commerce des Indes, que le Portugal s'était toujours efforcé de cacher avec tant de soin; et que les conjectures qu'ils avaient formées sur toutes les relations précédentes, furent changées en véritables lumières, accompagnées d'une parfaite certitude.

La caraque était d'environ dix-huit cents tonneaux, dont neuf cents consistaient en richesses de toutes sortes de genre. Le reste avait été abandonné pour l'artillerie, qui était composée de trente-deux grosses pièces de fonte; pour les passagers, qui étaient au nombre de six ou sept cents; et pour les vivres, dont on doit s'imaginer la quantité par celle des passagers et par la longueur de la navigation. La liste des marchandises, qui fut publiée à Londres le 15 septembre 1592, est un monument fort curieux de l'in-

fortune des Portugais. Il n'y a point de trésors ni de marchandises connues dans les Indes orientales qui ne fissent un article considérable. Toute la cargaison fut estimée, sans aucune exagération, à deux cent mille livres sterling. Après l'avoir fait distribuer sur les dix bâtiments de son escadre, Burrough envoya la caraque à Londres, en recommandant, pour la satisfaction de la postérité, qu'on en tirât soigneusement le plan et toutes les dimensions. Sa longueur, depuis le cap jusqu'à l'arrière, était de cent soixante-six pieds. La plus grande largeur, au second des trois ponts, quarante-six pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenait trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affaiblie, elle n'en prenait plus que vingt-six à son arrivée à Darmouth. La quille avait cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, et dix de tour dans sa principale grosseur, etc. Enfin, par le plan qui s'en conserve encore, il paraît que nous n'avons aujourd'hui, ni pour la guerre ni pour le commerce, aucun bâtiment qui en approche. Le roi d'Espagne regretta si amèrement la Santa-Cruz et la Madre de Dios, que sans écouter les excuses de son amiral dom Alphonse de Bacan, il le punit de sa négligence par la perte de son emploi. Les trois autres caraques furent redevables de leur conservation à la tempête qui dispersa l'escadre anglaise et qui les fit arriver heureusement à Tercère.

Mais le même hasard fit tomber entre les mains du capitaine White, à la hauteur de trente-six degrés, deux bâtiments espagnols, dont la hardiesse à déployer le pavillon d'Espagne lui avait fait craindre

d'abord que ce ne fût deux vaisseaux de guerre. Cependant, comme il se trouvait à la portée du canon, la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite, et l'envie de faire du moins acheter la victoire, lui fit prendre la résolution de les attaquer. Ils se mirent en ordre de bataille, à la longueur d'un câble l'un de l'autre. On se canonna pendant cinq heures avec toute la furie possible. L'anglais reçut dans cet espace trente-deux boulets, tant dans ses mâts et ses voiles, que dans le corps du navire, et plus de cinq cents balles de mousquets ou d'arquebuses. Enfin, jugeant par leur lenteur à s'approcher qu'ils devaient être moins redoutables par le nombre des hommes que par la quantité de l'artillerie, il se détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grapins furent jetés sur le plus gros, qui était un vaisseau basque; il se passa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le passage à la faveur de sa mousqueterie. Mais une partie de ses gens étant montés à bord, les Espagnols demandèrent quartier, et le capitaine anglais fit cesser le carnage. L'autre vaisseau avait paru s'éloigner, pendant un combat si serré; mais c'était pour prendre l'avantage du vent, et venir aborder de son côté les Anglais, qu'il aurait mis entre deux feux. Il arriva trop tard, et son dessein ne servit qu'à hâter sa prise. White, déjà maître du basque, sur lequel un petit nombre de ses gens suffisaient pour garder des ennemis qu'il avait fait désarmer, fit face à ceux qui revenaient sur lui avec le vent, et leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier désordre. Ils baissèrent aussitôt leurs voiles, pour se rendre sans ré-

sistance; et les Anglais furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençait à les inonder par plusieurs voies. Leur nombre, sur les deux vaisseaux, était fort inférieur à celui des Anglais; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avaient pas laissé de conserver toute la fierté qui convenait à leur première force; et les deux capitaines confessèrent que, dans l'espérance de prendre le vaisseau anglais, ils avaient délibéré entre eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiraient à Lisbonne ou à San-Lucar.

White les fit venir tous deux sur son bord; et se contentant de faire passer à leur place deux officiers anglais, avec quelques soldats, dans le nombre qu'il crut suffire pour assurer ses prises, il comptait de faire continuer la manœuvre aux matelots espagnols, jusqu'en Angleterre, où il voulait retourner directement. Mais il fut surpris d'entendre qu'on avait fait jurer aux matelots d'Espagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le service des Anglais, et que, liés par ce serment, ils protestaient que la mort même ne les forcerait pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire passer tant de prisonniers dans son bord, pour leur substituer une partie de ses gens, il fut obligé de recourir aux deux capitaines espagnols, et de se remettre sur eux du soin de faire agir leurs matelots. Ainsi la religion de leur serment fut ménagée, mais à la faveur néanmoins d'une espèce d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs capitaines, ils ne travaillaient pas moins pour le service de l'Angleterre.

Les deux prises étaient chargées de quatre cents caisses de vif-argent, scellées des armes de Castille et de Léon, et de cent muids de vin. Elles portaient aussi une autre sorte de richesses, qui ne pouvait servir beaucoup à la fortune des Anglais; c'était un prodigieux nombre de chapelets, d'agnus, de médailles, et dix balles de missels et de bréviaires. L'auteur ajoute que chaque quintal de vif-argent faisait perdre au roi d'Espagne un quintal d'argent solide, qui lui en devait revenir des mines du Pérou, dont les chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas mieux expliquée. A l'égard des chapelets et des agnus, etc., on conçoit que si le nombre était de deux millions soixante-douze mille, comme l'auteur ne fait pas difficulté de l'assurer, et qu'il les faille compter à deux réaux pièce, cette perte était encore fort considérable pour le roi d'Espagne. Enfin, sans compter, dit-il, les bréviaires et les missels, cette prise montait à plus de soixante-dix mille livres sterling. Il nous apprend aussi, sur le récit des deux capitaines espagnols, que les chapelets, etc., étaient pour les provinces de la Nouvelle-Espagne, de Jucatan, de Guatimala, de Honduras, et pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'est point une supposition, car il était taxé sur les caisses qui contenaient ces instruments de piete.

CHAPITRE XX.

Second voyage du comte de Cumberland. Prise de plusieurs vaisseaux portugais, et de la caraque las Cinque Llagas, en 1593 (1).

Si l'on considère les malheurs de l'Espagne et du Portugal dans la conduite de leurs flottes d'Orient, et les avantages que l'Angleterre tirait de ses pirateries, comme autant de degrés qui devaient bientôt assurer aux Anglais l'entrée des mers orientales, on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au sujet. La relation de Stephens et le voyage de Lancaster n'avaient point encore produit d'autre effet pour le commerce de l'Angleterre aux grandes Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de vaisseaux, qui avaient pris inutilement cette route; mais les obstacles qui avaient éloigné les Anglais des côtes d'Asie se trouvaient compensés par les connaissances qu'ils avaient acquises sur l'Afrique, et par les richesses qu'ils avaient enlevées aux Portugais. Cet affaiblissement du principal ennemi qui leur disputait les droits du commerce, devait servir à leur en ouvrir insensiblement les voies; sans compter qu'ils en tiraient actuellement un profit si réel, que si le marché eût dépendu de leur choix, ils auraient volontiers renoncé, dit un de leurs auteurs, à l'avantage de former

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 199.

des établissements dans les Indes, pourvu qu'ils eussent conservé celui de prendre les caraques et les riches vaisseaux portugais, dont le pillage valait bien tous les profits du commerce.

Dans le cours de l'année 1593, le comte de Cumberland, ce même seigneur qui avait déjà fait gloire du nom de corsaire, mit en mer, de son propre bien et de celui de ses amis, trois vaisseaux de la même grandeur, de la même force, et pourvus de la même quantité d'hommes et de vivres. Officiers, soldats et matelots, le nombre d'hommes montait à cent quarante sur chaque bâtiment. Les noms étaient le Royal Exchange, amiral; le Mayflower, commandé par le capitaine Anthony; et le Samson, par le capitaine Downton, historien du voyage.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année suivante, avec tant de secret dans leur dessein, qu'en mettant à la voile les chefs seuls en étaient informés. Ils dirigèrent leur course vers la côte d'Espagne; mais s'étant avancés jusqu'au quarante-troisième degré, ils se séparèrent le 24 avril, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, avec ordre de l'amiral, qui demeurait au centre, de retourner vers lui la nuit suivante. Cette manœuvre supposait quelque vue d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, sans autre effet que de se rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, capitaine du Mayflower, parut accompagné d'une pinasse de vingt-huit tonneaux, chargée de seize personnes et de vins de Galice. Il s'en était rendu maître sans combat; et s'étant contenté d'y faire passer quelques soldats pour assurer sa prise,

il avait remis à la visiter après avoir rejoint l'amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curiosité du comte de Cumberland regardait le dessein dont il faisait encore mystère. Il interrogea successivement les seize prisonniers. C'étaient des Portugais partis de Viane en Portugal pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point satisfait, il était tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ses trois vaisseaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui représentèrent qu'il devait garder du moins un Portugais sur chaque bâtiment; non que la plupart des Anglais n'entendissent assez cette langue, mais pour les occasions où le besoin qu'ils pouvaient avoir de quelques rafraîchissements dans les colonies portugaises, ne trouvait pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglais. Ainsi l'amiral ne se rendit à cette proposition que pour entrer dans des vues d'une médiocre importance.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choisis, se virent-ils condamnés à la soumission pour des maîtres étrangers, que pensant à rendre leur servitude plus douce, ils découvrirent mille choses que les menaces n'avaient pu leur arracher. Celui qui était tombé dans l'amiral, apprit au comte qu'on attendait incessamment à Lisbonne une grande et riche caraque, nommée las Cinque Llagas, ou les Cinq Plaies, sans autre escorte que deux vaisseaux de guerre qui l'attendaient aux îles Açores. On jugea, par la satisfaction que le comte fit éclater, que l'espérance de rencontrer ce bâtiment était le but mystérieux de son voyage. Il déclara qu'ayant reçu le même avis à Londres,

il n'avait armé que dans cette espérance; et que depuis qu'il était en mer, ses recherches n'avaient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois caravelles portugaises, qu'il prit encore le jour suivant, semblèrent moins le réjouir que l'importuner, parce que ces petites expéditions retardaient ses désirs. Il arriva le 2 de juin à la vue de Saint-Michel. Le lendemain il envoya sa petite pinasse, qui était de vingt-quatre tonneaux, avec une caravelle portugaise qu'il avait conservée pour les usages de sa flotte, vers les îles voisines, et surtout vers celle de Tercère, dans la vue de ne laisser rien échapper à ses observations. Il leur donna ordre de le joindre à douze lieues de Fayal, ouest-sud-ouest; mais leur course fut inutile; elles ne purent retrouver la flotte au temps marqué, et lorsque leur présence aurait été nécessaire.

L'amiral dispersa ses trois vaisseaux, suivant la méthode qu'il avait observée sur les côtes d'Espagne. Enfin, le 13 on aperçut la grande caraque las Cinque Llagas. Le Mayflower et le Samson furent près d'elle avant la nuit, et commencèrent à lui lâcher chacun leur bordée. Ensuite tournant pour observer ses forces, ils examinèrent soigneusement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle disposait pendant ce temps-là son artillerie. L'amiral arriva malheureusement avec trop peu de précaution, et reçut sa première décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remédiait au désordre, le Mayflower et le Samson continuèrent de faire jouer leurs batteries, jusqu'au retour de l'amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Aussitôt on proposa d'aller droit à l'abordage; mais le

capitaine Cave représenta fortement qu'il valait mieux attendre le matin; et qu'alors chaque vaisseau, après avoir fait de concert ses trois décharges, s'approcherait chacun de son côté, pour attacher le grapin. Ce conseil fut approuvé; mais, au matin, divers retardements firent encore suspendre l'attaque jusqu'à dix heures.

Il paraît, par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux îles, le comte de Cumberland s'était dérobé soigneusement à la vue des Portugais, sans quoi l'on ne concevrait pas que les deux vaisseaux de guerre qui étaient à Tercère fussent demeurés dans l'inaction. L'amiral aborda le premier au centre de la caraque. Le Mayflower la prit à l'arrière, du côté de bas-bord; mais le brave Anthony, qui en était capitaine, fut tué à la première approche, ce qui jeta tant de confusion parmi ses gens, que le vaisseau, heurtant contre la poupe de la caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employèrent pour se justifier. Le Samson aborda par l'avant; mais n'ayant point assez de place, son arrière se trouva contre le flanc de l'amiral, et son avant contre l'avant de la caraque.

Dès les premiers coups, M. Cave, capitaine de l'amiral, fut blessé tout-à-la-fois aux deux jambes; et n'ayant pu se remettre en état de faire ses fonctions, il n'y eut personne qui eût la hardiesse de prendre sa place. Le Samson se rapprocha du flanc de la caraque; mais il eut dans le même instant six hommes tués; et ne voyant point dans l'amiral toute l'ardeur qui devait leur servir d'exemple, les autres jugèrent

à propos de se retirer, sans que rien fût capable de les faire retourner à l'assaut. Cependant quelques soldats de l'amiral se comportèrent fort bien, et semblaient n'avoir besoin que d'un chef pour succéder aux fonctions du capitaine Cave. L'auteur assure que leur vaisseau, malgré l'atteinte qu'il avait reçue la veille, ne manquait de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant sans peine que la vigueur de leurs ennemis se relâchait, se placèrent avantageusement, et firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mousqueterie. Ils lancèrent en même temps sur les Anglais des feux d'artifice si bien composés, que plusieurs en furent brûlés, sans pouvoir s'en garantir, et que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vue et le soin du combat. Les balles et les dards qu'ils faisaient pleuvoir en même temps, achevèrent d'ôter le courage aux Anglais. Ils se retirèrent en désordre; et leur ressource fut de recommencer à quelque distance le jeu de leur artillerie.

Mais les mêmes feux qui leur avaient été si funestes, le devinrent bien plus aux auteurs de cette terrible invention. Les artificiers, dans le trouble du combat, négligèrent apparemment leur propre sûreté. Cette explication est plus vraisemblable que celle de l'auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samson : car on ne conçoit pas qu'un seul boulet, comme il l'assure, pût enflammer un bâtiment de la grosseur qu'il donne à la caraque. De quelque manière qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les soins, et plus fort que tous les

remèdes. Il gagna toutes les parties de la caraque; et la multitude de passagers qu'elle avait à bord, rendant le désordre plus affreux, les Anglais qui étaient témoins d'un si triste spectacle, furent touchés de la plus vive compassion. Ils conçurent que dans le grand nombre de personnes qu'ils voyaient sauter dans la mer, en tendant les bras vers eux, avec des cris lamentables, ils devaient apporter quelque discernement à les secourir. Ce fut un malheur extrême que la pinasse et la caravelle ne fussent point encore arrivées. Les chaloupes ne pouvaient suffire à tant de misérables; et l'ordre des capitaines étant de faire quelque distinction des personnes, la difficulté même de ce choix causa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La chaloupe du Samson tira des flots deux gentilshommes d'une haute distinction, dont l'un, qui était fort âgé, se nommait Nuño Velo Pereyra. Il avait été gouverneur de Mozambique et de Sofala, et ensuite aux Indes orientales. Le vaisseau sur lequel il était parti, pour retourner en Portugal, ayant fait naufrage un peu à l'est du cap de Bonne-Espérance, il avait regagné par terre Mozambique, où il s'était embarqué sur la caraque (1). L'autre, nommé Bras Carrero, avait été capitaine d'une caraque, qui avait péri aussi sur les côtes d'Afrique; et la même fortune l'attendait sur celle où il était remonté. La chaloupe

(1) Voy. Hakluyt, t. II, part. II, p. 200. La relation de ce voyage eût été curieuse; mais il est probable que le lieu où le vaisseau fit naufrage était plus près de Mozambique que du cap de Bonne-Espérance. La traduction de Prevost, ici comme en beaucoup d'autres endroits, a eu besoin d'être corrigée.

du Samson sauva trois autres personnes d'un rang moins considérable. L'amiral et le Mayflower rendirent le même service à deux femmes et à plusieurs hommes de différentes conditions. Mais tandis qu'on s'empressait à secourir les autres, le feu ayant gagné les poudres, fit sauter la caraque en mille pièces, avec un fracas épouvantable.

Ce malheur arriva le 14 juin 1593, à six lieues au sud de Fayal et de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent sauvés racontèrent que la raison qui les avait empêchés de se rendre, était que la caraque et toute sa cargaison appartenaient au roi. Le capitaine, qui avait fondé l'espérance de sa fortune sur les récompenses auxquelles il s'attendait, et qui aspirait même à la vice-royauté des Indes, avait mieux aimé périr que de survivre à ses ambitieux projets. La caraque était d'ailleurs en fort bon état, et capable de défense comme le meilleur vaisseau de guerre. Elle avait augmenté son artillerie, à Mozambique, de celle de deux autres caraques qui s'étaient brisées successivement sur cette côte. Cependant les maladies qui s'étaient répandues dans l'équipage, à Angola, où l'air est toujours fort mauvais, avaient réduit le nombre des blancs à cent cinquante personnes; mais celui des nègres montait presque au double. Comme on ne manque point, dans ces tristes accidents, de grossir tout ce qui peut inspirer de la compassion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois dames, qui, balançant entre la nécessité de périr par le feu, ou de se précipiter dans la mer, avaient imploré, par leurs cris, des secours

qu'elles ne devaient attendre de personne, et, surprises enfin par les flammes, avaient été suffoquées et brûlées à la vue d'une infinité de gens que leur propre péril rendait comme insensibles au désastre d'autrui. Tous les prisonniers qu'on retira de l'eau furent mis à terre dans l'île de Fayal, à la réserve de Velo Pereyra et Bras Carrero, qui furent conduits en Angleterre, et de quelques nègres d'une belle taille que l'amiral garda pour son service.

Quoique l'attaque des Anglais n'eût pas blessé les règles de la guerre, et qu'eux-mêmes ils eussent payé leur entreprise assez cher, l'auteur ajoute qu'après avoir causé inutilement la perte de tant de malheureux, ils ne doivent pas s'attendre aux faveurs du ciel dans le reste de leur voyage. Cette réflexion est d'un chrétien plus que d'un homme de mer. Mais il est vrai qu'ayant continué de croiser jusqu'à la fin du mois, ils rencontrèrent le premier jour de juin un autre vaisseau espagnol d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils le prirent d'abord pour le Saint-Philippe, amiral d'Espagne. C'était encore une caraque. Après l'avoir saluée de quelques volées de canon, ils la firent presser de se rendre. Mais la voyant disposée au combat, et la mort ou les blessures d'une partie de leurs officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de se borner aux menaces. Le désordre de leurs trois bâtiments leur fit perdre aussi la pensée d'aller plus loin. Ils s'arrêtèrent quelque temps aux environs de Florès et de Corvo, pour attendre les vaisseaux des Indes occidentales. Cette ressource n'eut pas un succès plus heureux. En-

fin les vivres commençant à leur manquer, et n'en pouvant espérer des îles que par des voies qu'ils n'étaient plus en état de tenter, ils tournèrent leurs voiles vers Plymouth, où ils arrivèrent le 28 du mois d'août.

Les Anglais, dont la cupidité était excitée par les riches butins qu'ils enlevaient aux Espagnols et aux Portugais, se hasardèrent enfin à les aller chercher dans les mers de l'Inde où ils dominaient sans rivaux; aussi les expéditions qui suivirent immédiatement celle du comte de Cumberland qu'on vient de lire, appartiennent à la seconde partie de notre ouvrage qui concerne l'Asie. Nous nous sommes assez longtemps attachés à raconter les courses aventureuses des premiers navigateurs, et les exploits de ceux qui s'élancèrent sur leurs traces; il faut actuellement nous occuper des relations des voyages qui procurèrent une connaissance plus approfondie et plus détaillée de ces côtes nouvellement découvertes. Celles que publièrent les Français sont de ce genre, et nous allons les suivre dans les premières navigations qu'ils firent sur les côtes occidentales d'Afrique, et dans les premiers établissements qu'ils y formèrent.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE IV.

VOYAGES AU LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANC JUSQU'A SIERRA-LEONE.

CHAPITRE I.

Des premiers établissements des Français entre le cap Blanc et Sierra-Leone, et des diverses compagnies formées en France pour le commerce d'Afrique.

Les lecteurs qui ont lu les récits contenus dans le livre précédent, se rappelleront que la plupart des aventuriers anglais qui abordaient sur les côtes d'Afrique apprenaient qu'ils y avaient été précédés par les Français, ou les y rencontraient, et presque toujours ils les trouvaient disposés à favoriser leurs tentatives, ou à se joindre à eux contre les Portugais ou les Espagnols, alors les ennemis communs de toutes les nations naviguant dans ces parages. Ces faits prouvent que les Français avaient précédé les Anglais dans cette carrière nouvellement ouverte aux entreprises. La plupart de ces expéditions françaises étaient parties du port de Dieppe et des côtes de la Normandie; ainsi le génie navigateur des Scandinaves se réveillait

après sept siècles d'intervalle chez les Normands, leurs descendants.

Mais la France, alors occupée de ses dissensions intestines et de ses guerres religieuses, faisait peu d'attention aux entreprises de quelques aventuriers que l'amour du gain entraînait, au péril de leur vie, sur ces côtes lointaines. Eux-mêmes, trop illettrés ou trop peu sensibles à la gloire, ne songèrent point à faire des relations de leurs voyages; ou s'ils en firent, il ne se trouva point d'homme assez zélé ou assez instruit pour les recueillir et les donner au public. La France n'eut ni son Ramusio ni son Hakluyt.

Pourtant des Français avaient formé des établissements commerciaux sur les côtes occidentales d'Afrique, et ils obtinrent de leur gouvernement des lettres patentes qui leur concédaient contre ceux de leur nation des privilèges exclusifs. Ces privilèges, qui laissaient ces compagnies sans concurrence, furent peut-être une des causes du peu de succès qu'elles obtinrent, et du profond secret qu'elles gardèrent dans toutes leurs opérations.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que ce ne fut qu'après que cette compagnie eut été reconstituée, en 1717, et sous le titre de compagnie des Indes et du Sénégal, que l'on pensa enfin à publier tout ce que les expéditions successives faites par les Français, dans l'intérêt de leur commerce, avaient pu apprendre sur les côtes occidentales d'Afrique. Il fut permis au père Jean-Baptiste Labat de faire usage de tous les mémoires et de tous les renseignements contenus dans les archives de la com-

pagnie. Le dernier, et le plus habile de tous ses directeurs, André Brüe, lui remit tout ce qu'il avait écrit, et lui donna de vive voix toutes les notions que sa mémoire lui fournissait. C'est avec ces matériaux que Labat, qui avait fait lui-même avec fruit un voyage dans les îles du Nouveau-Monde, composa la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, et qu'il la publia en 1728(1), accompagnée d'un grand nombre de planches et de cartes de d'Anville, qui alors préludait à sa grande réputation.

Cet ouvrage était le premier qui faisait connaître les voyages et les entreprises des Français dans les parties de l'Afrique découvertes par les Portugais.

Les plus anciens titres que fournissaient les archives de la compagnie, ne remontaient pas au-delà de 1626; mais on ne pouvait douter, et par la tradition et par l'existence même reconnue de la compagnie, qu'avant cette époque les Français, et particulièrement ceux de Dieppe, n'eussent fait un grand nombre de voyages dans ces contrées, et qu'ils n'y eussent fait le commerce.

Dès qu'on crut pouvoir se passer de témoignage écrit, on donna une libre carrière à l'imagination et aux conjectures, et, comme il arrive toujours, on franchit les limites du vrai, et même du probable.

Le P. Labat affirme que les Dieppois avaient reconnu, fréquenté et visité les côtes d'Afrique dès le commencement du quatorzième siècle, et que, dès le mois de novembre 1364, ils avaient établi leur com-

(1) 5 vol. in-12.

merce à Rufisque et le long de cette côte, jusque bien loin au-delà de l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone.

La preuve qu'apporte le P. Labat d'une assertion qui enlèverait aux Portugais la gloire d'avoir franchi les premiers le cap Boyador, le cap Vert, et d'être les premiers parvenus au Sénégal, c'est que les Dieppois avaient associé les marchands de Rouen dans leur commerce aux côtes d'Afrique par un acte du mois de septembre 1365. Comme on ne dit pas de quelles côtes d'Afrique il s'agit dans cet acte, il n'est pas douteux, si toutefois il a existé, qu'on y désignait les côtes d'Afrique baignées par la Méditerranée, qui jamais n'ont cessé d'être connues de toutes les nations d'Europe, ni d'être visitées par des vaisseaux français. Mais, selon le P. Labat, cet acte a été détruit dans l'incendie qui eut lieu à Dieppe en 1694; sa date se trouve, dit-il, relatée dans les annales manuscrites de Dieppe, dont l'ancienneté et la vérité ne peuvent être révoquées en doute, car on peut les voir dans le cabinet d'un avocat du roi de cette ville, dont le P. Labat fait le plus pompeux éloge, et dont cependant il a jugé à propos de nous taire le nom, ayant laissé un grand blanc dans la ligne où ce nom devait se trouver.

Je ne suivrai pas davantage le P. Labat dans ce qu'il dit de cette compagnie de marchands normands qui auraient bâti le fort de la Mine d'Or, en 1382, sur la côte de Guinée, ainsi que les forts d'Acara et de Cormantin; qui auraient créé un commerce pour eux la source d'immenses richesses; qui auraient été tout à

coup arrêtés dans le cours de leurs prospérités par les guerres civiles résultat de l'accident funeste arrivé au roi Charles VI.

Il arrive fréquemment à la politique de se prévaloir de ses propres fictions pour arriver à ses fins. Mais les fins de la politique sont incertaines; et les résultats de ses efforts sont souvent aussi trompeurs qu'elle-même : c'est lorsqu'elle croit opérer les plus grands biens, que quelquefois elle enfante les plus affreuses calamités. Il n'en est pas ainsi de l'histoire, dont le but est toujours bien marqué, dont l'effet est toujours salutaire. Ce qu'elle se propose, c'est de retracer tout ce qui peut être utile à l'homme et contribuer à son instruction et à son bonheur ; et pour accomplir cette noble tâche elle doit surtout inspirer la confiance, en ne s'écartant jamais de la vérité. Pénétrés de ces sentiments, nous devons déclarer à nos lecteurs que les prétentions des Dieppois aux découvertes des côtes occidentales d'Afrique, et leur voyage le long de ces côtes jusqu'à Sierra-Leone antérieurement aux Portugais, ne soutiennent pas le plus léger examen, et que quoique l'abbé Prevost et un grand nombre d'écrivains aient adopté le récit du P. Labat, ce n'en est pas moins une grossière imposture à laquelle nous n'aurions pas même accordé l'honneur d'une réfutation, si beaucoup d'hommes respectables, entraînés par un faux zèle pour la gloire de leur patrie, n'avaient cru devoir la reproduire, et ne l'avaient accréditée par leurs suffrages : et si même elle n'avait pas été mise, en quelque sorte, au rang des vérités reconnues, lorsqu'elle a été répétée sans contradiction par des auteurs d'une

nation rivale (1) dont les écrivains se montrent souvent empressés à enlever aux Français le mérite de leurs découvertes les moins contestables. Mais les voyages dans les mers de l'Inde, de Gonneville et de Pyrard, au commencement du seizième et du dix-septième siècle, que nous aurons occasion de faire connaître par la suite, prouvent suffisamment que les Français ont dû fréquenter les côtes d'Afrique et y former des établissements bien long-temps avant l'époque qui se trouve déterminée par des actes authentiques. Cette époque ne remonte pas au-delà de l'année 1626, où nous les trouvons établis à l'embouchure du Sénégal.

La direction de leur commerce était alors entre les mains d'une compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir jusqu'en 1664. Mais, par l'autorité du roi, elle fut obligée d'abandonner et de vendre ses droits pour la somme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle compagnie, qui prit le titre de compagnie des Indes occidentales. Cette compagnie des Indes ménagea si mal ses intérêts, qu'en 1673 le roi l'obligea de céder ses patentes à une autre compagnie de nouvelle création, pour la somme de soixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manqua encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ses prétentions à une autre société pour un million dix mille livres. Le roi confirma cette troisième compagnie par des lettres qui limitaient son commerce entre le cap Blanc et Sierra-Leone, parce que le privilège de commercer au sud du cap de Bonne-Espérance avait été accordé à d'autres

(1) J. H. Tuckey. *Maritime Geography*, vol. 2, p. 462.

négociants associés sous le titre de compagnie de Guinée.

En 1694, cette dernière compagnie, voyant ses affaires en désordre, vendit, avec la permission du roi, dix-neuf ans qui lui restaient de son privilège, à d'Apougny, pour la somme de trois cent mille livres. Dix-huit autres négociants, qui s'associèrent à d'Apougny, formèrent une quatrième compagnie d'Afrique, sous le nom de compagnie du Sénégal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles patentes. Mais, n'ayant pas plus de succès que leurs prédécesseurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la somme de deux cent cinquante mille livres, à une compagnie de marchands de Rouen, en se réservant néanmoins, sous certaines conditions, la moitié du commerce. Ces conditions furent si mal observées, que les marchands de Rouen furent confirmés exclusivement par le roi, sous le titre de cinquième compagnie du Sénégal. Enfin, la nouvelle compagnie des Indes, ou de Mississipi, formée à Paris en 1717, acheta, des marchands de Rouen, pour la somme d'un million six cent mille livres, le commerce d'Afrique (1).

Il ne sera point inutile de joindre ici quelques remarques sur la naissance et le progrès de toutes ces compagnies françaises. La première, qui avait acheté les droits des Normands associés et ceux des seigneurs propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Christophe, de Sainte-Croix, de la Grenade et

(1) Recueil des édits, ordonnances et déclarations du roi, Labat, *ubi sup.*, t. 1, p. 19 et suiv.

de Marie-Galande, reçut du ministère toute l'assistance et tout l'encouragement qu'elle pouvait désirer. Elle fut aidée des vaisseaux et des troupes du roi. Enfin, ne manquant de rien pour le succès de ses entreprises, il était impossible qu'elle ne parvînt pas à son but, si elle avait su se renfermer dans de justes bornes. Mais, par une espèce de monopole, en s'efforçant, sous le titre de compagnie des Indes occidentales, de faire tourner tout le commerce du royaume en Afrique et en Amérique, elle ruina ses propres affaires. On peut la considérer comme la première compagnie d'Afrique établie par autorité; car l'ancienne compagnie normande n'était qu'une association privée. Quoiqu'elle eût obtenu la disposition des trente années qui restaient de son privilège, avec une clause de rédemption, lorsque ce temps serait expiré, elle fut rompue long-temps avant le terme; et, dès 1674(1), les îles de l'Amérique furent réunies à la couronne.

Les patentes de la seconde compagnie étaient pour trente ans, et ses privilèges exclusifs pour le commerce s'étendaient depuis le cap Blanc jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Cette compagnie, se trouvant incommodée par l'établissement des Hollandais à Gorée et dans la baie d'Arguim, obtint des ordres du roi pour le départ d'une escadre, sous le commandement du comte d'Étrées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques vaisseaux, dont elle donna la conduite à M. du Casse, qui se saisit du fort d'Arguim au mois d'août

(1) Histoire des Antilles, par du Tertre.

de l'année suivante. D'un autre côté, la compagnie fit, en 1679, des traités avantageux avec les rois de Rufisque, de Portudale et de Joale, par lesquels ces princes lui cédaient la propriété de toutes les côtes entre le cap Vert et la rivière de Gambra; c'est-à-dire d'un espace d'environ trente lieues de côtes, et de six lieues dans les terres. Tous les étrangers étaient exclus du commerce dans cette étendue de pays, et les vaisseaux de la compagnie affranchis de toutes sortes de droits. Dans le cours de la même année, la compagnie s'engagea, par contrat avec le roi, à fournir chaque année, pendant l'espace de huit ans, deux mille nègres aux îles de l'Amérique qui appartenaient à sa majesté, et le même nombre, ou plus s'il était nécessaire, pour le service des galères. Avec tant de sujets d'espérance, qui n'aurait pas cru le succès presque infaillible? Mais les pertes que la compagnie essuya par les guerres, et les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour se soutenir, la réduisirent à la nécessité de composer avec ses créanciers, qui se crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les disgraces de deux compagnies consécutives donnèrent tant d'éloignement pour en former une troisième, que le ministère eut beaucoup de peine à rassembler un nombre d'associés suffisant. Il y avait néanmoins assez de différence entre le prix de la seconde et celui de la première, pour faire juger que les fonds étaient considérablement augmentés dans la dernière des deux administrations.

La troisième compagnie qui fut formée en 1681, se promettait plus de bonheur, lorsque le ministère jugea qu'il était à propos de diviser le privilège, en

le restreignant, pour la compagnie, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Gambra inclusivement, et formant pour le reste une nouvelle association sous le titre de compagnie de Guinée. Le marquis de Seignelay, qui avait alors l'administration générale du commerce, ne manquait pas de prétexte. Il reprochait à la compagnie de n'avoir pas rempli ses engagements pour les deux mille nègres qui devaient être envoyés tous les ans aux îles de l'Amérique. Il se plaignait d'ailleurs que la compagnie n'avait pas apporté d'Afrique autant d'or qu'on s'y était attendu. En vain les directeurs lui représentèrent qu'ils ne s'étaient pas engagés à payer les dettes de la compagnie précédente, et qu'ils avaient compté de jouir paisiblement des droits qu'ils avaient acquis; qu'il leur en avait coûté quatre cent mille livres pour rétablir et pour étendre le commerce; que d'ailleurs ils avaient fait plus qu'ils n'étaient engagés par le contrat, puisque dans les deux dernières années et demie ils avaient transporté en Amérique quatre mille cinq cent soixante et un nègres, et qu'il paraissait par les registres de la monnaie, qu'en trois ans ils avaient fait entrer dans le royaume quatre cents marcs d'or : toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent seulement que les limites de la concession fussent élargies depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra Leone, la possession de Gorée et d'Arguim confirmée, et leur droit continué pour fournir des nègres aux îles françaises de l'Amérique.

La fortune ne fut pas plus favorable à cette troisième compagnie. Ses affaires tombèrent dans une

décadence qui l'obligea de demander la permission de la cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui restaient de son privilège au sieur d'Apougny, un de ses directeurs. Il se forma aussitôt une nouvelle association. L'exemple du passé devant servir de règle à cette quatrième compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ses prédécesseurs; et les mesures furent prises avec toute la sagesse qui convenait à cette vue. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tombèrent dans un tel désordre, que le sieur Brüe, qui fut envoyé au Sénégal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté sans succès, on fut forcé de vendre le privilège, en 1709, à une nouvelle compagnie de marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réussirent pas mieux, y renoncèrent en 1717, et le revendirent à la compagnie de Mississipi, qui réunit le commerce des Indes orientales et occidentales, et celui de l'Afrique, sous une seule direction (1).

Les bornes assignées à la troisième compagnie par ses lettres patentes s'étendent depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra Leone. Dans cet espace, la France a les établissements suivants :

I. L'île et le fort d'Arguim ou Arguin, près du cap Blanc. Cet établissement a dans sa dépendance la rade et le comptoir de Portendic, au nord du cap Vert.

II. L'île et le fort du Sénégal ou de Saint-Louis, à l'embouchure de la rivière du Sénégal. C'est la résidence du directeur général.

(1) Histoire des Antilles, par du Tertre.

III. Le fort et le comptoir de Saint-Joseph, près de Mankanet (1), sur le bord du Sénégal, à trois cents lieues de son embouchure, à l'ouest des cataractes de Felou dans le royaume de Galam. Il a dans sa dépendance un petit comptoir et un fort nommé Saint-Pierre (2), près de Caynoura, sur la rivière de Falemé, dans le même pays, mais appartenant au royaume de Bambouck.

IV. L'île et le fort de Gorée, près du cap Vert.

V. Le comptoir de Joale, à l'embouchure d'une rivière de même nom, entre l'île de Gorée et l'embouchure de la rivière de Gambra.

VI. Le comptoir d'Albreda, au nord de cette même embouchure, vis-à-vis James-Fort, comptoir anglais.

VII. Vintain ou Bintam, comptoir sur la rivière du même nom, au sud de la rivière de Gambra, et fort près de l'embouchure.

VIII. Un comptoir dans l'île des Bissages ou de Bisso, près de Cachao.

Il reste à donner quelque idée de ces établissements, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

Le fort d'Arguim est situé dans une petite île, un peu au sud du cap Blanc, qui est situé lui-même sur la côte occidentale d'Afrique, à vingt degrés trente minutes de latitude. C'est une pointe basse qu'on ne découvre pas aisément de la mer, qui se termine au

(1) Macanet, sur la carte de d'Anville, de la côte occidentale d'Afrique, en 1751.

(2) Ce comptoir ne se trouve plus sur la carte de d'Anville que nous venons de citer; mais il est sur celle du même géographe, de 1727, dédiée aussi à la compagnie des Indes de France.

sud par un cap, long, bas et stérile, sans verdure, sans arbres et sans aucune marque qui puisse servir de règle aux pilotes. Il a tiré son nom de la couleur blanche de sa terre qui est sèche et sablonneuse. Son extrémité est ronde et défendue par quantité de bancs de sable et de basses qui rendent le débarquement fort dangereux (1). Il se présente au nord et au sud; mais lorsqu'on a doublé la pointe du sud, la côte s'étend au nord, et forme avec le cap Sainte-Anne, qui est dans le même parallèle, à la distance de huit lieues à l'est, une profonde baie où l'on trouve quantité de criques et de petites rivières. Cette baie n'a pas moins de douze lieues au nord et au sud. Le fond est inégal. Elle a une petite île et plusieurs bancs de sable. Ses côtes sont sèches et stériles, absolument désertes et hors des voies du commerce. Du cap Sainte-Anne jusqu'aux Salines, la côte prend du nord-ouest au sud-est l'espace d'environ six lieues, et présente vers le milieu de cet espace une petite baie, près de laquelle on trouve quelques salines naturelles qui donnent abondamment du sel dans les temps secs.

Assez près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre baie, de la même grandeur à peu près que la première. Elle a trois îles, dont la plus grande est nommée Ghir par les Arabes, et par les Européens Arguim. La longueur de l'île d'Arguim est d'environ une lieue et demie, et sa largeur d'une lieue. Les deux autres îles sont moins grandes, mais sont aussi sté-

(1) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix brasses d'eau près du rivage, et que le courant y est au sud-ouest. Voyez Churchill's, *Collection*, t. v, p. 529. La description de Labat s'accorde assez avec celle-ci, *ubi sup.*, p. 57.

riles. C'est de l'île d'Arguim que le golfe ou la baie tire son nom, Il commence au cap Blanc, et finit au cap Mirik (1), à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean. La baie entre ces deux caps, qui sont à quarante lieues l'un de l'autre, est défendue par un banc de sable (2) long de vingt-cinq lieues, et large de deux ou trois, sur lequel la mer est toujours fort grosse. Ce banc et quantité d'autres de moindre grandeur, qui se trouvent aux environs, rendent l'entrée de la baie fort dangereuse. La seule voie sûre pour les vaisseaux pesants est entre le cap Blanc et l'extrémité nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze brasses. La largeur du canal est d'environ quatre lieues. On trouve dans la baie d'Arguim toutes sortes de poissons en abondance, et surtout celui que les Hollandais nomment stockfish, et les Français vieilles (3). Il y est d'une grandeur si extraordinaire, qu'on en a pris qui pesaient deux cents livres.

L'île d'Arguim est à vingt degrés trente-trois minutes de latitude nord, à la distance d'une lieue du continent d'Afrique. Les deux autres îles n'en sont qu'à la portée du mousquet; mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les chaloupes. Le meilleur endroit pour y descendre est du côté du sud, sur

(1) Labat le nomme Ciric; mais si ce n'est pas une faute d'impression, c'en est une de l'auteur.

(2) Les Portugais l'appellent Secca de Gracia, et les Français Banc d'Esteiu.

(3) La vieille est une espèce de grosse et grande morue, dont la peau est grise, couverte de petites écailles, épaisse et grasse. Sa chair est blanche, tendre et grasse, ferme, et se lève par écailles. On la sale comme la morue de Terre-Neuve. Voy. Labat, t. 1, p. 60 62.

un rivage plat, de gravier. Un bâtiment qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mousquet. Entre l'île et le continent, on trouve un canal où une frégate de vingt pièces de canon peut demeurer ferme à l'ancre sous le fort, qui est situé sur la pointe du roc, au nord-ouest. Il a vingt toises de face. Les murs sont de brique et de pierre brute cimentées ensemble, de l'épaisseur de quatre pieds, sur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux tours, dont celle qui tient à la droite est carrée. L'autre l'était aussi; mais elle a été revêtue, du côté de la mer, par un nouvel ouvrage qui la fait paraître ronde. La courtine qui joint ces deux tours forme un angle assez saillant. La porte, qui est au centre, est défendue par un fossé et par un ouvrage de pierre, de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embrasures. Le reste du fort est environné par la mer. Il a une citerne et un magasin à l'épreuve de la bombe.

L'île a d'ailleurs deux citernes, dont la plus grande est à deux cents pas de la porte du fort. C'est un creux qu'on prendrait pour une carrière, et qui semble avoir été ouvert à force de travail, ou en faisant sauter le roc avec de la poudre. Il a dix toises de largeur et seize de longueur. Sa profondeur est de quinze ou seize pieds. Il forme une voûte fort spacieuse, où quantité de personnes pourraient être à couvert du soleil et de la pluie. Dans le centre est un grand puits où l'on descend par plusieurs degrés, dont le plus bas est au niveau de l'eau. Ce puits, lorsqu'il est plein, contient mille quatre cents tonneaux. La petite citerne

est au nord de celle-ci, à sept ou huit cents pas du fort. On s'imaginerait, au premier coup d'œil, que c'est l'ouvrage de la nature; mais, en l'observant de près, on reconnaît aisément qu'il vient de l'art, et, vraisemblablement, de celui des Portugais, qui se sont établis les premiers dans cette île. L'ouverture est longue de dix toises et large de six. On trouve au fond deux bassins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau se ramasse après s'être filtrée au travers du roc.

L'île d'Arguim fut découverte par les Portugais (1) en 1444. Alphonse y fit commencer, en 1455, un fort, qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II, son successeur. Trois vaisseaux de Hollande étant entrés dans la baie, en 1638 (2), reconnurent la faiblesse de la place, et s'en rendirent maîtres le 5 de février. Les Hollandais augmentèrent les fortifications et s'y maintinrent jusqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort considérable; mais ils en furent chassés par les Anglais, après un siège de dix jours. Cependant l'importance d'une telle situation les fit revenir l'année suivante avec une puissante escadre; et comme les Anglais avaient négligé de réparer les fortifications, ils se remirent facilement en possession du fort. Ils travaillèrent aussitôt à le rendre capable d'une bonne défense; et, s'étant liés par un traité avec les Maures, ils les engagèrent à venir former une petite ville sous la protection du fort.

(1) Barbot prétend qu'elle fut découverte en 1440, et le fort bâti en 1441. Voyez Churchill's, *Collection*, t. v, p. 529 et p. 530.

(2) Labat, t. i, p. 70. Barbot dit en 1633.

La compagnie française du Sénégal s'aperçut bientôt combien cet établissement était nuisible à son commerce. Elle équipa un vaisseau de cinquante-cinq pièces de canon, et de quatre cent cinquante hommes, dont elle donna le commandement au fameux du Casse. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'avril 1678, et paraissant devant Arguim le 10 de juillet, il débarqua ses troupes sans la moindre opposition. Le gouverneur hollandais qui était dans le fort, avec cent hommes, n'avait osé se présenter hors de ses murs; mais, comptant sur le secours des Maures, il parut disposé à se défendre vigoureusement. Du Casse manquait de mille choses nécessaires pour un siège. Il prit le parti de rappeler ses troupes à bord, et de faire voile au Sénégal, où Fumechon, directeur-général, lui fournit des munitions, et quatre petites barques montées de soixante-dix hommes qu'il commandait lui-même. Ils partirent ensemble du Sénégal, le 12 d'août. Dans l'espace de dix jours, ils arrivèrent devant l'île d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'opposition que la première fois. Le gouverneur, sommé de se rendre, répondit qu'il ferait son devoir. Mais du Casse, ayant fait dresser deux batteries de quatorze pièces de canon fort près du chemin couvert, fit un feu si brusque, que la contrescarpe fut emportée le 28, et la brèche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire sauter une partie du fort. Drelincour, gouverneur pour les Hollandais, crut qu'il était temps de proposer une capitulation(1). Elle fut signée le 29, avec des condi-

(1) Labat, *ubi sup.*, p. 70. Drelincour était un réfugié français.

tions honorables. La garnison hollandaise devait sortir avec tous ses effets, pour être transportée en Hollande sur une galiote de cinquante tonneaux; et les Maures qui étaient établis dans l'île obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la compagnie n'étant point alors assez florissantes pour fournir à la réparation du fort et à l'entretien d'une garnison suffisante, elle prit le parti de le raser entièrement, en se réservant le droit de renouveler les fortifications dans un autre temps. La paix de Nimègue confirma les Français dans la possession d'Arguim. En 1685, les Hollandais, se ressentant d'une perte si préjudiciable à leur commerce, et ne voulant pas violer ouvertement le traité de Nimègue, entreprirent de se rétablir dans la baie d'Arguim sous le pavillon de Brandebourg (1). Leur vaisseau fut pris, et leurs vues renversées. Mais ils recommencèrent bientôt cette entreprise avec plus de succès; et lorsque la guerre fut allumée, en 1688, ils réparèrent les anciennes fortifications de l'île.

Ils s'y maintinrent sans trouble jusqu'en 1721, que la compagnie française des Indes, qui avait acheté en 1717 les droits de la cinquième compagnie du Sénégal, équipa trois frégates (2) sous le commandement de M. de Salvert, pour se remettre en possession d'Arguim. Cette petite escadre partit de Lorient le 6 de janvier 1721, et se rendit à Ténériffe, où elle devait attendre trois autres vaisseaux qu'on armait au Havre, et qui avaient ordre de la suivre. M. de Salvert

(1) De la l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685 une compagnie brandebourgeoise s'établit dans la baie d'Arguim. Churchill's, vol. v. p. 530.

(2) Labat, p. 95 et suiv.

arriva aux Canaries le 3 de février; mais lorsqu'il était prêt à jeter l'ancre dans le port de Ténériffe, on lui tira une volée de canon du fort, ou du château de Saint-André. Au signal qu'il donna pour en apprendre la raison, il vit venir une barque qui portait le pavillon de Saint-Roch (1), et qui s'approcha de la flotte française avec les précautions qu'on observe dans les temps de peste. Elle apportait une lettre du consul français, pour informer le commandant que le roi d'Espagne avait défendu tout commerce avec les vaisseaux français, à cause de la peste qui ravageait alors la Provence, et qu'on fournirait néanmoins à la flotte toutes les provisions qui lui étaient nécessaires, pourvu qu'elle se tînt au large à quelque distance. En effet, M. de Salvert reçut le lendemain les rafraîchissements qu'il avait demandés; mais on exigea qu'il gardât la barque avec les provisions.

Le désagrément de cette situation lui fit prendre le parti de laisser dans l'île un ordre aux vaisseaux qu'il attendait, de le rejoindre au cap Blanc; et, remettant à la voile, il arriva le 13 de février à Portendic, où il trouva un des trois vaisseaux du Havre, qui était arrivé la veille sans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la barre, sur sept brasses et demie. Sa chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux bâtiments hollandais de seize pièces de canon, et un anglais de vingt-six, y étaient venus faire leur cargaison, et s'étaient remis en mer le 24 de décembre;

(1) C'est un pavillon particulier, dont on se sert sur mer en temps de peste.

mais qu'on n'y avait pas vu d'autres vaisseaux depuis, quoique cette année les gommes fussent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiser sa course aux Maures; et portant vers le cap Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reste de son escadre n'y était point encore. Il découvrit seulement à une lieue et demie du cap, une barque qui gagnait la terre dans une petite baie. Tandis que ses chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conseil pour chercher le moyen d'entrer sûrement dans la baie, parce qu'entre ses pilotes et ses matelots, il n'y avait personne qui connût cette côte. Il fut obligé d'avancer la sonde à la main, en se faisant précéder de la barque et de ses quatre chaloupes.

Il arriva, le 24 de février au soir, à cinq lieues d'Arguim, où il fut obligé d'amarrer; et le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver un passage pour s'approcher plus près de l'île. Le jour suivant, il mit dans la barque et dans les chaloupes les troupes qu'il destinait à faire le siège; et partant à leur tête, il alla descendre dans une petite baie, où il vit un corps de quarante ou cinquante hommes qui paraissaient retranchés dans le dessein de s'opposer à sa descente; mais ils s'éloignèrent après avoir tiré quelques coups de fusil; et s'étant placés sur une éminence, ils tinrent ferme jusqu'au premier mouvement que les Français firent pour s'avancer. Alors s'étant encore retirés, ils se postèrent dans un lieu qui devait être un retranchement, puisqu'on ne leur voyait que la tête et le bout de leurs fusils. Il fut aisé à M. de Salvert de reconnaître qu'il n'avait à faire qu'à des Maures, et que

les prétendus Brandebourgeois avaient confié le fort à la défense des naturels du pays. Il leur envoya un trompette, pour les sommer de rendre la place; mais loin d'écouter les propositions, deux d'entre eux sortirent du retranchement le sabre à la main, et conseillèrent au trompette de se retirer. Le commandant français ne douta pas qu'ils ne fussent résolus de se défendre à la faveur de l'artillerie du fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; et, dès la première décharge, on vit les Maures se précipiter vers le fort, d'où ils tirèrent aussitôt deux coups de canon à mitraille, qui ne firent aucun mal aux assiégeants. Au lieu du retranchement que M. de Salvert avait supposé, il trouva une grande citerne capable de contenir quatre cents hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraîchissement pour ses troupes. Il renvoya de là son trompette aux Maures, qui firent feu sur lui.

Lorsqu'il se vit réduit à former une attaque régulière, il fit reprendre un repos de quelques heures à ses gens; et, les divisant en trois corps, il envoya le premier pour se saisir d'une seconde citerne qui n'est qu'à deux cents pas du fort, et le second pour apporter les munitions qui étaient restées dans les chaloupes. Le troisième eut ordre de chercher une troisième citerne, qu'on supposait encore plus près du fort, et qui ne se trouva point. Les Maures voyant ce dernier détachement si près de leurs murs, firent une sortie, dans laquelle ils repoussèrent d'abord les Français; mais le piquet du camp, s'étant approché, les força de se retirer, en laissant derrière eux un de leurs

gens blessé, et les poursuivit jusqu'à la porte du fort. La nuit du 26, les Français s'occupèrent à démolir les maisons des Maures, à la portée du pistolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon et de leur mousqueterie. Ils auraient pu les détruire plus facilement par le feu; mais ils avaient besoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres. M. de Salvert renvoya le lendemain son trompette aux Maures, pour leur déclarer qu'ils seraient traités sans ménagement. Cette menace en fit sortir un qui répondit, en langue hollandaise, que le fort ayant été remis à la garde des Maures, il allait prendre les ordres de son chef, dont il promettait d'informer les Français dans une heure. Il revint en effet avec la réponse du chef, qui ordonnait à ses gens de défendre le fort jusqu'à la dernière pierre.

Le 27 au soir ils firent sortir, à la faveur des ténèbres, un parti, qui, s'étant glissé au long du rivage, aurait surpris infailliblement le détachement qui devait apporter dans le cours de la même nuit les provisions des chaloupes, si M. de Salvert n'eût découvert assez tôt leur dessein pour faire avancer du même côté une partie de ses gens, et se poster lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faisant craindre qu'on ne leur coupât le passage, ils profitèrent de l'obscurité pour rentrer dans leurs murs.

Le dernier jour de février et les deux premiers de mars furent employés à faire amener au camp l'artillerie. On dressa une pièce de six livres de balle, derrière des barils remplis de sable qui servirent de parapet, à la portée du mousquet de l'angle du bastion

du sud. Le feu commença le 5 de mars, à la pointe du jour. Il fut fort grand du côté des assiégés, mais de leur seule mousqueterie, car ils faisaient peu d'usage de leur canon, et leur manière de s'en servir marquait beaucoup d'ignorance. M. de Salvert ayant remarqué qu'ils recevaient des secours du continent par leurs canots et par une barque qui était à l'ancre au pied du fort, du côté de l'est, entreprit de surprendre la barque ou de la brûler; mais les Maures la mirent en sûreté du côté du nord. Cependant les parapets des deux bastions étaient déjà tout-à-fait ouverts, et le canon du sud démonté. Il ne restait qu'à faire approcher les batteries pour agrandir la brèche, et y planter des échelles. Le mardi 8, l'artillerie recommençait, lorsqu'on avertit M. de Salvert qu'il ne paraissait plus personne sur le rempart. Il envoya aussitôt deux officiers, avec quelques soldats, pour s'assurer de la vérité. Ils s'avancèrent en rampant sur le sable jusqu'au pied du mur, où ils aperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter et de s'introduire dans le fort, où ils ne trouvèrent que deux nègres, une vieille femme du pays, et les deux enfants de Nicolas Both, ancien gouverneur d'Arguim. Ils apprirent d'eux que tous les Maures avaient pris le parti de la retraite, avec quatre blancs qu'ils avaient avec eux.

M. de Salvert prit immédiatement possession du fort, au nom de la compagnie. Les munitions et les vivres y étaient encore en abondance; mais il n'y restait ni marchandises ni meubles. Les brèches furent réparées, et M. du Bellay nommé gouverneur, avec

une garnison suffisante; après quoi M. de Salvert, ayant fait embarquer son canon, ne tarda point à retourner à bord.

Le 19, il aperçut un bâtiment qui avait jeté l'ancre pendant la nuit à une demi-lieue de l'escadre. Il envoya une frégate pour le reconnaître. C'était un vaisseau hollandais de vingt-deux pièces de canon, et de quatre-vingts hommes d'équipage, chargé de marchandises pour la côte, et d'une grosse quantité de poudre. Il apportait un gouverneur pour le fort d'Arguim. Une galiote qui était venue avec lui pour le service du fort, avait été séparée par le mauvais temps. Si ces deux vaisseaux étaient arrivés plus tôt, il y a beaucoup d'apparence que les Maures se seraient défendus plus long-temps. Comme les Hollandais n'avaient à bord aucune marchandise de contrebande, M. de Salvert ne pensa point à les chagriner; mais il envoya par sa barque un renfort d'hommes et de munitions dans l'île d'Arguim, avec ordre d'observer les mouvements des Hollandais après son départ, et de voir surtout s'ils n'entreprendraient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau gouverneur d'Arguim, ne s'y arrêta que pour faire l'inventaire des provisions du fort. Il laissa le sieur Duval pour commander à sa place; et s'étant rendu le 19 à bord du Jason (1), il arriva le 27 de mars au Sénégal, avec M. de Salvert.

Peu de temps après on y reçut avis, par des lettres envoyées du désert, qu'il y avait à Portendic (2) deux

(1) C'était le vaisseau que montait M. de Salvert.

(2) A dix-huit degrés cinq minutes de latitude nord sur la côte. D'An-

vaisseaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommes, l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux pièces de canon. M. de Salvert partit le 25 de mai sur le Jason, accompagné d'une autre frégate, dans l'espérance de les surprendre. Mais la frégate dont il s'était fait accompagner, ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voie d'eau, il arriva seul à Portendic le 8 de juin. Il y trouva deux vaisseaux à l'ancre; mais ce n'étaient pas ceux qu'il espérait. L'un était une petite barque échappée d'Arguim; et l'autre, cette même galiote qui venait à la suite du bâtiment hollandais. La barque se sauva heureusement, en côtoyant de fort près le rivage. La galiote, après quelque légère résistance, tomba entre les mains des Français. Elle appartenait à la compagnie hollandaise des Indes orientales; et sa cargaison était composée d'ustensiles et d'autres commodités pour les établissements de Hollande. Jean Vine, qui avait abandonné Arguim sur la barque avec quatre Maures, était déjà dans cette galiote; et vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avait à bord la rendaient d'ailleurs une fort bonne prise.

M. de Salvert, en examinant les officiers, trouva qu'ils avaient ordre de porter des provisions au fort d'Arguim, et qu'ils avaient à bord le nouveau gouverneur qui arrivait pour cette île, nommé Jean Reers, avec trente-deux soldats de recrue pour la garnison. Le vaisseau que les Français avaient laissé dans la

ville, sur sa carte de la côte occidentale d'Afrique, de 1751, nomme ce lieu Marza-Gioura, ou port d'Addi, *vulgo* Portandic. Il y avait une foire tous les ans pour le commerce.

baie d'Arguim était destiné pour la côte de Guinée. Il devait seulement mettre le gouverneur à terre; ou s'il trouvait le fort pris, il avait ordre de le laisser sur la galiote, comme il avait déjà fait, avant que le mauvais temps l'en eût séparé. Reers, étant venu dans la galiote depuis le cap Sainte-Anne, avait relâché dans l'île de Tider ou de Ner (1). Il y avait trouvé Jean Vine, qui s'y était retiré avec les Maures, après avoir abandonné le fort d'Arguim; et, profitant de l'occasion, il avait insinué aux Maures que la compagnie hollandaise, ayant appris que le dessein des Français était d'envahir leur liberté, l'avait envoyé exprès pour faire un établissement sur leur côte, dans la vue de protéger leur commerce et de les défendre des insultes de leurs ennemis; que s'ils étaient disposés à le seconder, il avait apporté des matériaux pour bâtir un nouveau fort, et des marchandises pour le commerce; qu'ils devaient faire fond sur les secours constants de la Hollande, dont ils avaient éprouvé depuis long-temps l'affection; enfin, par ces artifices, il avait gagné une grande partie de ces peuples.

Ensuite étant arrivé à Portendic, il avait écrit au prince Alichandora, chef maure de la tribu d'Étaraza (2), qui avait été de ses amis dans un autre temps; car Reers avait déjà commandé dans l'île d'Arguim au nom de la prétendue compagnie de Brande-

(1) Cette île de Ner est la même que l'île de Nar du voyage de Lancelot; mais ce n'est pas la même que l'île de Tider. D'Anville, dans sa carte de 1751, applique le nom de Tider à une de ces trois îles; mais il est douteux que ce soit exactement.

(2) D'autres le nomment roi du pays d'Addi.

bourg. Il parlait d'ailleurs aussi parfaitement l'arabe que sa propre langue, et sa conduite lui avait attiré l'estime et l'affection des Maures. Aussi avait-il si bien usé de cet ascendant, qu'Alichandora, malgré le traité qu'il avait conclu avec les Français en 1717, lui avait accordé la permission de bâtir un fort à Portendic, lui avait promis de le secourir contre ceux qui entreprendraient de s'y opposer, et lui avait même fourni des hommes pour débarquer ses marchandises, et pour commencer la construction de son fort. Les Hollandais avaient déjà sur le rivage quatre canons de quatre livres de balle, et trois cents quintaux de poudre, avec les affûts et des boulets, une garnison bien armée et fournie de provisions, dix mille briques, quatre cents planches de vingt pieds de long, des solives pour les plates-formes, et une maison de bois qu'ils avaient apportée en pièces, et qui n'attendait que d'être montée. La galiote était remplie d'autres denrées qu'ils avaient débarquées à mesure qu'ils avaient chargé leur gomme; de sorte que les Français y trouvèrent encore seize balles de toile, huit caisses d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cents quintaux de tabac, et des matériaux pour construire deux barques.

La prise de ce bâtiment, que M. de Salvert envoya au Sénégal, et la découverte du projet d'un nouveau fort, devait suffire pour alarmer les Français, et leur faire prendre de nouvelles mesures. Les plus pressantes étaient de regagner, s'il leur était possible, l'esprit d'Alichandora et des principaux Maures de sa tribu; ou si l'on ne réussissait pas par les voies de la dou-

cœur, d'y employer la force, en se joignant aux Maures d'Ebregheuer, leurs plus irréconciliables ennemis. Il n'était pas moins nécessaire d'avoir dans l'île d'Arguim un gouverneur prudent, et capable par de bonnes manières de rappeler les Maures qui s'étaient retirés, ou de former un nouveau parti contre les Hollandais. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux besoins, on avait laissé dans la personne de Duval l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupait. Il était capricieux, violent, présomptueux, incapable de recevoir un conseil, aussi faible néanmoins et aussi irrésolu dans le danger, que fier et arrogant dans le succès. Loin d'employer la douceur pour gagner les Maures, il commença par les irriter. Ils étaient retournés volontairement de l'île de Ner à celle d'Arguim, dans l'espérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau gouverneur; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui, fut une volée de toute son artillerie et de sa mousqueterie. Il ne se borna point à cette hostilité. Étant sorti du fort avec sa garnison, il fit plusieurs prisonniers qu'il massacra inhumainement. Sa barbarie alla jusqu'à les faire couper en pièces, et faire exposer les lambeaux de leurs cadavres sur des poteaux autour de l'île, pour faire connaître à ceux qui s'étaient échappés, sur quel traitement ils devaient compter s'ils tombaient entre ses mains. Il n'est pas surprenant qu'une si monstrueuse conduite ait rendu les Maures incapables de réconciliation. Ils sont naturellement portés à la vengeance; et les Hollandais, avec leur adresse ordinaire, ne manquèrent pas d'exciter leur ressentiment. Aussi la garnison d'Ar-

guim en éprouva-t-elle bientôt les effets. N'osant mettre le pied hors du fort, elle y fut attaquée de la dysenterie et du scorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les Français n'étaient point accoutumés au climat; la cruauté et la mauvaise foi de leur commandant leur avaient coupé toutes sortes de secours; en un mot, le fort devint bientôt un hôpital.

La triste situation où ils se trouvèrent réduits, est représentée fort au long dans un journal du sieur Melay, garde-magasin d'Arguim, dont on se borne à donner ici l'extrait (1).

Le sieur Roberts, alors directeur-général, apprenant le fâcheux état du fort d'Arguim, qui se trouvait bloqué par une troupe de Maures furieux, envoya une barque nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes et de munitions. Melay, auteur du journal, était du nombre. Ce secours arriva au fort le 7 juillet 1721. Il trouva que de quarante Français qui avaient composé la garnison, vingt-huit étaient morts, et que des douze qui restaient la plupart étaient si malades, qu'en moins d'un mois il en mourut six. Nicolas Both, ancien gouverneur hollandais qui était venu de France avec M. de Salvert, était resté dans le fort. Duval aurait étendu son commerce et maintenu sa garnison, s'il eût été capable de suivre ses avis. Cependant les malheurs dans lesquels il s'était précipité, et les réprimandes du directeur-général l'ayant rendu un peu plus traitable, il sentit enfin de quelle importance il était pour lui de se réconci-

(1) Il se trouve dans l'Afrique occidentale de Labat, tom. 1, p. 116

lier avec les Maures; et, de concert avec Both, il résolut de se rendre dans l'île de Ner, où les Maures étaient retournés, pour leur faire des propositions de paix. Le jour du départ fut réglé; mais Duval, se rappelant tous les excès auxquels il s'était emporté, manqua de courage au moment qu'il devait s'embarquer.

Both partit seul le 12 de juillet, accompagné d'un secrétaire, d'un Maure nommé Eman, qui avait échappé à la fureur de Duval, et de sept soldats de la garnison. Il fut reçu civilement par les Maures, qui lui promirent de retourner à Arguim, lorsqu'ils auraient appris qu'il en serait gouverneur; mais ils protestèrent qu'on ne les y reverrait pas sous le commandement de Duval. Both s'efforça de les adoucir par ses promesses. Il les engagea même à lui prêter deux barques, l'une pour la pêche des tortues, l'autre pour procurer des vivres à la garnison du fort. La seconde étant revenue la première, il l'envoya aussitôt à Arguim, chargée de trente moutons qu'il avait achetés, sous la conduite de deux soldats français et de cinq Maures. Il écrivit en même temps à Duval de traiter humainement les Maures, et de réparer ses cruautés par des caresses. Ce conseil fut suivi fidèlement; mais Duval, dégoûté d'une commission dans laquelle il s'était si mal conduit, prit le parti de se décharger du commandement sur Both, et de se rendre au Sénégal.

Après son départ, les assurances que Both donna aux Maures qu'il ne reviendrait jamais, en attirèrent un grand nombre dans l'île d'Arguim. Ils y recom-

mencèrent leurs établissements. Le commerce prit bientôt une nouvelle forme; et l'abondance qui régna dans le fort servit à rétablir la garnison. On comptait déjà trois cents Maures dans l'île; et les affaires n'auraient pas cessé de prospérer, sans l'imprudente conduite d'un officier nommé le Riche. Cet homme, qui ressemblait à Duval par le caractère, leur donna tant de sujets de mécontentement, qu'abandonnant les habitations qu'ils avaient sous le fort, ils allèrent se placer beaucoup plus loin, c'est-à-dire hors de la portée du canon, pour assurer la liberté de leur retraite, lorsqu'ils y seraient forcés par les événements. Cette défiance causa beaucoup d'inquiétude à Both, tandis que le Riche continua de se rendre odieux par de nouveaux sujets de plainte. Enfin les chefs des Maures déclarèrent à Both qu'ils étaient déterminés à se retirer encore dans l'île de Ner, avec d'autant plus de raison que le Riche se vantait d'obtenir bientôt le commandement, et qu'ils le connaissaient aussi méchant que Duval.

Cependant, comme Both avait entre eux beaucoup d'amis, ils lui donnèrent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever son fort à Portendic, avait équipé une grande barque pour venir surprendre Arguim. Il parut en effet le 30 d'août; mais les Maures amis de Both ayant contenu les autres dans la soumission, il manqua son entreprise. Quelque temps après, Both fut informé par d'autres avis qu'il était arrivé à Portendic cinq vaisseaux hollandais auxquels on supposait la même vue. Il n'en pouvait douter depuis que le 25 de septembre il avait vu dans

la baie d'Arguim une autre barque avec pavillon hollandais; conduite hors d'usage, et dont le but était sans doute de s'assurer si le fort était encore entre les mains des Français. Aussitôt que leur pavillon avait paru sur le fort, la barque avait fait divers mouvements, après lesquels elle avait enfin jeté l'ancre. Both y avait envoyé un charpentier hollandais du fort, avec deux Français, pour savoir ses intentions. Ils avaient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenait à un vaisseau hollandais de vingt-quatre pièces de canon, qui était à l'ancre près du cap Sainte-Anne, chargé de provisions pour Reers, que les Hollandais croyaient déjà maître d'Arguim.

Quoique le prince Alichandora eût assuré Both de son amitié pour les Français, et qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendic, ces avis demandaient beaucoup de vigilance et de précautions contre une surprise. Both envoya au Sénégal pour solliciter le directeur-général de lui fournir du secours; mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un Maure, nommé Hamar Vonal, à qui Duval avait accordé, pendant son gouvernement, la permission de commercer sur les côtes avec le pavillon de la compagnie, ayant rencontré la Curieuse, barque française qui était partie du Sénégal pour Arguim, et qui avait échoué près de l'île Texoli (1), à cinq lieues d'Arguim, avait massacré le patron, nommé Georges du Boc, et sept matelots. Duval

(1) Cette île, qu'on ne trouve sur aucune carte, est probablement celle que d'Anville a nommée île française, près du cap Sainte-Anne. Voy. Labat, t. 1, p. 124.

même eut le malheur de tomber entre les mains de ce brigand, qui lui fit porter la peine de son arrogance et de ses cruautés. Il venait aussi du Sénégal dans une barque chargée de munitions. Hamar s'étant joint avec deux petits bâtiments mauresques, était à la pêche aux environs du cap Blanc, lorsqu'il vit paraître la barque française. Il s'en approcha, et montrant à Duval ses propres passeports, il obtint de monter dans la barque, où les Maures tuèrent Duval avec seize matelots français. Ce tragique événement arriva le 16 octobre 1721.

Les Français d'Arguim reconnurent facilement leur barque lorsqu'ils la virent paraître à la pointe sud du cap Blanc avec trois barques maures; mais ne se défiant pas d'une si cruelle trahison, ils n'en furent informés que plusieurs jours après. Both fit mettre aussitôt sa garnison sous les armes. Il se saisit de cinq parents de Hamar, et de deux femmes de la même nation. Il arrêta deux barques qui appartenaient aux Maures, et qui, étant leur seule ressource pour quitter l'île, lui donnèrent le pouvoir de les faire rapprocher sous le canon du fort. Ensuite il dépêcha le marabout (1), ou le prêtre de l'île, avec trois Maures, pour aller déclarer au perfide Hamar que, s'il ne se hâtait de restituer la barque, ses parents seraient envoyés dans les cachots du Sénégal. Mais la fortune préparait au commandant d'Arguim une disgrace beaucoup plus sensible.

(1) Les Français l'appellent marabout. Quelques auteurs anglais écrivent marbut, et Jobson écrit marabucks. Marbut, ou morabet, en arabe, signifie un ermite ou un religieux.

Alichandora, levant enfin le masque, parut devant l'île le 26 d'octobre avec des forces considérables, et fit dire à Both, qu'étant venu dans la barque de Duval avec son frère, qui se nommait Cherigny, et sept Maures, ils le priaient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'était pas l'usage, pour un gouverneur, de s'éloigner si fort de sa place; mais que le prince serait reçu avec honneur s'il voulait prendre la peine de venir dans le fort. La nuit suivante, quelques Maures se glissèrent sur les barques qui étaient au pied du fort, et, malgré le feu de la garnison, les enlevèrent avec tous les canots qu'ils purent trouver. Après cette exécution, Alichandora, ne gardant plus de mesure, débarqua un corps de quinze cents hommes et se saisit des deux citernes. Les Maures, qui avaient leurs habitations près du fort, les quittèrent pour se joindre à leurs compatriotes; et la seule vengeance que Both en put tirer, fut de démolir leurs maisons et de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'octobre jusqu'au 16 de novembre, Alichandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le fort et de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'était déjà saisi de le Riche. Une barque, qui arrivait du Sénégal, fut prise aussi par les Maures, quoique, au signal qu'elle reçut du fort, elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Both, voyant son eau et ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyait sa défense assurée par de nouveaux soins, les Maures firent jouer une mine qu'ils avaient creusée sous une

vieille voûte qui est à l'est du fort, sans qu'on se fût aperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la première fortification; et l'ébranlement fut si furieux dans le fort, que les portes des maisons et des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avait à redouter d'autres périls de la même nature, et qui perdait l'espérance d'être secouru du Sénégal, sans compter que les vivres et les munitions commençaient à lui manquer, fit proposer enfin au prince Alichandora de lui remettre le fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordés à la garnison, avec une barque pour se rendre au Sénégal. Alichandora y consentit; mais le jour suivant, il rétracta sa promesse. Dans une situation si désespérée, Both prit le parti de faire construire secrètement une barque pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le fort à son départ.

Reers, gouverneur de Portendic, qui était d'intelligence avec Alichandora, fut informé de ce terrible dessein, et se crut obligé de prévenir la ruine du fort, par une composition modérée. Alichandora, se livrant à ses conseils, demanda une conférence avec les Français, à la portée du pistolet de leurs murs. On y convint que la place serait rendue, pourvu que Reers parût en personne et se rendît garant de la fidélité des Maures. Mais soit que Reers eût déjà quitté leur camp, où il était venu secrètement avec eux, soit qu'il ne fût pas empressé de paraître dans une occasion de cette nature, il envoya un de ses officiers à

qui Both fut obligé de remettre le fort. Alichandora prit possession du peu de munitions et de vivres qui restaient aux Français, et leur fournit une barque dans laquelle ils se rendirent à Portendic. Ils étaient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, suivant les articles, la Prompte, ancienne barque de Duval, qui les transporta au Sénégal, le 18 janvier 1722.

La compagnie française des Indes, qui était en possession du commerce d'Afrique depuis 1717, n'eut pas plus tôt appris la perte du fort d'Arguim, qu'elle résolut non-seulement de s'en remettre en possession, mais encore de chasser les Hollandais de Portendic. Elle équipa au port de Lorient une escadre de quatre frégates et d'une galiote, sous le commandement du sieur Froger de la Rigaudière. Le sieur Brüe, nommé commissaire général pour le réglement des affaires de la compagnie en Afrique, s'embarqua sur la même escadre. On nomme les vaisseaux et leurs forces :

Noms des bâtiments.	Canons.	Capitaines.	Hommes.
L'Apollon.	44	M. de la Rigaudière. . . .	347
Le Duc du Maine.	24	M. de Joganville.	200
Le Maréchal d'Estrées. . . .	22	M. de Landouine	140
La Mutine.	18	M. de la Clisse.	143
L'Espérance.	8	M. Hory.	23

Cette petite flotte partit de Lorient le 8 décembre 1722 ; mais elle fut arrêtée par les vents contraires jusqu'au 13 de janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieues de Madère, elle rencontra une flotte hollandaise, de douze vaisseaux, qui allait aux Indes orientales. De part et d'autre on arbora son pavillon,

mais on passa sans se saluer. Le 30 de janvier, M. de la Rigaudière arriva heureusement à Gomera, une des Canaries, et fit complimenter le gouverneur par son major d'escadre, en lui faisant demander la liberté de renouveler sa provision d'eau. Mais quoique les Français produisissent leurs billets de santé, ils trouvèrent cet officier inflexible, à cause de la peste qui régnait encore en Provence. Il leur répondit qu'il y allait de sa tête, et que ses ordres portaient peine de mort. L'escadre se trouva forcée de porter vers le cap Blanc, où elle arriva le 6 de février.

Elle y trouva une galiote, une frégate et deux chaloupes qui étaient parties du Sénégal, dès le 2 de décembre, par l'ordre du directeur-général, mais qui avaient employé deux mois à doubler le cap Blanc. Il leur manquait une corvette, nommée la Bonne-Aventure, qui avait été séparée par le vent, et qu'on supposait retournée au Sénégal, ou jetée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudière apprit ici que les Hollandais avaient à l'ancre, sous le fort d'Arguim, un vaisseau de vingt-deux pièces de canon, et fut informé, par les lettres du directeur-général, de tout ce qui s'était passé au siège de cette place. On lui marquait aussi que le gouverneur Reers se soutenait à Portendic avec une petite garnison, et que les Hollandais avaient reçu avis du dessein des Français quatre mois avant leur arrivée. Son inquiétude fut que les quatre bâtiments du Sénégal ayant consumé toute leur eau, ne prissent ce prétexte pour retourner sur leurs traces, si les citernes d'Arguim leur manquaient. L'événement justifia ses craintes. Cependant il entra dans la

baie d'Arguim, malgré la difficulté du passage, où l'Apollon échoua sur le banc, et ne put se dégager qu'à la faveur de la marée suivante. Le 12 de février, toute l'escadre jeta l'ancre devant l'île, à la distance de cinq lieues.

Dès le lendemain on mit dans les petits bâtiments les munitions, l'artillerie, et tout ce qui était nécessaire pour le siège. Mais lorsqu'ils approchèrent du rivage, ils virent paraître au nord-ouest de l'escadre un vaisseau qui les obligea de retourner vers leur flotte. Le commandant détacha aussitôt une chaloupe pour l'aller reconnaître et pour observer ses mouvements. Elle revint le matin du jour suivant; et le vaisseau étranger parut avoir jeté l'ancre à trois lieues au nord-ouest. Alors M. de la Rigaudière envoya une barque, avec la même chaloupe, pour l'observer de plus près. Ces deux bâtiments, s'étant avancés à moins d'une lieue du vaisseau, virent venir à eux sa chaloupe. Ils en prirent les matelots pour mettre à leur place quelques uns de leurs propres gens, et continuèrent de faire voile vers le vaisseau. Mais étant au-dessous du vent, il lui fut aisé de s'échapper à toutes voiles, en leur lâchant sa bordée. Ils apprirent des matelots qu'ils avaient pris, qu'il se nommait le Flessingue; qu'il appartenait à la compagnie hollandaise des Indes occidentales; que le nom du capitaine était Jacob Vanderstolk; que l'équipage était de trente-trois hommes, et l'artillerie de dix-huit pièces; enfin qu'il avait à bord vingt soldats et un caporal pour le fort d'Arguim. Il était parti d'Amsterdam le 30 de novembre 1722; il avait relâché le 17 de décembre à

Plymouth, d'où il avait remis à la voile le 10 de janvier.

Les barques, avec les munitions et les troupes destinées pour la descente, partirent le 16 au matin; mais les vents et les marées devinrent si contraires, que n'ayant pu gagner la pointe sud de l'île avant le soir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachements, chacun de deux cents hommes, descendirent sans résistance. Ils s'avancèrent vers le fort jusqu'à la portée du canon; et Caréron, commis de la compagnie, fut envoyé avec un trompette pour sommer le gouverneur de se rendre. On fit dire en même temps au capitaine d'un vaisseau hollandais qui était sous le fort, de se retirer et d'aller mouiller librement près de l'escadre française, parce qu'il n'y avait pas de guerre entre la France et la Hollande. Caréron avait ordre de réclamer cinq prisonniers français qui étaient dans le fort.

Reers, qui en était le gouverneur, répondit que la garde de cette place lui ayant été confiée, il était résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité; que Both la lui avait vendue, et qu'il la tenait du roi de Prusse pour la somme de trente mille rixdales. A l'égard des cinq Français que M. de la Rigaudière faisait réclamer, il protesta que trois d'entre eux s'étaient engagés volontairement dans la garnison; que les deux autres, qui étaient MM. le Riche et du Vaux, lui avaient été remis par Alichandora pour la somme de six cents rixdales qu'ils lui devaient, et qu'en payant cette dette on pouvait compter d'obtenir leur liberté.

Le même jour, M. de la Rigaudière fit avancer ses

troupes au nord de l'île, et détacha trois compagnies pour prendre possession des citernes. En passant devant le fort, elles essuyèrent huit ou dix coups de canon, mais sans aucune perte. Elles trouvèrent la grande citerne remplie de pierres, de sable, et de carcasses de bêtes. Il restait un peu d'eau dans la petite, mais qui sentait le sel. Le temps ayant manqué aux assiégés pour la remplir, ils n'avaient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des Français entreprit de nettoyer la grande citerne, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandais firent une sortie la nuit suivante, dans l'espérance d'enlever deux pièces de canon qui étaient près des citernes; mais ils furent contraints de se retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les citernes, les officiers de la flotte jugèrent, dans un conseil, que la disette d'eau ne permettait pas d'entreprendre un siège long et difficile. M. de la Rigaudière fit signer cette délibération par tous les officiers généraux; ce qui n'empêcha pas M. Brüe de protester, au nom de la compagnie des Indes, contre treize articles du mémoire, en répondant particulièrement à celui de l'eau, qu'il aurait été facile d'en tirer du Sénégal. L'artillerie et les troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour suivant. Cependant l'escadre continua de demeurer à l'ancre dans la baie jusqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le cap Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir passé trois jours à l'ancre, elle fit voile à Portendic, pour ruiner le fort hollandais dans sa naissance; et cette expédition lui ayant mieux réussi que la première, elle se rendit de là au Sénégal.

Cependant le mauvais succès de l'attaque d'Arguim rebuta si peu la compagnie des Indes, qu'ayant équipé une nouvelle escadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'était rendu maître de ce fort en 1721. Il partit de France au mois de janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvaient assurer son entreprise; surtout avec d'excellents officiers et trois compagnies de marine. Le mauvais temps l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraîchissements; après quoi, remettant à la voile le 7 février, il arriva le 14 devant l'île d'Arguim. Il fit sa descente avec tant de diligence, que les Hollandais, surpris, n'eurent le temps ni de faire des retranchements, ni de corrompre les citernes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour se saisir de la plus grande, et pour reconnaître la cause d'un feu qu'on avait aperçu devant le fort. Il revint avant la nuit. La citerne n'avait pas reçu d'altération. Les assiégés n'avaient pas de garde avancée; et les flammes qu'on avait vues venaient de l'habitation des Maures que les Hollandais avaient pris le parti de réduire en cendres.

Le 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ses troupes sur une seule colonne, et se campa vis-à-vis du fort, à la portée du canon, derrière la courtine, où M. de la Rigaudière s'était campé l'année précédente. Il détacha quelques soldats pour se saisir de la petite citerne, et lui-même il alla choisir un lieu pour y dresser ses batteries. En s'avançant dans cette vue, il découvrit un corps de Maures qui marchaient vers la petite citerne; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Fremigan avec quinze grenadiers pour soutenir son

détachement. Cet officier trouva les Maures déjà repoussés. Les citernes étaient remplies d'excellente eau ; secours qui contribua beaucoup au succès du siège. A quatre heures après midi, les troupes françaises se postèrent dans un lieu à couvert de l'artillerie du fort. Le 16, un officier nommé M. de la Rue, avec toutes les barques de l'escadre, prit possession d'une petite crique au sud-ouest de l'île, et si voisine du camp, qu'on y pouvait faire passer aisément les provisions. Le même jour, M. de Salvert fit l'essai de quelques pièces de campagne d'une nouvelle forme, et trouva qu'elles portaient au-delà du fort. Pendant la nuit suivante, M. Belugard fut employé à dresser les batteries.

Le 17, à huit heures du matin, les Maures firent une sortie ; et, s'étant divisés en deux corps, ils allèrent attaquer les citernes à la faveur de l'artillerie du fort ; mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux chaloupes, commandées par les sieurs Dupuis et Courtois, pour croiser au nord de l'île, et couper la communication du fort avec le continent. Le travail des batteries fut si ardent, le 18, que les canons et les mortiers furent en état de jouer le 19. Alors le commandant français envoya un trompette aux assiéges, pour leur proposer de se rendre. Ils demandèrent jusqu'au lendemain pour délibérer. Ce temps fut employé par les Français à perfectionner leurs batteries. Le jour suivant, qui était le 20, M. de Saint-Pierre, déguisé en trompette, se présenta devant la porte du fort, pour recevoir la réponse à laquelle on s'était en-

gagé. Il avait ordre de faire des observations qui surpassaient les lumières d'un simple soldat; mais on le pressa de retourner au camp, pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que, si l'on tardait un moment de plus à se rendre, le feu des batteries allait commencer. Dans le chagrin d'un ordre si précis, le gouverneur répondit brusquement qu'il se pendrait plutôt que de se déshonorer par une lâcheté, et qu'il se défendrait jusqu'à l'épuisement de ses forces.

On commença sur-le-champ à tirer. Le feu fut si vif que, dès la troisième bombe, le gouverneur arbora le pavillon blanc. Messieurs de Belugard et de Barilly furent envoyés pour savoir ses intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour délibérer; mais cette proposition ayant été rejetée, il délivra le Riche et du Vaux, qui étaient prisonniers dans le fort, et donna des ôtages tandis qu'on régla la capitulation. Les articles furent : 1° Que les appointements dus à la garnison par la compagnie des Indes seraient payés sur les effets qui se trouvaient dans le fort; 2° qu'elle sortirait immédiatement avec son seul bagage. Aussitôt que le traité fut signé, M. de Salvert s'étant avancé avec ses troupes jusqu'à la porte du fort, trouva le gouverneur qui lui présenta les clefs; mais comme la porte était encore bouchée, les Français furent obligés de passer sur le mur avec des échelles, tandis qu'on travaillait à rendre l'entrée libre.

M. de la Motte, nommé gouverneur par la compagnie, fut laissé dans l'île d'Arguim avec une garnison, un major, un magasinier, trois secrétaires, et un

chirurgien; après quoi l'escadre française fit voile à Portendic, où elle arriva le 1er de mars 1724.

Portendic, ou plutôt Porto-d'Addi, que les Maures nomment Gioura (1), est une baie située entre Arguim et le Sénégal. Elle est à dix-huit degrés six minutes de latitude du nord. Deux grands bancs de sable, qui n'ont que deux ou trois brasses d'eau, et qui joignent des deux côtés le continent, lui servent de défense naturelle, et forment, au milieu, un canal d'environ quatre-vingts brasses de largeur, où la profondeur de l'eau est depuis cinq jusqu'à sept brasses. Celle de la baie est depuis quatre jusqu'à six; mais, pendant une grande partie de l'année, la violence de la mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort considérable. C'est qu'un vaisseau qui manque la latitude en venant du côté de l'ouest, ne trouve pas facilement le canal. Du côté du sud on s'y trompe moins, parce que entre l'embouchure du Sénégal et Portendic, il n'y a pas de baie, ni même de crique remarquable, et qu'on n'y voit qu'une côte brisée, avec de petites hauteurs par intervalles, jusqu'à trois lieues au sud de Portendic, où la terre, venant à s'abaisser, offre un rivage uni, et forme une petite crique, que les Français ont nommée le petit Portendic. Au nord de cette crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe

(1) Barbot dit Porto d'Ali, et confond ce lieu avec Portudale. Prevost a, après lui, commis la même erreur. Portendic paraît être le Penha, ou le Rosalgate de Barbot, à sept lieues au sud des Sept-Montagnes, et quarante-cinq lieues au nord du Sénégal. Il dit aussi que c'est là que les Hollandais allaient prendre des gommes, après avoir perdu le port d'Arguim. Voyez Barbot, pag. 531, et la carte à la page 16. Voyez aussi la note ci-dessus.

sud de la grande baie. Quand on est vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieues nord-quart-nord-est.

Au nord des éminences qu'on vient d'observer, on a trois lieues d'un rivage bas et uni, au milieu duquel il se trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au nord, il s'en trouve un quatrième, qui est seul, près de deux collines rondes, qu'on prendrait, dans un espace si bas, pour deux vaisseaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du sud. Mais on ne les distingue pas si facilement du côté de l'ouest, parce que la terre est fort basse, et que les bancs ne permettent pas de s'approcher assez du rivage. A l'est et à l'ouest de Portendic, on trouve, à la distance de cinq lieues, huit ou neuf brasses d'eau. A deux lieues et demie, on trouve encore sept brasses; mais c'est là que commence le banc, qui s'étend nord-ouest-quart-d'ouest, et ouest-nord-ouest, et qui n'a guère que trois brasses et demie de fond. Au sud de la baie, on découvre encore dix ou douze petites éminences; et la terre, du côté du nord, paraît verte et unie, avec un palmiste sur une pointe, à une lieue du rivage. Pour reconnaître ces marques, il faut nécessairement tenir un matelot au perroquet, d'où il apercevra aussi une saline qui se présente comme un lac, à deux cents pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toujours la sonde à la main, et qu'on se fasse même précéder d'une barque, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le canal, et qu'on l'ait entièrement passé.

Aux mois de novembre, de décembre, et de janvier, les vents sont nord-ouest dans la baie, et rendent la mer si grosse, qu'un vaisseau perd quelquefois deux ou trois câbles dans une nuit, et n'éviterait pas d'être jeté sur le rivage, s'il n'avait toujours d'autres câbles prêts. Le parti le plus sûr est d'amarrer au nord-est ou au sud-ouest. Aux mois de février, de mars, d'avril et de mai, les vents sont ordinairement de terre depuis le lever du soleil jusque vers midi, que ceux de mer s'élèvent généralement du nord-nord-ouest au nord-ouest. C'est la meilleure saison pour le commerce de la baie, et celle où la contrebande y est dans sa plus grande chaleur. Aux mois de juin, de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, qui sont ici la saison des orages, les vents d'ouest-sud-ouest, sud-ouest, et quelquefois sud, rendent la baie absolument inaccessible. Les flots s'enflent si furieusement sur la barre, que l'approche en est également dangereuse et terrible.

Un autre défaut de la rade de Portendic, c'est qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Aussi prend-on le parti d'en acheter des Maures, qui la vendent cher, quoique fort mauvaise. En récompense, la baie a beaucoup de poissons des diverses espèces, telles que la dorade, la sole, la parque (1) et la vieille. Les vaisseaux qui s'y arrêtent en sont toujours bien fournis, et les

(1) Quel est ce poisson? Je crois qu'il faut lire Pagre (*sparus erythrinus*), genre de poisson voisin des dorades.

Hollandais y envoient souvent des barques chargées de sel, qui prennent leur cargaison de poisson pour les côtes de Guinée.

Lorsqu'ils eurent perdu l'île d'Arguim en 1721, ils se retirèrent à Portendic, où l'on a vu qu'avec le secours de quelques vaisseaux arrivés de Hollande, ils bâtirent un fort de bois sous la conduite du gouverneur Reers, et sous la protection des Maures. C'était une ressource pour leur commerce dans le pays, mais fort préjudiciable à celui des Français. Reers, par l'ascendant qu'il avait sur l'esprit d'Alichandora, chef des Maures, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, sans abandonner l'établissement de Portendic. M. de la Rigaudière ayant manqué de succès contre Arguim en 1723, tourna vers Portendic, dans l'espérance d'y attaquer plus heureusement les Hollandais. Il y jeta l'ancre le 4 de mars, vis-à-vis l'habitation des Maures, auxquels il fit annoncer par le sieur Both, qu'il était venu pour renouveler paisiblement le traité de 1717. Deux Maures, qui se rendirent aussitôt à bord du commandant, lui dirent qu'Alichandora n'était éloigné que de deux journées avec ses troupes, et que les Hollandais ayant abandonné le fort, les Maures s'en étaient mis en possession. Comme la nuit approchait, ils promirent de revenir à bord le jour suivant. Ils furent fidèles à cette promesse. L'un d'entre eux, qui se nommait Ibrahim, ayant reconnu M. Brüe, témoigna une vive joie de le revoir, et confirma tout ce qu'il avait dit la veille. Là-dessus, M. de la Rigaudière prit la résolution d'entrer dans la rade, sur le vaisseau nommé le Ma-

réchal d'Estrées, accompagné seulement de quelques chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec Bovali, ou Abou-Ali, qui commandait dans le fort. Both étant descendu au rivage, revint bientôt avec deux ôtages, de là part de Bovali, qui en demandait aussi de celle des Français. On lui envoya le sieur le Berg. La joie de Bovali fut extrême à la vue de M. Brüe, qu'il nomma son père, en protestant que son arrivée lui faisait oublier tout ce qu'il avait souffert de l'injustice et des cruautés de Duval. Brüe prit avantage de cette disposition pour renouveler le traité, en quatre articles. 1° Qu'Alichandora restituerait à la compagnie française le fort de Portendic, alors entre les mains des Maures, avec la liberté d'y mettre une garnison. 2° Qu'il rappellerait les Maures qui étaient dans l'île d'Arguim avec les Hollandais. 3° Que dans toutes les occasions il protégerait les Français et leur commerce. 4° Qu'il ne vendrait et ne permettrait que ses gens vendissent de la gomme qu'à la compagnie. Du côté des Français, la compagnie promettait d'envoyer tous les ans deux vaisseaux, avec des marchandises pour le commerce des gommes, chaque quintal devant peser sept cents livres, et de payer les droits ordinaires. Ce traité fut signé le 6 de mars 1723.

Le même jour, M. de la Rigaudière, avec six officiers et vingt soldats, prit possession du fort. Mais il en trouva la situation fort désavantageuse. Cet ouvrage des Hollandais était dans un marais salé, cinq cents toises à l'est de l'habitation des Maures. De l'autre côté, à deux cents toises du fort, il y avait une autre

habitation; et ces deux villages, ou ces deux villes ensemble, contenaient trois ou quatre cents habitants. Le fort était bâti de bois, et consistait dans un double enclos de planches, qui avait huit pieds de hauteur en dehors. Le pied de cette palissade était joint par deux solives, et le haut par une seule; mais les planches étaient si serrées, qu'elles paraissaient à l'épreuve du mousquet. Le sommet était garni de pointes de fer. A chaque angle du fort il y avait deux embrasures, pour autant de pièces de canon; cependant il ne s'en trouva que cinq pièces sur les plates-formes, qui étaient des terre-pleins revêtus de pierre. Au centre de la place, les Hollandais avaient élevé une grande maison de bois, avec des magasins et plusieurs salles pour servir de logement à la garnison. Le fort était environné de deux fossés, larges de six pieds et de la même profondeur, séparés par une levée très-étroite, et demi-pleins d'eau fort puante.

Diverses raisons portèrent le conseil à garder ce poste; mais la principale vue des Français fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglais, qui traitaient depuis quelque temps avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudière donna le gouvernement au sieur Marion, contre l'inclination de M. Brüe, qui lui connaissait l'humeur trop vive pour le commerce des Maures; mais on lui devait ce dédommagement pour le gouvernement d'Arguim, qui lui avait été promis. Ses appointements annuels furent réglés à dix mille quatre-vingts livres; outre deux mille cent livres pour sa table. On lui laissa pour garnison trente-deux soldats

français et six esclaves nègres. Sa commission fut signée le 9 de mars; et le même jour, M. Brüe régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du fort. Mais l'expédition d'Arguim ayant été différée de quelque temps, M. Marion, qui se voyait enlever ses espérances, s'ennuya bientôt à Portendic et demanda instamment d'être rappelé. M. Brüe, alors directeur-général, lui envoya pour successeur le sieur de l'Escaude, à bord du vaisseau de M. de Landouine. Ils arrivèrent à Portendic le 15 d'avril 1723. M. de Landouine y trouva la garnison si mécontente du pays, que personne n'ayant voulu se charger du commandement, ni même demeurer plus long-temps dans un lieu si triste et si malsain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord; mais ce ne fut pas sans avoir encloué le canon et démoli le fort, ce qui désobligea beaucoup les Maures, et devint fort nuisible aux intérêts de la compagnie.

Il paraît, par la relation du second voyage de M. de Salvert à l'île d'Arguim, en 1724, que les Hollandais rétablirent le fort de Portendic. Après avoir remis les Français en possession d'Arguim, ce commandant fit voile à Portendic, où il arriva le 1^er^ de mars. Tandis qu'il cherchait un lieu commode pour sa descente, les Hollandais firent feu sur lui du fort et d'une batterie de cinq canons qui était postée sur le rivage. Mais les troupes françaises ayant débarqué dans une petite baie, une lieue au nord-ouest du fort, ils y mirent le feu et l'abandonnèrent, quoique Alichandora n'en fût qu'à deux lieues, avec six cents Maures, et qu'il n'attendît qu'un renfort pour les secourir. Le nouveau

fort était de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, sur un espace de cinquante pieds carrés. Il avait été bâti près de l'ancien fort, mais dans une situation plus avantageuse. Depuis cette expédition, les Français ont entretenu un comptoir à Portendic, sous la dépendance de celui d'Arguim.

Leur second établissement sur la même côte est celui du fort Saint-Louis, dans l'île du Sénégal. Cette île est située à l'embouchure de la rivière du même nom. C'est la résidence du directeur-général et le centre des affaires de la compagnie. La situation du fort est avantageuse, quoiqu'il soit fort petit. Barbot le représente comme un lieu si mal fortifié, qu'il n'a pour sa défense (1) qu'une palissade avec un mur de boue, et trois batteries de canon, au nombre de quinze pièces; mais il a changé de face depuis la description de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reste que quatre vieilles tours des anciennes fortifications (2); qu'elles sont de bonne pierre et couvertes de tuiles. Aux murs de boue on en a fait succéder de plus solides, avec plusieurs ouvrages avancés. L'artillerie est d'environ trente pièces, et la garnison convenable à l'importance de la place. Suivant la relation de Barbot, James Booker, agent général de la compagnie anglaise d'Afrique à Gambra, s'empara, le 1^er^ de janvier 1692, de l'île du Sénégal, dont les Français étaient en possession depuis cinquante ans. Desmou-

(1) Barbot, *Description de la Guinée*, dans Churchill, t. v, p. 18. On trouvera ci-après des observations plus étendues sur cette île.

(2) Labat, *Afrique occidentale*, vol. II, p. 230.

lins, leur gouverneur, se rendit sans résistance; mais Booker n'y trouva que les quinze pièces de canon dont parle Barbot. Il donna au fort le nom de William-Mary (1).

Labat assure que le fort du Sénégal (2) n'a jamais changé de maître. Cependant, quelques pages après, il reconnaît qu'il fut surpris par les Anglais, et qu'ils en conservèrent la possession pendant cinq ou six mois; mais il ajoute que, sans leur laisser le temps de s'y fortifier et de gagner les habitants naturels du pays, un capitaine français, nommé Bernard, les en chassa, avec un seul vaisseau qu'il nomme le Léger.

Le troisième établissement des Français est le fort et le comptoir de Saint-Joseph, à trois cents lieues dans la rivière du Sénégal, près d'un village des nègres, nommé Mankanet (3). Ils en avaient formé un autre de même nom, plus loin encore sur la même rivière, dans le second voyage de M. Brüe, en 1699. Mais Labat raconte que les Marabouts ou les Maures de Dramanet, village voisin (4), s'apercevant qu'ils se rendaient les maîtres du commerce, se repentirent bientôt d'avoir contribué à leur établissement. Leurs artifices, soutenus secrètement par les Anglais de Gambra (5), altérèrent tellement les dispositions des nègres du pays, que, s'étant soulevés en grand nom-

(1) Barbot, *ubi sup.*

(2) Labat, *ubi sup.*, vol. IV, p. 108.

(3) Voyez ci-dessus, p. 249.

(4) Dramanet est, sur les cartes de d'Anville, à côté et à l'est de Makanet.

(5) Labat ne dit pas d'où étaient ces Anglais, et ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvait être que les Anglais de Gambra.

bre, ils investirent le fort de Dramanet. Dans l'impossibilité de défendre un si mauvais poste, les Français y mirent le feu; et s'étant embarqués sur la rivière, au travers de mille dangers, ils regagnèrent l'île de Saint-Louis. Cette disgrace leur arriva le 23 de décembre 1702.

En 1713, M. de Richebourg, gouverneur de Gorée, forma le nouvel établissement de Mankanet, qui porte le nom de fort Saint-Joseph, et qui est bien fortifié. Il a dans sa dépendance le petit fort de Saint-Pierre, près de Kanioura, sur la rivière de Falemé, dans le royaume de Galam; poste important, parce qu'il commande l'entrée du royaume de Bambouck, qui est riche en mines d'or.

Les Français ont un quatrième établissement sur la côte occidentale d'Afrique, qui se nomme l'île et le fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandais, qui l'ont tiré d'une ville de Hollande; mais, suivant Barbot (1), les habitants du pays le nomment Barsaguiche. Reynolds, dans son voyage, le représente comme un lieu de commerce, sous le nom de Besaguiche (2). L'île n'a pas plus de quatre cent vingt toises de longueur, et sa plus grande largeur n'est que de cent vingt; de sorte que sa circonférence ne surpasse pas deux milles d'Angleterre. Elle s'étend nord-nord-ouest, et sud-sud-est, à une portée de canon du continent. Sa situation la rend presque inaccessible, par la multitude de rocs qui l'environnent.

(1) Barbot, Churchill's, *Collection*, t. v, p. 20.

(2) Voy. ci-dessus, p. 203.

Elle n'est ouverte qu'à l'est-nord-est, par une petite baie d'environ vingt toises de largeur, entre deux pointes, dont l'une, nommée la Pointe du Cimetière, est assez élevée; et l'autre, beaucoup plus basse, est défendue par une pointe de sable, où la mer bat avec tant de violence, qu'on s'en aperçoit de fort loin au bruit et à l'écume des flots. L'ancrage est fort bon autour de l'île, et surtout dans la baie. Barbot dit que (1) la partie montagneuse de l'île ne laisse pas d'être plate au sommet; mais qu'elle ne produit que des roseaux et des joncs, qui servent de retraite à quantité de pigeons sauvages. Le fond du terroir est une sorte de sable rougeâtre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les citernes sont remplies de l'eau qu'on apporte du continent. La garnison ordinaire du fort est d'environ trois cents hommes, en y comprenant les Laptots ou les nègres libres. L'île de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement, et l'accès de ce lieu même est fort difficile (2).

Labat observe qu'elle fut cédée aux Hollandais, en 1617, par Biram, roi du cap Vert. Ils y bâtirent un fort, qu'ils nommèrent Nassau, sur un roc situé au nord-ouest; mais ne le trouvant pas capable de défendre la rade, ils en bâtirent un second, sous le nom de fort d'Orange, un peu plus bas, et dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conservèrent cet établissement jusqu'en 1663, que l'amiral Holmes les en chassa. Cependant les Anglais

(1) Barbot et Labat, *ubi sup.*

(2) Voyage d'Issigny, par Loyer, en 1701. p. 11.

s'y maintinrent si mal, que, dès l'année suivante, Ruyter s'étant présenté avec une puissante escadre, obligea le gouverneur, nommé Abercromby, de se rendre à discrétion. Les Hollandais augmentèrent leurs fortifications et vécurent paisibles jusqu'en 1677. Mais une escadre de onze vaisseaux de guerre français, sous le commandement du comte d'Étrées, vint troubler leur repos le 30 d'octobre. Dès le jour suivant, Hapsac, gouverneur hollandais, fut sommé de se rendre; et sur son refus, les Français se préparèrent à faire leur descente sous le canon de leurs vaisseaux. A cette vue, les Hollandais abandonnèrent le fort d'en bas pour se retirer dans l'autre, où, demandant bientôt à capituler, ils se rendirent à discrétion.

Le comte d'Étrées trouva la place en fort bon état. Le fort intérieur était monté de quarante-deux pièces de canon, et les fortifications soigneusement entretenues. Mais ses instructions ne portant pas de le conserver, il démolit le fort d'en haut, et démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Casse, qui était alors sur la côte d'Afrique avec un vaisseau de guerre de quarante pièces de canon et de deux cent cinquante hommes, ayant appris la résolution du comte d'Étrées, se rendit à Gorée le 15 de novembre 1677, et prit possession de l'île au nom de la compagnie française du Sénégal. Il conclut un traité de commerce avec les rois nègres de Rufisque, de Joale et de Portudale, aux mêmes conditions que les Hollandais lorsqu'ils étaient en possession de Gorée. A son retour en France, sa conduite fut approuvée de la cour, qui le renvoya l'année suivante en Afrique, avec

des présents pour les rois nègres. La paix de Nimègue, qui fut conclue la même année, assura aux Français toutes leurs conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir le fort inférieur de Gorée sur ses anciens fondements. Les courtines et les demi-bastions furent élevés à la hauteur de seize pieds. Le fort d'en bas reçut le nom de Vermandois (1), et l'autre celui de Saint-Michel.

En 1679, les Hollandais tentèrent de se remettre en possession de Gorée. Ils envoyèrent un grand vaisseau, nommé le Château de Carossel, sous le commandement du sieur Huybert, avec ordre de surprendre l'île de Gorée et tous les établissements des Français sur la même côte. Malheureusement pour Huybert, du Casse était déjà dans ces mers avec son escadre. Après avoir employé la douceur pour engager le commandant hollandais à se retirer, s'apercevant qu'il entretenait des intelligences avec les nègres, et qu'il s'efforçait de les exciter à la révolte, il se crut obligé de saisir son vaisseau, dont il envoya l'équipage au château de Mina. Un autre vaisseau hollandais, qui arriva dans la même vue, eut la prudence de se retirer au premier avis. Quelque temps après, Hapsac, ancien gouverneur de Gorée, parut sur la côte avec un vaisseau de guerre, pour encourager les nègres à se soulever contre les Français, et les porta effectivement à piller les comptoirs de Portudale et de Joale. Mais du Casse, revenant à propos de la Gambra, mit Gorée (2) à couvert, et rendit ses représailles si vives,

(1) Labat, *ubi sup.*, vol. IV, p. 113 et suiv.

(2) Barbot dit que le 4 de février 1692, les forts de Gorée furent

que les rois nègres n'eurent plus d'empressement que pour la paix. En 1697, le sieur Brüe, envoyé à Gorée par la compagnie, trouva les deux forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le temps permettait. Le fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre pièces de canon, et l'autre, qui prit le nom de Saint-François, de vingt-huit pièces. Les fortifications ayant continué d'être entretenues soigneusement, l'île de Gorée était devenue, par des travaux successifs, presque imprenable.

Cette île est célèbre par les observations astronomiques (1) de MM. des Hayes, Varins et de Glos, membres de l'académie royale des sciences, que le roi Louis XIV y envoya dans cette vue. Ils observèrent en 1682 plusieurs émersions du premier satellite de Jupiter. Les astronomes français en ayant observé deux autres à l'Observatoire de Paris, la différence du temps qui résulta de la première fut d'une heure dix-sept minutes trente-quatre secondes; et celle de l'autre, d'une heure dix-sept minutes quarante secondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée et Paris est de dix-neuf degrés vingt-cinq minutes (2). Comme le lieu de l'observation était d'en-

pris par Booker, général des Anglais de la Gambra, et que Félix, gouverneur de l'île, se rendit à discrétion; mais qu'elle fut reprise en 1693 par les Français, *ubi sup.*, p. 424, qui rebâtirent alors le fort de Saint-Michel.

(1) Voy. les Mémoires de l'Académie des sciences, t. VII, p. 447.

(2) Selon le voyage du capitaine Roussin, publié par la marine, que nous ferons connaître, la longitude de Gorée, au pavillon de la citadelle, est de dix-neuf degrés quarante-six minutes quarante secondes, à l'ouest de Paris.

viron cinq minutes plus à l'est que la pointe ouest du cap Vert, il s'ensuit que cette pointe est à dix-neuf degrés trente minutes ouest de Paris, ou trente minutes à l'est du méridien de l'île de Fer.

La latitude de Gorée fut prise d'un grand nombre de hauteurs du soleil et des étoiles fixes; entre autres de la hauteur solsticiale du soleil le 21 de juin, qui était de quatre-vingt-un degrés trente-neuf minutes cinquante et une secondes; d'où résulte la latitude de quatorze degrés trente-neuf minutes cinquante et une secondes (1). Mais en accordant quelque chose pour l'instrument, les astronomes français la déterminèrent à quatorze degrés quarante minutes, différence qui n'est que de quelques secondes. La pointe la plus occidentale du cap Vert étant de trois minutes plus au nord que Gorée, sa latitude est par conséquent de quatorze degrés quarante-trois minutes (2).

Les mêmes astronomes trouvèrent dans cette île la longueur du pendule de trente-six pouces six lignes; ce qui faisait deux lignes moins qu'ils n'avaient trouvé à Paris, et trois quarts de ligne moins que M. Richer ne l'avait observé à Cayenne. Depuis le 31 de mars jusqu'au 4 de juin, ils remarquèrent que le mercure ne s'était pas élevé dans le baromètre plus de vingt-

(1) Selon M. Roussin, la latitude de Gorée est de quatorze degrés trente minutes cinquante-cinq secondes.

(2) Selon M. Roussin, la latitude du cap Vert, à la Falaise, est de quatorze degrés quarante-trois minutes cinq secondes, et sa longitude à dix-neuf degrés cinquante-trois minutes sept secondes; et aux rochers des Almadies, latitude, quatorze degrés quarante-quatre minutes vingt-neuf secondes, et longitude, dix neuf degrés cinquante-cinq minutes vingt neuf secondes.

sept pouces trois lignes trois quarts; de sorte que sa variation n'était que de six lignes, ce qui diffère peu de ce qu'elle est dans la même saison à l'académie royale, quoique dans le cours de l'année elle aille depuis vingt pouces deux lignes jusqu'à vingt-huit pouces et demi. Ils observèrent qu'à Gorée le baromètre était ordinairement plus haut, lorsque le thermomètre était plus bas, et que généralement la hauteur du premier était de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, et recevait plus d'altération (1) du matin au soir que du soir au matin.

La variation de l'aiguille est incertaine à Gorée. Dans une si petite île on la trouve différente, suivant les cantons, d'un degré jusqu'à quatorze, mais toujours déclinant au nord-ouest. On en attribue la cause à quelques mines de fer dont on croit voir effectivement des marques dans plusieurs pierres qui ressemblent au mâchefer. Lorsqu'on les approche de l'aiguille, surtout si l'on en ôte le verre, elles y causent un mouvement sensible. Une autre cause de cette différence dans les variations, est une source d'eau minérale, qui, distillant goutte à goutte d'un roc, ne laisse pas de remplir un muid dans l'espace de trois jours. Les pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la rade de Gorée (2).

Enfin les astronomes français observèrent que les

(1) Voyages au cap Vert, etc., p. 65, dans le Recueil d'observations faites en plusieurs voyages, in-fol. Paris, 1693.

(2) La carte du dépôt de la marine, levée en 1817, par le baron Roussin, indique, au contraire, au cap Vert, une déclinaison de l'aiguille de dix-sept degrés trente-une minutes nord-ouest.

plus hautes et les plus basses marées y arrivent un jour ou deux après la pleine lune et son changement. La différence des marées est d'environ cinq pieds. Rarement s'élèvent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorsque les vents soufflent du continent avec violence.

Le cinquième établissement des Français est le comptoir de Joale ou de Joal au sud du cap Vert, qui n'a rien de remarquable que son commerce d'esclaves, de cuirs, de dents d'éléphants, et de cire. Suivant Barbot (1), le fort est situé sur la rivière nommée Rio de la Gracia (2), qui sépare les royaumes de Joale et de Portudale. Son embouchure est couverte par un banc de sable, qui n'en permet l'accès qu'aux canots et aux petites barques. Cependant elle a une rade, où les vaisseaux peuvent mouiller sur cinq et six brasses. Une lieue au nord de la placç, on rencontre en mer quelques basses vis-à-vis une pointe sablonneuse que les Français ont nommée la Pointe-Blanche (3), et les Portugais Fazucho. Au sud de cette pointe, l'espace d'environ trois lieues en mer, on trouve d'autres basses qui se nomment Baixos de Domingo Ramos. Deux lieues au nord-ouest de la même pointe, on découvre sous l'eau une chaîne de roes qui s'appellent Baixo de Barbocim. Le fort a du côté du sud une autre rivière nommée rio das Ostras ou la rivière des Huîtres. Les Français ont un fort

(1) Barbot, *ubi sup.*, p. 24. Barbot écrit Juala.

(2) D'Anville, dans sa carte du Sénégal (1751), a omis ce nom, et met simplement rivière de Joale.

(3) Punta de Pedra Branca sur la carte de d'Anville.

bon comptoir à Joale ; et le chemin du fort à Rufisque est assez commode par terre au travers des villages qui bordent la côte.

Le comptoir d'Albreda, sixième établissement des Français, est au côté du nord de la rivière de Gambra, presque vis-à-vis Jamesfort ou fort Saint-Jacques. Il doit son origine au sieur Brüe en 1698, pendant que les Français étaient en possession de Jamesfort et qu'ils commandaient toute la rivière. Mais la paix de Riswick ayant rendu cette dernière place à l'Angleterre, ils sont demeurés maîtres d'Albreda (1).

En 1717, ils furent obligés de l'abandonner par la violence et les extorsions du roi de Barra, à qui leurs forces présentes ne leur permettaient pas de résister. Le sieur Brüe envoya vers ce prince le sieur de Sains, ancien gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de son injustice. Il désavoua le fait, parce qu'il n'ignorait pas que les Français commençaient à se fortifier par un autre comptoir qui se formait à Vintain. Ainsi celui d'Albreda (2) fut rétabli avec certaines précautions. Moore nous apprend (3) que le 17 de novembre 1730, il fut consumé par un incendie.

Vintain ou Vintam est un septième établissement des Français sur la rivière de Jereja, nommée aussi rivière de Vintain ou de Saint-Grigou, qui se décharge dans celle de Gambra du côté du sud, huit ou dix milles au-dessus de Jamesfort. Le comptoir de

(1) Labat, *ubi sup.*, p. 294.
(2) *Ibid.* vol. 1, p. 314.
(3) Voyages de Moore dans l'intérieur de l'Afrique, p. 51

Jereja, qui est sept lieues plus haut (1), dépend de celui de Vintam; mais ces deux places sont mal fortifiées. Leur commerce est considérable. Le sieur Brüe, dans un voyage qu'il fit par terre d'Albreda à Cacheo, trouva le canton de Vintam fort avantageux pour un comptoir. A son retour au Sénégal, en 1714, il obtint de l'empereur, ou du roi de Fogny, par un traité, la permission de s'y établir en 1718 (2).

La ville nègre de Vintam est située sur la rive droite de la rivière, au revers d'une colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a plusieurs maisons bâties à la portugaise, dont la principale est le comptoir des Anglais. Les Portugais y ont une fort belle église; et la ville était autrefois plus considérable qu'aujourd'hui. Moore parle d'une belle mosquée que ses mahométans y ont bâtie (3), avec un gros œuf d'autruche au sommet. Il ajoute que les provisions y sont à bon marché.

Enfin, le dernier comptoir des Français sur cette côte est celui de l'île de Bissao ou Bissos. C'est encore au sieur Brüe qu'ils ont l'obligation de cet établissement, pendant qu'il était directeur-général en 1698. Il avait obtenu le consentement du roi nègre; mais les Portugais de Cacheo (4) s'y étant opposés, le gouverneur français qu'il y avait établi, fut obligé de se

(1) Labat dit ailleurs qu'il n'est qu'à trois lieues de Vintam, par terre.

(2) On trouvera ci-après le voyage du sieur Brüe à Cacheo.

(3) Moore, *ubi sup.*, p. 74.

(4) Cacheo, sur la carte de d'Anville, de 1751. Ce lieu est situé sur la rivière Saint-Domingue, au sud du cap Rouge. D'autres cartes donnent à cette rivière le nom de Cacheo.

retirer en 1699. Un second voyage que le sieur Brüe entreprit pour rétablir son ouvrage, ne servit qu'à faire naître des différends avec le gouverneur portugais de Cacheo, dont la décision fut envoyée à la cour de Portugal.

Barbot rapporte que ce comptoir est environné d'une courtine, défendue par six ou huit canons de fer; et qu'en 1702, les Français, pour augmenter leur sûreté, érigèrent un fort dans une île près de l'embouchure de la rivière de Cacheo, revêtu aussi d'une courtine et muni de huit pièces d'artillerie. En 1694, un prince nègre de ce pays fut baptisé à Lisbonne avec beaucoup de pompe, et reçut le nom d'Emmanuel (1).

CHAPITRE II.

Voyage de Peter Van den Brœck, au cap Vert, en 1605.

Le voyage du Hollandais Peter Van den Brœck, au cap Vert, a précédé de plusieurs années la première relation française; et comme la relation de ce voyage est isolée dans le nombre de celles de ses compatriotes, et distincte de celle qu'il a donnée du voyage qu'il fit deux ans après aux Indes orientales (2), il convient de lui donner place ici, parce qu'elle est très

(1) Barbot, dans Churchill's, *Collection*, vol. v, pag. 428.

(2) *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès*

courte, et peut, en quelque sorte, servir d'introduction à la relation qui va suivre.

Elias-Trip, et quelques autres marchands hollandais, avaient équipé un vaisseau à Dordrecht pour le voyage du cap Vert, d'où ils se proposaient de faire venir une cargaison de cuirs. L'auteur leur offrit ses services, qu'ils acceptèrent, en qualité de second supercargue. On partit de Hollande le 10 de novembre 1605.

Le mauvais temps força le capitaine hollandais de relâcher à Darmouth; mais, ayant remis à la voile le 5 de décembre, il arriva, le 15 de janvier 1606, près d'une île qui fait face au cap Vert. Il y trouva deux bâtiments hollandais, trois français et cinq anglais, les uns destinés au commerce, d'autres à prendre des provisions pour le Brésil. L'auteur reçut ordre de se rendre à Portudale, ville du continent où se fait le principal commerce. Il y loua une maison, si l'on peut donner ce nom, dit-il, à des cabanes de paille. Il loua aussi une esclave portugaise (1) pour l'office de la cuisine, et pour lui servir d'interprète.

Le 23 de janvier, l'air fut obscurci, pendant plus d'une heure, par un prodigieux nombre de sauterelles de la grosseur du pouce, qui, se rabattant sur la terre, détruisirent tous les grains et tous les fruits. La famine devint si pressante, que les pères vendaient leurs enfants pour l'esclavage. L'auteur en vit livrer

de la compagnie des Indes orientales, deuxième édition. Amsterdam, 1725, t. 4, p. 289 à 293.

(1) L'auteur s'exprime ainsi. Il est probable que cette Portugaise était née d'une négresse.

plusieurs pour une mesure de millet, dont la grandeur ne surpassait pas celle d'un chapeau.

Le 31, Van den Brœck fut réveillé dans son lit par le frottement d'un lézard. Sa frayeur l'ayant fait sortir de ses draps, il aperçut dans sa chambre un gros serpent qui tirait la langue. Cet incident le persuada de la vérité de ce qu'il avait lu dans quelques écrivains, que les lézards avertissent l'homme de l'approche des serpents. Cette opinion est généralement établie parmi les habitants du pays.

L'auteur, après avoir résidé quatre mois à Portudale, où il acheta des cuirs, des dents d'éléphants et de l'ambre gris, monta le 6 de juin sur une barque, pour rejoindre le premier supercargue à Joale (Juvale). De là il se rendit à Rufisque (1), où il trouva son vaisseau prêt à faire voile pour la Hollande. Le capitaine voulut néanmoins renouveler sa provision d'eau dans la même île où il était d'abord arrivé. Tandis qu'il était occupé de ce travail, une barque anglaise de Joale vint lui donner avis qu'il y avait à peu de distance un bâtiment chargé de marchandises et d'esclaves, et lui proposer de s'en servir, en demandant, pour prix de ce service, les esclaves nègres de l'un et de l'autre sexe qui se trouveraient à bord. Les Hollandais saisirent l'occasion. Ce bâtiment était à l'ancre près de Joale. C'était un lubeckois de deux cent quarante tonneaux, chargé de sucre, de dents d'éléphants, de coton, de pièces de huit, de quelques chaînes d'or, et de quatre-vingt-dix esclaves des deux sexes. Il avait

1) Rio Fresco, dont on a fait Rufisco. L'auteur écrit Refusco.

à bord quatre Portugais et onze matelots de Lubeck, qui avaient perdu leur capitaine, et qui étaient eux-mêmes fort malades. Lisbonne était le terme de leur voyage. Les Hollandais s'étant rendus maîtres du vaisseau et de la cargaison, abandonnèrent les esclaves aux Anglais, et conduisirent leur prise au cap Vert, pour la mettre en état de faire le voyage de Hollande. Ils partirent du cap le 16 de juillet 1606; et le 5 d'octobre suivant ils entrèrent dans la Meuse.

Van den Bröeck remarque que les marchandises qu'on peut tirer annuellement du continent et de la rivière du cap Vert, se réduisent à trente ou trente-cinq mille cuirs de bœufs et de buffles. Les rivières de Gambra, de Cacheo et de San-Domingo fournissent quantité de cire et de dents d'éléphants, de l'or, du riz et de l'ambre gris (1). Pendant que l'auteur était sur la côte, la mer y jeta une pièce d'ambre gris de quatre-vingts livres. Il en acheta quatre livres, dont il revendit une partie en Europe, à huit cents florins la livre, et le reste à quatre cent cinquante.

La plupart des Portugais qui résident aux environs du cap Vert sont de véritables brigands. Il s'en trouve plusieurs à Portudale et à Joale, où ils exercent le commerce avec les Anglais et les Hollandais. Ils achètent des esclaves, qu'ils transportent sur les rivières de San-Domingo et de Cacheo, d'où leurs correspondants les font passer au Brésil. Après s'être enrichis par le commerce, ils obtiennent quelquefois leur pardon et la liberté de retourner en Portugal.

(1) On a vu les mêmes circonstances dans la relation de Jannequin.

Les habitants naturels du cap Vert sont aussi noirs que la poix, et communément fort bien faits. Ils se scarifient le visage par diverses marques. Leur caractère est méchant. Ils sont portés au vol. Il s'en trouve un grand nombre qui parlent français, parce qu'ils sont depuis long-temps en commerce avec les vaisseaux de cette nation; mais peu savent la langue hollandaise ou flamande. La plupart sont idolâtres. Les uns adorent la lune; d'autres le diable, qu'ils appellent Camaté. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils rendent des adorations au diable, ils répondent qu'ils y sont forcés, parce que le diable leur fait du mal et que Dieu ne leur en fait pas. On trouve aussi parmi eux quelques mahométans.

Ils sont souvent en guerre avec leurs voisins. Quand ils ont défait leurs ennemis, ils leur coupent la tête et les parties naturelles, qu'ils portent à leurs femmes, comme des trophées de leurs victoires. Leurs armes sont l'arc et les flèches. Ils tirent de fort bons chevaux de Barbarie, et la plupart sont excellents cavaliers; mais ils ne sont pas moins légers à pied. L'auteur vit un nègre sur le rivage, qui surpassa le plus vif de leurs chevaux à la course. Ils nagent et pêchent aussi avec une adresse extraordinaire. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils les tiennent dans une soumission qui approche de l'esclavage. Non-seulement elles sont chargées de tous les offices domestiques, mais elles cultivent la terre. Lorsqu'une femme a préparé le dîner, son mari le mange tranquillement; elle n'a que les restes, qu'elle va manger dans la cuisine. L'auteur a

vu souvent des femmes enceintes chargées de cinq ou six cuirs de bœufs sur la tête, et d'un enfant sur le dos, marcher dans cet état avec leurs maris, qui ne portaient que leurs armes entre les mains. Aussi sont-elles si robustes, qu'aussitôt qu'elles sont délivrées elles vont se laver dans la rivière ou dans la mer, avec leur enfant; et, sans le moindre intervalle, elles recommencent à coucher avec leurs maris. A la mort d'un homme ou d'une femme, les amis s'assemblent en poussant des cris lamentables, qui ne les empêchent pas pendant quatre ou cinq jours de boire ensemble du vin de palmier ou de l'eau-de-vie. Ils portent les morts en terre au bruit de leurs tambours et de leurs flûtes, et placent près d'eux un vase plein d'eau ou de vin, pour apaiser leur soif. Ils prétendent que leurs morts deviennent bientôt blancs, et font ensuite commerce avec les Européens. On aurait peine à croire quelle quantité d'eau-de-vie ils avalent. Un seigneur nègre qui vint un jour visiter l'auteur, de la part du roi, but d'un trait une bouteille presque entière, après laquelle il n'eut pas honte d'en demander une autre.

LIBRARY

CHAPITRE III.

Voyage des R. P. Alexis de Saint-Lô, et Bernardin de Renouard, capucins, au cap Vert, en 1635.

Après avoir fait connaître à nos lecteurs les circonstances relatives à la formation de divers établissements français sur la côte occidentale d'Afrique, entre le cap Blanc et Sierra-Leone, il nous reste à donner l'analyse des divers voyages faits par des Français dans ces mêmes régions.

Le premier en date, qui n'est pas le moins intéressant, a été inconnu à Prevost et aux auteurs anglais qu'il a traduits; c'est celui de deux capucins au cap Vert, en 1635 (1).

Cette relation fut adressée de Rufisque, près du cap Vert, par les révérends pères Alexis de Saint-Lô et Bernardin Renouard, au père provincial des capucins de Normandie. Quoiqu'elle soit signée des deux pères capucins, on voit, par la narration, qu'Alexis de Saint-Lô en est le seul auteur, et son nom est aussi le seul qui paraisse sur le titre.

Elle est précédée d'une épître dédicatoire *à Messieurs les Associés de la compagnie du cap Vert*,

(1) *Relation du voyage du cap Vert*, par le R. P. Alexis de Saint-Lô, capucin. A Paris, chez François Targa, 1737, in-12.

par David Ferrand, imprimeur et libraire à Rouen. David y déclare qu'il a fait imprimer cette relation à ses frais, et par le désir d'être utile à la compagnie.

Après l'épître dédicatoire suit une ode du même sur ce voyage, remplie de sentiments pieux, exprimés en très-mauvais vers.

Cette dédicace de Ferrand donnera lieu à une remarque. Le père Labat, dans ce qu'il nous apprend sur les compagnies françaises qui ont fait le commerce de la côte occidentale d'Afrique, ne remonte pas plus haut que l'année 1626, et il dit que le sieur Thomas Lombard était alors directeur de la compagnie, et qu'il mourut au Sénégal en 1631. Celui-ci eut pour successeur le sieur Jacques Fumechon, qui lui-même revint en France en 1641 (1).

La compagnie qui trafiquait en Afrique, et qui céda successivement son privilège à divers intéressés, est dénommée, dans plusieurs commissions et lettres patentes du roi, *Compagnie royale du Sénégal, du cap Vert et côte d'Afrique* (2). Quoique ces lettres patentes soient d'une date très-postérieure au voyage d'Alexis, il est probable qu'il n'existait pas, à l'époque où il fut publié, de compagnie du cap Vert différente de celle du Sénégal, nonobstant l'intitulé de l'épître dédicatoire qui donnerait lieu de le supposer; et puisque Fumechon, alors le directeur de la compagnie, résidait sur la rivière du Sénégal, ceci explique pourquoi il n'en est point fait mention dans la

(1) Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, t. 1, p. 13

(2) Labat, t. 1, p. 4[illegible].

relation ; mais à la fin l'auteur de cette relation reconnaît qu'il a de grandes obligations à messieurs les catholiques de la compagnie du cap Vert, ce qui prouverait qu'il y avait aussi dans cette compagnie des Juifs ou des protestants ; il nomme en particulier les membres catholiques de la compagnie : c'étaient MM. de Lozen, Rosée, et le conseiller Caron.

Quoi qu'il en soit, le but et le motif de ce voyage était la propagation de notre sainte religion. Le commerce, la soif de l'or et des richesses n'y avaient aucune part. Aussi le désintéressement de nos bons religieux contribua puissamment à l'accueil favorable que leur firent les colons européens, portugais, français, et les nègres convertis, qui, depuis huit ans, n'avaient pas joui des bienfaits des secours spirituels, ou auxquels ces secours n'avaient été concédés que par un prêtre espagnol et immoral, qui ne connaissait pas de bornes à ses exactions.

Les capucins avaient eu quelque peine à former un établissement à Rouen. Les autorités de cette ville s'y opposaient ; et en 1601, on les avait forcés de démolir le couvent qu'ils avaient bâti au village de Sotteville, aux portes de la ville. Mais enfin, par la protection de Charles de Bourbon, comte de Soissons, il fut permis à ces religieux de construire, dans l'intérieur de la ville, leur couvent du Calvaire. Ils s'étaient ensuite attiré le respect et la vénération de tous les habitants par le dévouement héroïque qu'ils avaient mis à soigner les malades atteints de la peste, pendant les années 1622, 1623 et 1634, où cette terrible maladie fit les plus affreux ravages.

Les capucins voulurent s'acquérir encore de nouveaux droits à la reconnaissance publique, en envoyant au loin des missionnaires chargés de prêcher l'évangile aux peuples sauvages, au péril de leur vie. C'est pour cette œuvre sainte que les pères Alexis de Saint-Lô, et F. Bernardin de Renouard, furent choisis.

Ils partirent de la rade de Dieppe le 11 octobre 1635, dans un vaisseau commandé par le sieur Emmery, de Caën. Ils eurent un vent constamment favorable, et après la burlesque cérémonie du passage du tropique, qu'on ne leur épargna point, ils arrivèrent le 21 octobre dans la rade du cap Vert. On jeta la sonde, et on s'aperçut que la mer était assez peu profonde pour pêcher à la ligne, et on prit alors quantité de sardes (1) et de capitaines (2), sorte de poissons ainsi nommés, parce qu'ils ont une forme de casque sur la tête. Ils sont assez gros, et ont des écailles vermeilles.

On aborda à Rufisque le 3 novembre; et là, un nègre, surpris de l'étrange habit de nos religieux, demanda si le père Alexis était la femme du capitaine; mais, ayant appris que c'était un *padre*, ou un homme de Dieu, il lui fit la révérence, et parut très-honteux de sa méprise.

Une dame portugaise, nommée dona Philippa,

(1) Scoimbre sarde, ou la bonite, espèce de thon.

(2) Serait-ce le spare bilobe de Lacépède, qu'il ne décrit pas, mais qu'il indique d'après les dessins de Commerson, et qui, dit il, est nommé capitaine blanc par quelques navigateurs? Voy. Lacépède, *Hist. nat. des Poissons*, édit. in 12, t. 7, p. 8.

et sa belle-sœur la signora Pasha, témoignèrent une grande joie de l'arrivée de nos religieux; elles se jetèrent à leurs pieds, baisèrent leurs manteaux, les emmenèrent loger chez elles, et leur prodiguèrent les plus tendres soins. Nos religieux leur donnèrent des agnus-dei et des médailles, dont on les avait pourvus avant leur départ. Ils choisirent un lieu dans la maison de dona Philippa pour y disposer une chapelle, et ce fut là que le dimanche suivant, 5 novembre, ils célébrèrent les offices divins; ce qui causa une grande joie aux Européens et aux nègres qui accouraient de toutes parts pour les entendre. Ils en profitèrent pour en convertir et en baptiser un certain nombre. Le père Alexis donne les noms de tous, ainsi que le nom de leurs parrains et marraines.

Ces nègres circoncisent leurs enfans à l'âge de sept ou huit ans; et les nouveaux circoncis doivent, lorsqu'ils ont subi cette opération, ne fréquenter personne qu'ils ne soient guéris. Tous ces noirs, sans exception, croient à un seul Dieu qui a créé toutes choses, quoiqu'ils ne l'adorent dans aucun temple et dans aucun lieu en particulier. Ceux qui font bien vont après leur mort voir Dieu, c'est leur expression; mais ceux qui font mal vont avec *Camaté*, c'est le nom qu'ils donnent au diable, et il y a dans la terre un grand feu pour les recevoir.

Ils sont soumis à un gouverneur, qu'on nomme alkaïre, qui perçoit un certain tribut sur les vaisseaux qui arrivent. Les courtisans ou les suivants de l'alkaïre ont, avec d'autres chefs subordonnés au capitaine, la charge de lever tous les impôts. Les sui-

vants de l'alkaïre sont toujours de jeunes garçons; et, si l'on en croit le père Alexis, on les appelle fripons, et ils s'honorent de ce nom Nous ne croyons pas que le bon père ait voulu faire une épigramme contre les courtisans d'Europe, quoique cependant sa narration, où règne beaucoup de bonhomie et de simplicité, ne soit pas toujours sans malice. On en jugera par le trait suivant.

Il nous apprend que ceux qui sont employés à percevoir l'impôt, et qui reçoivent les cuirs de l'intérieur des terres et font le marché avec les maîtres de barques, se nomment *langues*, ou *truchements*. « Mais, dit-il, il y a la *grande langue* du roi, auquel on donne un peu davantage qu'aux autres; je n'ai pourtant jamais vu une langue si muette que celle-là, car il ne savait pas un seul mot de français : ce qui me fit dire que l'ignorance était aussi naturelle aux officiers du royaume de d'Aumel qu'à quelques-uns de ceux du royaume de France. »

Cependant ce truchement du roi, s'il était ignorant, était assez hospitalier; nos deux religieux se rendirent à une lieue dans les terres, au village qu'il habitait, pour lui rendre visite. Ils étaient accompagnés de deux jeunes gens de Paris qui étaient venus pour connaître ce pays. Huit ou dix petits nègres dont le plus vieux n'avait pas atteint l'âge de dix ans, les suivaient; nos voyageurs ayant donné à l'un d'eux un peu de biscuit et de l'eau-de-vie, ils eurent occasion de remarquer avec quelle dextérité il sut faire un exact partage entre lui et ses compagnons. Avant de leur permettre de manger, les bons pères leur firent

faire le signe de la croix, joindre les mains et élever les yeux vers le ciel.

Nos religieux trouvèrent le truchement du roi assis dans la cabane, mangeant du lait; ses lèvres, son menton et même une grande partie de ses joues en étaient tout barbouillés, de sorte qu'il avait comme une espèce de masque blanc sur son visage d'ébène. On avait peine, en le voyant, à s'empêcher de rire; mais il offrit à la troupe des voyageurs des provisions et des rafraîchissements qu'il possédait, c'est-à-dire de tout en abondance, du miel, des dattes, petites mais de bon goût, et du vin de palmier. Ce vin est blanc, tirant un peu sur le bleuâtre; on l'extrait du palmier en faisant une incision à la tête de l'arbre; on place dans cette incision une feuille de palmier de manière à former une rigole dont l'autre extrémité aboutit à un vase qui doit recevoir le vin. Au moyen de ce simple appareil on recueille, d'un seul palmier, du soir au matin, quatre ou cinq pintes de ce vin. Il enivre comme du vin français; le biscuit qu'on y trempe a un goût fort agréable. Quoique ce pays soit deux mois sans recevoir aucune pluie, les palmiers n'en fournissent pas moins cette grande abondance de suc, sans que leurs feuilles cessent un instant d'être aussi belles et aussi vertes, sans que la récolte de dattes qu'ils produisent en soit diminuée. On fait avec ces dattes une huile salutaire pour certaines incommodités; quelques nègres s'en servent pour leurs aliments, mais elle leur noircit les dents; ceux qui boivent le vin de palmier dans la saison des pluies en sont souvent malades. Les palmiers

dont on extrait le vin sont surtout très-abondants aux environs du port de Gaspar (1), et de celui de Rufisque.

Nos religieux se retirèrent très-satisfaits de la réception qu'on leur avait faite, et peu de jours après ils allèrent dîner chez l'alkaïre, ou le gouverneur, avec Emmery, de Caën, leur capitaine, qui fit apporter de la viande du vaisseau. La table était servie en plein air à l'ombre des palmiers, et dans un lieu où, dans ce climat brûlant, on ressentait une fraîcheur agréable. L'alkaïre prit sa place sans cérémonie, après qu'un petit nègre tout nu lui eut présenté de l'eau pour laver légèrement la bouche et les mains; il était assis de manière à ce que ses genoux se trouvaient presque au niveau de sa bouche; il ne se servait ni de couteau ni de fourchette, et il rompait la viande avec ses doigts. Il avait autour de lui une troupe de nègres vêtus de gris et de caleçons de toile de coton. Leurs grandes sagaies étaient fichées en terre devant eux; sur leur dos pendait un carquois rempli de flèches empoisonnées, un large coutelas était attaché à leur côté gauche; ils tenaient de la main droite leur arc, et observaient un silence respectueux. L'alkaïre leur fit distribuer, à la fin du repas, de l'eau-de-vie et une grande quantité de viandes. Il avait offert avec beaucoup d'empressement à ses hôtes de celles que ses femmes avaient préparées; mais ils ne purent en manger, à cause de la quantité de sable qui s'y trouvait.

(1) Ce port de Gaspar ne se trouve mentionné sous ce nom sur aucune carte.

Les femmes, chez ce peuple, ne mangent jamais avec leurs maris; celle qui occupe le premier rang parmi celles de l'alkaïre parut un instant pendant le dîner, et se retira en saluant la compagnie avec autant de grace que de modestie. Lorsque le repas fut terminé, on apporta, comme au commencement, de l'eau à l'alkaïre, qui se lava la bouche avec soin, et ensuite les mains très-légèrement et très-négligemment.

L'alkaïre offrit à nos deux religieux d'aller visiter son lougar, c'est-à-dire le domaine planté de mil que l'on cultive pour sa subsistance et celle de sa famille; il donna à nos voyageurs un nègre pour les y conduire. Ce domaine n'est qu'à deux portées de fusil de Rufisque; on y cultive deux sortes de mil, dont l'une présente des épis très-gros et fort longs. Ces deux espèces de mil croissent dans l'espace de six semaines, et il ne faut pour cela que deux ou trois jours de culture. « J'ai vu, dit notre voyageur, mettre le soir le mil dans la terre, la pluie venant la nuit, et le retrouver le matin tiré de deux ou trois doigts au-dessus du sol. » Ce sont les hommes qui cultivent; ils ont soin de faire parquer sur chaque lougar les bœufs du village, pour engraisser le sol et le rendre plus fertile. Les femmes moissonnent le mil, et ce qui a été recueilli reste toute l'année dans les champs sans qu'il en soit dérobé. Ce sont les femmes aussi qui mettent le mil dans de grandes auges, le battent, le vannent, enlèvent avec grand soin les ordures et la paille; puis, après avoir réduit cette substance en farine très-menue, elles la mettent dans des jattes de bois noir et dur comme l'ébène; elles la plongent en-

suite dans de l'eau, la pétrissent avec leurs mains, et forment ainsi de petits grains de pâte ronds, et gros comme la tête d'une épingle. C'est ce qu'ils appellent couscou, et ce qui leur tient lieu de pain. Ils font bouillir ce couscou avec leur viande ou leur poisson, et l'espèce de potage ou de hochepot qui en résulte, est assez bon et très-substantiel.

Comme on avait dit à nos bons religieux que l'alkaïre du cap Gaspar était chrétien, ils s'y rendirent. Le cap Gaspar est à trois lieues de Rufisque. On passe pour y arriver par un village nommé Riache, dont les habitants sont à craindre pour les Européens (1). Aussi nos bons religieux étaient-ils accompagnés d'un nègre dont l'unique occupation est de servir de guide à ceux qui font ce trajet : ils lui donnèrent trois bouteilles d'eau-de-vie. L'alkaïre du cap Gaspar était vêtu d'une robe de coton blanc, ce qui est assez extraordinaire; car elles sont ordinairement bleues. La porte de sa maison était si basse, que pour y entrer il fallait presque se courber jusqu'à terre. Il fit le signe de la croix en voyant nos religieux, pour faire voir qu'il était chrétien; puis il leur montra les portraits des rois de France et d'Espagne qu'il avait dans sa ca-

(1) Aucune de nos cartes ne fait mention du cap Gaspar, ni du village de Riache; et comme le père Alexis n'indique pas de quel côté il s'est dirigé, malgré l'indication et la distance, il devient difficile de déterminer les positions de ces lieux. Cependant, comme nous le voyons se rendre au sud à Portudale et à Joale, sans parler du cap Gaspar et de Riache, il est probable que ce cap Gaspar est le cap Bernard de la carte de d'Anville (1751), à l'ouest de Rufisque, et plus rapproché du cap Vert. Riache est probablement le lieu nommé Ambo sur cette carte ou dans le voisinage.

bane. « Ce bon vieillard, dit le père Alexis, les respec-
« tait comme si les prototypes en étaient déjà en
« paradis. Nous admirâmes sa simplicité ». Il était natif des îles du cap Vert que possèdent les Portugais. Ayant été pris captif, on l'avait amené dans les terres du roi d'Aumel, ou, pour s'exprimer plus exactement que notre religieux, du damel, nom par lequel on désigne le roi de l'intérieur, qui domine tout le royaume de Cayor, dans les limites duquel le cap Vert et les côtes voisines sont renfermés. C'est ce monarque qui avait nommé l'alkaïre, ou le gouverneur du village de Gaspar. Ce dernier avait avec lui un de ses fils qui avait été cinq ou six ans en France, où, après avoir été baptisé, il avait, disait-il, porté les armes pour le roi au siège de la Rochelle. Il parlait très-bon français. L'alkaïre offrit à nos religieux un chevreau en présent; ils le refusèrent et retournèrent à Rufisque.

Pendant qu'ils se trouvaient dans ce lieu, la femme de l'alkaïre mourut, et ils furent témoins de ses funérailles. Le père Alexis en donne une intéressante description. Les guiriots, ou bateleurs, se mirent à courir par tous les villages environnants, frappant sur le tambour qui est suspendu à leur cou, et criant que la femme de l'alkaïre était morte; puis, entonnant les louanges de la défunte. De toutes parts on accourut, et ce fut d'abord, surtout de la part des femmes, des cris, des pleurs et des sanglots qui auraient paru fort touchants s'il n'avait pas été facile d'apercevoir qu'ils étaient affectés, et qu'ils étaient une espèce de cérémonial usité en pareil cas. En effet, tout à coup, à

ces cris, à ces pleurs, à ces sanglots, à ces contorsions qui exprimaient le plus violent désespoir, succéda une immobilité absolue, et le plus profond silence. Les pleureuses allèrent d'un air fort calme et fort composé prendre chacune un morceau du bœuf que l'on avait immolé devant la cabane de la défunte, et le transportèrent chez elles pour s'en régaler avec leur famille. Le corps de la défunte était porté sur une claie couverte d'un pagne, de coton blanc et bleu, par quatre marabouts, ou prêtres, vêtus d'une robe de même étoffe. Il était précédé des guiriots qui battaient du tambour. Derrière suivaient les amis et les voisins, qui faisaient de grands cris et des gestes violents, en témoignage de leur douleur.

On arriva ainsi près de la fosse, creusée d'avance et assez profonde. Un marabout, au moyen de l'espèce de couteau nommé labrador, avec lequel on laboure, remua la terre du fond de la fosse, et fit une espèce de petit chevet, de manière à ce que le corps reposât plus mollement. Les marabouts récitèrent ensuite des prières. On plaça le corps dans la fosse; un marabout, ou prêtre, y descendit, et mit auprès de la défunte plusieurs bouteilles d'eau-de-vie; on couvrit le dessus de la fosse de branches de palmier, de manière cependant qu'elles ne touchassent point le corps, qui était placé au fond de la fosse comme dans un caveau; on jeta ensuite de la terre sur les branches de palmier. Ces cérémonies terminées, on apporta la cabane que la défunte avait toujours habité; on la mit sur sa tombe, et on attacha sur le faîte un pagne blanc. Chacun ensuite se retira; et

des danses et des réjouissances succédèrent aux cris de douleur, aux larmes et aux prières.

Cette femme de l'alkaïre avait fait, en mourant, un testament par lequel elle donnait ses bijoux de corail, de cristal, et autres objets de parure, à celle de ses compagnes qu'elle aimait le mieux. Elle avait exhorté aussi, en mourant, son mari à prendre une femme neuve; c'est ainsi qu'ils s'expriment. Il fut fort fidèle à remplir les intentions de son épouse; car trois semaines après que ses obsèques eurent été célébrées, il prit pour femme une jeune fille de quatorze ans, qui s'enfuit bientôt chez ses parents, protestant que son mari était impuissant. Lui n'éprouva aucun chagrin de cet abandon, et épousa sur-le-champ une quatrième femme; et, à chaque fois, il ne se faisait pas scrupule de demander aux Portugais et aux Français des présents de coraux, de cristaux et autres objets de parure pour sa femme neuve. Une chose singulière, mais vraie, c'est que cette pluralité des femmes n'enfante entre celles-ci aucune jalousie, aucune dissension; et notre bon religieux dit avoir vu la première des femmes d'un de ces gouverneurs nègres prendre plaisir à tresser les cheveux et à parer la femme neuve de son mari, pour qu'elle lui semblât plus belle et plus agréable. Les grands de ce pays marchent habituellement environnés de leurs femmes.

Nos religieux se lièrent étroitement avec le frère de l'alkaïre, parce qu'il montrait des dispositions à se convertir. Il les invita à manger dans sa cabane, et leur fit servir du bœuf, du cabri, du couscou et du vin de palmier. Il chercha à les divertir en faisant

danser devant eux les guiriots, ou bateleurs. Ils chantent en dansant, et frappent d'une manière uniforme sur leurs tambours. Ils ont aux genoux et aux bras de petites plaques de fer et des anneaux qui, lorsqu'ils s'agitent, font un tintement pareil à celui de petites cymbales. En dansant, ils roulent les yeux, ouvrent la bouche, grincent des dents, tirent la langue, penchent le cou et font mille contorsions, sans que pour cela le reste du corps cesse de rester roide et tendu.

Lorsqu'ils se remuent, ils semblent tout d'une pièce, et leur danse n'est qu'une espèce de trépignement. En une demi-heure, ils n'avancent pas de quatre pas. Ils ont devant eux des danseuses qui exécutent la même manœuvre; et lorsqu'ils sont proches l'un de l'autre, ils reculent aussi laborieusement, d'une manière aussi roide, et en suivant en arrière la trace des pas qu'ils ont formés en avant. Ces guiriots ne se font aucun scrupule de mendier sans cesse. Ils sont méprisés des autres classes, et lorsqu'ils meurent, on ne les ensevelit pas, mais on les met debout dans les arbres creux.

Nos religieux, à quelque temps de là, virent prendre un loup (probablement un chacal) par deux petits nègres chargés de garder les troupeaux de bœufs et de chèvres. Ces intrépides enfants allèrent chercher dans les environs tous les chiens qu'ils purent trouver. Les habitants en ont un très-grand nombre; ils sont tous de la même espèce, petits et rouges, mais très-courageux. Ces chiens entourèrent le loup, et les enfants le tuèrent avec leurs sagaies. Ils furent conduits

à l'alkaïre et fêtés par tout le village. Tandis qu'on chantait en chœur une chanson pour célébrer leur victoire, une vieille femme, tenant une branche d'arbre, la promenait sur eux de la tête aux pieds, pour faire descendre l'ame du loup en terre, et afin qu'elle ne revînt jamais. Puis, après cette cérémonie, elle demanda aux spectateurs une gratification pour elle et pour les jeunes garçons qui avaient rendu un si grand service à tout le village.

Le port de Rufisque est un lieu de réunion pour des hommes de toutes les nations et de toutes les religions. Nos capucins y virent, en un seul jour, des catholiques, des calvinistes, des luthériens, des puritains, des disciples de Bicherius, des Arméniens, des Juifs et des Turcs. Ils vivent tous en bonne intelligence, et ils accueillirent tous avec empressement nos bons religieux.

Ceux-ci quittèrent Rufisque le 19 janvier 1736 (1), pour se rendre à Portudale, où ils ne résidèrent que trois jours. Ils y furent parfaitement bien reçus par les Portugais, et baptisèrent plusieurs individus; mais ils ne trouvèrent pas les nègres de Portudale ni aussi doux, ni aussi traitables que ceux de Rufisque.

Ils quittèrent ce lieu pour aller, à trois lieues de

(1) Il est dit dans sa relation, page 98, le 19 janvier 1735, en toutes lettres; mais c'est une distraction de l'auteur; puisqu'ils étaient partis en octobre 1735, ce devait être 1736. Cependant cette faute existe encore à la page 200, où l'auteur fixe la date du retour en mai 1735. Le voyage a été achevé d'imprimer en septembre 1737, ce qui confirme nos remarques, et montre que la date du départ est facile à établir.

distance, joindre au port de Serène(1) les bâtiments où ils devaient s'embarquer. Ce port est habité par des nègres et des mulâtres catholiques, qui, d'abord vendus aux Portugais, ont été baptisés, et ensuite affranchis après la mort de leurs maîtres. Ils vivent sous l'obéissance d'un certain nègre, qui le premier a commencé à former ce village, et qu'ils appellent Padre-Bernard. Ils trafiquent avec les Français et les Hollandais. De même que ceux de Rufisque, ils ont coutume, après avoir fait de grandes lamentations aux obsèques d'un défunt, de danser et de se divertir le soir même de l'enterrement. Ils mettent près de la tombe du défunt le pot dans lequel il faisait cuire son couscou; et après un an révolu, les plus proches parents viennent remplir le pot de couscou, et placent auprès, du vin de palmier et de l'eau-de-vie, de peur, disent-ils, que l'ame du défunt n'ait soif dans l'autre monde.

Nos religieux firent une excursion dans les terres, et ils virent une grande quantité de pintades, de tourterelles et d'autres oiseaux, ainsi que beaucoup de caméléons et des porcs-épics qui, étant jeunes, sont bons à manger.

Nos religieux s'en allèrent ensuite au port de Joale(2), village qui avait été brûlé deux mois auparavant. Aussi furent-ils obligés de faire une chapelle avec des voiles de navire. Le lendemain de leur arrivée, ils dirent la messe, au grand contentement des

(1) La carte de d'Anville (1751), indique la pointe Serène au sud de Portudale, vers quatorze degrés dix-sept minutes de latitude. Alexis écrit Seraine.

(2) Le père Alexis écrit Jovalles.

Portugais et des nègres chrétiens. Comme nos religieux se disposaient à donner le baptême à plusieurs néophytes qui le demandaient, on entendit battre le tambour, et il fallut courir aux armes pour repousser une peuplade voisine qui venait attaquer le village. Les femmes des nègres suivaient leurs maris, portant de l'eau et de la farine de mil pour la nourriture des combattants. De jeunes garçons de douze à treize ans, avec leurs arcs armés de flèches empoisonnées, couraient au lieu où se faisait la charge. Le combat dura trois ou quatre heures, et les ennemis furent repoussés. Cette victoire fut principalement due à un nègre nommé Borer ou Bour-Marolès, parent du roi de Joale, et un de ses principaux officiers. Il vint visiter le soir même nos religieux, et leur témoigna le plus vif désir de devenir chrétien: mais ils refusèrent de lui donner le baptême jusqu'à ce qu'il fût suffisamment instruit; et par cela même ils augmentèrent le désir qu'il avait de le recevoir. Ils se montrèrent moins difficiles pour cinquante autres nègres qu'ils baptisèrent.

Presque tous les nègres de Joale parlent portugais. Ils furent bienveillants envers nos religieux, quoique peu de temps auparavant ils eussent poignardé le commandant d'une barque montée par des Français, à la suite d'une rixe qu'ils avaient eue avec eux. Ils sont fort superstitieux; ils croient que leurs marabouts ou prêtres ont le pouvoir des sortilèges, et ils les redoutent. Ils s'imaginent que chaque individu a une ame semblable à celle de l'animal avec lequel il a le plus de rapport: l'un a l'ame d'un ours, un autre l'ame

d'un loup, enfin un troisième celle d'un lion. « Nous demandâmes à l'un d'eux, dit notre voyageur, de quel animal le garaphe, ou receveur des impôts du roi, avait l'ame; il nous répondit que c'était une ame de loup; mais en faisant cette réponse il abaissait la voix comme s'il eût craint d'être entendu d'un autre que de nous. » Nos religieux virent un calebassier pour lequel ils avaient une si grande vénération que jamais ils n'y touchaient; même lorsque les branches se cassaient ou éclataient en tombant à terre, ils les laissaient pourrir sur place sans oser les relever. Dans l'intérieur des terres, à trente lieues de distance, ce sont d'autres usages et d'autres coutumes. On brûle les corps; et les femmes, dans les classes supérieures, se brûlent sur le bûcher de leurs maris; ce qui nous rappelle une des plus cruelles superstitions de l'Hindoustan.

Après être restés quinze jours à Joale, nos voyageurs se rendirent à Portudale, où leur capitaine, Emmery, de Caën, offrit ses présents au roi de Portudale, qui n'en fut pas très-satisfait: il se plaignait qu'on le faisait manger à une petite gamelle, tandis qu'on faisait manger à une grande le roi d'Aumel. Les Européens, lorsqu'ils vont saluer ce roi, ont le privilège de ne se pas découvrir; les nègres se prosternent en baissant la tête, et la couvrant du sable qu'ils ramassent à cet effet avec leurs mains; en se retirant ils reculent en arrière de manière à ne jamais montrer leur dos. En s'approchant de ce roi on lui dit, dau daled, c'est-à-dire bonjour, roi. Nos religieux le trouvèrent assis sur le sable, et vêtu d'une robe de

coton blanc. Après la cérémonie de la réception, on lui amena de très-beaux chevaux; les cavaliers qui les montent ont les étriers très-courts et le corps courbé en avant. Pour les dresser ils les font courir ensemble et les poussent jusqu'au bout de la carrière, leur faisant ensuite faire trois ou quatre courbettes; après quoi ils les poussent de nouveau jusqu'à ce qu'ils les aient fatigués, et alors ils sont domptés.

Ces nègres sont mahométans, et font pendant quarante jours, durant les mois de mars et d'avril, le carême ou ramadan prescrit par leur religion.

Dans une grande place ombragée de beaux arbres toujours verts, et en présence de trois reines et de tous les grands, le roi donna à nos voyageurs le divertissement d'une espèce de course ou de tournoi, où figuraient des ânes, des chameaux et des chevaux.

Ce roi commanda aux toubabes (1), c'est-à-dire aux blancs, de venir le trouver. Nos religieux obéirent. Le roi nègre, lorsqu'il les reçut, était appuyé contre un grand calebassier. Un Maure de sa suite enfonça devant lui, dans le sable, deux poignards nus en croix, ce qui fit grande peur à nos religieux. Leur frayeur s'accrut lorsqu'ils virent l'alkaïre du port Serène se prosterner devant le roi, et prendre ensuite ces deux poignards. Mille pensées sinistres leur roulaient alors dans l'esprit; mais elles furent tout à coup dissipées, lorsqu'à leur grande surprise l'alkaïre se servit de ces deux poignards pour faire la barbe au roi.

(1) Sur la carte de d'Anville (1751), un peu à l'ouest de Portudale, est un lieu nommé Toubabé, à l'embouchure d'une rivière, et près du Marigot de Paris, à quatorze degrés trente minutes de latitude.

Ce roi partit peu après pour faire la guerre à ses voisins, et revint victorieux. Il avait fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se remarquaient beaucoup de femmes et de petits enfants destinés aussi à être vendus comme esclaves. Il passe pour cruel et défiant. Le lit où il dort est entouré de gros ballots de coton, pour le garantir des coups de flèches empoisonnées; car plusieurs fois on a essayé de le tuer ainsi pendant son sommeil. Les crimes, dans son royaume, se jugent par l'épreuve du feu. Pour cet effet, on fait rougir un morceau de fer, et l'accusé le lèche trois fois avec sa langue devant une assemblée nombreuse; s'il se brûle, il est coupable; dans le cas contraire, il est déclaré innocent. Nos religieux virent une femme, accusée d'infidélité, se justifier de cette manière; elle fut dès lors respectée et considérée, tandis qu'une punition fut infligée à son mari, qui s'était porté son accusateur.

Le roi ayant été interrogé par le capitaine Emmery sur le nombre d'ennemis qu'il avait tués à la guerre, commença à les énumérer sur ses doigts, et il compta jusqu'à vingt; mais il ne put aller au-delà. Alors il recommençait, et, s'apercevant néanmoins que cela faisait toujours le même nombre, et que ce nombre était insuffisant, il prit le parti de faire, sans les compter, un grand nombre de marques sur le sable. Il offrit des présents pour le roi de France, et demanda que ce monarque lui envoyât de la poudre pour tuer ses ennemis.

Enfin, avec sa permission, on leva l'ancre et l'on quitta la rade de Portudale. On arriva à Rufisque, où

l'on trouva le navire d'un capitaine nommé Asseline, qui s'en allait à Saint-Christophe. A Rufisque, nos religieux célébrèrent la fête de Pâques avec beaucoup de solennité. Les nègres se montrèrent très-dévots. Lorsqu'ils n'ont pas de croix à adorer, ils croisent leurs pouces et baisent cette croix vivante avec respect.

Après cette solennité, nos voyageurs s'embarquèrent pour aller au port Serène; mais ils ne purent y aborder à cause des grandes vagues dont la rade était remplie par la marée montante. Comme ils n'avaient point prévu ce contre-temps, les provisions leur manquèrent; la faim les prit, et ils furent réduits à se nourrir de petites huîtres qu'ils recueillirent avec leurs sandales, sur une roche d'où la mer s'était retirée.

De Serène, ils se rendirent de nouveau à Joale (Jovalles), où ils trouvèrent la chapelle qu'ils avaient construite, beaucoup plus ornée qu'ils ne l'avaient laissée. Ils firent dans ce lieu plusieurs conversions, et achevèrent surtout celle de Bour-Maroles, qui avait persisté dans ses bons sentiments. Il devint, après sa conversion, le protecteur des Français contre les intrigues du garaphe ou percepteur des impôts du roi, qui voulait leur nuire.

Nos religieux partirent du port de Joale le 15 mai 1636 (1), à deux heures après minuit. Tous les Portugais les conduisirent jusque sur le rivage, exprimant le regret de les voir partir, et les chargeant de prier leur général de leur envoyer des missionnaires

(1) La relation originale, page 200, dit le 15 mai 1735; mais c'est une erreur. Voy. la note ci-dessus, pag. 320.

pour célébrer la messe. A peine nos voyageurs furent-ils dans leur navire, qu'ils s'aperçurent qu'il était infesté par les rats. On en tuait dix-huit à vingt par jour. Ces animaux gâtèrent entièrement la provision de pain, et mangèrent l'extrémité du capuchon de nos révérends pères.

Leur séjour au cap Vert avait été alors de huit mois. Il est probable qu'ils retournèrent peu après à Rouen. Le père Alexis, qui fit la relation de ce voyage, mourut en cette ville en 1638, si nous en croyons une note manuscrite du catalogue des livres de la Bibliothèque du roi. Il est certain que dans la liste des révérends pères capucins enterrés dans le cimetière de Saint-Maur à Rouen, on trouve un père Alexis de Rouen qui termine la liste (1). S'il en est ainsi, la relation annoncée dans la *Bibliothèque des Voyages* de M. G. Boucher de la Richarderie, sous ce titre: *Relation des Voyages aux îles du cap Vert,* par Alexis de Saint-Lô; Paris, 1639, in-8°, n'a pas été, si elle existe, publiée du vivant de l'auteur. Mais rien n'annonce que le père Alexis de Saint-Lô ait jamais fait un voyage aux îles du cap Vert. Tout, au contraire, nous porte à croire que cette relation n'existe pas, et qu'on n'en doit la mention qu'au titre défiguré de celle que nous venons de faire connaître à nos lecteurs. Cette erreur même prouve la rareté de l'ouvrage, et combien il était peu connu. On a pu juger par les détails intéressants qu'il renferme, qu'il ne méritait pas cet oubli. Nous devons dire qu'il règne dans

(1) Voyez *Histoire de la ville de Rouen*, 1731, in-4°, t. 1, p. 109.

l'original un grand désordre, et quelle style du bon père est rebutant par sa prolixité et son obscurité.

CHAPITRE IV.

Voyage en Libye, particulièrement au royaume de Sénégal, sur le fleuve Niger, par Jannequin.

Le second voyage en Afrique exécuté par un Français, et rendu public, est celui de Claude Jannequin, sieur de Rochefort; il parut à Paris(1), en 1643. L'auteur se justifie sur deux points, dans sa préface: 1° d'avoir mis le Sénégal et le cap Vert dans la Libye, qui, de son propre aveu, est fort éloignée de cette côte. Si c'est une faute, dit-il, il y est tombé les yeux ouverts, et pour se conformer à l'usage des navigateurs, qui, depuis deux siècles, ont nommé la même côte, Libye maritime, ou les Sables brûlés. Il entend ici, sans doute, le Sahra, ou le Désert, dans l'étendue duquel les contrées dont il parle sont situées. Le nom de Niger, qu'il donne à la rivière du Sénégal, paraît lui causer moins de scrupule; car il ne fait aucune apologie de

(1) Chez Charles Rouillard, in-12. Il contient 228 pages, outre la préface et l'épître dédicatoire à M. Lyonne. Jannequin était natif de Châlons-sur-Saône. Il fit ses voyages en qualité de soldat. Les rédacteurs anglais l'accusent mal à propos de n'avoir pas mis d'autre date que celle de son titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de sa narration.

cette imitation des modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Sa seconde justification regarde la négligence de son style, dont il promet qu'on sera dédommagé par la fidélité de ses relations. Il assure qu'elles contiennent des remarques si curieuses, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ses lecteurs. Un écrivain qui remplit des promesses de cette nature a droit, sans doute, de demander quelque indulgence pour son style; mais il semble que le sieur Jannequin n'en a pas moins besoin pour ses remarques. A parler naturellement, la plupart sont fort superficielles. Quoique de son propre aveu, par exemple, il ait remonté la rivière du Sénégal l'espace de soixante-dix lieues, il ne nomme pas un seul village ou une seule place de cette rivière, ni même d'aucune autre partie d'un si grand pays, à la réserve néanmoins de Terrier-Rouge, où se termina son voyage, et de Byurt, où il débarqua. Il est d'ailleurs si peu exact, qu'il ne garde aucune apparence de journal, et qu'il ne marque pas même la date de son retour en France; on est réduit à la conjecturer d'après la date générale de son titre, qui est l'année 1639. Ainsi l'on peut douter, avec raison, qu'un auteur à qui la géographie du pays qu'il visite paraît si indifférente, soit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par sa préface. Cependant il faut reconnaître que, s'il n'avait pas tant promis, on pourrait lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devait l'espérer d'un soldat. Ses observations sur les mœurs et les usages des nègres sont assez

instructives, et souvent fort exactes et fort judicieuses. Reconnaissons un autre mérite dans son livre, c'est d'être la première relation d'un voyage français dans la rivière du Sénégal.

Jannequin divise son ouvrage en vingt-neuf chapitres, précédés d'une sorte d'introduction où il rend compte des motifs de son voyage. Il avait accompagné en Angleterre M. de Bellièvre, ambassadeur de France envoyé par Louis XIII pour renouveler l'amitié entre les deux couronnes; mais sa jeunesse lui faisant désirer de courir un peu le monde, il quitta Londres et le service de l'ambassadeur, après avoir assez bien appris la langue anglaise. Il passa à Dieppe, où, se promenant un jour sur le quai, il vit un bâtiment de deux cents tonneaux prêt à faire voile. Quelques religieux, qui étaient dans le même lieu, lui apprirent que ce vaisseau allait au Sénégal en Afrique, près du cap Vert; et s'apercevant qu'il marquait de l'inclination pour ce voyage, ces bons pères, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune libertin fugitif de sa famille, employèrent plusieurs arguments pour lui faire perdre ce dessein. Mais il avait déjà pris son parti : sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demeurait le capitaine. Il lui offrit son service, en qualité de soldat, dans une compagnie qu'il avait à bord. Cet officier, qui se nommait Lambert, lui découvrant quelque capacité, accepta ses offres et le fit son écrivain, ou, si l'on veut, son secrétaire.

Ils quittèrent le rivage le 5 de novembre 1637; mais ils s'arrêtèrent quelques jours dans la rade, pour se fournir de quelques nécessités qui manquaient en-

core au bâtiment. Dans ce court intervalle, ils faillirent d'être enlevés de dessus leurs ancres par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un vaisseau dont tout l'équipage périt. Le temps ayant changé, ils mirent à la voile; et dans l'espace de deux jours ils gagnèrent Ouessant (1) et les Sorlingues. Mais ils y furent surpris d'une seconde tempête qui dura trois jours, et qui leur enleva leur vergue d'artimon. Lorsque le temps se fut éclairci, ils furent étonnés de se trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur bâtiment faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques soldats ivres qui mirent le feu à un baril d'eau-de-vie.

Ils aperçurent bientôt l'île de Palma, une des Canaries (2). Le matelot qui faisait la garde sur le hunier, avertit qu'il découvrait près des îles de Grosseur (3) un vaisseau d'environ deux cent cinquante tonneaux, qui faisait voile vers la côte de Barbarie. On porta droit à lui; et l'ayant joint facilement, on trouva que c'était un navire marchand qui allait des Canaries en Espagne.

Le jour suivant, on vit le pic de Téneriffe. L'auteur fait une description qu'on a déjà vue de l'arbre merveilleux de l'île de Fer, qui fournit de l'eau à toute l'île; mais il ne la fait que sur le témoignage d'autrui. Il s'étend aussi sur la cérémonie du baptême de mer.

(1) Jannequin écrit Ouexen, et les traducteurs anglais Uschant.

(2) En nommant les Canaries (p. 32), Jannequin compte Madère dans leur nombre.

(3) Voy. p. 28. On ne sait ce que l'auteur entend par ces îles. Ce sont vraisemblablement les Salvages.

Ce bizarre usage est d'un établissement immémorial parmi les matelots dans certains endroits de la mer, tels que le détroit de Gibraltar, le tropique du cancer, la ligne; et tous les étrangers qui passent dans ces lieux pour la première fois, sont forcés de s'y soumettre. Le pilote se met en robe de chambre, ou se couvre de quelque autre robe; et, prenant entre les mains son livre de cartes, il somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paraître devant lui. Ensuite il leur fait faire serment sur son livre, que toutes les fois qu'ils passeront dans le même lieu, ils observeront l'ancienne coutume. Un autre homme qui l'assiste dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée sur le cou. Après quoi, leur ayant demandé quelques petits présents pour les pauvres, il les abandonne aux matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, et qui leur en jettent quelquefois quelques seaux sur le corps, pour rendre le baptême plus complet. Jannequin prétend que personne n'est exempté de cet usage; et pour confirmer son opinion, il raconte que le roi Henri IV passant de Saint-Malo à la Rochelle, et se trouvant dans un canal dangereux, qui se nomme le Raz, où il vit pratiquer cette cérémonie à ses matelots, demanda sur quel droit elle était fondée; et qu'apprenant qu'elle est si ancienne qu'on n'en connaît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y soumettre.

Nous avons déjà parlé en passant de cet usage des marins, dans le voyage d'Alexis de Saint-Lô; il convient de le faire connaître ici d'une manière plus par-

ticulière. Durret a décrit pleinement (1) les usages du baptême sous la ligne. Les matelots se déguisent de diverses façons. L'un se noircit le visage, l'autre se fait un masque de pâte. D'autres paraissent armés de mousquets et d'épées, de hallebardes, de broches et de poêlons. Le pilote, pour se faire distinguer, tourne la doublure de son habit en dehors, et prend en manière d'écharpe la première guenille qui se présente. Dans cet équipage, ils marchent ensemble vers la chambre du capitaine, précédés par les trompettes, les timbales et tous les instruments qui se trouvent à bord. Après quelques fanfares, le pilote monte sur le tillac, et donne ordre que les pavillons soient déployés. Il se place dans un fauteuil, pour présider à la solennité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverse, et dont les bouts sont soutenus par deux matelots. Les passagers de distinction paraissent les premiers, et s'asseyent sur le bâton, tandis qu'on leur présente un bassin dans lequel ils ont la liberté de mettre quelque argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette espèce de rançon est réglée suivant la qualité des personnes, depuis un écu jusqu'à douze; et chaque somme est enregistrée. En même temps un matelot tient son coutelas suspendu sur le cou du candidat, et le pilote présentant son livre de cartes, lui fait jurer, avec la main posée sur l'endroit où l'on suppose que le vaisseau se trouve alors, qu'il obligera ceux qui passeront désormais avec lui dans

(1) *Voyage à Lima*, par Durret, p. 92 et suiv.

le même lieu, d'observer la même cérémonie. On se contente, pour les personnes de quelque distinction qui rachètent leur liberté par un présent, de leur faire une petite croix noire sur le front, et de les arroser de quelques gouttes d'eau; mais s'ils n'ont pas satisfait au tribut, les deux matelots lâchent le bâton qu'ils soutiennent sur la cuve, et les laissent tomber dedans avec le soin de les y arroser encore de quelques seaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un amiral même n'est pas dispensé de ce ridicule usage, avec la seule différence qu'il n'est pas rançonné pour le présent. Lorsque la cérémonie est achevée, le charpentier et les gens qui travaillent sous lui se présentent au capitaine, chacun tenant à la main quelque instrument de leur profession. Ils lui représentent que, suivant l'ancienne coutume, tous les vaisseaux qui n'ont point encore passé dans le même lieu, doivent payer; et si le sien est de ce nombre, ils le prient de se conformer à cette règle. S'il leur fait un présent, la solennité finit à la satisfaction de tout le monde; mais s'il refuse de payer, ils se prétendent en droit de couper la figure du beaupré. Les mousses qui n'ont jamais fait le voyage, sont dispensés du baptême, lorsqu'ils aiment mieux souffrir une autre cérémonie, qui est de recevoir sur leurs épaules nues un certain nombre de coups de fouet, au gré du pilote.

Le père Labat, qui était religieux jacobin, raconte la manière dont il reçut le baptême dans son passage en Amérique (1). Son premier pilote, vêtu ridicule-

(1) Labat, *Voyage aux îles de l'Amérique*, vol. 1, p. 34 et suiv.

ment, avec une grande épée de bois dans une main, et dans l'autre son livre de cartes, somma tous les nouveaux passagers de paraître devant son tribunal. Il était environné de douze ou quinze de ses officiers, dans un habillement aussi ridicule que le sien. Labat, conduit par le capitaine qui devait lui servir de parrain pour la cérémonie, trouva le pilote assis sur une espèce de trône couvert de peaux de mouton. Ses officiers étaient debout des deux côtés, et son secrétaire attendait, la plume à la main, pour enregistrer les présents des candidats. On avait placé devant lui une cuve d'eau avec un croc de fer qui la traversait, sur lequel on fit asseoir Labat; alors le pilote lui tenant la main sur la carte marine, lui fit promettre de faire observer la même cérémonie à ceux qui passeraient le tropique avec lui pour la première fois. Lorsque cette promesse fut achevée, le pilote se leva gravement, et demanda au capitaine quel nom il donnait au candidat. On lui donna le nom de prêcheur, d'un roc de la Martinique qui s'appelle de même; après quoi, le pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ses doigts, et marqua Labat au front. S'étant remis ensuite sur son trône, il lui demanda quel présent il voulait faire à l'équipage. Labat donna trois écus avec un baril d'eau-de-vie. Plusieurs candidats qui ne payèrent point, furent plongés sans ménagement.

Revenons au voyage de Jannequin. Le vaisseau sur lequel il se trouvait continuant sa course, arriva sur la côte de Barbarie, qu'il ne cessa pas de suivre pendant cinquante ou soixante lieues, jusqu'au cap Blanc.

Cette côte est basse; et le rivage, qui est de sable brûlé, paraît continuellement fort uni. On relâcha au cap Blanc, dans la vue d'y construire quelques barques qui sont nécessaires pour entrer dans la rivière du Sénégal; car les vaisseaux sont obligés de demeurer à l'ancre dans la rade. Comme l'auteur ignorait encore les raisons qu'on avait de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du séjour qu'on lui fit faire dans un pays qui lui parut maudit du ciel. L'eau manquait à bord; et l'on n'en put trouver sur la côte, à quelque profondeur qu'on ouvrît la terre, ou plutôt le sable, qui est véritablement brûlé, et si mou, qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les gens de l'équipage étaient obligés de porter aux ouvriers tous les secours dont ils avaient besoin. Leur fatigue aurait été soulagée, s'ils avaient trouvé les habitants plus sociables; mais ces barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'osaient s'approcher pour faire l'échange de leur poisson, qu'ils tuent avec des flèches, contre le tabac, l'eau-de-vie et le biscuit des matelots. Ils prenaient la fuite au moindre bruit qui partait du vaisseau ou du chantier des barques. Les Français ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque distance ce qu'ils voulaient donner pour leur poisson, et de se retirer, en attendant à quoi ils se détermineraient. Ils comprirent cette manière de traiter; et, prenant les marchandises qu'on leur offrait, ils laissèrent à la place une bonne quantité de poisson; mais, se défiant sans doute de quelque artifice, ils regagnèrent leurs cabanes avec autant de

précipitation que s'ils eussent été poursuivis. Ils mènent une vie si misérable, qu'on les prendrait pour des squelettes ressuscités d'entre les morts, plutôt que pour des créatures humaines. L'unique soutien de leur vie est le poisson, avec un peu de maïs et de tabac. A la vérité le poisson est si abondant sur leurs côtes, que la mémoire de l'auteur n'a pu lui faire rappeler la quatrième partie des noms. Les gens du vaisseau prirent d'un seul coup de filet trois cents mulets (1), outre quantité d'autres espèces, telles qu'un corbin (2) et un pantouflier (3), deux poissons de la grandeur d'un homme, des bonites, des dorades, des barbues, des soles, des carpes, des bars (4), des capitaines, des machorans (5), des rachaos (6), des moines, des nègres (7), tirant tous leurs noms de

(1) Mugis, ou muger des naturalistes, genre de poissons voisins des rougets.

(2) Probablement le corb, ou corbeau de mer, *sciæna umbra* de Linné, *sciæna umbra* de Bloch, l'un des poissons les plus communs de la Méditerranée.

(3) Espèce de squale, ou requin nommé squale marteau, à cause de sa large tête. M. Cuvier en fait un nouveau genre, sous le nom de *zigæna*. Jannequin en donne la figure, page 47; et cette figure paraît se rapporter plutôt au pantouflier de Risso, qu'au vrai pantouflier (sq. Tiburo, liv. 4). Conférez Cuvier, *Règne animal*, t. II, p. 127.

(4) Probablement des espèces de persèques, ou perches. Bars, ou baars, est le nom qu'on leur donne en Poméranie et en Hollande.

(5) Espèce de pimelodes, poissons de la grande famille des silures. M. Lacépède dit que l'on nomme à Cayenne machoiran blanc le *silurus felis* de Linné, qui est un pimelode.

(6) Probablement des rochaus. Il paraît que, dans nos provinces méridionales, on donne ce nom au labre canude des naturalistes, et au sparc clavière.

(7) Probablement des espèces de raies ou de morues.

leur couleur ou de leur forme. Après avoir construit une seule barque, le désagrément de ne pas trouver d'eau fraîche fit remettre en mer pour le Sénégal, où l'on arriva dans peu de jours.

Le vaisseau fut laissé à l'ancre près de la barre; et le capitaine avec la plus grande partie de l'équipage entra dans la rivière, où il aborda au village de Byurt ou Bièvre (1), comme l'auteur le nomme, à trois lieues de l'embouchure. Là les Français, avec le secours des nègres, bâtirent une maison pour se mettre à l'abri des grandes rosées, qui sont si dangereuses dans le pays, qu'on ne peut dormir l'estomac nu sans s'exposer à mourir le jour suivant. Pendant qu'une partie de l'équipage faisait cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occupèrent à décharger les marchandises, à payer les droits qui revenaient à quatre princes du pays, et à trafiquer avec les nègres. D'autres furent employés dans les bois à couper des branches fourchues pour bâtir sur la rivière un pont qui devait servir à recevoir les cuirs des nègres et à charger les barques. Enfin d'autres allèrent à la chasse des cerfs et des sangliers; et le reste demeura pour jeter les fondements de la maison. Cette dernière occupation fut la plus pénible, à cause de l'excessive chaleur, et de la difficulté qu'on avait à trouver de l'eau.

Quatre ou cinq jours après leur arrivée, les Français virent venir deux alkatis nègres fort bien mon-

(1) Bieurt, sur la carte de d'Anville, où il est dit que ce nom se donne, comme celui de Cayor, au royaume du Damel.

tés, avec la qualité d'ambassadeurs, l'un de la part du damel (1), avec qui le capitaine avait contracté des liaisons d'amitié dans un autre voyage, pour l'assurer de sa protection sur son territoire; l'autre de celle du brac (2), avec qui le capitaine avait eu quelque différent, mais pour le féliciter néanmoins de son arrivée, lui proposer une réconciliation, et lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le capitaine Lambert ne balança point à choisir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la seule vue de procurer du succès à son commerce. L'auteur observe à cette occasion que la crainte de l'artillerie faisait tant d'impression sur les sauvages, que soixante Français bien retranchés auraient été capables de faire tête à six mille nègres.

L'ambassadeur du damel fut congédié avec les droits ordinaires et des présents pour son maître, qui consistaient en quelques barres de fer, du linge, quelques aunes de frise rouge et bleue, de l'eau-de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du cristal et du papier. Il fut chargé de dire à son maître que ses sujets pouvaient se rendre librement sur la côte pour le trafic. L'envoyé du brac reçut aussi des présents pour le sien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le capitaine avait eu depuis peu le malheur de perdre un vaisseau.

(1) L'auteur semble regarder les noms de damel et de brac comme des noms propres; mais ce sont des titres.

(2) Le royaume de Hoval, ou du Brac, était au sud du Sénégal. Voyez la carte de d'Anville (1751).

Le brac ne se fit pas presser pour accorder cette faveur; mais l'auteur remarque que, s'il l'eût refusée, Lambert était résolu de ne lui rien donner, et n'en serait pas entré moins hardiment dans les terres de son domaine.

La maison ou le fort fut achevé avec beaucoup de peine, à cause des chaleurs excessives et du trouble qu'on recevait sans cesse d'un prodigieux nombre de petites mouches qui s'appellent marignons ou maringouins. D'un autre côté, les provisions commençant à manquer, on était forcé de se réduire à la nourriture des sauvages. Lorsqu'on eut vu la fin d'un ouvrage si difficile, on remonta la rivière dans la barque, en commerçant à mesure qu'on avançait, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommes, des plumes d'autruche, de l'ambre gris et de l'or. Les deux rives, jusqu'à Terrier-Rouge (1), sont d'une verdure continuelle et revêtues de beaux arbres aussi verts que les orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais sans aucun fruit. Ces arbres, que l'auteur appelle paretuviers, ont de petites racines qui sortent de la terre, et qui sont si fortes et en si grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les forêts sont remplies d'échos, dont l'auteur ne peut attribuer la cause qu'à la profondeur d'une si vaste solitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui sert à rafraîchir le vent; la beauté de la perspective, et le son des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étaient pas une petite consolation pour les Français,

(1) Ce lieu est sur la rivière du nord, à soixante-dix lieues du fort Louis. Voyez la carte du Sénégal, d'Anville (1751).

dans ces climats brûlés du soleil. Dans tous les lieux de leur passage, les chefs des nègres venaient leur rendre des civilités, et leur apportaient pour présents des sangliers qu'ils tuent avec leurs sagaies, ou qu'ils prennent dans des filets et dans des trappes. Enfin les nègres leur furent utiles en mille occasions, soit pour la pêche ou la chasse, soit pour leur servir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin est persuadé que la crainte avait plus de part à leurs services que l'affection. Jannequin (1) nous apprend que le long du fleuve du Sénégal, dans un espace de deux cents lieues, on trouve quatre royaumes : celui des nègres de Libye, commandé par Damel; celui des Foules, par Brac; celui des Maures de Barbarie, par Camalingue; et celui des Maures et Barbares voisins du royaume de Tombuto (Tombouctou), qui est commandé par le grand sambalam, dont la couronne est héréditaire, et dont les trois autres relèvent. Le pays de Damel et celui des Foules ou Foulahs, se retrouvent sur nos cartes modernes; le royaume de Camalingue est évidemment celui des Mandingues; mais ce mot Camalingue, selon Labat, signifie sous-lieutenant. Le royaume voisin de Tombouctou, séjour du grand sambalam, ne peut être que celui de Bambarra des voyageurs modernes. Les seigneurs nègres sont les alkatis (2) ou chefs de villages, et les marbuts ou marabouts sont les prêtres.

(1) Jannequin entend les nègres voisins du Sénégal. Voy. ci-dessus l'introduction de ce voyage.

(2) On sait que khadi, ou alkhadi, signifie juge chez les mahométans. Ces alkhatis sont les alkaires d'Alexis de Saint-Lô, dans la précédente relation.

Jannequin n'eut aucune aventure extraordinaire dans ce voyage ; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le camalingue et un lion terrible. Ce prince, voulant faire connaître son courage et son adresse aux Français, les fit monter sur quelques arbres, près d'un bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montait un excellent cheval ; et ses armes n'étaient que trois javelines, que les nègres appellent sagaies, avec un coutelas à la mauresque. Il entra dans la forêt, où rencontrant bientôt un lion, il lui fit une blessure à la fesse. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avait placé les Français. Alors le camalingue, tournant tout d'un coup, l'attendit d'un air ferme, et lui lança une seconde javeline qui lui perça le corps. Il descendit aussitôt, et prenant un épieu, il alla au-devant du lion, qui venait à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite, sautant sur lui le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui coûta qu'une légère blessure à la cuisse, il prit quelques poils du lion, et les attacha comme un trophée à son turban. Jannequin confesse que les nègres de ce pays l'emportent tellement sur les Européens, pour la force et le courage, qu'un de ces barbares renversait aisément d'une seule main le plus robuste des Français ; de sorte que s'il était question d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toujours aux nègres. Il parle ailleurs de leur commerce avec le diable, dans des termes qui ne font

pas un honneur extrême à ses lumières, surtout lorsqu'il déclare que les jeunes nègres ne peuvent apprendre à lire et à écrire l'arabe (1) sans le secours de l'esprit malin ; et qu'il paraît persuadé que leurs marbuts ou marabouts reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations sur les choses dérobées (2). Cependant, si l'on passe à l'auteur cette grossière crédulité, qui paraît venir d'un défaut d'éducation, il paraît que ses observations sur les nègres sont exactes et fidèles ; mais on les remet, suivant la méthode qu'on s'est proposée dans cet ouvrage, à la description du pays même, et l'on se borne ici à suivre l'auteur dans l'histoire de son voyage.

Il raconte qu'un nègre lui ayant fait présent de deux œufs d'autruche, pour les porter en France, il les enveloppa fort soigneusement dans de l'étoupe, et les mit dans sa cassette. Quelque temps après, le hasard lui ayant fait jeter les yeux sur ce dépôt, il fut surpris de voir remuer l'étoupe et d'apercevoir qu'un de ses œufs était cassé. Il cherchait avec surprise la cause de cet événement, lorsqu'il aperçut une jeune autruche qui s'efforçait de rompre la membrane intérieure qui était encore entière. Il lui ouvrit aussitôt le passage, et la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même chose ne fût arrivée au second œuf, s'il n'eût pris soin de le vider, pour en porter l'écaille en France. Mais il laisse le droit de conclure que les œufs d'au-

(1) Page 118.

(2) Page 120.

truche n'ont pas besoin d'être couvés pour la formation des poussins et pour les faire éclore (1).

Dans le chapitre où l'auteur parle des saisons, il se plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat où le tonnerre et la pluie produisent non-seulement de grandes inondations de rivières, mais encore des vers sur les hommes et sur les animaux. C'est particulièrement aux mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, quelquefois même jusqu'au commencement de novembre. Aussi les nègres bâtissent-ils leurs maisons dans des lieux élevés. Les Français, qui avaient négligé cette précaution, eurent le désagrément de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette saison, et de ne pouvoir sortir sans avoir l'eau jusqu'aux épaules. Ce contre-temps leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyèrent à bord une partie des marchandises qu'ils s'étaient procurées par leurs échanges. Les cuirs et les peaux n'étant pas tannés, demandaient beaucoup de soin pour les garantir de l'humidité de la mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau salée. Ensuite, les étendant au soleil, on les fit sécher à demi; après quoi, les ayant doublés, on acheva de les faire sécher entièrement dans cette situation, pour les mettre dans l'endroit le plus sec du vaisseau. Jannequin prend occasion de tous ces embarras pour condamner les Européens qui se laissent conduire, par le désir du gain, dans des contrées où

(1) Ce que Jannequin trouvait surprenant ne l'est pas aujourd'hui pour nous. Toutes sortes d'œufs réussissent avec le secours d'une chaleur constante et modérée.

il prétend que les nègres seuls peuvent résister à la chaleur et à l'intempérie du climat.

Les incommodités de la saison, qui ne faisaient qu'augmenter, ayant fait prendre aux Français la résolution de quitter un pays si malsain, l'auteur se croit obligé d'apprendre à ses lecteurs que les royaumes dont il a parlé sont arrosés par le Niger; qu'après avoir traversé le royaume de Tombuto, ce fleuve se divise en trois branches; que la première passe en Barbarie, sous le tropique du Cancer; que la seconde arrose les quatre royaumes qu'il a nommés, et se jette dans la mer entre la Barbarie et le Sénégal; et que la troisième, dont le cours est plus long que celui des deux autres, se décharge près de la côte de Guinée. Ce fut d'après ces renseignements erronés qu'on dessina long-temps sur les cartes les fleuves de l'intérieur de l'Afrique.

Lambert mit à la voile pour les îles du cap Vert. Il y prit des rafraîchissements, sans lesquels il aurait perdu douze ou quinze matelots affligés de différentes maladies. Les uns étaient attaqués dans les nerfs et ressentaient des accès de faiblesse qui ressemblaient beaucoup au mal caduc. D'autres étaient tourmentés du scorbut, et n'auraient pas conservé une de leurs dents, s'ils n'avaient trouvé un remède souverain dans la graisse des tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les îles de Saint-Nicolas et de Saint-Vincent, qui sont à sept lieues l'une de l'autre, avant de pouvoir entrer dans la baie de Saint-Vincent, où l'on trouva les restes d'un équipage français dont le vaisseau avait péri quelque temps auparavant par

l'ignorance du pilote. Il s'était noyé trois matelots. Ceux qui étaient échappés au naufrage, et qui avaient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une île inhabitée, y avaient trouvé des tortues. Avec le secours d'une pierre et d'un briquet qu'un d'entre eux avait sauvés dans sa poche, ils avaient eu l'art de les préparer. Ils avaient vécu de cette manière jusqu'à ce qu'ils eussent découvert un vaisseau anglais qui faisait voile aux îles du Pérou (1), et qui avait envoyé sa chaloupe au rivage. Le capitaine, quoique disposé à les secourir, n'avait pu recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ses provisions n'étaient pas suffisantes. Ils avaient tiré au sort, et les plus heureux étaient passés sur le bord anglais, tandis que les autres avaient continué de vivre dans la même misère jusqu'à l'arrivée de Lambert.

L'état déplorable où il les trouva réduits le toucha d'une vive compassion. Tous les gens de l'équipage étant entrés dans les mêmes sentiments, chacun s'empressa de leur donner des vestes, des bas et des hauts-de-chausses pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avaient essuyées dans une situation si misérable, on considérait qu'ils avaient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il fallait que la pitié de Lambert et de ses gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençaient eux-mêmes à manquer de vivres, et que depuis quatre jours l'économe du vaisseau avait diminué la mesure ordinaire

(1) C'est à dire aux îles du Nouveau-Monde, ou aux Indes occidentales. Cette dénomination, qu'on retrouve une seconde fois dans cette relation, mérite d'être remarquée.

du biscuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en restait que pour deux mois, qui étaient le plus court espace dans lequel ils pussent espérer d'arriver en France. Aussi se ressentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du voyage.

Les tortues qu'ils trouvèrent en abondance à Saint-Vincent servirent non-seulement à rétablir les malades, mais à prolonger leurs provisions, par le soin qu'ils eurent d'en saler quelques barils. Ils carénèrent aussi leur vaisseau, et la provision d'eau fut renouvelée.

Les vents furent si peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-temps qu'ils ne s'y étaient attendu. Trois semaines avant qu'ils arrivassent à la vue des côtes de France, leurs provisions se trouvèrent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biscuit par jour; encore était-il si moisi, qu'ils étaient obligés de le tremper dans la graisse de leurs tortues pour le pouvoir avaler. La faim, qui devint le mal commun, réduisit les plus robustes à la figure d'autant de squelettes. Jannequin proteste qu'en se mettant au lit il se trouvait si maigre, qu'il n'était pas reconnaissable à ses propres yeux. Il ajoute qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les soldats et les matelots se hâtèrent de vendre leurs habits, leur linge et tout ce qu'ils ne portaient pas actuellement sur eux, pour acheter des vivres, et qu'ils se remplirent si avidement l'estomac, qu'en retournant à bord ils étaient incapables de se remuer pour le service du vaisseau. Ils passèrent huit jours dans cette baie, autant pour se remettre de leurs souf-

frances que pour attendre quelques vaisseaux du Canada et des îles du Pérou, qui y avaient aussi relâché par la crainte des armateurs de Dunkerque, dont cette côte était infestée. Les capitaines de tous ces bâtiments convinrent de mettre ensemble à la voile, et choisirent Lambert pour les commander jusqu'à Dieppe, où ils arrivèrent heureusement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce port par l'inadvertance de leurs pilotes, qui ne se croyaient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace, lorsqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étaient proche de Saint-Valery. Ils entrèrent au port de Dieppe avec la marée suivante.

CHAPITRE V.

Voyage de Le Maire aux îles Canaries, au cap Vert, au Sénégal et sur la Gambra.

Ce voyage, qui fut imprimé à Paris en 1695, et traduit en anglais l'année suivante (1), est accompagné d'une autre relation qui a déjà trouvé place dans ce recueil. L'auteur, à son retour, mit l'histoire de ses courses entre les mains d'un ami nommé Saviard, qui trouvant, sur quantité de points, des dif-

(1) Nous ne connaissons pas la traduction anglaise; mais l'original est annoncé chez Jacques Colombat, en un vol. in-12 de 205 pages, sans la table des matières. La réimpression faite en Hollande a 213 pages.

férences essentielles entre le récit de Le Maire et d'autres voyageurs du même siècle, prit soin d'approfondir la vérité en consultant ceux qui avaient fait le même voyage, surtout le sieur Dancourt (1), directeur-général de la compagnie d'Afrique, sous les yeux duquel Le Maire avait voyagé. Ils l'assurèrent que sa relation était exacte, et qu'il y entrait des détails qui étaient échappés aux autres écrivains. L'éditeur ne laissa pas de garder le manuscrit pendant quatre ou cinq ans pour attendre le retour de Le Maire, qui était alors engagé dans un autre voyage. Cependant il prit le parti de céder enfin à l'impatience du public.

Le Maire avait exercé pendant trois ans l'office de chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il fut engagé par M. Dancourt à faire le voyage d'Afrique. Il fut présenté le 14 de janvier 1682 à la compagnie, qui ratifia les conditions sous lesquelles il s'était engagé. Après avoir réglé ses affaires, il se rendit à Orléans, où il prit un bateau pour descendre la Loire jusqu'à Nantes. Mais le vent se trouva si contraire, et la rivière si grosse, qu'il employa sept ou huit jours à ce voyage. De Nantes, il alla par terre à Brest, où le vaisseau était si peu prêt au départ, que les préparatifs prirent encore un mois. C'était un bâtiment d'environ quatre cents tonneaux, et de quarante pièces de canon. Il se nommait la Sainte-Catherine. La compagnie de France l'avait fait construire à Flessingue, et se promettait d'en faire son premier voilier.

(1) Dancourt a voyagé dans plusieurs parties du monde.

Le nom du capitaine était Monsegur. Enfin la Sainte-Catherine ayant achevé de s'équiper, alla jeter l'ancre dans la rade. Le Maire admira dans le port de Brest le Soleil-Royal, vaisseau de cent vingt pièces de canon (1), fort orné de sculptures et de dorures. Il faisait partie d'une flotte de quinze vaisseaux de ligne, depuis cinquante pièces de canon jusqu'à quatre-vingt-dix.

Le 9 d'avril, l'auteur se rendit à bord. Mais les officiers ne se hâtant pas de quitter Brest, il se mit dans une barque avec quelques-uns de ses compagnons, pour aller s'exercer à la chasse du côté de Camaret. A leur retour la mer devint si grosse qu'il leur fut impossible d'avancer. Ils se virent dans la nécessité de retourner au rivage; et pour comble de mortification, ils entendirent bientôt un coup de canon, qui était le signe du départ. En effet, voyant le vaisseau à la voile, ils furent réduits à suivre la côte en poussant des cris, et faisant plusieurs décharges de leurs fusils pour se faire entendre. Après beaucoup d'efforts inutiles, la nuit qui survint les obligea d'entrer dans une mauvaise hôtellerie, où ils passèrent la nuit fort tristement. Mais, le matin du jour suivant, ils trouvèrent leur vaisseau à l'ancre dans la rade de Camaret, à trois lieues de Brest, et sur-le-champ ils se rendirent à bord.

Dancourt étant arrivé le 12 d'avril, l'ancre fut levée immédiatement. A trois lieues en mer, on rencontra l'Ardent, vaisseau de guerre français, de

(1) Ce beau vaisseau fut brûlé au combat de la Hogue.

quatre-vingts pièces de canon, qui sortait du Havre-de-Grace. Il attendait la marée pour s'approcher de Brest, où il devait prendre à bord M. de Preuilly, lieutenant-général dans l'expédition que la France méditait contre Alger. On le salua de sept coups de canon. Ils furent rendus dans le même nombre, contre l'usage des vaisseaux de roi, qui doivent rendre deux coups de moins; mais c'était une galanterie de l'intendant qui se trouvait à bord, et qui était intime ami de Dancourt. La Sainte-Catherine répondit de trois autres coups par reconnaissance. On continua d'avancer, avec le vent au nord-est. Le 21 d'avril, on vit à l'est deux vaisseaux qu'on crut reconnaître pour des pirates à leur manœuvre; mais on les eut bientôt perdus de vue.

Le 26 d'avril, on découvrit à six lieues le cap Cantin, sur la côte de Barbarie, dans le royaume de Maroc. Le 29, on eut la vue de Lancerotte, une des Canaries. Le 30, on vit la grande Canarie à dix lieues. Il fut impossible, faute de vent, de s'en approcher assez pour y jeter l'ancre; mais le lendemain, à la pointe du jour, on gagna la rade en portant à l'ouest, et l'on y mouilla sur vingt-quatre brasses. La ville en est éloignée d'une lieue et demie, au sud-sud-ouest. On salua le château de cinq coups de canon, qui ne furent pas rendus. Le Maire juge que l'île manquait de poudre.

Dancourt fut reçu fort honorablement par le gouverneur de la grande Canarie. Il lui fut présenté par M. de Rémond, consul français, natif de Liège, chez qui l'auteur passa deux jours. Tandis que le

gouverneur traitait Dancourt avec toutes sortes de politesses, Le Maire fut appelé quatre fois au monastère des Bernardines, avec la permission du providore, que l'abbesse avait pris soin d'obtenir. Il y vit quelques dames françaises, surtout une parisienne, qui lui servit d'interprète. Les unes, qui étaient infirmes, profitèrent de cette occasion pour le consulter; d'autres, qui se portaient fort bien, feignirent quelque indisposition pour se procurer un peu de liberté. Le Maire trouva que leur plus grand mal était la clôture. Cependant il leur prescrivit quelques remèdes contre les vapeurs, et, par reconnaissance, elles le chargèrent de biscuits et de confitures; sans compter une collation de toutes sortes de fruits qui furent servis en porcelaine de la Chine, avec une profusion de roses, de tubéreuses, de fleurs d'orange et de jasmin. De son côté, il leur fit quelques petits présents qui furent agréablement reçus. Mais étant retourné chez le consul, il y trouva beaucoup plus d'occupation, dans un grand nombre de véritables maladies pour lesquelles on lui demandait du secours. On le conduisit chez la femme d'un homme de robe estimé riche de cinq cent mille écus. Elle était affligée depuis long-temps d'une suffocation propre à son sexe. Les médecins du pays avaient traité son état de péripneumonie; preuve, dit Le Maire, de leur extrême ignorance. Aussi les habitants n'ont-ils pour eux qu'une confiance médiocre, et sont-ils passionnés pour les chirurgiens français. L'avocat aurait souhaité de pouvoir retenir Le Maire. Il lui offrit sa maison, sa table, et d'autres avantages considérables.

Mais ses engagements avec M. Dancourt ne lui permirent pas de les accepter; et pour l'honneur de sa nation, dit-il, il refusa même un présent fort honnête, qu'on le pressa de recevoir pour ses services.

Le 5 de mai, Dancourt fit remettre à la voile. Le 6, un vent fort impétueux causa quelque désordre dans les voiles. Le 7 de mai à midi, on passa le tropique du Cancer, et l'on y donna le baptême de mer à tous les passagers qui faisaient le voyage pour la première fois. Il serait inutile de répéter ici une cérémonie dont on a déjà donné la description. Le 8 de mai on se trouvait à vingt-un degrés quarante-sept minutes de latitude du nord, éloigné de la côte d'Afrique d'environ quatre lieues, et portant toujours est-sud-est. Le jour suivant, à huit heures du matin, on ne se vit qu'à une lieue du rivage, qu'on ne cessa plus de côtoyer jusqu'au cap Blanc, où l'on jeta l'ancre au nord-ouest sur quatorze brasses. La latitude de ce cap est de vingt degrés trente minutes de latitude du nord. Il tire son nom de la blancheur de ses sables, qui sont nus et stériles, c'est-à-dire sans arbres et sans verdure.

La pointe du cap Blanc forme un golfe qui tire le nom d'Arguim (Arguin) d'une île qui s'y trouve renfermée. Cette pointe s'avance à plus de quinze lieues dans la mer, de sorte qu'en la doublant on perd entièrement la vue des côtes. Les Portugais avaient autrefois dans l'île d'Arguim un fort, d'où ils exerçaient le commerce avec les Azoagues et les Arabes ou Maures.

Ils en tiraient de l'or, de la gomme et des plumes d'autruches qui venaient de Hoden, ville à quatre journées dans l'intérieur des terres, et comme le rendez-vous des caravanes de Gualata (1), de Tombuto et des autres contrées de la Libye. La religion des peuples du pays est le mahométisme. Ils changent souvent d'habitations, pour la commodité des pâturages. Leur principal commerce est avec les nègres, de qui ils reçoivent, en échange, huit ou dix esclaves pour un cheval, et deux ou trois pour un chameau. Le fort d'Arguim fut pris, sur les Portugais, par les marchands de Hollande, qui se le virent enlever à leur tour, en 1672, par le célèbre Ducasse, au nom de la compagnie française d'Afrique. La paix de Nimègue en assura la possession aux Français; mais les Hollandais n'ont pas laissé d'y continuer leur commerce, malgré les articles du traité.

Monsegur, capitaine de la Sainte-Catherine, prit terre ici avec trente hommes, dans l'espérance de se saisir d'un vaisseau hollandais, nommé la Ville-de-Hambourg; ce bâtiment était parti, mais Monsegur trouva un vaisseau sur le chantier, et le brûla. Il prit et brûla aussi une barque chargée de quelques Maures et de quelques Hollandais, qui gagnèrent la côte à la nage. Elle portait une provision de tortues, qui fut d'un grand secours aux Français. Les tortues sont ici en grand nombre, et d'une telle grosseur, qu'une seule est suffisante pour rassasier trente hommes.

(1) Il paraît, par les noms de Hoden, de Gualata et de Melli, qui ne sont plus en usage, que l'auteur s'est servi ici de Léon et d'autres écrivains.

Leur écaille n'a pas moins de quinze pieds dans sa circonférence.

La mer, près du cap Blanc, est fort abondante en poisson. Les matelots en prirent une prodigieuse quantité, pendant huit jours que le vaisseau mit à se rendre du cap à l'embouchure du Sénégal. On trouve au long des côtes quelques habitations de Maures, qui vivent presque uniquement de la pêche. Le 7 de mai, on passa le Sénégal, et le 19 on eut la vue du cap Vert, à quatorze degrés quarante-cinq minutes de latitude du nord. Ce cap tire son nom de ses arbres et de ses petits bois, qui forment une perspective délicieuse. Au-dessus de ces bosquets, on découvre deux collines rondes, que les Français ont nommées Mamelles, à cause de leur ressemblance avec le sein d'une femme. Le cap s'avance fort loin dans la mer, et passe pour le plus grand de toutes ces mers, après celui de Bonne-Espérance.

Nous joindrons, à cette description du cap Vert, les remarques de Barbot, qui, dans un voyage au même lieu, porta toutes ses observations sur toute la côte. Ce fameux cap, dit Barbot, est dans le royaume de Cayor. Les habitants du pays l'appellent Besecher, et les Portugais Cabo de Verde. On le distingue aisément lorsqu'on arrive du côté du nord, et la perspective en est très-agréable. La pointe ouest est escarpée, et sa largeur est d'environ une demi-lieue. Il y a du même côté quelques rocs qui s'avancent dans la mer. Le côté du sud, quoique bas, n'est pas sans agrément. Son rivage est orné de longues allées d'arbres, aussi régulières que si elles étaient l'ouvrage

de l'art. Au fond, le terrain est fort uni, et présente à l'ouest-sud-ouest quantité de villages et de hameaux, qui s'étendent jusqu'au cap Emmanuel (1).

Près de ce dernier cap, on découvre en mer deux grands rochers, ou deux petites îles, dont l'une se fait distinguer par un arbre d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. Mais l'autre n'est pas moins remarquable par une vaste caverne où l'eau tombe continuellement avec un bruit prodigieux. Elle sert de retraite à quantité d'oiseaux de mer, dont les deux îles sont toujours peuplées. Les rocs étant blanchis de leur fiente, ils ont reçu des Hollandais le nom de Beschecten-Eylands, ce qui signifie proprement la cause de leur blancheur. On trouve, à cinq lieues du rivage, quatre-vingts brasses d'eau sur un fond de sable gris.

Les Hollandais bâtirent autrefois, sur le cap même, un petit fort nommé Saint-André. En 1664, il fut pris par les Anglais, sous le commandement de Holmes, qui lui donna le nom d'York, à l'honneur du duc d'York, alors membre de la compagnie royale d'Afrique; mais Ruyter le reprit bientôt pour les Hollandais.

Cabo Manuel, ou le cap Emmanuel, a reçu ce nom des Portugais, à l'honneur du roi Emmanuel, successeur de Jean II. Il n'est qu'à cinq lieues du cap Vert. C'est une montagne dont le sommet est plat, et qui, étant couverte d'arbres toujours verts, offre de tous côtés la forme d'un amphithéâtre. Le pays, aux envi-

(1) Nommé Manuel sur nos cartes.

rons des deux caps, est rempli de poules, de perdrix, de lièvres, de pigeons ramiers, de chèvres et de bêtes à cornes. C'est Barbot qu'on a cité jusqu'ici.

Suivant Le Maire, dont on reprend la relation, le cap Vert est mal placé dans les cartes. Au lieu de quatorze degrés de latitude, il assure qu'il est réellement à quatorze degrés trente minutes. Après avoir doublé la première pointe, car il y en a deux, on découvre une petite île inhabitée, qui se nomme l'île des Oiseaux, parce qu'elle en est couverte. Au-delà de cette île, on double la seconde pointe pour arriver à la vue de Gorée, qui est derrière le cap, presque à l'opposite des Mamelles. La côte incline au nord-ouest, et forme un arc, où l'on trouve la meilleure eau qu'il y ait dans toutes ces contrées.

Le vaisseau français arriva dans la rade de Gorée le 20 de mai 1682. Il salua le fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup; le premier à boulet, par considération pour le nouveau directeur. En descendant au rivage, Dancourt fut salué de cinq coups par son propre vaisseau et par tous les autres bâtiments qui se trouvaient dans la rade. Le fort le salua de sept; et lorsqu'il eut montré la commission de la compagnie, il fut reconnu pour directeur-général. Il trouva la place dans un triste état, par la mauvaise conduite de deux personnes qui prétendaient au commandement. Le Maire ne fait connaître l'un que par le titre de gouverneur de Gorée, et l'autre par la qualité d'agent-général des Français sur la côte.

C'est aux Hollandais que l'île de Gorée doit son

nom. Il lui vient d'une île de Zélande, dont elle porte la ressemblance. Sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue; elle s'étend du nord au sud, à la distance d'une lieue du continent. Ce n'est proprement qu'un roc escarpé, qui n'a qu'une ouverture étroite par où les vaisseaux y puissent aborder. Les Hollandais, après en avoir pris possession, y bâtirent deux forts; l'un sur le penchant, l'autre au pied de la colline. En 1678, le comte d'Étrées, vice-amiral de France, se rendit maître de l'île, sans y avoir trouvé de résistance; et n'ayant point de monde pour y laisser une garnison, il prit le parti de démolir les deux forts; mais la compagnie de France a fait réparer depuis le fort inférieur, et bâtir un magasin, avec un assez bon mur.

Dancourt s'attacha d'abord au progrès du commerce. Il visita les comptoirs au long de la côte; il observa soigneusement la conduite des officiers de la compagnie; et, pour assurer la durée de son ouvrage, il entreprit d'établir une parfaite correspondance avec les princes et les chefs des nègres.

Dans cette vue, il fit vingt-quatre lieues au travers des terres, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à celle de la Gambra. Le Maire l'accompagna dans ce voyage, et ne négligea rien pour se procurer des informations sur les usages et les mœurs des Africains du cap Vert. Dancourt avait été forcé de prendre la voie de la terre, parce que le vent du nord rendait la navigation fort dangereuse. Cependant il fit partir un vaisseau, qui employa plus d'un mois à ce passage. Quoique la distance soit beaucoup moins grande par

terre, le voyage est plus pénible. Dancourt se mit en chemin le 6 de décembre 1682. Il passa d'abord à Rufisque (1), qui est à trois lieues de Gorée, sur la côte. Cette ville ne put fournir qu'un cheval pour le directeur-général; mais il s'y trouva six ânes, deux desquels furent employés au transport des provisions. L'âne qui échut à Le Maire, et dont il avait d'abord admiré l'encolure, se trouva si fatigué, après avoir fait deux lieues, qu'il ne put se remettre pendant le reste de la route. Elle dura six jours, avec des chaleurs si insupportables, qu'on fut presque toujours obligé de ne marcher que depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. On s'arrêtait pendant le jour, à l'ombre de quelques arbres, et l'on dînait des provisions qu'on avait apportées. La première nuit on avait gagné un petit village, où l'on n'avait pas manqué de logement; mais il ne s'y était trouvé ni vivres pour les hommes, ni millet pour les animaux. Cependant les habitants n'avaient rien épargné pour traiter civilement leurs hôtes.

Après six journées d'une marche si fatigante, on arriva au port de Bieurt (2), à l'embouchure du Sénégal. Le Maire observa dans ce lieu que tout le commerce s'y fait par l'entremise des femmes; et que, sous prétexte d'apporter leurs marchandises, elles viennent se réjouir avec les matelots. Dancourt, laissant son équipage à Bieurt, se mit dans une barque

(1) Le Maire, par une corruption qui lui est propre, appelle ce lieu Rufis.

(2) Le Maire écrit Bieure.

qui le rendit à l'île Saint-Louis, le 13 de décembre, à deux heures après minuit.

Cette île, qui est à cinq lieues de Bieurt, se trouve située au milieu de la rivière. Elle n'a qu'une lieue de circuit. La compagnie de France y a des magasins, un commandant et des facteurs. C'est là que les nègres apportent aux Français des cuirs, de l'ivoire, des esclaves, et quelquefois de l'ambre gris. La gomme arabique leur vient des Maures. Les échanges, pour ces richesses, sont de la toile, du coton, du cuivre, de l'étain, de l'eau-de-vie et des grains de verre. Le profit est ordinairement de huit cents pour cent. Les cuirs, l'ivoire et les gommes passent en France. Les esclaves sont transportés en Amérique. Un bon esclave ne s'achète que huit francs, et se revend plus de cent écus. Quelquefois on obtient un esclave excellent pour quatre ou cinq cartes d'eau-de-vie.

Le Sénégal, suivant Le Maire, est un bras du Niger, qui s'en sépare à la distance d'environ six cents lieues de son embouchure. Il se répand dans le royaume de Cantorsi (1), après lequel il se partage en diverses branches, dont les principales sont la Gambra et le Rio-Grande. Il divise les Azoagues, Maures ou basanés, des véritables nègres. Les premiers sont des peuples vagabonds, qui n'ont pas d'habitations fixes, et qui se transportent de camps en camps avec leurs bestiaux, suivant la commodité des pâturages; au lieu que les nègres sont établis dans des villages réguliers.

(1) Il est clair que Le Maire parle ici sur des témoignages confus, d'après les cartes et les systèmes de son temps.

Les Maures ont des supérieurs ou des chefs, qu'ils se donnent par leur propre choix; et les nègres sont soumis à des rois dont l'autorité est fort arbitraire. Les Maures sont de petite taille, maigres et de mauvaise physionomie; mais ils ont l'esprit vif et pénétrant. Les nègres sont grands, bien faits, vigoureux, et manquent d'esprit et d'habileté. Le pays qu'habitent les Maures est un désert stérile, sans arbres et sans verdure. Celui des nègres est un terroir fertile, où les pâturages sont en abondance, et qui produit du millet et plusieurs espèces d'arbres.

Le Sénégal, après plusieurs détours dans le Cantorsi et dans d'autres pays, vient se jeter dans la mer par deux canaux différents, à quinze degrés trente-deux minutes de latitude du nord. Entre la mer et la rivière il se trouve un grand banc de sable (1) large d'une portée de canon, qui, sans s'élever au-dessus de l'eau, force le Sénégal de se partager et de continuer sa route l'espace de six lieues, sans que ces deux bras puissent se rejoindre, quoiqu'ils ne soient éloignés que de deux lieues. Enfin ils se déchargent dans la mer, chacun par sa propre embouchure. Ils sont embarrassés tous deux par quantité de bancs de sable, qui exposent toujours les vaisseaux à quelque danger. Il est rare qu'ils osent s'y engager quand la rivière est basse; mais le passage est plus libre dans le temps de ses débordements.

Il y a près de quinze ans, dit Le Maire, que messieurs de la compagnie profitèrent de l'inondation

(1) C'est ce qui s'appelle la pointe de Barbarie.

pour envoyer quelques barques à la découverte du lieu où les bras du Niger se séparent. Leur espérance était d'entrer par cette voie dans la rivière de Gambra; car les Anglais, qui ont un fort à l'embouchure, n'en permettent pas l'accès du côté de la mer. On avait été forcé de prendre le temps des grandes eaux, parce que, dans toute autre saison, les rocs dont le canal est parsemé empêchent la navigation. Trente hommes qui furent envoyés dans ces barques remontèrent l'espace de trois cents lieues. Mais ils essuyèrent tant de fatigues dans cette route, qu'il n'en revint que cinq. Dans un endroit où ils perdirent le canal, une de leurs barques se trouva engagée entre des arbres, et ne pût être remise à flot qu'à force de bras. Dancourt ayant fini ses affaires au fort Saint-Louis, passa la Barbarre (1), c'est-à-dire la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal qui était alors ouverte. Une des barques de la compagnie le conduisit à bord du vaisseau qu'il avait fait partir de Gorée pour son retour. Il leva l'ancre le 10 de janvier 1683; et, suivant la côte jusqu'à Gorée, il eut pour continuelle perspective de fort beaux arbres qui sont couverts de toutes leurs feuilles dans cette saison. Après avoir fait la visite de Gorée et des autres établissements français sur cette côte, il retourna par la même voie au fort Saint-Louis, et ce voyage ne prit que huit jours.

A l'égard de l'état général des régions occidentales d'Afrique, Le Maire entre dans le détail suivant.

(1) Exemple de la corruption des noms dans la bouche des gens de mer.

Le royaume du Sénégal (1) est le premier pays qui soit habité par des nègres. Il était autrefois fort considérable; mais il l'est devenu beaucoup moins par des révolutions qui ont diminué ses forces, et qui l'ont rendu tributaire d'un autre. Il s'étend l'espace de quarante lieues au long de la rivière, sans compter quelques petites seigneuries qui en dépendent vers l'embouchure, et l'espace de dix ou douze lieues dans les terres. Le roi porte le nom de brac, qui est un titre de dignité. Il est si pauvre et si misérable, que le lait lui manque quelquefois pour sa propre nourriture.

Après le royaume du brac on trouve celui du siratik, titre qui signifie le plus puissant de l'empire. Ce monarque a plus de dix petits rois pour ses tributaires. Ses états ont trois cents lieues d'étendue sur les deux rives du Sénégal. On nomme ses peuples Foulis. Leur couleur tient le milieu entre celle des nègres et celle des Maures. Ils sont plus doux et plus sociables que les nègres. Plusieurs matelots français qui avaient été maltraités par leurs capitaines ayant cherché un asile à sa cour, y furent reçus civilement, admis à sa table, et traités avec beaucoup de générosité. La nourriture de ce prince est ordinairement du millet, de la chair de bœuf, du lait et des dattes. Il ne boit jamais de vin ni d'eau-de-vie, par attachement pour le mahométisme. On le prétend capable de mettre sur pied cinquante mille hommes; mais il ne peut les entretenir long-temps, faute de provisions.

(1) C'est le royaume de Hoval, qu'on s'est accoutumé à nommer Sénégal, parce qu'il est le premier sur la rivière.

Plus haut sur la rivière, on arrive aux pays des Fargots (1) et des Enguellands (2), trois cents lieues au-dessus du fort Saint-Louis. Les Français qui y ont poussé leur commerce rapportent que les habitants ne diffèrent pas des Foulis. Mais Le Maire ne put se procurer d'informations sur ce qui est au-delà de cette contrée.

Les peuples qui habitent entre le Sénégal et la Gambra sont divisés en trois nations : les Jalofs (Wolofs), les Serères et les Barbasins. Ils sont gouvernés par plusieurs petits princes qui jouissent d'une autorité absolue dans leur canton. Le principal, c'est-à-dire celui dont les états ont le plus d'étendue, porte le titre de damel (3). Ses sujets sont les Jalofs depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à six ou sept lieues du cap Vert (4), ce qui comprend environ quarante lieues le long des côtes, et près de cent de l'est à l'ouest dans les terres. Le pays des Serères est gouverné par un roi qui porte le titre de Jain (5), et que les Français nomment Portugadi, du nom d'une ville (6) qui lui appartient. Il s'étend l'espace de dix ou douze lieues le long des côtes, et de cent dans les terres. Le Maire ne peut apprendre quel est le titre du roi des Barbesins ou de Joale (Joval); mais il assure

(1) C'est apparemment les Saracolez.

(2) Il faut croire que c'est ici Guialou, qui se trouve dans la carte de Delisle.

(3) On a vu dans plusieurs endroits que c'est le damel, roi de Cayor.

(4) C'est sans doute le Tin. Voyez la carte de d'Anville (1751).

(5) C'est le roi Salum, dont le titre est le bur.

(6) Portodale, ou Portudale.

que ses états ont à peu près la même étendue que ceux du Jain.

CHAPITRE VI.

Voyage d'un anonyme au cap Vert, à la Gambie, à l'archipel des Bissagots et aux rivières de Saint-Domingue et de Gèves.

L'ÉDITEUR du voyage de Le Maire, le sieur Saviard, l'a fait suivre d'une autre relation de voyage à l'archipel des Bissagots, et dans les rivières de Saint-Domingue et de Gèves (1). On ne nous donne ni la date de ce voyage, ni le nom du voyageur. Mais quoique ce voyageur ait gardé l'anonyme, sa relation est celle d'un homme qui avait observé par lui-même; et comme elle a été imprimée en 1695, le voyage, lui-même, n'a pu être entrepris avant 1694.

Il commence par décrire le royaume des Barbessins, royaume de Sin, ou Bur-Sin des cartes de d'Anville, qui, dit-il, touche à celui des Jôloffes et n'a pas plus de six ou sept lieues d'étendue sur la côte. Il commence au village de Joale, et n'est habité dans cette partie que par un petit nombre de mulâtres et de Portugais. Il a dans sa dépendance, près du cap

(1) *Relations des îles et environs des rivières de Bresalme, Gambie, Zamenée, Saint-Domingue, Gèves, et autres*, etc., dans les voyages du sieur Le Maire, 1695, in-12, p. 181.

Vert, un autre petit village, nommé Coringue (1), où se fait le principal commerce du pays.

Au sud, on trouve à sept ou huit lieues la rivière de Bresalm (Bur-Salum), dont l'embouchure est fort large, mais remplie de bancs de sable qui ferment l'entrée aux canots, aux chaloupes et aux petites barques. Le commerce y est de peu d'importance. Cependant les Portugais y achètent du sel et des provisions de vivres.

Sur la même côte, deux lieues plus bas, est la rivière de Gambra, qui offre deux passages aux vaisseaux, l'un au nord, et l'autre au sud. Elle peut recevoir des bâtiments de cinq cents tonneaux; mais auparavant il est à propos de sonder le canal, si l'on veut se garantir des bancs. En entrant dans la rivière, on trouve au nord le royaume de Barra, dont le roi fait sa résidence à un quart de lieue de la mer. Les habitants sont mandingues, et la plupart mahométans.

L'île des Chiens, qui se nomme aujourd'hui l'île Charles, où l'on peut passer à pied sec dans les basses marées, est vis-à-vis de cette région. Elle était autrefois habitée par les Français, qui se laissèrent surprendre et massacrer par les nègres. Depuis leur infortune elle est demeurée sans habitants, et ses avantages ne sont pas assez considérables pour en attirer. Les nègres Flups ou Floupes sont précisément à l'entrée sur la pointe sud. Six lieues plus haut, dans la rivière, on voit le village d'Albreda, où les Français avaient autrefois un comptoir (2). Les Anglais en ont un

(1) Ce village n'est placé sur aucune carte.

(2) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'auteur.

à Zeelfray (Jilfray), qui est une lieue plus loin sur la même rive. Ils ont aussi un fort régulier dans l'île, qui n'est pas à plus d'un demi-quart de lieue de Jilfray. Ce fort est muni de plus de cinquante pièces de canon; mais, faute de mains, ou d'habileté pour les employer, elles ne sont pas d'un grand usage. Les Anglais sont obligés de faire venir leur bois et leur eau du continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette rivière, qui consiste en esclaves nègres, en cire et en ivoire. Elle est navigable l'espace d'environ deux cents lieues.

La rivière Zamenée (1) est habitée par différentes sortes de nègres. Ceux qui résident à l'embouchure sont de la race des Floups, nation extrêmement sauvage, qui habite toute la côte jusqu'à Boulol, à l'entrée de rio San-Domingo. Cette côte est beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambra.

Sept ou huit lieues plus haut, la marée forme un ruisseau qui conduit à la ville de Jam (2), où les Portugais font une grande quantité de cire, qu'ils transportent à Cacheo (3) et sur les bords de la Gambie. Les pays voisins sont habités par les nègres nommés Bagnons, dont le roi fait son séjour ordinaire à douze ou treize lieues de la mer.

Le cours de rio San-Domingo, ou rivière de Saint-Domingue, est de l'est à l'ouest; mais il fait différents tours, pendant plus de deux cents lieues. Ses rives ont aussi différentes sortes d'habitants, nègres et Por-

(1) Ou Jam, ou Jameni. C'est la même rivière que la Casamansa.

(2) D'Anville ne donne point cette position, non plus que celle de Jam.

(3) L'anonyme écrit Cacheaux.

tugais, qui sont rassemblés dans plusieurs villages. A l'embouchure du côté du nord, les Portugais ont un fort muni de quatre pièces de canon, et commandé par un sergent avec quatre soldats. Quatre lieues plus loin, sur la même rive, près du village de Boulol, on rencontre la petite rivière de Linguin (1) qui n'a que huit ou dix lieues de cours dans les terres, et qui est occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle se perd dans celle de San-Domingo, le village de Quongain (2), habité par quantité de Portugais et de Gromettes, qui ramassent beaucoup de cire.

La rivière de Bouguinde vient se décharger du même côté, trois lieues au-dessus de l'endroit jusqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieues dans les terres, et ses bords sont habités par la même nation, qui fait aussi le commerce de la cire. C'est la route ordinaire de Jam à Cacheo.

A l'entrée de la rivière de San-Domingo, du côté du sud, on trouve un grand bois, nommé Matte-Formose (3), qui renferme un village habité par des Floupes, mais moins barbares qu'on ne les a représentés dans leurs autres cantons. On fait avec eux le commerce des esclaves et des provisions, surtout du riz, que leur terroir produit en abondance. Deux lieues plus loin, en continuant de remonter, on ren-

(1) C'est probablement le bras de rivière où d'Anville a placé Ghin-Ghin.

(2) Le même, sans doute, que Guinguin, ou Ghinghin.

(3) Suivant ce récit, Matte-Formose devrait être placé, dans la carte, à l'endroit où est Boulol, qui devrait être reculé plus loin, au côté nord de la rivière.

contre une petite rivière qui n'est pas navigable, et qui sépare le pays des Floups de celui des Papels.

Les nègres qui se nomment Papels sont idolâtres comme les Floups, et gouvernés par un roi qui fait sa résidence à cinq ou six lieues de cette rivière. A la mort des personnes considérables, ils sacrifient des veaux, des chevreaux et des chapons à leurs dieux, qui sont également des arbres, des cornes de taureaux, et d'autres substances inanimées. Dans le même canton, trois ou quatre lieues plus loin, est située la ville de Cacheo (1), colonie portugaise. Cette ville a trois forts, dont le premier contient dix ou douze pièces de canon, et les deux autres chacun deux ou trois. Elle est commandée par un capitaine-major, qui dépend du gouverneur-général des îles du cap Vert. Sa garnison est recrutée tous les ans par trente ou quarante soldats portugais, dont la plupart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des habitants est de deux ou trois cents hommes, sans y comprendre leurs femmes et leurs concubines. Le roi de Portugal entretient à Cacheo un receveur des droits, qui sont de dix pour cent sur tous les vaisseaux marchands qui arrivent et partent; avec un écrivain ou un secrétaire, qui exerce tout à la fois l'office de notaire et de shérif. C'est au gouverneur qu'appartient l'administration de la justice. Il y a dans la ville une église paroissiale, qui a son curé dépendant d'un visiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand-vicaire, pour l'évêque diocésain de San-Jago. Les

(1) L'auteur écrit toujours Cacheaux.

capucins ont un couvent à Cacheo ; mais on y voit rarement plus de trois ou quatre religieux. Les habitants de la ville ont de petites barques, avec lesquelles ils exercent le commerce sur les rivières de Nounne (Nuno), de Pouque, de Sierra-Leone, et dans les îles des Bissagots, d'où ils tirent beaucoup de cire et d'esclaves, avec une petite quantité d'ivoire.

Les Portugais ont plus haut sur la même rivière une autre ville, nommée Farim, à cent cinquante lieues (1) de Cacheo, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour fortifications qu'un enclos de palissades. Les principaux habitants de Cacheo ont des maisons à Farim, où leurs gromettes font des étoffes de coton et de la cire. La ville est gouvernée par un capitaine-major, dépendant de celui de Cacheo. On appelle Mandingues, les nègres qui habitent les contrées voisines. Tous les villages entre Cacheo et Farim sont peuplés de gromettes portugais, qui s'emploient à ramasser du coton.

En quittant la rivière de San-Domingo pour s'avancer vers le sud, on rencontre plusieurs îles. La première, nommée Trois-Iles, parce qu'elle en a l'apparence (2), est possédée par des gromettes nègres, qui se sont délivrés de l'esclavage des Portugais. La plupart, quoique baptisés, ont renoncé au christianisme. Cette île, qu'ils cultivent soigneusement, produit une extrême abondance de coton, dont ils se font des habits. Ils ont des canots, sur lesquels ils vont

(1) Cette distance est une erreur. On l'a marquée ci-dessus plus juste.

(2) Ce sont, en effet, trois îles, et l'auteur s'est trompé en les prenant pour une seule.

commercer avec les nègres du continent, dans un village nommé le Bote (1). Mais ils ne permettent pas l'accès de leur île aux canots étrangers.

Vis-à-vis des Trois-Iles, on découvre celle de Bussi, qui est occupée par les Papels, sous un roi de peu d'autorité. Le canal qui sépare ces deux îles a si peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau jusqu'aux genoux. Mais le commerce n'en est pas moins dangereux avec les insulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance et la jalousie. L'auteur rend témoignage que, de sa connaissance, plusieurs négociants anglais et hollandais ont péri par la trahison de ces barbares. Ils ont des provisions en abondance, telles que du riz, du millet, des bestiaux, de la volaille et des faisans, mais d'une bonté médiocre. L'île de Bussi a de circonférence environ dix lieues. On lui connaît deux ports; l'un à l'est, nommé le Port-Vieux; l'autre au sud-est, qui se nomme port des Pierres-Blanches (2), vis-à-vis de l'île de Cazelut (Cazegut), et plusieurs autres petites îles qui ne sont pas habitées.

Celle de Bissao est à deux lieues de Bussi. Le canal est si bien connu entre ces deux îles, qu'un bâtiment de trois cents tonneaux y passe sans danger. Bissao n'a pas moins de quarante lieues de circuit. Les Papels qui l'habitent sont idolâtres, et sacrifient souvent à leurs dieux, des veaux, des chevreaux et des chapons. Elle a plusieurs ports, dont le principal porte le nom de port Bissao. Plusieurs vaisseaux de

(1) Ce village, dont on a déjà parlé, est placé, dans la carte de d'Anville, à trois lieues de l'embouchure de rio San-Domingo, au sud.

(2) Il s'appelle aussi Port Neuf. Voyez ci-après.

soixante pièces de canon y peuvent mouiller sans incommodité. Les Portugais y ont une église et un couvent de capucins. Ils se marient sans difficulté avec les femmes du pays, et plusieurs jeunes Papels ont reçu le baptême.

L'île a neuf rois, dont huit reconnaissent l'autorité du neuvième, et ne sont proprement que des gouverneurs de province. Lorsqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente personnes pour l'accompagner au tombeau, surtout les jeunes filles et les esclaves qui lui ont été les plus fidèles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, et l'on renferme dans le même tombeau son or, son argent, son ambre gris, ses étoffes, et ce qu'il avait de plus précieux. Il ne se présente pas d'autres concurrents pour le trône que les géagres, dont la dignité peut être comparée à celle des ducs et pairs en France. Ils s'assemblent en cercle autour de la tombe du roi mort, qui est composée de roseaux et de bois fort léger. Elle est soulevée par quantité de nègres qui l'élancent dans l'air; et le géagre sur qui elle retombe, obtient la couronne.

Le palais de l'empereur n'est éloigné du port de Bissao que d'une lieue. Ce monarque a ses gardes, son armée et ses femmes autour de lui. Sa flotte est composée d'environ cinquante canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La seule arme de la milice est un cimeterre attaché au bras. Pour habillement, les insulaires de Bissao portent une peau de chevreau qui pend derrière eux, et qui, passant entre leurs jambes, se relève par-devant pour cacher leur nudité. Leurs guerres sont contre les Biaffares, qui

habitent le continent à l'opposite de leur île. Elles se renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

Les Portugais avaient autrefois bâti un fort dans l'île de Bissao, et l'avaient monté de huit pièces de canon, pour interdire le commerce de l'île aux étrangers; mais les nègres ne le souffrirent pas long-temps (1). Ils ont toujours entretenu la liberté de leur pays, en recevant dans leurs ports tous ceux qui s'y présentent pour le commerce, et en leur accordant la permission de l'exercer dans l'île avec une parfaite sûreté. Mais avant que de les laisser descendre au rivage, leur roi consulte les dieux par un sacrifice solennel.

Vis-à-vis de Bissao est une île nommée Sortieres (Sorcière), couverte d'arbres, où les nègres vont faire tous les ans leurs grands sacrifices. Les vaisseaux y sont en sûreté sur leurs ancres.

La rivière de Gèves (Geba de d'Anville) coule environ soixante-dix lieues dans le continent par divers détours au nord-est et au sud-est. Tous les villages qu'elle a sur ses bords, à une lieue de la mer, sont habités par les Biaffares. A l'entrée, sur la rive de l'est, on trouve le village de Gouffode, où les veaux et la volaille sont en abondance. Les nègres y vendent aussi de l'ivoire et quelques esclaves.

Cinq lieues plus haut dans la rivière, on arrive à la ville de Gèves (2), dont la plupart des habitants sont Portugais et gromettes. Cette ville est défendue

1 Voyez ci-après le Voyage de Brue à Bissao.

2 Geba, colonie portugaise, sur la carte de d'Anville, 1729.

par un enclos de palissades. Elle a son église, son curé, et pour commandant, un capitaine qui dépend du gouverneur de Cacheo. Les lieux voisins sont possédés par les Biaffares.

Les Portugais ont quantité de barques, sur lesquelles ils portent leur commerce jusqu'à Sierra-Leone. Ils les envoient aussi dans la rivière Nounne (rio de Nuno-Tristao de d'Anville), pour en apporter de l'ivoire et de l'indigo en feuilles, qui leur sert à teindre leurs étoffes. Il se fait un grand commerce de kocters (1), fruit qui, par sa forme et son goût, ressemble beaucoup aux marrons de l'Inde. Il y en a de rouges et de blancs. Le principal transport est dans le pays des Biaffares et des Mandingues.

Les barques ne peuvent aller plus loin que la rivière de Gèves; mais avec les canots on pénètre dans plusieurs petites rivières qui coupent le pays. Vis-à-vis de cette côte on rencontre plusieurs îles, particulièrement celle de Boulam, qui est fort riche en arbres, mais sans aucun habitant. Elle est à l'embouchure du rio Grande, et son circuit est d'environ six lieues. Les autres îles ne méritent pas qu'un voyageur s'y arrête ni qu'il en parle.

(1) C'est vraisemblablement le kola dont on a parlé plusieurs fois.

CHAPITRE VII.

Premier voyage du sieur André Brüe au long des côtes occidentales d'Afrique.

C'est au père Labat qu'on doit la publication de ces voyages, dans sa nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, ou plutôt son ouvrage est composé presque uniquement sur les mémoires qui lui avaient été fournis par Brüe. Quand on considère avec quelle prudence ce directeur-général du commerce français au Sénégal, ménagea les affaires de la compagnie, et quelle considération il s'attira des rois nègres dans tous ses voyages, on prend nécessairement une haute idée de son esprit et de son habileté. Un si long séjour en Afrique, avec une réputation si juste, ne put manquer de lui fournir les meilleures occasions pour s'instruire des mœurs et des usages du pays, et doit donner par conséquent autant d'authenticité que d'agrément à ses relations.

Il fut nommé pour succéder en 1697 au sieur Jean Bourguignon, premier directeur de la quatrième compagnie française du Sénégal. Les affaires de la compagnie, qui étaient en fort mauvais état, changèrent avantageusement sous sa direction, et seraient devenues encore plus florissantes, s'il eût reçu les secours nécessaires à ses entreprises. Il fit deux voyages sur

la rivière du Sénégal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la compagnie chez tous les princes voisins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambra à Cacheo, et de là celui de Bissao (1) ou des Bissagos, pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner, par divers contre-temps, il fut rappelé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ses vues sur le moyen de les rétablir. La cinquième compagnie du Sénégal le pria de reprendre la direction générale en 1712, après avoir perdu le sieur Mustellier, qui était mort le 15 août 1711, à Tuabo, sur le Sénégal. Brüe passait pour le seul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des Français en Afrique. Mais ses propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette commission, il proposa, pour remplir sa place, M. de Richebourg, alors gouverneur de Gorée, que la compagnie reçut à sa recommandation.

Ce nouveau directeur eut le malheur de se noyer, le 2 de mai 1713, en passant la barre de la rivière du Sénégal. Alors Brüe fut si vivement sollicité par la compagnie de reprendre son ancien poste, qu'il ne put refuser d'y consentir. Il partit de Nantes le 15 de mars 1714, et le 20 d'avril il arriva heureusement au fort Saint-Louis. Le succès de sa conduite répondit aux espérances de la compagnie. En 1715, il fit le voyage du Sénégal au désert pour le commerce des

(1) Labat écrit Bissaux, Cachaux, et défigure à tort les noms pour leur donner une terminaison française.

gommes. La même année, il en fit un autre pour découvrir le lac de Cayor ou Cayar (1). Ensuite la compagnie des Indes ayant acheté, avec l'approbation du roi, les droits de la cinquième compagnie du Sénégal, les directeurs de ce nouvel établissement, qui connaissaient le mérite de Brüe, l'engagèrent, par des offres fort avantageuses, à conserver la direction générale jusqu'au mois de juin 1720, que ses affaires l'obligèrent de retourner en France, après avoir résidé, en deux fois différentes, onze années entières en Afrique.

Aux mémoires de Brüe, le père Labat a joint ce qu'il a pu trouver de conforme à ses vues dans les autres auteurs. Mais n'ayant pas toujours pris soin de citer ses autorités, il nous laisse souvent embarrassés à distinguer les informations qu'il avait reçues de Brüe, de ses propres réflexions : ainsi l'on ignore assez ordinairement à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions font partie de son ouvrage. A la vérité, lorsqu'il parle des végétaux, des oiseaux et des autres animaux, il cite souvent les anciens, et quelquefois les modernes. Il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à Brüe ; et dans les endroits même où l'on pourrait croire que c'est d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend soin de citer personne, nous avons fait remarquer dans nos notes, qu'il emprunte quelquefois mot à mot des passages entiers de plusieurs écrivains

(1) D'Anville a préféré cette dernière manière d'écrire ce nom ; l'autre a prévalu sur nos cartes et dans nos livres de géographie. Le père Labat emploie tantôt l'une, tantôt l'autre manière.

modernes. En un mot, on ne peut s'assurer qu'il ait donné aucune partie des mémoires de Brüe, sans mélange, à la réserve des journaux, des négociations et des descriptions. Cependant, quoiqu'il ait publié son ouvrage pendant la vie de cet illustre voyageur, il n'a pas fait de difficulté de le donner pour garant de la vérité de ses relations.

On peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confusément, dans sa narration, les journaux et les matières, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable, par la variété des sujets. Mais faisant profession dans ce recueil de regarder l'utilité comme notre première règle, nous ne balançons pas à suivre ici la méthode dont nous nous sommes fait une loi, en réduisant notre narration à l'ordre du temps. Ainsi nous commencerons l'article de Brüe par son voyage de Rufisque au fort Saint-Louis, que l'éditeur place le dernier; et nous en insérerons même un autre dans l'intervalle, parce qu'on en peut tirer, pour la géographie du même pays, des éclaircissements qui ne doivent pas être rejetés plus loin.

§ I.

Différends entre Brüe et le damel, roi de Cayor.

Il n'y avait pas long-temps que Brüe était arrivé au fort Louis, en 1697 (1), avec la qualité de directeur

(1) Labat, t. III, p. 172, et t. IV, p. 144

et de gouverneur-général pour la compagnie, lorsque, à l'occasion de cent cinquante esclaves qu'il acheta dans l'espace de trois semaines à Rufisque, il fit connaissance avec Latir-Fal-Soucabé (1), roi de Cayor, qui portait le titre de damel (2). Les présents du général français, joints aux marques de respect avec lesquelles il traita ce prince, le mirent si bien dans son esprit, qu'il ne se faisait point une partie de plaisir à laquelle il ne fût invité. Le damel fit danser ses femmes en sa présence, et ne pouvait être un instant sans le voir. Cette familiarité devint suspecte au général; elle pouvait couvrir quelque trahison, ou du moins ce pouvait être un artifice pour amener insensiblement quelque demande extravagante, qui pouvait devenir l'occasion d'une querelle. L'événement justifia ses soupçons. Le damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'instances, une certaine quantité de marchandises, qui ne pouvait être accordée sans nuire au commerce français; et le général, embarrassé, eut besoin de toute son adresse pour se défendre.

Avec quelques civilités qu'il eût adouci son refus, il en resta beaucoup de mécontentement au roi nègre. Ce commencement de mésintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des officiers du damel que le général n'avait pas fait voir ses plus belles marchandises à son maître; et qu'au lieu de lui présenter des pièces de draps d'onze aunes, il ne lui en

(1) Prevost a défiguré ce nom.

(2) On ne nous apprend pas ce que ce titre signifie.

avait donné que de cinq aunes et demie. C'était assez pour faire éclater le ressentiment de ce prince. Il reprocha vivement au général de l'avoir trompé, et le menaça de sa vengeance. Il ajouta, en grinçant des dents, que les Français devaient considérer de qui dépendaient leurs comptoirs au Sénégal et à Gorée; qu'il pouvait les en chasser ou les y faire mourir de faim en défendant à ses sujets de leur fournir des vivres; que si ses prédécesseurs avaient eu la faiblesse de faire des traités désavantageux avec les Français, et de leur céder une partie de leurs côtes, rien ne l'obligeait à se couvrir de la même honte; qu'il était le maître dans ses états; et qu'ayant le droit de commercer avec toutes les nations du monde, il ne manquerait pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendraient de s'y opposer.

Brüe lui représenta que s'il était résolu de violer la foi d'un traité qui avait été jurée si solennellement, il pourrait bientôt s'en repentir, parce que la compagnie était assez puissante pour le forcer d'exécuter ses promesses; que le roi de France se ressentirait de l'outrage qu'il verrait faire à ses sujets, et non-seulement ravagerait ses côtes, mais les assujettirait par des forts dont toutes les puissances d'Afrique ne pourraient secouer le joug; qu'à l'égard du commerce, la compagnie aurait toujours soin de lui fournir des marchandises convenables, et serait toujours prête à les échanger pour les siennes. Ensuite, pour modérer son ressentiment, il lui fit présent de quelques pièces de draps d'onze aunes. La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorsque Brüe quitta

Rufisque, le damel le fit conduire jusqu'au rivage par ses principaux officiers, au bruit des tambours et des trompettes.

Quelque temps après, l'alquier (1) de Rufisque fut envoyé au général pour lui apprendre que le damel avait résolu de déclarer la guerre au bourbaguiolof (2), c'est-à-dire au roi des Jalofs, et pour lui demander de sa part un secours de douze lapsots (3) qui entendissent l'usage des armes à feu. Brüe, qui connaissait les caprices de ce prince, et qui ne voulait lui donner aucun sujet de plainte, fit assembler tous les lapsots qui étaient au service de la compagnie, et laissa au député la liberté de choisir. Mais comme la plupart n'étaient pas sujets du damel, et n'avaient aucune obligation de le servir, ils refusèrent d'accompagner l'alquier; de sorte que ce que le général put faire de mieux, fut de lui donner deux de ses interprètes qu'il pourvut d'armes et de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le damel renvoya ces deux hommes au général, avec beaucoup de remerciements et de civilités.

Il s'était mis en campagne avec deux mille chevaux et le même nombre de gens de pied, entre lesquels il en avait deux cents qui portaient des armes à feu. Le reste n'était armé que de sagaies, de sabres

(1) Les alquiers sont les alkaïres du père Alexis de Saint-Lô.

(2) Labat écrit bourgaguiolof, bourbaguiolof. Voy. t. III, p. 87, et t. IV, p. 131.

(3) Ce sont des negres libres. D'autres Français écrivent laptots. Les Anglais appellent ces mêmes nègres grometes et gumets. Voy. Labat, t. IV, pag. 115.

et de flèches. Son équipage consistait en soixante-deux chameaux, dont l'un portait deux pièces de campagne, un autre sa charge de mousquets, un troisième de la poudre et des balles, un quatrième les sagaies du prince, et le reste de l'eau et des provisions (1). Il avait fait trente lieues à la tête de cette armée; mais la princesse Linguer, sa mère, lui ayant représenté qu'il s'exposait à périr avec toutes ses troupes dans les déserts arides qu'il fallait traverser pour gagner les états du bourbaguiolof (Bourba-Yolof); et les grands s'étant joints à cette princesse pour lui faire changer de résolution, il avait pris le parti d'abandonner son entreprise.

D'un autre côté, le bourbaguiolof, qui avait assemblé ses forces pour résister à l'invasion, n'apprit pas plus tôt cette retraite, qu'il fit marcher un détachement sous la conduite de Biram Rouba, son lieutenant-général, pour ravager les états du damel. Ce général nègre prit et brûla six ou sept villages, enleva des esclaves, et fit un butin considérable sans trouver la moindre opposition au succès de ses armes. Le damel, informé de sa disgrace, se contenta de répondre que Biram Rouba n'étant point monarque, il dédaignait de se mesurer avec un si vil ennemi. Cette excuse donna fort mauvaise opinion de son courage. Ses sujets auraient désiré du moins qu'il eût fait marcher un de ses officiers à sa place. Mais il avait appréhendé sans doute que celui qu'il aurait revêtu du commandement de ses forces n'eût abusé de sa confiance pour

(1) Labat, t. IV, p. 146.

usurper la couronne. Cette idée, jointe à celle qu'il avait du mécontentement de ses peuples, lui inspira tant de jalousie et de soupçons, qu'il n'osait se fier à personne autour de lui, et qu'à l'exception des voyages qu'il faisait à Rufisque pour le commerce, il se tint constamment renfermé à Saran, sur les limites de Cayor et de Baol (1), avec un petit nombre d'officiers et d'esclaves à qui il avait donné sa confiance.

Tandis qu'il était dans cette retraite, Brüe ayant reçu par les vaisseaux de France un assortiment de marchandises, se hâta, suivant sa promesse, de lui donner avis que, s'il avait un nombre suffisant d'esclaves, les Français du comptoir étaient prêts à traiter avec lui. Les princes nègres ont toujours une ressource commode pour se procurer des suppléments d'esclaves, c'est de vendre leurs propres sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour justifier leur violence et leurs rapines. Le damel eut recours à cette méthode, parce que, devant déjà beaucoup à la compagnie, il n'espérait pas que le crédit fût continué. Il se saisit de trois cents nègres, qui ne s'attendaient pas à cette injustice; et, pour s'épargner les frais de leur entretien, il fit avertir aussitôt les Français qu'il avait des esclaves à leur livrer, et que si le général voulait se rendre à Rufisque, il s'y trouverait pour le recevoir.

Brüe s'y rendit, et fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits et les présents qui accompagnaient toujours la première visite, mirent le prince

(1) Royaume au sud de Cayor, qui est sur la côte Portudale. Labat, t. IV, p. 147, dit bien Baol; et les auteurs anglais, et Prévost, ont eu tort de substituer à ce nom celui de Joal.

en bonne humeur. Il avait demandé un lit assez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le général lui faisait apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de son goût, il refusa de l'acheter, quand on en eut mis le prix à vingt esclaves. Il s'était flatté qu'on lui en ferait un présent. La compagnie n'était pas assez contente de ses bons offices pour lui accorder cette gratification. Il se revêtit de l'armure pour en faire l'essai; il la trouva trop pesante. D'ailleurs, ses marabouts lui avaient persuadé que leurs amulettes qu'ils appellent gris-gris (1) le garantiraient de toutes sortes de blessures, à l'exception des balles que les nègres appellent poufs, et contre lesquelles leurs prêtres confessaient que les enchantements n'ont pas de vertu. Cependant le damel regrettait beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandises qu'il n'avait d'esclaves à livrer. Brüe lui proposa d'accorder aux Français la permission d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en fallait pour se payer; mais il n'eut pas la hardiesse d'y consentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi, malgré son chagrin, il fut obligé de se passer pour cette fois de ce qu'on ne voulut pas lui donner à d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de ressentiment. Il dit au général français qu'il se reprochait de s'être relâché trop facilement sur plusieurs droits dont la perte diminuait son revenu, particulièrement sur celui d'une barre de fer pour chaque esclave transporté, et sur quelques

(1) Les Anglais les appellent gregories; mais ils conviennent que c'est une corruption.

impôts qui regardent les provisions. A la vérité ce prince avide s'était efforcé d'augmenter les droits; mais la compagnie avait toujours réclamé contre ses prétentions, et demandé qu'ils demeurassent sur l'ancien pied. Cependant il accompagna ses plaintes de tant de menaces, que le général, soutenu alors par trois vaisseaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la compagnie le forcerait d'exécuter ses traités; et que, si lui ou ses alliés entreprenaient quelque innovation, ils devaient s'attendre à voir ravager leur pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avait été par Ducasse. Comme le damel n'ignorait pas que les effets pouvaient répondre aux menaces, il prit le parti de dévorer son chagrin, en attendant l'occasion de le faire éclater.

§ II.

Voyage, par terre, de Rufisque au fort Saint-Louis.

Quelque temps après cette contestation, Brüe, qui était à Gorée, se trouvant appelé au Sénégal par des raisons pressantes, et se défiant de la mer, dans une saison peu favorable, prit la résolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de son dessein au damel, qui était alors à Rufisque. Ce prince lui promit toutes sortes de secours et de commodités pour son entreprise, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le général y consentit, et,

dès le même jour, il se rendit à Rufisque, qui est situé sur la côte, à trois lieues de l'île de Gorée.

Ses mémoires ne contenant aucune description de cette ville, il est naturel ici d'y suppléer par les relations de quelques autres écrivains, quoiqu'elle soit déjà, en partie, connue de nos lecteurs par la relation du père Alexis (1). Barbot observe que son véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, est rio Fresco, c'est-à-dire rivière Fraîche, d'une petite rivière qui, traversant des bois fort épais, conserve en tout temps beaucoup de fraîcheur. Les Hollandais lui ont donné le nom de Vishers-Dorp, du grand nombre de pêcheurs qui l'habitent. Mais les Français, s'étant tenus au nom portugais, se sont contentés de le corrompre, en faisant de rio Fresco, Rufisco, ou Rufisque (2).

A l'ouest-sud-ouest de la ville, il y a un cap (3), et vis-à-vis du cap, à quelque distance, un grand rocher environné de basses fort dangereuses, qui a reçu des Hollandais le nom de Kampaen, en l'honneur de Claes Kampaen, célèbre aventurier de leur nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le canal entre ce rocher et le continent ne manque pas de profondeur, et les vaisseaux ordinaires peuvent y passer sans péril. Barbot assure que toutes sortes de vaisseaux peuvent mouiller dans la rade de Rufisque (4), sur un excellent fond de sable, entre six et sept brasses.

(1) Voyez ci-dessus, p. 306 de ce volume.

(2) Jobson l'appelle Travisco.

(3) C'est ici apparemment le cap Bernard, près duquel est un village à deux lieues de Rufisque. *Voyage d'Issiny*, par Loyer, en 1701, p. 54.

(4) Barbot, *Description de la Guinée*, dans Churchill's *Collection*, t. v, p. 22.

La ville de Rufisque est entièrement couverte par un grand bois de palmiers et d'autres arbres, au-delà duquel (1) on trouve des plaines à perte de vue. Le bois, la plaine, et les petites dunes sablonneuses qui sont entre la mer et la ville, forment une perspective fort agréable pour les bâtiments qui s'approchent du rivage, surtout dans la basse marée (2).

Le damel a plusieurs officiers (3) qui font leur résidence à Rufisque, sous un chef de la même nation, que les Portugais nomment alcayde. Ce gouverneur est en même temps juge de la ville, avec un lieutenant qui se nomme jérafo. Ces deux commandants ont l'administration de toutes les affaires et la commission de recevoir tous les droits du prince pour l'ancrage et les marchandises. Cependant, on appelle de leur tribunal à celui du kondi, c'est-à-dire du vice-roi et capitaine-général de toutes les troupes de Cayor (4).

La chaleur est insupportable à Rufisque pendant le jour, surtout à midi, dans le cours même du mois de décembre (5). Du côté de la mer, le calme est ordinairement si profond, qu'on n'y ressent pas le

(1) Villault dit que la ville est couverte à l'est par un grand bois, au-delà duquel s'étant avancé l'espace de quatre ou cinq cents pas, il découvrit des plaines immenses. *Voyage de Guinée*, p. 25.

(2) Barbot en donne la figure.

(3) Rufisque est le port de commerce du royaume de Cayor, comme Portudale est celui de Baol. Le roi de Cayor, en 1666, se nommait le damel Biram. Villault, *ubi sup.*, p. 24.

(4) Barbot, *ubi sup.*

(5) Villault en parle plus favorablement au mois de novembre. Il dit que l'air y est aussi bon et aussi chaud qu'en aucun endroit de la côte, quoique Rufisque soit à quatorze degrés de la ligne, *ubi sup.*, p. 25.

moindre souffle; et le bois arrête aussi le mouvement de l'air du côté des terres. Aussi les hommes et les animaux n'y peuvent-ils respirer, surtout au long de la côte, dans la basse marée; car la réverbération du sable y écorche le visage et brûle jusqu'à la semelle des souliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur d'une prodigieuse quantité de petits poissons pourris, que les nègres y jettent, et qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès pour les laisser tourner en pourriture, parce que les nègres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le sable leur donne une sorte d'odeur nitreuse qu'ils estiment beaucoup (1).

La baie, que les Français ont nommée baie de France, abonde en plusieurs sortes de grands et de petits poissons. Quantité de pêcheurs en fournissent la ville, et rendent le même service aux villages voisins dans leurs canots. La ville de Rufisque est précisément au fond de la baie (2). Il s'y fait un commerce considérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue guère que de jeunes bêtes. Le pays voisin est rempli de bestiaux et de volailles de différentes sortes, surtout de pintades. Le vin de palmier n'y est pas en moindre abondance, et les nègres le changent volontiers pour de l'eau-de-vie, qu'ils appellent sangara, et qu'ils aiment excessivement. On a communément un veau gras et de

(1) Barbot, *ubi sup*

(2) Villault, qui mouilla dans cette baie, dit que le fond en est ferme et graveleux, et qu'il n'a pas moins de six brasses après la marée. Il ajoute que la ville a un petit port à l'ouest, où une frégate peut être en sûreté. *Ubi sup.*, p. 20 et 21.

bonne taille pour deux pièces de huit, en marchandises ou en argent; une vache pour la moitié de ce prix, et quelquefois moins. Les troupeaux y sont si nombreux, que l'auteur en ayant vu quelquefois venir d'eux-mêmes sur le bord de la mer, dans la basse marée, et demeurer dans l'eau jusqu'au ventre pour se rafraîchir pendant des heures entières, s'est efforcé inutilement de les compter.

Chaque vaisseau français donne aux officiers du damel une certaine quantité de marchandises dont on est convenu, pour le droit de prendre du bois et de l'eau. Les nègres qu'ils emploient ordinairement à leur fournir ces provisions, et qui les apportent sur leur dos jusqu'aux chaloupes, se croient bien payés de leur travail par quelques bouteilles de sangara, c'est-à-dire d'eau-de-vie.

En 1666, Rufisque, suivant le témoignage de Villault, avait environ deux cents maisons, habitées par trois cents hommes, sans y comprendre les femmes et les enfants. Il compare les édifices à ceux des villages de Normandie. Mais Loyer, qui y était en 1701, assure que cette ville (1) valait beaucoup mieux que celle du cap Bernard, et qu'elle contient de deux à trois cents maisons, bâties de roseaux et de feuilles de palmier. Il ajoute qu'étant la capitale du royaume de Cayor, les édifices y sont plus grands et plus commodes que dans tout autre lieu du même pays. Les Français y font leur résidence lorsqu'ils viennent du Sénégal ou du fort Saint-Louis (2).

(1) Loyer, *ubi sup.*, p. 54.
(2) Ibid.

Villault trouva fort surprenant que, sans savoir lire ni écrire, tous les habitants parlassent fort bien la langue portugaise. L'alcayde savait également le français, l'anglais et le hollandais. Les nègres du canton sont d'assez belle taille, et la plupart n'ont pas le nez écrasé. Ce sont les meilleurs esclaves de l'Afrique. Ils sont nus comme dans toutes les autres parties de la côte, et lorsqu'ils montent dans leurs canots, ils ne font pas difficulté de se défaire d'une petite pièce d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes et les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, sont si lascives, qu'elles invitent les étrangers jusqu'au milieu des rues. Un homme peut prendre autant de femmes qu'il se croit capable d'en nourrir. La jalousie tourmente si peu les nègres de Rufisque, qu'ils prostituent leurs femmes pour une bagatelle, et qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés sur la tête, et couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand préservatif contre l'ardeur du soleil (1).

Quoique le pays soit bien fourni de bœufs, de vaches, de moutons, de chèvres, de poules, de pigeons, de pintades, et d'un grand nombre d'oiseaux, la principale nourriture des habitants est le poisson. Les autres productions, pour le commerce, sont les peaux, les gommes, l'ivoire, les plumes d'autruche, l'indigo, et les étoffes de coton rayées de blanc et de bleu; de sorte qu'il n'y aurait rien que d'avantageux à dire du pays, s'il n'était pas si chaud; et même des habitants,

(1) Villault, *ubi sup.*, p. 24 et 26.

si les hommes n'étaient extrêmement menteurs, et les femmes trop libertines.

Brüe fut reçu par l'alcayde du roi, et par une femme mulâtre, nommée signora Catti, qui avait part aussi à l'administration. Il fut logé dans les maisons du roi, avec toute sa suite, qui était composée de quatorze ou quinze nègres, et d'autant de laptots. L'alcayde et la signora Catti lui envoyèrent quelques nattes pour meubles; mais il fut fort surpris, en s'éveillant pendant la nuit, de les voir couchés tous deux dans sa chambre, et de trouver la signora à son côté. Il était tard, le lendemain, avant que les chevaux et les chameaux qui étaient commandés pour lui et pour son bagage fussent prêts à se mettre en marche; de sorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la maison du kondi, général des troupes du royaume. Ce seigneur nègre vint au-devant de lui, à quelque distance, avec vingt-cinq ou trente chevaux, et le conduisit à sa maison, qu'il lui abandonna, pour lui faire passer la nuit avec plus de commodité. Il avait fait préparer un grand souper, qui consistait en un bœuf entier, du couscous, des poules, des canards, et quantité de lait.

Le jour suivant, Brüe fit dix lieues dans un pays sablonneux, qui ne paraissait pas néanmoins sans culture. Au milieu du chemin, il trouva un grand lac d'eau saumache, formé par un petit ruisseau dont l'eau ne laissait pas d'être fort douce, et sur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir son cortège. Ce lac, suivant le témoignage des habitants, se décharge dans la mer, entre le cap Vert et le cap Manuel (1). Il est

(1) Cette indication, quoique très-précise, ne paraît pas exacte. D'An-

rempli de poisson, qui est pêché par une sorte de faucon, avec autant d'adresse que par les nègres. Brüe tua un de ces animaux, dans le temps qu'il prenait son vol, avec un poisson entre ses serres, de la forme d'une sardine, et du poids de trois ou quatre livres. Le lac s'appelle Sereres, du nom de quelques tribus de nègres qui habitent les lieux voisins.

Ces Sereres, qui se trouvent principalement répandus autour du cap Vert, sont une nation libre et indépendante, qui n'a jamais reconnu de souverain. Ils forment, dans les lieux de leur retraite, plusieurs petites républiques, où ils n'ont pas d'autres lois que celles de la nature. Ils nourrissent un grand nombre de bestiaux. L'auteur prétend que la plupart n'ayant aucune idée d'un Être suprême, croient que l'ame périt avec le corps. Ils sont entièrement nus. Ils n'ont aucune correspondance de commerce avec les autres nègres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine se transmet à leur postérité, et tôt ou tard elle produit une rigoureuse vengeance. Leurs voisins les traitent de sauvages et de barbares. C'est outrager un nègre que de lui donner le nom de Serere. Cette nation d'ailleurs est simple, honnête, douce, gé-

ville, sur sa carte de l'Afrique occidentale (1751), a tracé sur la côte nord de la presqu'île du cap Vert un lac d'eau saumache qui communique avec la mer, et dans lequel se rend une rivière d'eau douce; il le nomme lac d'Entan, dénomination qui forme un pléonasme, puisque entan signifie lac dans la langue des nègres de ce pays. Le lac d'Entan est bien celui qui est décrit par notre voyageur. D'un autre côté, la carte de la presqu'île du cap Vert, publiée par le dépôt de la marine, en 1824, sur une très-grande échelle, n'indique entre le cap Manuel et le cap Vert aucun lac, ni aucune lagune.

néreuse, et très-charitable pour les étrangers. Elle ignore l'usage des liqueurs fortes. Un si bon caractère, sans aucune lumière de religion, les rendrait peut-être plus capables de celles du christianisme, que les nègres mahométans, auxquels il est impossible de les faire goûter, lors même qu'ils sont transportés en Amérique. Les Sereres enterrent leurs morts hors de leurs villages, dans des huttes rondes, aussi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une espèce de lit, ils bouchent l'entrée de la hutte avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roseaux qui servent de murs, jusqu'à l'épaisseur d'un pied. L'édifice se termine en pointe; de sorte que ces lieux de sépulture paraissent comme un second village, et que les tombes des morts sont en beaucoup plus grand nombre que les maisons des vivants. Comme les Sereres n'ont point assez d'industrie pour faire des inscriptions ou d'autres marques sur ces monuments, ils se contentent de mettre, au sommet, un arc et quelques flèches sur ceux des hommes; et un mortier, avec le pilon, sur ceux des femmes. Le premier marque l'occupation des hommes, qui est presque uniquement la chasse; et l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel est de piler du riz ou du maïs.

Il n'y a pas de nègres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sereres. Si leurs voisins les traitent de sauvages, ils sont bien mieux fondés à regarder les autres nègres comme des insensés, qui aiment mieux vivre dans la misère et souffrir la faim,

que de s'accoutumer au travail pour assurer leur subsistance. Leur langage est différent de celui des Jalofs, et paraît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boisson le vin de latanier. Leur canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la description vers la fin de ce livre, avec celle du latanier. Ils l'appellent bomba; et les Portugais l'ont nommé capivard, apparemment parce qu'ils l'avaient vu pour la première fois aux environs du cap Vert.

Les Sereres reçurent le général français avec beaucoup d'humanité, et lui présentèrent du couscous, du poisson, des bananes, avec d'autres aliments du pays. Il partit si tard de leur village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieues. N'en ayant pu faire que sept dans le cours de la journée, il arriva le soir dans un village des Jalofs, qui était la résidence d'un des plus grands marabouts du pays. Ce saint nègre avait compté de recevoir la visite et des présents du général français; mais il vit ses espérances trompées. L'alcaïde de Rufisque et la signora Catti (1), qui étaient du voyage, ne manquèrent pas de le visiter, accompagnés de quelques Français que la seule curiosité y conduisit. Ils se mirent à genoux devant lui, et lui baisèrent les pieds; après quoi, il prit la main de la signora, l'ouvrit et cracha dedans. Ensuite, la lui faisant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de sa salive, le front, les yeux, le nez, la bouche et les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques

(1) Barbot l'appelle Catilina.

prières en arabe. Il reçut leurs présents, et leur promit un heureux voyage. La signora fut raillée de sa superstition, à son retour, et de s'être laissé oindre de la salive du vieux marabout. L'alquier du village, avec plus de politesse pour les étrangers, vint au-devant du général, et lui offrit un bœuf, du couscous quelques pièces de volaille, du lait, du vin de palmier, et un morceau de chair d'éléphant, en s'excusant de n'en avoir pas apporté davantage, sur ce que n'étant tué que depuis deux jours, il n'était pas encore en état d'être mangé; car les nègres ne trouvent la chair bonne que lorsque les vers commencent à s'y mettre. Brüe répondit à cette civilité par divers présents, surtout d'eau-de-vie. Quelques Français ayant dit à l'alcaïde qu'ils n'aimaient pas la chair si vieille, il envoya aussitôt six de ses gens, chargés d'un quartier d'éléphant, qui fut cuit à l'eau, et servi avec différentes sauces. Il est certain que la chair de cet animal fait un assez bon aliment, lorsqu'elle est bien préparée. Mais elle n'est pas si bonne rôtie. La trompe passe pour l'endroit le plus délicat. Ce festin fut suivi d'une danse que les nègres nomment folgar, et qui dura une partie de la nuit pour l'amusement du général. Lorsqu'il croyait pouvoir prendre un peu de repos, son sommeil fut encore troublé par les enfants du village, qui s'assemblèrent autour de la cabane du marabout, pour répéter des versets de l'Alcoran qu'ils avaient appris par cœur. Cet exercice se fait à si haute voix, que le bruit est capable de rendre le maître sourd.

On partit du village assez tard le jour suivant.

Comme la marche était fort lente, Brüe se donnait le plaisir de la chasse en chemin. Au milieu des bois, il découvrit les traces de quelques éléphants ; et bientôt il en aperçut dix-huit ou vingt, les uns couchés comme un troupeau de vaches, d'autres occupés à baisser des branches d'arbres, dont ils mangeaient les feuilles et les petits rameaux. La caravane n'en était pas à la portée du pistolet. Cependant, comme il ne paraissait pas qu'ils y fissent d'attention, les gens du général leur tirèrent quelques coups de fusil, auxquels ils ne parurent pas plus sensibles qu'à la piqûre des mouches, apparemment parce que les balles ne les touchèrent qu'aux côtés ou par derrière. Le même soir, on arriva sur les terres de la signora Catti, où quelques esclaves faisaient le commerce pour elle. Le général y fut bien traité avec toute sa suite. On lui apprit qu'un quart de lieue plus loin, il trouverait le village de Macaye, une des résidences du damel, qui s'y était rendu pour y recevoir les Français.

Ils y arrivèrent le jour suivant à huit heures du matin. Devant la porte du palais ils trouvèrent une garde de quarante ou cinquante nègres, avec un grand nombre de guiriots ou de musiciens, qui se mirent à chanter les louanges du général, aussitôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le yagaraf et le grand bouquenet se présentèrent pour le recevoir et l'introduire à l'audience du roi. Il ne fut pas aisé à Brüe, qui était d'une forte corpulence, de passer par la première porte de ce Versailles du royaume de Cayor. Le guichet était si bas qu'il fut obligé de se

courber beaucoup. L'enclos contenait quantité de bâtiments, entre lesquels il y avait un kalde ou une salle d'audience, ouverte de tous côtés. Le damel y était assis sur une petite couche dont la compagnie lui avait fait présent. Il se leva lorsque Brüe fut entré; et lui présentant la main, il l'embrassa avec beaucoup de remerciements de s'être détourné si loin de la route pour le voir. Le général lui fit son compliment, et lui offrit les présents de la compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la cour, et pour renvoyer à Rufisque les chevaux et les chameaux qu'il y avait loués. Il fut conduit ensuite à l'audience des femmes du roi. Ce prince en avait quatre de légitimes, suivant la loi de Mahomet; mais ses concubines étaient au nombre de douze, malgré les remontrances des marabouts. Un jour qu'ils lui reprochaient cette intempérance, il leur répondit que la loi était faite pour eux et pour le peuple, mais que les rois étaient au-dessus.

Les femmes du damel ayant pris soin de fournir des provisions au général, il se crut obligé de leur faire quelques présents. C'était le roi qui se chargeait lui-même de ces détails, lorsqu'il avait la raison libre; mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment sans en boire, il était ivre aussi long-temps qu'il avait de cette liqueur. Quatre jours se passèrent avant que le général pût le trouver en état de l'entendre; et ses deux barils étaient déjà presque épuisés. On parla de commerce dans cette audience; et les Français achetèrent quelques esclaves et quelques dents d'éléphants. Mais comme il était

entré quelques flacons d'eau-de-vie dans le marché, le damel en remit la conclusion au jour suivant. Il fit venir ses femmes pour danser devant Brüe; et lorsqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danser avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de distinction; mais il remit de jour en jour l'affaire du commerce. Les chameaux et les chevaux furent aussi différés.

L'impatience saisit Brüe. Un jour au soir, après avoir souhaité une heureuse nuit au roi, il prit la résolution de partir à pied et de faire porter son bagage par ses esclaves. En effet il se mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine était-il sorti de Macaye, qu'il vit venir après lui le yagaraf, qui le pressa de retourner. Cependant il résista si constamment, que cet officier se réduisit à lui demander le temps de donner avis au roi de son départ. Ce prince, réveillé par une démarche si brusque, l'envoya prier aussitôt d'attendre quelques moments, avec promesse de lui envoyer des chevaux et des chameaux. Brüe commençait à trouver la route si mauvaise, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les gens du roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce prince lui avait fait espérer pour son voyage. Les bagages furent chargés; et l'on partit sous la conduite du yagaraf, qui accompagna la caravane une partie du chemin.

On arriva le soir dans un village où les gens du roi prirent un bœuf au milieu du premier troupeau qui se présenta. Ils enlevèrent de même une vache et un veau. La chair en était excellente. Mais les maîtres de

ces animaux firent leurs plaintes au général, qui leur donna, pour les consoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour suivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire reposer l'équipage. Le hasard fit trouver un grand troupeau de vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable, qu'on n'avait apporté de Macaye que de l'eau fort mauvaise. On arriva de bonne heure dans le village d'un parent du roi, qui, étant averti de l'approche du général, vint au-devant de lui avec un cortège de vingt cavaliers fort bien montés. Il montait lui-même un barbe de haute taille, qui lui avait coûté vingt esclaves. L'accueil qu'il fit aux Français répondit à cette galanterie. La journée suivante fut fort longue, mais au travers d'un beau pays, dont la plus grande partie était cultivée. On y voit des plaines entières couvertes de tabac. Le seul usage que les nègres fassent du tabac est pour fumer; car ils ne savent ni le mâcher ni le prendre en poudre.

On arriva le soir à Bieurt (1), où le chef de la ville vint recevoir le général, et le logea dans sa maison. Quoique la fatigue du voyage lui rendît le repos fort nécessaire, il ne put se refuser aux empressements de son hôte, qui fit tuer un bœuf pour le traiter. Le lendemain on se rendit à l'île de Jean-Barre, d'où le général renvoya les gens et les chevaux du roi. Il trouva dans ce lieu une barque et quelques canots, qui le transportèrent au fort Louis après un voyage de douze jours, en y comprenant le séjour qu'il avait fait à Macaye.

(1) Labat varie entre Bievert et Bieurt. Barbot met constamment Biurt.

De la barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieues; mais par Rufisque et Bieurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs, Brüe fit des journées très-courtes; et le détour qu'il fit par Macaye rendit sa route encore plus longue. Cependant il apprit par l'événement que c'était l'avoir beaucoup abrégée; car les vaisseaux qui étaient partis de Gorée dans le même temps que lui, arrivèrent au Sénégal quinze jours après. Il n'avait pas perdu ses peines dans une marche si fatigante. Outre un assez bon traité pour le commerce des esclaves, qu'il n'aurait jamais obtenu du damel sans le voir personnellement, il avait fait plusieurs observations qui méritent de trouver place ici.

Quoique les nègres du pays, païens et mahométans, aient l'usage de la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Latir-Fal-Soucabé, se croyant dispensé de cette loi, avait deux sœurs entre ses femmes. Les marabouts et les mahométans zélés en murmuraient, mais secrètement, parce que ce prince n'était pas traitable sur ce qui pouvait blesser ses plaisirs. Il ne doutait pas de l'existence d'un paradis; mais il déclara naturellement à Brüe qu'il n'espérait pas d'y être reçu, parce qu'il avait été fort méchant, et qu'il ne se sentait, disait-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'était rendu coupable de mille actions cruelles. Il avait dépouillé, banni ou tué ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédait deux royaumes, il se croyait plus grand que tous les monarques de l'Europe; et, faisant quantité de questions à Brüe sur

le roi de France, il demandait comment il était vêtu, combien il avait de femmes, quelles étaient ses forces de terre et de mer, le nombre de ses gardes, de ses palais, de ses revenus, et si les seigneurs de sa cour étaient aussi bien vêtus que les seigneurs nègres. Brüe avait beaucoup de peine à lui persuader que le roi son maître avait douze mille soldats pour la garde ordinaire de sa maison, qu'il pouvait mettre en campagne une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de cent mille chevaux, entretenir en même temps cent mille matelots, deux cents vaisseaux de guerre et quarante galères, sans parler d'une quantité innombrable de petits bâtiments; et que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montait à plus de deux cents millions de livres. Mais ce qui paraissait le plus incroyable au damel, c'était de s'entendre assurer qu'un si grand roi n'avait qu'une femme. Il demandait comment il pouvait faire lorsqu'elle était enceinte ou malade. Le général répondit qu'il attendait qu'elle se portât mieux. Bon! lui dit le monarque nègre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience.

Un jour il fit présent au général d'une femme qui paraissait d'une condition supérieure à l'esclavage. En effet, elle avait été l'épouse d'un des principaux officiers de la cour. Son mari, la soupçonnant de quelque infidélité, aurait pu se faire justice de ses propres mains; mais comme elle était d'une famille distinguée, il avait pris le parti de porter ses plaintes au roi, qui, l'ayant jugée coupable, l'avait condamnée à l'esclavage, et l'avait donnée à Brüe. Les parents

de cette malheureuse femme vinrent solliciter les Français en sa faveur, et supplièrent le général d'accepter en échange une esclave beaucoup plus jeune, dont il aurait par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit; et l'autre fut conduite aussitôt par sa famille hors des états du damel. Cette rigueur dans la punition rend les femmes des grands assez chastes, ou du moins leur cause beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au roi après leur conviction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes (1).

Le port de Rufisque ne recevant guère que des barques et des chaloupes, le damel, qui souhaitait beaucoup de voir un vaisseau, pria le général d'en faire venir un près de cette ville. Brüe lui répondit qu'il était fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avait point assez d'eau pour un bâtiment tel qu'il le désirait; mais qu'il en ferait venir un de dix pièces de canon, qui servirait à lui donner quelque idée de ceux qui en portent jusqu'à cent pièces. Il fit amener effectivement une corvette appareillée dans toute sa pompe, avec les pavillons déployés. Le damel et tous ses courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvements à ce petit vaisseau; et les Français s'étaient attendus que le roi monterait à bord. Mais, soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions et

(1) Labat, t. IV, p. 190.

ses violences, il appréhendât qu'ils ne le retinssent prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut rassasié sa curiosité, il demanda au général de combien les grands vaisseaux surpassaient celui qu'il avait vu. Sans répondre directement à cette question, Brüe lui conseilla d'envoyer un de ses officiers, pour être plus sûr de ce qu'il voulait savoir par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques nègres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent les bras remplis des cordes qu'ils avaient employées, et qu'ils étendirent devant le damel. Quel canot! s'écria-t-il; les blancs ont plus d'esprit qu'on ne s'imagine (1).

Pour donner de l'amusement au général, ce prince fit un jour, en sa présence, la revue d'une partie de ses troupes, sous la conduite du condi, sous-lieutenant-général. Ce corps d'armée montait à cinq cents hommes, armés de sabres, d'arcs et de flèches, et couverts de cottes de maille, qui consistaient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond était de coton blanc, rouge, ou d'autre couleur, parsemé de caractères arabes, que les marabouts croient également propres à jeter l'effroi parmi leurs ennemis, et à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures; à la réserve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t-on dit, est postérieure au temps de Mahomet. Sous ces cottes de maille, les nègres ont une multitude d'amulettes, qu'ils appellent gris-gris; et celui qui en est le

(1) Labat, t. IV, p. 192.

plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le condi s'étant mis à la tête de sa troupe, la disposa sur quatre rangs, et fit avertir le roi qu'il était prêt à le recevoir. Ce prince était dans le magasin que la compagnie avait fait bâtir à Rufisque. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite armée, il monta à cheval; et, prenant sa lance, il fit les mêmes mouvements que s'il eût été prêt à combattre. Brüe fut obligé de prendre un cheval aussi pour l'accompagner. Ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la ligne. Le condi, à la vue de son maître, ôta son turban, et, se jetant à genoux, se couvrit trois fois la tête de poussière. Mais le roi, qui n'était plus qu'à six pas, lui fit porter ses ordres par un de ses guiriots militaires. Le condi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête et les fit exécuter. Ensuite il reprit sa première posture, en attendant de nouveaux ordres, qu'il reçut encore, et qui ne produisirent que des mouvements fort irréguliers; de sorte qu'il serait fort difficile de rallier des troupes si mal disciplinées, si leurs rangs étaient une fois rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures; après quoi, le roi reprit le chemin de la ville, au bruit des tambours, et précédé par ses guiriots, qui chantaient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Les serpents sont fort communs dans tout le pays, depuis Rufisque jusqu'à Bieurt. Ils sont extrêmement gros, et leur morsure est fort dangereuse. Les grisgris passent dans l'esprit des nègres pour un charme tout-puissant contre ces terribles animaux. La vérité

est, que les plus redoutables peuvent être chassés facilement, mais que cette race d'hommes imbéciles aime mieux attribuer leur sûreté aux impostures de leurs marabouts, qu'à leurs propres soins. D'ailleurs, Labat remarque qu'il y a une espèce de sympathie entre les serpents et les nègres. On voit ces affreux monstres se glisser librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, et quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un nègre soit mordu, il applique aussitôt le feu à la partie blessée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle dessus. Il s'y fait une cicatrice qui fixe le venin, lorsque le rémède est assez promptement employé; mais s'il vient trop tard, les parties nobles sont bientôt attaquées, et la mort est infaillible. La nation des Serères n'est pas si familière avec les serpents que les autres nègres, parce que, n'ayant pas de marabouts ni de gris-gris, elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trappes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse, et qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Plusieurs de ces serpents ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long sur un pied et demi de diamètre. Mais les nègres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur, et quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parce qu'ils peuvent être aperçus de plus loin, et qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verts, qu'on a peine à distinguer dans l'herbe. D'autres sont tachetés, ou semblent briller du moins de différentes cou-

leurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les blessures sont incurables (1). Les plus grands ennemis de ces serpents sont les aigles, dont le nombre est fort grand dans le pays. Il ne s'en trouve pas de si gros dans aucune autre région du monde; mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos soit moins troublé, car la pointe des flèches ne fait pas plus d'impression sur eux que la morsure des serpents. Il faut que leurs plumes soient extrêmement fermes et serrées. Ils portent un serpent entre leurs griffes, et le mettent en pièces pour servir de nourriture aux aiglons, sans en recevoir le moindre mal. Les aigles du cap Vert ressemblent si fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas cru devoir en parler.

§ III.

Route de Rufisque à Bieurt, et du fort Louis à Cayor, suivant Barbot (2).

En partant de Rufisque, on trouve, à la distance d'une lieue au nord-est, le village de Beer, et deux lieues plus loin celui de Jandos, qui appartient à un vassal du roi de Joale. Les palmiers y sont en abondance. De Jandos, on compte trois lieues au nord, jusqu'au bord d'un lac (3) que les habitants nomment entan, et les Portugais alagoas, deux noms qui signifient lac dans les deux langues. Il a quatre milles

(1) Labat, t. IV, p. 195 et suiv.

(2) Barbot, *Description de la Guinée*, dans Churchill's *Collection*, t. V, p. 26.

(3) Ce lac est le même dont nous avons parlé plus haut

de longueur, et sa largeur est d'une demi-lieue. Dans la saison des pluies, il en sort plusieurs petites rivières. L'abondance du poisson y est prodigieuse, quoique en été il soit presque à sec. Le fond est couvert d'une sorte de petites écailles que les habitants nomment simbos, et qui ressemblent beaucoup à celles qui servent de monnaie dans le royaume d'Angola. De ce lac, la route tourne au nord-est vers Enduto, village où le gouvernement demeure toujours dans la plus ancienne famille. C'est un lieu commode; et les voyageurs s'arrêtent ordinairement pour y passer la nuit. Après Enduto, la route tourne au nord-ouest, et conduit dans un village où les prêtres des cantons voisins font leur résidence ordinaire (1). On prend ensuite à l'est, pour gagner un autre village, nommé Endir, d'où l'on se rend à Sanyeng, lieu que plusieurs familles portugaises avaient choisi autrefois pour leur demeure. Il y reste encore deux de leurs maisons qui sont fort grandes, et dont chacune a devant elle un arbre d'une grosseur extraordinaire, sur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu un puits profond de dix brasses, qui fournit à tout le canton de l'eau fraîche, et d'un goût si délicieux, qu'on la croirait mêlée de miel. Les nègres assurent que l'eau de certains torrents, près de ce village, est pernicieuse aux chameaux et aux dromadaires, quoiqu'elle soit bonne pour tous les autres animaux (2).

(1) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même village où demeurait le marabout dont on a parlé dans l'article précédent.

(2) Cela s'accorde avec la relation de Ca-dà-Mosto. Voy. ci-dessus.

De Sanyeng, la route conduit à Mangor, résidence du damel pendant une partie de l'année, et de Mangor à Emboul (1), où ce prince tient une partie de ses femmes. Leur demeure est un spacieux édifice séparé de la ville par une palissade, ou une haie de roseaux. Les avenues sont plantées de grands palmiers, où les nègres font des courses à cheval. C'est l'habitation des principales femmes du roi, qui sont distinguées des autres par le nom de sogona. Il est défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

A dix lieues de Mangor, on arrive au village d'Embar, résidence du plus proche héritier de la couronne; d'où l'on gagne Bieurt (2), ville située sur le Sénégal, presque vis-à-vis de l'île Saint-Louis. C'est le séjour des officiers du roi pour les droits et les taxes. Les habitants de ce lieu sont si paresseux, qu'ils ne s'occupent d'aucune sorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce soin à leurs femmes; et, dans leur oisiveté, ils cherchent l'occasion de faire la débauche avec les matelots de l'Europe.

Outre les lieux qu'on vient de nommer, on aperçoit des deux côtés de la route quantité de hameaux ou d'autres villages dispersés. Mais les voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur est insupportable dans ce pays, à l'exception des mois

(1) D'Anville écrit Embault. On peut consulter sa carte, où il a inscrit, mais un peu arbitrairement, les lieux mentionnés dans cet itinéraire. Mangor ne s'y trouve pas.

(2) Barbot écrit toujours Byburt, quoique les autres varient sur ce nom. Delisle, dans sa carte, nomme cette ville Ganguel, et remarque que c'est la résidence du petit brak, roi nègre qui porte ce titre.

de novembre et de décembre, où elle reçoit quelque diminution, et que, si l'on ne trouve quelques arbres sous lesquels on puisse se mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques moments, il ne faut pas penser, du matin jusqu'au soir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ses provisions sur le dos des ânes, qui sont des animaux fort pesants dans le royaume de Cayor. Cependant les agents français qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domestiques que des ânes sans selles; ce qui rend leur route fort lente et fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque village où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plupart des habitants vivent de racines, faute de blé et d'autres grains. Ils pourraient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étaient pas d'une paresse égale à leur pauvreté.

Leurs maisons ou leurs huttes sont de paille, mais plus ou moins commodes, suivant l'industrie de ceux qui les habitent: la forme en est ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four, de sorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumière, et que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaisse fumée, il n'y a au monde que des nègres qui puissent les habiter, surtout à cause de la chaleur qui vient également de la voûte, et d'un fond de sable brûlé, qui en fait le plancher. Leurs lits sont composés de petits pieux placés à deux doigts l'un de l'autre, et joints ensemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros servent à soutenir tout l'édifice. Les nègres

de quelque distinction mettent une natte sur ces châlits.

On voit encore à Bieurt les ruines d'un fort que les Portugais avaient presque achevé en 1483, sous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Bisagudo, que le roi Jean II avait envoyé dans cette vue, avec une flotte de vingt caravelles, chargée d'hommes et de matériaux. Ce prince s'était laissé engager dans cette entreprise par Bemoi, souverain du pays et successeur de Bur Biram, roi des Jalofs, ou Oualofs, qui, ayant été chassé par ses sujets, s'était rendu à pied au long de la côte, jusqu'à l'île d'Arguim, où il s'était embarqué avec un petit nombre de ses sujets pour aller solliciter le secours du roi de Portugal. Bemoi retourna dans son pays avec cette flotte, descendit au rivage, et commença l'édifice du fort; mais le pays parut si malsain aux Portugais, et la situation du lieu si mauvaise, à cause du courant impétueux de la rivière, que d'Acunha, craignant d'en être nommé gouverneur, prit la cruelle résolution de massacrer (1) ce malheureux prince sur son vaisseau, et de retourner à Lisbonne avec tous ses gens, sans avoir fini son entreprise. Le roi Jean fut extrêmement irrité de sa conduite et du meurtre de Bemoi; mais il laissa le coupable sans punition.

La route de Rufisque, par terre, aux bords du Sénégal, fut ouverte par les Français pour la commodité de leur commerce entre Gorée et l'île Saint-Louis, parce que la voie de la mer est fort ennuyeuse

(1) Voyez cette histoire fort au long dans l'Afrique de Marmol, vol. III, liv. IX, ch. XIX, et ci-dessus, t. I, p. 102.

et fort incertaine. Ce voyage prenait souvent un mois entier, quoique la distance au long des côtes ne soit que d'environ quarante lieues. Pendant la plus grande partie de l'année les vents et les courants sont contraires (1).

On a frayé une autre route de Rufisque à Lambaye, capitale du royaume de Baol, vingt lieues à l'est de Camina, et de là à Sangay, résidence du roi de Baol, trois lieues nord-ouest au-delà de Lambaye (2). Jamesil est à cinq lieues de la même ville à l'est ; et Borsalo, situé sur une branche de la rivière du même nom, est trente lieues plus loin.

Quoique la route de Rufisque à Bieurt soit au travers des bois et des forêts, elle est bien moins mauvaise que celle du comptoir de Saint-Louis jusqu'à la ville de Cayor. Les Français font ce voyage sur des chameaux, des chevaux et des ânes, dans l'espace de six jours, mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'est qu'une vaste et épaisse forêt remplie de voleurs et de bêtes féroces, sans un seul endroit où l'on puisse passer commodément la nuit (3).

(1) Barbot, *Description de la Guinée*, dans Churchill, t. v, p. 27.

(2) Voyez la carte de d'Anville (1751).

(3) Ibid., pag. 26.

§ IV.

Révolution du royaume de Cayor, en 1695.

La côte qui dépend du comptoir de Gorée s'étend depuis le cap Vert jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gambie; et, dans cet espace, on compte six royaumes qui ont la mer à l'occident. Le premier est celui de Cayor ou de Kayllor, à qui le cap appartient, et dont le souverain se nomme damel. Son étendue est d'environ trente lieues au long de la côte. Elle est terminée par un village que les Français ont nommé le Grand-Brigni (1).

Le second royaume est celui de Baol ou de Baul, dont le roi porte le titre de tin. Il commence à Brigni, et se termine à la pointe de Serène, qui en est éloignée de quinze lieues. Le troisième est le royaume de Sin, dont le roi s'appelle bur, c'est-à-dire roi, dans la langue du pays. Il s'étend depuis la pointe de Serène jusqu'à la rivière de Bursalum, ou Borsalo; mais il ne renferme pas plus de douze lieues de côtes. Le quatrième est celui de Bursalum, ou Borsalo, ou plus communément Barsalli, qui tire son nom de la rivière où il commence, et qui finit, après quatre ou cinq lieues de côtes, à la rivière de Betonda, ou Battonte (2). Le cinquième est Barra, qui commence à la

(1) Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, vol. IV, pag. 130 et suivantes.

(2) Betente, sur la carte de d'Anville. Cette rivière se jette à l'entrée de l'estuaire de la Gambie.

rivière de Betonda, et qui se termine, d'un côté, à celle de Gignac, ou de Janok, et de l'autre, à la pointe du Palmiste, qui fait l'embouchure de la rivière de Gambra. Le royaume de Barra n'a de recommandable que la bonté du mouillage au long de sa côte, qui est d'environ cinq lieues. Cet avantage procure à son roi quelques présents, et donne aux sujets de ce prince la commodité de vendre leurs provisions.

Les royaumes de Cayor et de Baul, qui avaient été gouvernés par des rois différents, jusqu'à l'année 1695, tombèrent alors sous la puissance d'un seul maître. Un roi nommé Bourba Guiolof (1), prince puissant, dont les états étaient situés au sud-est du lac de Pami-Fide, et à l'est de Cayor, se trouva si chargé de la grandeur de sa domination, qu'il prit le parti de la diviser en plusieurs provinces, dont il abandonna le gouvernement à ses généraux. Le gouverneur de Cayor fut le plus prompt à se révolter, et prit le titre de roi. D'autres suivirent son exemple. Enfin Bourba se trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ses vastes états, et même à la plus méprisable, parce qu'elle était la plus éloignée de toutes les occasions du commerce. Mais son ambition s'étant réveillée, il trouva le moyen de susciter dans le royaume de Cayor des différends qui lui donnèrent l'occasion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ses troupes; il défit l'armée du damel, et le tua lui-même dans une bataille. Enfin, si sa prudence eût égalé son courage, il se serait re-

(1) Labat nomme ce prince Bourbaguiolof, mais mal à propos. Bur, en langage mandingue, signifie roi; et ba, ou ban, signifie grand. Guiolof est la même chose que Yolof.

mis en possession de ce royaume ; mais au lieu d'engager le peuple, par ses bienfaits, à le reconnaître volontairement pour maître, il ne pensa qu'à le punir de sa révolte. Cette rigueur obligea les grands de recourir à la protection du Tin, roi de Baol, et de lui demander du secours pour chasser leur vainqueur, et pour se remettre en état de choisir un souverain par une élection libre, suivant l'ancien usage de leur nation. Latir-Fal-Soucabé, qui régnait alors à Baol, écouta facilement leur prière, soit qu'il eût déjà conçu le dessein qu'il exécuta dans la suite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proie du conquérant, s'il lui donnait le temps d'assurer ses conquêtes. Il leva une armée nombreuse, qui fut augmentée par les mécontents de Cayor. Il livra bataille au Bourba : il lui tua la fleur de ses troupes ; et ce malheureux prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le peuple de Cayor se vit encore sans roi.

Le Tin ne se trouva pas plus tôt à la tête d'une armée victorieuse, qu'il fit éclater les vues de son ambition. Après avoir servi ses voisins en qualité de protecteur, il leur déclara qu'il pensait à devenir leur maître. Cependant, pour éloigner les idées d'usurpation, il résolut de se faire élire dans une assemblée de tous les grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine où il avait campé ses troupes. Il représenta ce qu'il avait fait jusqu'alors pour le rétablissement de la liberté publique : que son dessein était encore de leur procurer un roi capable de les gouverner avec équité, et de les défendre contre leurs ennemis : qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander,

personne ne lui avait paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs espérances. Enfin leur déclarant qu'il regardait comme ses ennemis tous ceux qui n'approuveraient pas ses vues, il conclut par ces terribles mots, *desoulé sabay*, qui sont, entre les nègres, une imprécation solennelle et un défi contre toute sorte d'opposition.

Cette expression passe dans le pays pour un si cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le sang. Les électeurs se seraient portés sur-le-champ à la violence, s'ils n'eussent été retenus par la présence de l'armée. Ils se virent forcés non-seulement au silence, mais encore à reconnaître Latir-Fal pour leur roi, à l'exclusion des enfants du Bourba, qui regardèrent comme une grace que l'usurpateur leur accordât la vie. Aussitôt qu'il fut proclamé, il se mit en possession du gouvernement, sans s'être fait laver dans une fontaine, suivant l'ancien usage de l'inauguration. Il récompensa ceux qui l'avaient favorisé dans l'élection; et prenant le titre de damel, il se fit rendre par tous les grands l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner à quelque distance, sans autre habit que des hauts-de-chausses, et à se mettre ensuite trois fois à genoux en se jetant de la poussière sur la tête. Latir-Fal continua toujours d'exiger avec rigueur ces marques de soumission, et ne permit qu'aux marabouts d'être couverts en lui parlant. Il nomma deux de ses généraux pour gouverner les royaumes de Cayor et de Baol, tandis qu'il passerait alternativement une année dans l'un et dans l'autre. Ces gouverneurs, qui portent le nom de yambors, furent les deux

personnes pour lesquelles il eut le plus de confiance.

Dans la suite, il plaça ses enfants dans ces deux postes. Comme sa cruauté ne l'avait pas rendu moins odieux que son usurpation, et qu'il avait raison de craindre que les grands n'excitassent le peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui assurèrent pendant toute sa vie la possession du trône : l'une, de mettre à mort, sous divers prétextes, ceux qu'il croyait capables de lui causer de l'embarras; l'autre, de gagner le peuple en le mettant à couvert de l'oppression des grands. La noblesse se vit contrainte de chercher un asile dans les états du Bourba-Guiolof, ou Burba-Yolof, ou des princes voisins, et d'abandonner ses biens au damel, qui mettait encore entre les principes de sa politique le soin d'appauvrir ses sujets, pour leur ôter le pouvoir de se révolter. Il suffisait d'être riche pour devenir l'objet de sa haine. La mort suivait le moindre soupçon. Il était rusé, avare, cruel jusqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant et vindicatif. La seule personne qui eût quelque ascendant sur son esprit, était la princesse Linguere, sa mère, à laquelle il n'avait jamais osé désobéir, ni même parler sans se découvrir la tête. Mais, comme il ne pouvait souffrir un censeur toujours prêt à l'observer, il la tenait éloignée de sa cour, sous prétexte qu'il avait besoin de sa prudence et de ses soins pour contenir ses sujets dans la soumission.

Cette princesse avait obtenu de lui la vie d'un seigneur nègre, dont il avait conçu quelque défiance. Mais, n'en étant pas moins résolu de s'assurer de sa

personne, il l'envoya au général français, qui était alors à Gorée, en le faisant prier de se charger de la garde de ce prisonnier. La qualité de geôlier flattant peu Brüe, il fit dire au damel, que si ses soupçons étaient justes, il ferait mieux d'envoyer le coupable en esclavage dans les colonies d'Amérique, d'où il ne devait pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conseil ne parut point assez sûr au damel: il retira son sujet des prisons de Gorée; mais dans l'absence de sa mère, il chargea ses gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds et les mains, et cet ordre cruel fut exécuté. Un caractère si dangereux obligeait les Français d'être continuellement sur leurs gardes, et d'éviter les moindres différends avec le roi nègre. Cependant la compagnie, qui s'était prévenue mal à propos en sa faveur, voulait que Brüe lui confiât les marchandises du comptoir. Depuis deux ans et demi, il avait fallu combattre sans cesse, pour lui refuser des sommes considérables qu'il voulait emprunter continuellement. Enfin le général ne put se défendre de tomber dans le piège.

On a déjà fait remarquer que Rufisque est le port du commerce pour le royaume de Cayor, comme Portudale pour le royaume de Baol. Latir-Fal, qui avait réuni les deux couronnes, était intéressé à faire établir des comptoirs dans ces deux ports. Quelque temps après le voyage que Brüe avait fait par terre, de Rufisque au Sénégal, les Français reçurent avis que le damel était allé à Portudale. Cette démarche, dont les apparences n'étaient pas favorables à leur com-

merce, obligea le général de retourner à Gorée et d'envoyer une frégate, nommée la Vigilante, avec un facteur et des marchandises, pour s'assurer tous les esclaves que le damel avait alors, et prévenir l'interlope. Le facteur revint avec quelques esclaves, mais chargé des plaintes du damel, qui renouvelait ses anciennes demandes, et qui lui avait ordonné de déclarer de sa part au général, que si les magasins de Rufisque et de Portudale n'étaient pas constamment remplis de marchandises, il arrêterait absolument son commerce. Après cette marque de chagrin, le damel s'était rendu à Kaba, une de ses maisons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit bâtiment anglais commandé par Pluman, avait mouillé à Portudale, il était retourné aussitôt dans cette ville, où il traitait de commerce avec le capitaine anglais. Sur cet avis, Brüe envoya de Gorée un flibot, nommé le Gaillard, avec ordre de saisir et de confisquer le bâtiment anglais.

Le même jour que le flibot mit à la voile, Brüe vit arriver un officier du damel, avec un député des Anglais, qui venait le prier de ne pas causer de mal à leur bâtiment. Il répondit à l'officier nègre que la compagnie ayant fourni soigneusement au roi et à ses sujets toutes les marchandises dont ils avaient besoin, il était bien étrange que, au mépris des traités conclus avec ses prédécesseurs et renouvelés par lui-même, ce prince entreprît de se lier avec des étrangers: que si les Anglais continuaient de commercer sur la côte, son devoir et l'obéissance qu'il devait aux ordres de sa compagnie l'obligeaient de se saisir

de leur vaisseau. Il tint le même discours au député anglais, en l'assurant néanmoins que si son bâtiment manquait de provisions, il pouvait venir à Gorée, où rien ne serait refusé à ses besoins. Il renvoya ces deux officiers à Portudale sur un caïque armé, dont le capitaine fut chargé de répéter le même compliment au capitaine anglais. Cette fermeté, accompagnée d'autant de politesse, engagea Pluman à quitter la côte pour faire voile à Gambie.

Mais le damel s'en crut offensé. Il envoya son alquier au général pour le presser instamment d'écrire au capitaine anglais qu'il pouvait revenir à Portudale, à condition qu'il ne fît rien de préjudiciable au commerce des Français. Cet officier avait ordre d'ajouter que le damel se croyait maître dans son pays, et ne souffrirait jamais qu'on entreprît de lui faire la loi, ou de le borner dans son commerce; que si les Français avaient eu la hardiesse de se saisir du bâtiment anglais, il la leur aurait fait payer bien cher; qu'il entendait que ses ports fussent ouverts à toutes les nations, sans quoi il commencerait par en exclure les Français. Brüe répondit qu'il ne dépendait pas de lui d'accorder aux Anglais la liberté que le damel paraissait désirer, parce que ce serait violer des traités dont il était obligé de maintenir l'exécution; qu'au reste l'exclusion dont on le menaçait ne pouvait manquer d'être beaucoup plus nuisible au royaume de Cayor qu'à la compagnie, qui pouvait procurer, par d'autres voies, des vivres à ses garnisons; au lieu que le damel ne pouvait tirer des marchandises que de la compagnie, puisqu'elle avait le pouvoir d'arrêter tous

les vaisseaux qui voudraient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ses limites. Il ajouta que le meilleur conseil qu'il pût donner au damel était de vivre en bonne intelligence avec les ministres de la compagnie, conformément au traité qui subsistait entre eux. Cette réponse fut appuyée d'un baril d'eau-de-vie, c'est-à-dire de l'argument le plus propre à persuader le damel.

Il parut s'apaiser, aussi long-temps du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittait pas Portudale, le général envoya un nègre de confiance, qui lui rapporta qu'un des officiers de Pluman était demeuré dans ce port, où il faisait espérer l'arrivée d'un autre vaisseau anglais, assez fort pour exercer le commerce malgré les Français. En effet ce vaisseau arriva bientôt à Portudale. Il se nommait le William-Jane, de deux cent cinquante tonneaux et de vingt pièces de canon, commandé par le capitaine Bedfort, officier de réputation. La joie du damel fut extrême. Il se hâta de commencer le commerce; mais ce plaisir dura peu. Brüe détacha un vaisseau de la compagnie, nommé le Maupeou, qui se saisit du vaisseau anglais, sans tirer un coup de canon, et qui l'amena au port de Gorée le 15 de mars 1699. On ne peut se représenter quelle fut la rage du damel en voyant enlever ce bâtiment à ses yeux: elle éclata par toutes sortes d'injures et de menaces. Cependant le William-Jane fut confisqué et mené en France, comme de bonne prise. La plupart des esclaves qu'il avait à bord étaient des pêcheurs libres de la côte, que le damel avait trompés en les appelant à Portudale, sous prétexte

d'employer leurs canots au transport de ses troupes pour assiéger Gorée. Quoique ce prince n'eût pu les vendre aux Anglais sans une injustice criante, ils furent envoyés aux colonies d'Amérique.

Brüe avait toujours entretenu des correspondances fort étroites avec la princesse Linguère, mère du damel. Il avait gagné son amitié dans le premier voyage qu'il avait fait à la cour de ce prince. Comme il la connaissait obligeante et généreuse, et qu'il n'ignorait pas l'ascendant qu'elle avait sur son fils, il s'était soutenu dans ses bonnes graces par des présents conformes à son goût; et lui-même en avait reçu plusieurs fois d'elle, en tabac, en étoffes de coton et en fruits. Quelquefois même elle lui avait envoyé de jeunes esclaves des deux sexes. Un jour, elle avait fait conduire à Gorée un jeune nègre de ses parents, en faisant prier le général de lui apprendre la langue française, afin qu'elle pût avoir près d'elle une personne fidèle qui fût dans le secret de leur correspondance. Ce jeune homme avait tant de dispositions pour toutes sortes d'exercices, qu'en peu de mois il apprit non-seulement à parler, mais à lire, à écrire, et à tirer fort adroitement. En le renvoyant à sa maîtresse, Brüe le fit habiller proprement à la manière des nègres; il lui donna une sagaie, un fusil, un sabre, et le chargea d'un présent pour la reine-mère, qui consistait dans une cassette remplie de parfums, de gants, et d'autres galanteries à l'usage des femmes. Dans la suite, lorsque cette princesse apprenait de son confident les différends qui s'élevaient entre le damel et le général, elle marquait une inquiétude

presque égale pour l'un et pour l'autre. Les aimant tous deux, disait-elle, comme ses enfants, elle aurait souhaité que Brüe, qui était le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, et qu'il en pardonnât un peu à son fils, dont la jeunesse demandait cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'alarmer trop vite sur l'article du commerce, parce qu'elle prenait sur elle-même d'envoyer un exprès au roi son fils pour lui faire connaître sa faute, et de ne rien épargner pour ménager leur réconciliation.

Cette promesse fut exécutée fidèlement. L'alquier de Rufisque, accompagné d'un autre officier, vint informer Brüe que la princesse avait convoqué une assemblée de seigneurs pour représenter au damel que la défense du commerce entraînerait la ruine du pays, parce qu'il serait toujours facile aux Français de s'opposer à l'arrivée des étrangers; de sorte que, pour son propre avantage, il devait préférer leur amitié à celle des autres nations, dont il pouvait être beaucoup plus maltraité. Il avait répondu que s'il était choqué contre Brüe, c'était uniquement parce qu'il avait empêché que les Anglais débarquassent leurs marchandises; après quoi il n'aurait pas trouvé mauvais que les Français se fussent saisis du vaisseau; et que si le général voulait faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends seraient bientôt terminés. Brüe remercia la princesse Linguère du témoignage d'affection qu'elle donnait à la compagnie; mais il déclara librement aux deux officiers du roi qu'il ne pouvait entrer dans les vues de ce prince, parce que ses instructions y étaient absolument oppo-

sées. Il ajouta qu'il s'engageait à fournir au pays toutes les marchandises dont il aurait besoin, de meilleure qualité, en plus grand nombre et à meilleur marché que tous les bâtiments d'interlope. Son dessein était d'accompagner cette déclaration d'un baril d'eau-de-vie pour le damel; mais l'alquier n'osant rien accepter sans l'ordre de son maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au général un présent de tabac, qui lui était envoyé par Issa-Fal, principale femme du damel, avec beaucoup de compliments de la part de cette dame et des autres femmes de la cour.

Le même officier revint à Gorée dix ou douze jours après. Il trouva le général à bord d'un vaisseau d'interlope hollandais, nommé le Piter, qui avait été pris par l'Éléonore de Roye, vaisseau de la compagnie, à quelque distance de l'île de Bissao. Il lui apprit que le damel était enfin disposé à vivre en bonne intelligence avec le comptoir français, aux conditions qui lui avaient été proposées, mais qu'il souhaitait que pour les confirmer le général fît faire une décharge de son artillerie, qui pût être entendue de Caba où la cour était alors. Brüe lui accorda volontiers cette satisfaction. Le canon de Gorée et du vaisseau fut exercé avec beaucoup d'éclat, et ce bruit devint comme le signal d'un heureux renouvellement du commerce. Les Français envoyèrent au roi un baril d'eau-de-vie, pour boire à la prospérité de la compagnie. Ils firent présent d'un sabre à chacun de ses députés, et leur firent entendre que c'était la mauvaise humeur et l'inconstance du roi qui les avait

empêchés de former des comptoirs à Rufisque et à Portudale, comme ils l'avaient toujours désiré.

Ainsi le commerce et l'amitié furent rétablis sans le secours d'aucun nouveau traité et sans proclamation. Un présent, parmi les nègres, est une ratification pour toutes sortes de promesses : mais souvent c'est un prétexte aussi pour les violer, parce qu'ils sont persuadés que les Européens ne peuvent se passer de leur commerce, et qu'une nouvelle paix est toujours accompagnée d'un nouveau présent. Les Anglais de Gambie n'ayant pu voir l'augmentation du commerce fançais sans jalousie, s'efforcèrent d'abord de le troubler par l'interlope; mais cette voie leur ayant mal réussi, et la plupart de leurs bâtiments ayant été confisqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations secrètes, ils obtinrent enfin du damel la permission d'établir des comptoirs à Portudale et à Brigni. Le roi de Sin, dont le pays touche à celui de Borsalo ou Barsalli, leur accorda la même faveur dans ses états. Outre ces établissements, ils envoyèrent à la cour du damel quelques personnes de leur nation pour y résider, et pour suivre ce prince dans ses différentes courses avec les marchandises dont il avait besoin. En même temps ils établirent un nouveau tarif, beaucoup plus favorable aux nègres que celui des Français; ce qui servit beaucoup à refroidir le damel pour Brüe et sa nation. Cependant, soit de dessein formé, ou par le hasard des circonstances, il causa cette année aux Anglais beaucoup de fatigue et d'embarras en changeant sans cesse de demeure. Il les obligea de faire jusqu'à soixante lieues

pour le suivre de Portudale à Ambul (1), dans le royaume de Cayor. C'était pour eux une dépense considérable. Il fallait louer neuf ou dix chameaux pour transporter leurs marchandises, sans compter d'autres frais indispensables. Ces marchandises consistaient en piastres, en vaisselle, en cotons fins, corail, drap d'Écosse, fusils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins et merceries.

Le damel les avait traités d'abord avec tant de civilités et de distinction, qu'ils n'avaient pas donné de bornes à leurs espérances. Il ne leur promettait pas moins que le commerce exclusif dans tous ses états. Mais pendant qu'ils se laissaient amuser par une si belle perspective, il prenait leurs marchandises, et les seigneurs nègres suivaient son exemple. Lorsque le terme du paiement était arrivé, il naissait une affaire qui forçait le roi de changer de demeure. Les marchands le suivaient; mais ces voyages les obligeaient à se procurer de nouvelles audiences, qui demandaient toujours de nouveaux présents. Le damel continua ses voyages pendant trois ou quatre mois, sans qu'ils pussent obtenir d'être payés; jusqu'à ce que leurs marchandises étant épuisées, il commença bientôt à leur donner d'autres sujets de chagrin, en leur faisant refuser par ses officiers des chevaux, des voitures et des provisions. Enfin leur dernière ressource fut de revenir sur leurs pas avec beaucoup de difficultés, sans avoir été payés, et sans savoir par quels moyens ils pourraient l'être. Pour

(1) Ambaul, de la carte de d'Anville.

comble de disgrace, le damel étant retourné à Caba, leur fit défendre d'approcher de sa cour.

Ils reconnurent clairement qu'ils avaient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs comptoirs de Portudale et de Brigni, assez heureux de pouvoir sauver ce qui restait dans leurs magasins; car le damel n'aurait pas manqué de prétextes pour s'en saisir, s'il avait pu pénétrer leur dessein. Ils retournèrent à Jamesfort dans le temps que Brüe y était à négocier un traité de commerce entre les deux nations; mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le succès.

La facilité que le damel avait eue à tromper les Anglais, lui fit espérer que les Français ne se défendraient pas mieux contre ses artifices. Il renouvela ses anciennes prétentions, et les différends furent poussés jusqu'à lui faire interrompre entièrement le commerce. Brüe, pour ne lui rien devoir, observa de si près les vaisseaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voies du trafic étranger. Dans le même temps, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le bur Sin et le bur Salum, c'est-à-dire avec les rois de Sin et de Salum, par les rivières de Palmerin et de Salum, qui conduisirent ses barques jusqu'à Cahone, capitale de bur Salum, située sur la rivière de Salum qui se jette dans l'estuaire de la Gambie, où il commença le commerce de l'or, de l'ivoire et des esclaves avec les Mandingues, qui en apportent tous les ans de Galam, de Bambouck, et des régions intérieures de l'est.

Cependant les entreprises du damel furent interrompues par d'autres soins. Les mécontents qui avaient quitté sa cour pour se réfugier sous la pro-

tection du Burba-Yolof faisaient des courses fréquentes dans ses états, et retournaient toujours chargés d'esclaves et de butin. Il prit enfin le parti d'assembler ses troupes, pour attaquer l'ennemi à son tour. Mais le Burba-Yolof et ses généraux n'ayant osé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques villages et à ravager le pays. Entre ses prisonniers il se trouva quelques nègres Foulis, sujets d'un prince nommé le siratick, qu'il renvoya libres, après leur avoir fait voir son armée et surtout ses mousquetaires. A peine fut-il rentré dans ses états, que Biram Vouba, général du Burba-Yolof, reprit la campagne, et recommença ses hostilités avec d'autant plus de confiance, que les troupes du damel ne pouvaient pas être sitôt rassemblées. C'est ainsi que les rois nègres se font ordinairement la guerre. Il est rare qu'ils en viennent à des batailles décisives : la campagne se passe en incursions et en pillages. Ils s'enlèvent mutuellement un grand nombre de leurs sujets, qu'ils vendent pour l'esclavage aux marchands qui viennent les acheter sur leurs côtes. Il est certain que si les mécontents de Cayor, qui s'étaient retirés chez les princes voisins, s'étaient bien entendus avec leurs protecteurs, ils auraient détrôné facilement l'ennemi commun ; mais leurs divisions faisaient sa sûreté.

Cette ombre de succès, qui avait accompagné les armes du damel, releva tellement sa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propositions de la compagnie. Brüe avait écrit à ses directeurs, que l'unique méthode pour traiter avec un prince également avare et rusé, était de le forcer à l'exécution des traités

qu'il avait violés tant de fois. Il leur avait fait voir que l'interruption du commerce n'avait pas été nuisible à leurs intérêts. Mais ses représentations furent inutiles. La guerre dont la France était menacée avait alarmé si vivement les directeurs, qu'ils lui envoyèrent ordre d'acheter à toute sorte de prix l'amitié des princes nègres, dans tous les pays où la compagnie avait des établissements; et surtout celle du damel, à cause de l'important comptoir de Gorée. Ils lui recommandèrent de laisser peu de marchandises dans les forts, et d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les rois voisins. C'était faire présent à ces princes de tous les fonds de la compagnie, car les nègres ne connaissent pas de loi qui les oblige à la restitution.

Les hostilités entre la France et l'Angleterre commencèrent sur la côte de Gorée au mois d'avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la déclaration de guerre en Europe. Un vaisseau français de vingt pièces de canon ayant rencontré un anglais de cinquante, à la hauteur de Portudale, on se canonna quelques moments; et le combat n'aurait pas fini sitôt, si la partie eût été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux nations détermina Brüe à faire quelques démarches pour engager le damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce prince lui fit proposer de se rendre à Rufisque, où il promettait d'arriver incessamment avec un grand nombre d'esclaves, et de conclure un nouveau traité, qui ferait oublier tous les anciens ressentiments. Le général français ne fit pas difficulté d'y consentir. Il se trouva

au rendez-vous, et le damel y arriva le 30 de mai 1701. Après les protestations mutuelles de confiance et d'amitié, il se passa peu de jours où Brüe ne vît familièrement le roi, en attendant l'arrivée des esclaves. Enfin le jour qui avait été marqué pour les échanges du commerce, ce prince proposa au général français de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée sans affectation. Brüe partit, accompagné de deux facteurs; et le damel, suivi de ses officiers ordinaires. Ils marchèrent l'espace d'une lieue, jusqu'au village de Feynier, qui appartenait au condi.

Là, étant entrés dans la maison, ils s'assirent avec la même tranquillité. Mais le damel s'étant levé aussitôt, pria Brüe d'attendre un moment son retour. A peine fut-il sorti, que le condi, paraissant avec plusieurs nègres armés, déclara au général qu'il avait ordre de s'assurer de sa personne. En même temps les nègres lui ôtèrent ses armes et traitèrent de même les deux facteurs.

Le même jour, qui était le 6 de juin 1701, tous les Français qui se trouvaient à Rufisque et au cap Bernard furent arrêtés, sans oublier leurs effets et leurs marchandises, jusqu'aux habits que Brüe avait laissés à Rufisque. Le prétexte de cette violence fut que s'étant saisi des vaisseaux étrangers qui étaient venus pour commercer sur cette côte, il devait des dédommagements au damel pour le tort que cette conduite avait causé à ses peuples. Il aurait répondu facilement à cette accusation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au roi, ni celle même de voir ses propres gens.

Le conseil des nègres s'étant assemblé, on y proposa de lui couper la tête; et ce sentiment fut fort appuyé par l'alquier de Rufisque, qui craignait qu'en rendant la liberté au prisonnier, on n'exposât sa ville au pillage et à l'incendie. Mais les plus sages se déclarèrent pour le parti de la modération, et proposèrent de faire payer une grosse rançon. Le damel entra d'autant plus volontiers dans cette vue, qu'elle flattait son avarice. On commença une négociation avec les officiers français de Gorée. Ils avaient été si alarmés de la détention de leur général, qu'au défaut des autres voies ils étaient déjà résolus d'employer la force pour le remettre en liberté.

Les conditions du damel furent d'abord excessives. Il demandait non-seulement qu'on lui laissât tous les effets dont il s'était saisi, mais qu'on lui abandonnât l'or, les esclaves et toutes les marchandises de Gorée, sans en excepter la cargaison du Saint-François-de-Paule, vaisseau nouvellement arrivé de France. Après de longues disputes, il consentit à recevoir un présent, qui, joint aux effets qu'il avait entre les mains, montait, suivant le tarif établi, à la somme de vingt mille sept cent soixante-dix-neuf livres en marchandises; ce qui revenait à sept mille francs, sur le pied de leur valeur en France. La perte particulière du général, en habits, en meubles, en vaisselle et en bijoux, fut évaluée à six mille livres. Il avait été resserré pendant douze jours dans une étroite prison, sans aucune communication avec ses gens ni même avec son interprète. Mais les femmes et la mère du condi l'avaient visité tous les jours, et lui avaient

porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenaient beaucoup de part à sa disgrace. L'arrivée de deux vaisseaux français, et la vue de quelques autres bâtiments qui parurent dans la rade de Rufisque, contribuèrent beaucoup à sa liberté. Le damel, s'étant hâté de conclure l'accommodement, reçut le prix de sa trahison, et partit de Rufisque le 17 de juin à l'entrée de la nuit. Brüe, à qui l'on n'ouvrit les portes de sa prison qu'à deux heures après minuit, s'embarqua aussitôt sur un des vaisseaux de la compagnie, et rendit la joie au comptoir de Gorée par son retour.

Le brac et le siratik, le Burba-Yolof, le Bur de Sin et le Bur de Salum, le firent complimenter sur le bonheur qu'il avait eu de sortir des mains du damel, et lui marquèrent de la disposition à se liguer contre un voisin si détesté. La princesse de Linguère même lui envoya son fidèle nègre pour lui déclarer qu'elle avait la conduite de son fils en horreur, et qu'elle allait tout employer pour rendre la paix solide. Brüe la remercia beaucoup de ses bontés et de ses intentions; mais sur l'article de la paix, il lui fit une réponse équivoque. En effet le damel éprouva bientôt les effets de son ressentiment. Les côtes furent gardées avec tant de soin, qu'aucun vaisseau étranger n'en put approcher pour le commerce. Toutes les barques de pêcheurs furent enlevées, et les villages de la côte furent obligés, sous peine d'exécution militaire, de fournir Gorée d'eau et de bois. Les sujets mêmes du damel continuèrent, malgré lui, d'apporter de l'ivoire et des esclaves au comptoir. Comme il

voulait tirer d'eux un prix exorbitant pour ses marchandises, ils trouvaient leur avantage à tourner secrètement vers les Français.

Les affaires demeurèrent dans cette situation pendant huit mois. Enfin le damel, qui voyait tous ses peuples prêts à se révolter, commença sérieusement à désirer la paix. Il envoya l'alquier de Bieurt au général, qui se trouvait alors au fort de Saint-Louis, pour lui proposer une réconciliation durable, et le prier de lui envoyer un de ses facteurs, nommé Moreau, qui parlait fort bien la langue yolof. Brüe demanda, pour première condition, que l'alquier demeurât en ôtage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Caba, où le damel s'était retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de caresses. On ne parla du passé que pour l'ensevelir désormais dans l'oubli. En confessant que Brüe avait reçu de justes sujets de plainte, le roi nègre prétendit qu'il était assez vengé par le mal qu'il lui avait causé en ravageant ses côtes et lui enlevant un grand nombre de ses sujets. Il ajouta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offense, il ne le haïssait pas personnellement; qu'un chirurgien français, qui avait donné quelque remède à une de ses femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir se venger du coupable, il avait fait tomber son ressentiment sur toute la nation, mais qu'il demandait en grace que le passé fût oublié, et l'amitié rétablie sur des fondements inébranlables.

Brüe, sur le récit que Moreau lui fit à son retour, fit appeler l'alquier de Bieurt, et lui dit qu'il trouvait

fort étrange que le damel l'eût rendu responsable des fautes d'un chirurgien; qu'il fallait commencer par des plaintes, et s'assurer qu'il aurait obtenu de justes satisfactions; que les Français néanmoins étaient disposés à bien vivre avec lui, s'il voulait être plus fidèle à l'exécution des traités; qu'il devait restituer d'abord tout ce qu'il avait pris injustement à la compagnie, suivant le mémoire qui lui avait été présenté par Moreau, ou trouver bon que la compagnie enlevât un assez grand nombre de ses sujets pour se dédommager de ses pertes.

Le damel avait peu de penchant pour la restitution; et Brüe pensait bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occasion de se saisir du tyran, dans la résolution de l'envoyer en Amérique. Mais son dessein fut interrompu par un ordre de la compagnie qui le rappelait en France, où elle avait besoin de le consulter sur la décadence de ses affaires.

Il partit le 1^er^ de mai 1702, en laissant pour directeur-général, à sa place, le sieur Louis Le Maître. Le damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans Le Maître un homme d'un caractère si différent, qu'ayant interdit à ses sujets tout commerce avec Gorée, il réduisit ce nouveau directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois et d'autres provisions du continent.

Cet événement fut bientôt suivi de la mort de Latir Fal Sokabé. Il laissa ses deux royaumes à ses deux fils. L'aîné, qui se nommait Mar-Issa Fal, lui succéda au royaume de Cayor et au titre de damel. Le partage du plus jeune, nommé Que Komba, fut la

couronne de Baol, avec le titre de tin. L'intérêt de la compagnie était d'empêcher que ces deux états ne se réunissent encore sur la même tête.

CHAPITRE VIII.

Suite des voyages de Brüe. Description de la rivière du Sénégal.

Selon le système régnant de son temps, Brüe, décrivant le cours du Sénégal, fait partir ce fleuve du lac ou marais de Bournou, et couler de l'est à l'ouest, jusqu'à deux lieues et demie de l'Océan occidental (1). Là, faisant un coude, il tourne tout d'un coup au sud, et n'étant séparé de la mer que par une langue de terre nommée pointe de Barbarie, qui n'a pas, dans quelques endroits, plus de cent toises de largeur, et qui s'élargit, dans d'autres, depuis une lieue jusqu'à deux et demie, il coule encore l'espace de vingt-cinq lieues du nord au sud, pour se perdre enfin dans l'Océan, à quinze degrés cinquante minutes de latitude (2).

Cette rivière, qui divise presque continuellement la région des nègres de celle des Maures de Sahara, ou du

(1) Labat, t. II, p. 118.

(2) Si ce n'est pas une faute d'impression dans Labat, il s'est fort trompé en mettant vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes. Cette erreur ne peut être attribuée à Brue.

Désert, s'avance de trois cents lieues, par divers détours, de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, depuis les cataractes de Galam, au-delà desquelles les Français n'ont pas encore pénétré, jusqu'à son embouchure, près de Byurt, ou Bieurt (1), dont on a déjà vu la description. Ses eaux sont fort rapides; ce qu'on attribue à la longueur de son cours dans un canal fort étroit.

Son embouchure est large d'une demi-lieue; mais elle est masquée par une barre, ou un banc qui s'est formé de l'abondance du sable que le courant y amène, et qui est repoussé par la marée. Cette barre est doublement dangereuse, et parce qu'elle a peu d'eau, et parce que tous les ans les flots impétueux qui sortent de la rivière au temps des inondations lui font changer de place. L'entrée du Sénégal serait inaccessible si la force de son cours et celle de la marée n'avaient ouvert deux passages, dont le plus large est ordinairement de cent cinquante ou deux cents toises, sur deux brasses de profondeur. Aussi ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'est que pour les canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de situation. L'île de Saint-Louis est quelquefois à quatre lieues de la barre, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les bâtiments de quatre ou cinq cents tonneaux d'entrer dans la rivière et d'y pouvoir débarquer leurs marchandises, devient une sûreté pour le fort, et rend le commerce des Français fort tranquille. La compagnie

(1) Voyez la carte de l'Afrique occidentale, de d'Anville, 1751, en grande partie faite pour cette portion, d'après celle que Brue avait fait lever sur les lieux.

entretient une barque et des nègres également adroits et robustes pour décharger ses propres vaisseaux.

La saison la plus commode pour passer la barre est depuis le mois de janvier jusqu'au mois d'août, parce que les vents sont alors variables, et que la direction des marées est au nord. Mais, dans cet intervalle même, les mois les plus favorables sont avril, mai, juin et juillet. La mauvaise saison est depuis septembre jusqu'à la fin de décembre, parce que les vents d'est enflent beaucoup la mer, et rendent le commerce absolument impossible.

Après avoir passé la barre, on trouve une rivière d'une belle largeur, d'une eau fort claire et fort unie, dont le cours est aussi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur est depuis dix-huit pieds jusqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, est une pointe de sable basse et stérile. Elle n'a pas plus de cent toises de largeur, à l'entrée de la barre; mais on a déjà fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieues, sa largeur augmente dans cet espace d'une lieue jusqu'à deux et demie. Cette péninsule est remplie d'une sorte de petits crabes, que les Français appellent tourlouroux, dans les îles sous le vent (1), et d'une espèce d'oiseaux qu'ils ont nommés grands-gosiers, ou pélicans. Une lieue au-delà de la barre, la même péninsule devient moins stérile, et présente des pâturages où la compagnie fait nourrir des troupeaux de moutons et de chèvres, à la garde

(1) Ce sont des crustacés décapodes, de la famille des gécarcins de M. Leach et des naturalistes modernes.

desquels elle entretient quelques laptots armés. Mais le côté droit de la rivière, aussitôt qu'on a passé la barre, forme un meilleur et plus beau pays, qui se nomme terre de Guinée, c'est-à-dire, en langue du pays, terre du Diable. Il est uni, couvert de verdure, et de petits bois de différents arbres, entremêlés de palmiers et de cocotiers, qui forment une charmante perspective. Ce canton appartient au territoire de Byurt ou Bicurt, et fait partie du royaume de Cayor, qui a de ce côté-là pour borne la pointe de Bifèche, éloignée de la barre d'environ six lieues.

Du même côté, deux lieues au-dessus de la barre, on trouve un canal ou un bras de la rivière, qui remonte jusqu'à Bicurt. L'entrée est bouchée par une basse, qui la rend quelquefois dangereuse. Elle contient aussi deux petites îles, dont la plus proche de la grande rivière se nomme Bocos. C'est dans cette île que la compagnie française avait établi son premier comptoir. On en voyait encore les restes en 1724. Le terrain est bas et fort malsain, parce qu'il est sujet aux inondations (1); ce qui obligea les Français de l'abandonner. L'île de Moghera (2), qui est derrière celle de Bocos, est déserte et sans culture. Au long de cette crique ou du rivage de ce canal, la nature a formé des salines fort riches et dans une situation fort singulière. On en compte huit, éloignées d'une lieue ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales sont

(1) Ces inondations sont causées, comme celles du Nil, par les pluies qui tombent dans les pays situés entre les tropiques, aux mois de juin, juillet, août et septembre. On en parlera ci-dessous.

(2) C'est l'île Mog de d'Anville.

celles de Guianeau, où la compagnie fait ses cargaisons, de Dombour, de Luiango, de Guingué et de Quiert. Les plus petites se nomment Jungé, Matay et Cack. Ce sont de grands étangs d'eau salée, au fond desquels le sel se forme en masse. On le brise avec des crocs de fer pour le faire sécher au soleil. A mesure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en sert pour saler les cuirs. Il est corrosif, et fort inférieur en bonté au sel de l'Europe. Chaque étang a son fermier particulier, qui se nomme guiodin ou comessou, sous la dépendance du roi de Cayor. La même crique est fort abondante en huîtres, dont les écailles servent aux nègres pour composer une sorte de chaux qu'ils emploient à leurs bâtiments. Ces huîtres sont fort grandes. On les fait sécher pour servir d'aliments, et l'usage en est fort commun dans le canton.

Entre l'île de Bocos et la grande île de Bifèche, il y a une autre île de cinq ou six lieues de tour, nommée l'île de Jean Barre(1). Le terroir en est fertile, et couvert en quelques endroits de fort gros arbres. Il appartient à deux chefs de nègres, Jean Barre et Jansec, qui y possèdent chacun leur village. Le premier de ces deux nègres est interprète héréditaire de la compagnie au fort Saint-Louis. Près de la même île, il y en a deux autres plus petites qui appartiennent aussi à des chefs nègres. L'une se nomme Guiogou, et l'autre Doremour. Un peu au-dessus de l'île

(1) C'est l'île de Sor des voyageurs postérieurs. Voyez la carte qui est dans l'ouvrage de Labat, *Afrique occidentale*, t. II, p. 125.

Jean Barre, on en trouve une autre qui s'appelle l'île à Galet, nom tiré d'une sorte de cailloux fort durs, fort pesants et fort unis, dont la forme est un ovale plat. On s'en sert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à-vis l'île de Bocos, on voit encore une île que les Français ont nommée l'île aux Anglais, basse, marécageuse, et qui n'a rien de recommandable. Enfin, trois quarts de lieue plus loin, vers l'embouchure du Sénégal, est située l'île qui porte le nom même de cette rivière, ou celui de Saint-Louis, qu'elle tire de son fort, résidence ordinaire du directeur-général.

L'île du Sénégal ou de Saint-Louis est à seize degrés cinq minutes de latitude du nord. Sa situation est au milieu de la rivière, à deux, trois ou quatre lieues de l'embouchure, suivant les variations de la barre. Quelques voyageurs lui donnent une lieue de circonférence. Froger, qui la mesura en 1705, compte onze cent cinquante toises du nord au sud, c'est-à-dire dans sa longueur; mais comme sa largeur est inégale, il ne l'a pas déterminée. Un ingénieur, qui prit le même soin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la barre, quatre-vingt-dix toises, cent quatre-vingt-douze du côté opposé, et cent trente dans l'endroit où le fort est situé. Le bras oriental de la rivière est large de trois cent quatre-vingts toises, et celui de l'ouest de deux cent dix. On ne trouve dans l'île qu'une terre plate, sablonneuse et stérile. Le côté du sud était autrefois sujet aux inondations; mais la marée et les vents du nord y ont poussé tant de sable, qu'il s'en est formé des dunes qui couvrent

le fort, et qui le font paraître dans un creux. Cependant il est resté vers cette pointe un marigot ou un étang d'eau salée. La pointe du nord est couverte de grands arbres qui ont l'apparence d'une forêt; mais ce ne sont que des mangles (1), qui demandent, pour croître, d'avoir toujours leurs racines dans l'eau. Il se trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'île, avec un petit bois voisin, qui sert à donner de l'ombre aux moutons et aux chèvres du fort: car le fond sablonneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croisse une herbe courte qui engraisse les bestiaux, et qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs sont peuplés de porcs, qui s'y rafraîchissent dans la boue.

L'île manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni sources ni puits, et que durant la mousson du sud, c'est-à-dire depuis décembre jusqu'au mois de juillet, la rivière est salée. Dans le temps des inondations, l'eau est assez bonne; mais dans les saisons sèches on est forcé d'ouvrir au milieu du sable des puits d'une eau saumache dont on ne peut faire usage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir, on la met dans des pots de terre qui ne soient pas vernis, dans lesquels on l'expose aux vents du

(1) Labat dit mangles, ou paléturiers; les Anglais, mangroves. Ces arbres reparaîtront souvent. Par cette dénomination un peu vague, on désigne plusieurs arbres ou arbrisseaux, des genres conocarpe et rhizophore, qui croissent sur les bords de la mer, et dont les racines sont, le plus souvent, baignées par les flots.

nord. On admire avec raison que l'eau devienne salée dans ces puits, lorsque celle de la rivière devient douce, et qu'au contraire la rivière commence à devenir salée lorsque les puits cessent de l'être.

Il ne reste aujourd'hui de l'ancien fort de Saint-Louis que quatre tours rondes, fort bien bâties à l'antique, et couvertes de tuiles en pyramides. Elles ont été jointes aux murailles, et renfermées par une fortification de palissades revêtue de terre, au-dessous de laquelle sont les magasins et quelques bastions mal formés, de sorte que le fort n'a pas de meilleure défense que sa situation naturelle. Son artillerie est de trente pièces, distribuées en plusieurs batteries. L'arsenal est bien fourni de petites armes et de munitions. On ne nous apprend pas si la garnison est nombreuse; mais on fait observer que la compagnie emploie ordinairement deux cents hommes dans les établissements qu'elle a sur cette côte, et qu'ils sont dispersés suivant les ordres du gouverneur.

On peut juger de la figure que le directeur-général fait dans ce pays (1), par la manière dont le sieur Brüe reçut, en 1715, un prince nègre nommé le Petit-Brac. Ce prince s'étant rendu de Maca dans l'île de Bifèche, avec un cortège de quinze ou vingt nègres, envoya un canot dans celle de Saint-Louis, pour donner avis de sa visite au général, et pour le prier de le faire prendre dans une chaloupe. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du fort, il s'assit à terre avec sa suite

(1) Labat, *Afrique occidentale*, t. III, p. 79.

qui était armée de sagaies, de sabres et de targettes. Il demeura dans cette posture en attendant le retour de son interprète, qui était allé savoir du général français s'il était disposé à le recevoir. L'interprète revint aussitôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduisit à la salle de l'audience, accompagné seulement de deux de ses officiers et de deux guiriots ou musiciens poètes, qui dans ces occasions ne s'éloignent jamais de leur maître. Le général était assis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ses officiers autour de lui. En entrant dans la salle, le prince nègre ôta son bonnet, s'approcha de Brüe, et mit sa main dans la sienne, qu'il leva trois ou quatre fois jusqu'à son front sans prononcer un seul mot. Brüe fit la même chose, mais sans se lever et sans se découvrir.

Le prince s'assit sur un tabouret. Ses deux officiers se placèrent à ses côtés dans la même posture, et les deux guiriots se mirent à terre derrière lui. C'était un vieillard de fort bonne mine. Il avait la barbe et les cheveux gris, et le visage maigre et ridé, mais beaucoup de vivacité dans les yeux, et le son de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquait celle de sa naissance. Sa robe, qui lui tombait jusqu'aux genoux, était d'une étoffe blanche de coton (1), à raies bleues, avec de grandes manches, de la forme des surplis de l'Oratoire. Par-dessous il avait des hauts-de-chausses de la même étoffe, mais si larges, qu'ils ne contenaient guère moins de six aunes, et plissés par derrière, de manière à pouvoir lui ser-

(1) Ces étoffes de coton s'appellent pagnes, du mot portugais panno

vir de coussin. Sur sa robe il portait un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel son sabre était suspendu. La poignée et le fourreau étaient travaillés en argent avec un art surprenant pour un ouvrage des nègres. Toutes les parties de la robe et du baudrier étaient garnies d'amulettes ou de grisgris, cousus proprement dans de petites pièces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, et de peaux des bêtes sauvages du pays; mais la forme de toutes ces pièces était différente. Les unes étaient carrées, d'autres rondes, ou longues, ou polygones, et chacune attachée sur la partie du corps qu'elle avait la vertu de préserver. Les hauts-de-chausses étaient sans poches; mais le prince portait au côté droit un petit sac qui contenait son trésor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée à nos surplis, était échancrée par devant comme une chemise de femme, et relevée autour du cou par une broderie de drap rouge, qui représentait des boutons et d'autres figures. Son bonnet était de la même étoffe que la robe, étroit par le bas, mais large au sommet; de sorte que ne pouvant se soutenir, il penchait de côté. Au lieu de plumes, il était orné de la tête d'un paon d'Afrique, qui contenait un gris-gris. Le prince avait d'ailleurs les jambes nues, avec des sandales aux pieds, telles qu'on représente celles des Romains.

Il demeura quelque temps en silence, regardant le général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adressa un discours qui fut expliqué par l'interprète, et qui portait en substance, « qu'ayant appris l'arrivée du « sieur Brüe au Sénégal, avec la qualité de général

« pour la compagnie, et n'ayant entendu que des « éloges de son caractère, il s'était fait un devoir de « le prévenir par sa visite, et de lui offrir son amitié; « qu'il s'était toujours senti de l'inclination pour les « Français, et qu'il leur avait rendu tous les services « qui dépendaient de lui; qu'il promettait de persé- « vérer dans les mêmes dispositions, et que Brüe « pouvait compter en particulier sur son affection, « dont il voulait lui donner un témoignage en lui « faisant présent d'un esclave. »

Les deux officiers et les guiriots firent aussi leur compliment, que le général reçut d'un air civil et gracieux. Il fit ensuite apporter de l'eau-de-vie; car si la qualité de mahométans rend quelques nègres fort réservés sur l'usage de cette liqueur, le plus grand nombre regarde le précepte de l'Alcoran comme un conseil, et se livre sans scrupule au plaisir de boire. Le prince vit paraître avec plaisir sa bouteille. Un de ses officiers remplit un verre, en fit l'essai, et le présenta joyeusement à son maître, qui se leva, but à la santé du général, et rendit le verre à l'officier avec un petit reste de liqueur; ce qui passe pour une faveur entre les nègres. Après le premier coup, il alluma sa pipe et se mit à fumer. Ses deux officiers suivirent son exemple, tandis que les guiriots commencèrent à chanter, en accompagnant leur voix du son d'un petit instrument qui n'a que trois cordes et ressemble assez à nos luths. Le ventre est composé d'une espèce de calebasse, avec un manche qui y est attaché. Le chevalet en est fort bas, et les cordes sont de crins de cheval. Ils les pincent et les frappent en mesure.

Cette musique n'a rien de désagréable. Leurs chansons sont martiales, et roulent sur les louanges de leur prince. Ils relèvent sa naissance; ils disent qu'il est seigneur de la mer, qu'il a vaincu tous ses ennemis, et qu'ils n'ont jamais eu de maître si magnifique et si libéral. Ils finissent par des vœux pour sa santé et pour la prolongation de sa vie.

Le concert des guiriots n'interrompit pas la conversation. Comme il était assez tard, Brüe proposa au prince de loger dans le fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement séparé, parce que les nègres ne mangent pas volontiers avec les blancs. On lui envoya du couscous et diverses viandes, que ses gens préparèrent à leur manière. Le vin de palmier et l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avait attiré dans l'île quantité de nègres, qui passèrent toute la nuit à danser. Le lendemain, il prit congé du général, après avoir reçu le tago, c'est-à-dire un présent, qui valait beaucoup mieux que son esclave. Brüe fit aussi quelques libéralités à ses officiers et à ses musiciens.

Pour reprendre notre description, la pointe de la grande île de Bifèche est d'environ deux lieues au-dessus du fort Saint-Louis, du côté droit de la rivière. Elle fait, des deux côtés, les limites du royaume de Cayor et de Hoval; car le premier est à droite, et l'autre à gauche de la rivière. Cette région était connue autrefois sous le nom de pays des Jalofs, nom général, qui comprenait plusieurs nations différentes. Le royaume de Hoval s'étend de l'est à l'ouest, l'espace d'environ quarante-six lieues. Ses bornes sont

incertaines au nord, parce qu'il est fort exposé de ce côté-là aux incursions des Maures, qui s'avancent ou se retirent suivant les occasions qu'ils trouvent d'y exercer leurs pillages. Le roi de Hoval porte le titre de brac, qui signifie roi des rois. C'est purement un nom de majesté, comme le damel, le siratique, et plus anciennement celui de Pharaon et de César. Ses états ont plus d'étendue au sud du Sénégal qu'au nord. A l'est ils sont séparés du royaume des Foulès par le lac de Cayor, et s'étendent au long du Sénégal jusqu'au village d'Embacané ou Embakani, sur les frontières du royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt-seize lieues d'étendue de l'est à l'ouest, mais dont les bornes sont encore inconnues au sud. L'empereur ou le roi de Galam porte le titre de siratique.

Dix ou douze lieues au-dessus du fort Saint-Louis, on trouve une pointe où la fertilité du terroir a porté les nègres à bâtir sept ou huit villages, dont le principal se nomme Bouxar. Plus on s'avance vers la mer, plus le pays au long de la rivière semble fertile et cultivé. Il abonde en maïs, et cette sorte de grain n'y manque jamais.

L'île de Bifèche n'a pas moins de vingt-huit lieues de long, sur huit dans sa plus grande largeur. Elle est fermée par un bras du Sénégal, qui la sépare du village d'Enschoie, et qui se divise en deux autres bras au village d'Ouschafour. Le dernier de ces deux bras se subdivise encore au village de Pama; de sorte que l'île de Bifèche est bornée à l'est par un bras du Sénégal, qui se nomme la rivière de Saguerai, à l'ouest par le Sénégal même, et se trouve divisée en

trois parties par la petite rivière de Jor et le Kora ou le Bekio. Le terroir en est riche et fertile, ce qu'on attribue principalement aux inondations du Sénégal. Il abonde en maïs de deux espèces, en riz, en légumes, en tabac, et en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la seconde moisson, comme s'il avait besoin de se naturaliser au terroir. Le coton y est aussi en fort grande abondance. On y voit de vastes prairies, qui nourrissent quantité de grands et de petits bestiaux, tous excellents dans leur espèce. La volaille et le gibier y foisonnent, surtout les perdrix, les pigeons ramiers et les pintades. Outre les forêts, il s'y trouve de grands bois de palmiers; et les villages, qui sont fort fréquents sur la rivière, rendent témoignage que le pays est bien peuplé.

Au-dessus de l'île de Bifèche est celle de Bouxar, que les Français ont nommée l'île aux Bois, parce qu'elle en est remplie. Elle est située à une demi-lieue de la pointe nord de l'île Saint-Louis. Sa longueur est d'environ trois lieues et demie, sur trois quarts de lieue de largeur. L'île Bichon, ou des Palmiers, est à neuf lieues de Saint-Louis, et ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieues de longueur. Ces deux îles sont habitées et cultivées par les nègres. Ils ont bâti leurs villages sur des terrains élevés, pour se garantir des inondations annuelles de la rivière.

En continuant de remonter le Sénégal, le premier endroit remarquable qui se présente à gauche est le village de Serimpeta, nommé aussi Serimfalli, où la rivière, qui a coulé de là du nord au sud, descend

désormais de l'est à l'ouest; entre ce lieu et Bouxar, le pays n'offre que des pâturages où les Maures de la tribu de Sargentes viennent nourrir leurs chameaux et les autres bestiaux dans les temps de sécheresse, en payant un tribut au brac. C'est à Serimpeta que se font les meilleurs canots du Sénégal. Ce village appartenait, en 1715, à un seigneur nègre nommé Caye, neveu du brac. Quelques lieues au-dessus de Serimpeta, au nord de la rivière, commence le Désert, canton célèbre par le commerce des gommes que les Maures de la tribu de Had-al-Agi y viennent exercer. C'est une plaine vaste et stérile, bornée par des montagnes de sable rouge, et qui n'a pour arbres que quelques buissons, sans aucune sorte de verdure.

Deux lieues plus haut sur la rivière on trouve Enguerbel, résidence du grand brac, roi de Hoval. C'est une grande ville, qui a vis-à-vis, sur l'autre rive, un village nommé Enguerbel. Du côté du sud, le Sénégal reçoit une rivière qui vient du lac Panié Fouli, et qui se nomme rivière Portugaise. Elle est à trente-sept lieues de l'embouchure du Sénégal. C'est une espèce de canal naturel, par lequel les eaux de cette rivière montent dans le lac au temps des inondations, et reviennent ensuite lorsque ce déluge est fini. Il a cinq ou six lieues de longueur. Ses rives sont plantées d'arbres et couvertes de villages. Le terroir en est aussi fertile que les habitants sont paresseux. L'entrée de cette rivière Portugaise est embarrassée par un petit banc de sable, que sa situation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même est ovale dans sa forme. Sa longueur est de six lieues, du

nord, au sud, et sa largeur de trois, de l'est à l'ouest. Il est fermé par deux pointes et par une petite île qui présente une crique formée par un assez grand ruisseau, dont les rives disparaissent pendant l'inondation du Sénégal. Lorsque les flots se sont retirés, la plus grande partie du lac demeure à sèc, et produit d'abondantes moissons de maïs, de riz, de tabac, et de légumes. Mais cette fécondité de la terre et l'abondance de ses habitants n'empêchent pas que le pays ne soit souvent désolé par la famine; ce qui vient autant de la paresse des nègres que du ravage des sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes et tous les fruits. Les nègres mangent ces insectes; mais le nombre en est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci, et qu'il ne reste pas la moindre verdure dans tous les lieux où elles ont passé.

Un peu plus haut, du côté du nord, le Sénégal reçoit le Marigot ou la petite rivière de Cayor, ou Cayar, qui sort du lac de même nom. Il est à cinquante lieues du fort Saint-Louis; et comme celui de Panié-Fouli, il s'est formé par les débordements du Sénégal. A trois lieues sur la rive gauche de ce canal, on trouve le village de Grain ou d'Ingrin, qui est gouverné par un seigneur nègre, sujet du grand brac. Le pays est agréable et bien cultivé. Quatre lieues plus loin, sur la rive droite, est le village de Queda, de la dépendance du siratique, roi des Foulès. Dans le temps de la sécheresse, il ne faut pas espérer de remonter plus haut vers le lac, à cause des roseaux qui bouchent le reste du canal. Quelques lieues au-dessus, dans la

rivière du Sénégal, on trouve une petite île nommée par les Français Menage', d'un lieu du même nom, qui est à l'opposite sur la rive méridionale de la rivière. Cette île est agréable et fertile, mais si basse qu'elle est couverte tous les ans par l'inondation. Aussitôt que l'eau s'est retirée, les nègres y font leurs lougans, c'est-à-dire leurs plantations de tabac, de riz, de millet et de légumes, qui leur rendent une riche moisson. Cinq lieues plus haut, du côté du sud, est le village de Cock, directement opposé à la pointe de l'île du Morfil (1) ou d'Ivoire, et au village de Niolé, qui est situé sur cette pointe.

L'île d'Ivoire est longue de quatre-vingts lieues, et a depuis trois jusqu'à quatre, cinq et six lieues de largeur. Elle est formée par un bras du Sénégal, qui la sépare de l'île de Bilbas, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand canal de la rivière est du côté du nord, et conserve le nom de Sénégal. Celui du sud prend le nom de rivière d'Ivoire ou rivière à Morfil.

Au sud de la rivière d'Ivoire, le pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, et divisé par des prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'éléphants qu'on y voit paître tranquillement en troupeaux de quarante et cinquante. Mais lorsqu'ils peuvent entrer dans les plantations des nègres, ils y font de terribles ravages. A dix lieues de la pointe ouest de l'île d'Ivoire, sur la rive nord du Sénégal, est le village de Lâli, près duquel on trouve un village

(1) L'ivoire est nommé morfil par les nègres et par les marchands.

nommé, par les Français, Terrier-Rouge, d'où l'on compte soixante-dix lieues jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Ce lieu est célèbre par le commerce des gommes qui sont apportées par les Maures de la tribu d'Ebraguena, et dont les échanges se font comme au Désert. Depuis Terrier-Rouge jusqu'à Hovalaldé, ou Oualaldé, les deux côtés de la rivière présentent une perspective charmante. Ce sont de vastes plaines, remplies de toutes sortes de bestiaux, mais exposées à d'étranges ravages dans le temps des inondations. Les habitants sont alors obligés de se retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux et tous leurs effets. Quinze lieues au-dessus de Hovalaldé, on rencontre, au milieu de la rivière, une chaîne de rocs qui la traverse. Elle se nomme Platon-de-Donguel. Dans les temps secs, l'eau y est si basse, qu'à peine le passage est-il sûr pour les canots. Un peu au-delà de cet écueil, est une petite île, si haute dans une de ses parties, qu'on y est à sec dans les plus grandes inondations. Les Français y avaient autrefois un petit comptoir qu'ils ont abandonné. L'île d'Ivoire a, du côté du sud, un village nommé Donguel, où il se fait quelque commerce. Vers la pointe ouest, elle a le village de Bourti, vis-à-vis l'île de Bilbas, dont elle n'est séparée que par un petit bras du Sénégal. Bilbas n'est pas si grande, à beaucoup près, que l'île d'Ivoire. Elle est formée par deux bras (1), qui se divisent près d'un village nommé le Cap, au nord de cette rivière. Cette île ressemble, pour le terroir et les productions, à

(1) Ici, et dans plusieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Sénégal.

l'île d'Ivoire, et n'est pas moins peuplée. Plus haut, sur la rive nord du Sénégal, est le village de Cahedé, qui était autrefois la dernière borne des voyages français. Un peu plus loin, on trouve une île qui produit du coton, du tabac et des légumes en abondance. Au-dessus de cette île, le Sénégal reçoit une grande rivière qui vient de Goumel, résidence du siratique, roi des Foulès. Cette rivière s'enfle beaucoup dans les inondations du Sénégal; et, surpassant ses bords, forme un lac d'une étendue considérable. Ensuite elle laisse, en se retirant, une espèce de glaire qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle se joint au Sénégal, il y a, du côté du nord, un grand village, nommé Guiorel, qui est le port du siratique. L'espace, qui est d'environ dix lieues, entre Goumel et ce village, est extrêmement fertile et fort peuplé.

Quarante lieues au-dessus de Guiorel, et du même côté, on trouve Laydé, ville ou village d'un grand commerce; plus haut, le village Dembacané, près duquel, au côté du nord, est le village de Bétel, sur la frontière du royaume de Galam. Bétel est un lieu remarquable par l'abondance de toutes sortes de volailles. Guildé, première ville des états de Galam, est située du même côté, à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude du nord. A l'opposite de Guildé, du coté du sud, est Tuabo, résidence ordinaire du roi de Galam, et renommée par quelques carrières de beau marbre. On trouve ensuite le village de Yaferé, au-dessus duquel, sur la rive droite du Sénégal, est celui de Bournagui, dont la latitude est de quatorze degrés neuf

minutes du nord. Quelques lieues plus haut, du côté du sud, est la ville de Tafalisga, fort bien peuplée et célèbre par son commerce. On y voit une petite mosquée, bâtie, si l'on en croit les nègres, sur le modèle de celle de la Mecque; et près de la ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches.

Un peu au-dessous de Tafalisga, près du village de Dongiama, la rivière de Falemé, après avoir traversé le pays de Bambouck, vient se décharger dans le Sénégal, du côté du sud. Au-dessus de Tafalisga, on trouve le village de Bouba Segalle. Plus haut, du côté du sud, on arrive à Dramanet, ville grande et bien peuplée. Le nombre de ses habitants est d'environ quatre mille, la plupart mahométans, qui vivent indépendants du roi de Galam. Ils ont un génie particulier pour le commerce, qu'ils portent jusqu'au royaume de Tombouctou, et jusqu'aux établissements des Anglais sur la rivière de Gambra. Tout le pays au sud du Sénégal est fort bien peuplé; mais du côté du nord on ne rencontre pas de villages au-dessus de Guildé, parce que cette partie est sans cesse exposée aux incursions des Maures. C'est à Dramanet que les Français avaient bâti leur fort de Saint-Joseph, qui fut surpris en 1702, et détruit par les nègres. Ils l'ont transporté à Mankanet, village un peu au-dessous, du côté sud de la rivière. Entre Dramanet et Caignou, le pays est rempli de villages; et le Sénégal reçoit du côté du sud plusieurs petites rivières, dont la plus considérable est celle de Guianon. Elle a quarante lieues de cours au sud-sud-est, et porte des canots.

De Dramanet, on compte vingt-cinq lieues par terre jusqu'à l'île de Kaygnu, ou Caignou, nommée par les Français Orléans, ou Pontchartrain. Elle est si haute, qu'elle n'est jamais entièrement couverte dans les inondations. Le terroir est bon et fertile. A l'opposite du côté sud du Sénégal, on trouve la ville de Caignou, ou Gongourou, qui contient cinq mille habitants nègres, et qui jouit d'un commerce considérable, occasioné par le passage des caravanes qui prennent cette voie pour se rendre à la rivière de Gambra. Les cataractes de Felou, qui ne sont pas loin au-dessus de cette ville, sont les limites du royaume de Galam à l'est, comme Guildé du côté de l'ouest. Le Sénégal tombe ici de la hauteur de trente toises, après avoir coulé quelque temps dans un canal étroit entre les montagnes. Ses limites nord-ouest sont des déserts habités par les Maures, dans des villages mobiles, c'est-à-dire dans des tentes.

Au nord-est, on trouve le royaume de Cassan, ou Casson, dont le souverain porte le titre de segadora, et réside au nord du Sénégal, dans une grande île, qui commence entre les cataractes de Felou et Govina. Cette île est formée par deux bras du Sénégal, qui prennent le nom de rivière Noire et rivière Blanche, et qui, après soixante lieues de cours, vont se décharger dans le lac de Casson, peu connu jusqu'à présent des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la rivière de Goumel, qui tombe dans le Sénégal à Cahedé, vient du même lac, parce que les débordements du lac arrivent en même temps que ceux de cette rivière. L'île de Casson n'a pas moins

d'environ soixante lieues de longueur sur six de largeur. Elle est fort peuplée, extrêmement fertile, et bien cultivée. Le roi est si puissant et si respecté, que la plupart des rois voisins lui paient un tribut, sans en excepter celui de Galam.

Brüe, ou plutôt Labat et les auteurs anglais, se livrent ensuite à des conjectures sur la situation de Tombouctou et le cours du Niger, ou du grand fleuve qui coule près de cette métropole de l'intérieur de l'Afrique occidentale. Ces questions occupaient les géographes et les commerçants aussi fortement qu'aujourd'hui; mais la dissertation de Labat prouve seulement que les renseignements les plus précis sur cet objet, que l'on avait obtenus, on les devait au plus ancien des voyageurs et au plus ancien des géographes africains, Cà-da-Mosto et Léon. Nous reviendrons par la suite sur ce sujet. Ce n'est pas ici le lieu de nous y arrêter; nous devons continuer à suivre Brüe dans le récit de ses voyages et de ses opérations dans la Sénégambie.

CHAPITRE IX.

Suite du voyage de Brüe, ou premier voyage sur le Sénégal, en 1697 (1).

La curiosité eut moins de part à ce premier voyage, que le mauvais état des affaires de la compagnie, et la nécessité d'éclairer les fraudes et les malversations des agents qu'elle avait sur cette rivière. Brüe entreprenait de rétablir le commerce et le crédit de sa nation dans tous les états voisins.

Dans ce dessein, il partit du fort Saint-Louis, en septembre 1697 (2), avec trois barques et quelques petites chaloupes bien pourvues de marchandises et de vivres; sans avoir oublié de rendre les cabanes commodes, parce que l'expérience avait appris combien cette précaution était nécessaire. Il se fit précéder d'une barque et de deux canots, pour donner avis de son voyage, et particulièrement pour annoncer au siratique, roi des Foulès, qu'il venait lui payer les droits,

(1) Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, t. III, p. 173.

(2) Il y a dans le père Labat une étrange confusion dans les dates. Il est dit, tome III, page 172, que Brüe fit les observations qui sont l'objet de ce chapitre, à son premier voyage, en 1697. Comme il n'y était arrivé qu'au mois d'août, il n'a pu partir le 28 juillet, comme il est dit dans Labat, tome III, page 173. Il paraît qu'il a confondu ce départ avec celui pour l'île Galam, où la même date se retrouve à la page 295.

c'est-à-dire remplir un devoir que les directeurs de la compagnie avaient long-temps négligé. Ses avant-coureurs avaient ordre aussi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, et de s'avancer jusqu'à Galam, pour y attendre son arrivée. Il était résolu de rendre sa navigation fort lente. Le Sénégal était alors navigable dans toutes ses parties; et la saison des pluies ne faisant qu'expirer, les arbres et les prairies commençaient à se revêtir de tout leur éclat. Brüe visita soigneusement les deux côtés de la rivière, s'arrêtant dans les endroits les plus célèbres pour le commerce, achetant les marchandises que les nègres lui apportaient, et faisant des présents aux chefs de chaque village.

Rien ne pouvait surpasser la beauté du Sénégal dans cette saison. Il n'avait pas moins d'une demi-lieue de large. Ses rives étaient couvertes de grands arbres de toutes les espèces, chargés de verdure, et peuplés d'une grande variété d'oiseaux, aussi-bien que de singes et d'écureuils, dont les mouvements et les tours comiques faisaient un spectacle amusant. Entre les oiseaux, les uns étaient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la grosseur des linots, et bigarrés des plus brillantes couleurs. Un peu au-dessous de Donay, village où les Maures de la tribu d'Ebraguena viennent faire quelquefois le commerce des gommes, Brüe trouva l'île que les Français appellent Menage, du nom d'un village qui est situé vis-à-vis sur la rive droite de la rivière. Il arriva ensuite au village nommé le Cock; il aperçut dans l'île Morfil, ou d'Ivoire, un grand nombre d'éléphants;

ils forment des troupeaux paisibles de quarante ou cinquante, et, sans nuire aux habitants, ils font quelquefois de grands ravages dans les plantations. Les nègres n'ayant pas la hardiesse de les attaquer ouvertement, emploient l'artifice pour se venger. Ils creusent de grandes fosses, qu'ils couvrent de branches et de feuilles d'arbres. Lorsqu'un éléphant y est tombé, ils le tuent facilement à coups de flèches, et font un délicieux festin de sa chair, après lui avoir laissé le temps de se mortifier. L'île Morfil est très-peuplée, et quoique nos cartes ne présentent, dans son intérieur, le nom d'aucun village, elle en renferme un grand nombre; mais l'ingénieur que Brüe chargea, en 1717, de lever le plan de cette île, n'a marqué que les lieux habités qui sont sur les bords du fleuve, et par où il a passé.

Dix lieues au-dessus de la pointe ouest de l'île d'Ivoire, sur la rive nord du Sénégal, Brüe rencontra le village de Lâli, près duquel est le lieu célèbre pour le commerce des gommes avec les Maures de la tribu d'Ebreguena. Les Français l'ont nommé Terrier-Rouge. Brüe fut reçu à Hovalaldé, par le farba (1), ou le chef du village. C'était un ancien ami de la nation française. Il apporta un présent au général, qui lui fit aussi le sien, et qui le remercia du soin qu'il avait pris de l'équipage d'une barque française qui avait été submergée par une sorte d'ouragan ou de vent subit, qui s'appelle puchot dans

(1) Farba est un titre nègre de dignité qui signifie seigneur, ou chef d'un village. Dans les royaumes de Galam et de Bambouck, c'est farim et élémamu.

le pays. Cette partie du Sénégal y est fort exposée, autant par sa largeur que par la disposition naturelle des plaines. Le farba de Hovalaldé était fort riche en troupeaux. Il aimait passionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les Français, qui étaient sûrs d'entretenir son amitié par cette voie. Il donnait volontiers un bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brüe remarque qu'il n'est jamais à propos de donner aux nègres une bouteille à demi pleine, parce que, soit orgueil ou simplicité, ils préfèrent un petit vase plein à un baril auquel il ne manquerait qu'un pouce de sa mesure. En général, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'est toujours la meilleure marchandise qu'on puisse leur proposer pour les échanges. On peut juger par-là des immenses profits de la compagnie, quand ses magasins en sont bien remplis. L'eau-de-vie ne lui revenant qu'à vingt sous la pinte, elle y gagne cent pour cent.

Les bords du Sénégal près de Hovalaldé abondent dans cette saison en cubalots, qui sont une espèce d'oiseaux dont le nombre est toujours fort grand lorsque celui des poissons l'est aussi dans la rivière. Ils font leurs nids (1) à l'extrémité des branches qui sont suspendues sur la rivière, pour éviter les poursuites des singes, que la crainte de tomber dans l'eau empêche de chercher si loin. Quinze lieues au-delà de Hovalaldé Brüe rencontra une chaîne de rocs, nommée Platon-de-Donguel, qui traversent la rivière, mais au travers desquels on pourrait ouvrir facilement

(1) Les nègres appellent ces rangées de nids des villages d'oiseaux

un passage en les faisant sauter. La petite île est, par sa hauteur, préservée des inondations. La compagnie s'y était formé autrefois un comptoir pour le millet, les cuirs, les bestiaux et l'ivoire. La rivière étant alors navigable, Brüe n'eut pas de peine à passer. Il laissa dans l'île un facteur et quelques laptots, pour saisir toutes les occasions du commerce.

La multiplication des comptoirs aurait été d'un grand avantage pour la compagnie, si les agents qu'elle y employait eussent été en plus petit nombre, ou s'ils eussent été plus honnêtes gens. Le projet du directeur-général, pour augmenter le commerce, aurait été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la compagnie aurait encouragé l'établissement sur les bords du Sénégal en leur donnant des terres, en leur fournissant des marchandises; en un mot, en les attachant par nécessité aux intérêts de la compagnie.

Brüe reçut dans son voyage un exprès(1) du siratique, empereur ou roi des Foulès, pour lui apprendre l'impatience que ce prince avait de le voir, ou plutôt de recevoir le paiement de ses droits. Il continua sa navigation jusqu'au village de Burti, à l'extrémité orientale de l'île d'Ivoire, et séparé de l'île de Bilbas par un bras du Sénégal. L'île de Bilbas est longue d'environ trente-cinq lieues sur deux et quatre de largeur. Le terroir ressemble beaucoup à celui de l'île d'Ivoire. Son principal commerce consiste aussi

(1) Ces courriers vont fort vite, parce que la route est excellente, et que leurs chameaux ou leurs chevaux sont très-prompts.

dans la multitude des dents d'éléphants, qui s'achètent sur le pied de six sous le poids de dix livres. Les cuirs se donnent à quarante sous pièce; les moutons et les chèvres pour trois sous, et les autres aliments à proportion. Mais si les nègres font un présent, ils s'attendent à recevoir le double. Par exemple, s'ils vous donnent un bœuf, ils comptent recevoir cinq ou six aunes d'étoffe; au lieu que si vous l'achetiez au marché, il ne vous coûterait que vingt-cinq ou trente sous.

Brüe fit voile ensuite à Cahedé, où il fut visité par le chef de ce village, qui était accompagné de sa femme et de ses enfants. Ce seigneur nègre était monté sur un fort beau cheval; et pour cortège il avait vingt hommes bien équipés et chargés de grisgris. Sa femme et ses filles, suivies de leurs servantes, étaient sur des ânes fort gras, et vêtues d'étoffes de coton. Ce village faisait autrefois les bornes des voyages et du commerce des Français. Cette raison leur y faisait entretenir un comptoir et payer des droits au chef; mais, depuis l'extension de leur commerce, cet établissement leur est devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-dessus de Cahedé, on voit une île fort riche en coton, en tabac, et en toutes sortes de légumes. Elle n'a rien à souffrir des inondations; et l'on aurait peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un comptoir, si dans le temps de la sécheresse, lorsque la rivière est fort basse, elle n'était ouverte aux incursions des nègres et des Maures, qui insultent souvent cette contrée. Elle est trop voisine aussi de la résidence d'un roi nègre. Tous ces princes se rendent

si importuns par leurs demandes, que les mendiants les plus effrontés de l'Europe pourraient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obtenir à titre de présent, ils prennent le parti d'emprunter; et pour le moindre refus ils défendent le commerce, ou le chargent de nouveaux impôts. Aussi leur voisinage est-il fort incommode. Ils s'attendent sans cesse à de nouveaux présents; et du premier qu'ils reçoivent, ils se font un droit pour demander qu'il soit renouvelé constamment.

A Cahedé Brüe reçut un second courrier du siratique pour presser son arrivée. Comme la petite flotte n'était plus qu'à deux lieues de Guiorel, port de ce prince sur le Sénégal, le général français y arriva bientôt. Guiorel est un grand village dont le siratique a fait le centre de son commerce. Sa résidence est dans celui de Goumel, qui en est à dix lieues vers l'est-nord-est, sur les bords d'une fort belle rivière qui s'enfle beaucoup pendant les inondations du Sénégal, et qui porte les siennes dans tout le pays voisin. Ces grands débordements ne contribuent pas peu à rendre la terre plus grasse par une sorte d'écume qu'ils y laissent, et qui produit consécutivement deux récoltes. Celle du riz surtout est d'une abondance extraordinaire dans un si bon terrain. Elle se fait immédiatement à l'arrivée des eaux. Le tabac n'y est pas moins excellent; et si les habitants étaient accoutumés au travail, il est certain que la France en pourrait tirer beaucoup d'avantage. Mais tous les efforts de la compagnie pour engager les nègres à cultiver une plante si précieuse, ont produit peu d'effet

jusqu'aujourd'hui. Brüe fit convenir plus d'une fois Jean Barre et Yamsec de l'utilité qui leur reviendrait d'en planter dans leur île. Ils lui promirent même de l'entreprendre; mais lorsqu'on en vint à l'exécution, ils trouvèrent des difficultés de la part des nègres, qui s'excusèrent sur l'exemple de leurs ancêtres.

En arrivant à Guiorel, Brüe fit tirer trois coups de canon pour annoncer son arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la visite du farba. Ce nègre, qui était oncle du siratique, et qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour les Français, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au général de dépêcher sur-le-champ un exprès au roi son neveu. Dès le même soir, Boukar Siré, un des fils du siratique, qui avait ses terres entre Guiorel et Goumel, se rendit à bord, et répondit au général de l'amitié que son père avait conçue pour lui, sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de bœufs gras et d'une petite boîte d'or du poids d'une once. Le général fit aussi des présents au prince, et le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite, ayant fait descendre ses facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le village tant d'avidité pour ses marchandises, que ses barques furent bientôt chargées de celles du pays.

Le siratique n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des Français, qu'il fit complimenter Brüe par son grand bouquenet, c'est-à-dire par le grand-maître de sa maison. Cet officier était un vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe et les cheveux gris, ce

qui marque parmi les nègres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paraissait pas moins vigoureux, ni moins vif et moins poli. Son nom était Baba Milé. Après les premiers compliments, il reçut le paiement des droits et les présents annuels. C'étaient des étoffes noires et blanches de coton, quelques pièces de drap et de serge écarlate, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barres, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, et quelques pièces de monnaie d'argent au coin de Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la manière du Brandebourg, et deux boîtes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le bouquenet reçut aussi les droits qui revenaient aux femmes du prince, et qui montaient à la moitié des premiers, sans oublier ce qui lui revenait à lui-même. Le camalingue, ou le lieutenant-général du roi, qui est ordinairement l'héritier présomptif de la couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devait être payé. Tous ces présents peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cents livres. Ensuite le bouquenet offrit au général, de la part du roi, trois grands bœufs; et l'ayant invité à se rendre à la cour, il fit paraître les officiers qui étaient nommés pour le conduire. On avait déjà préparé un grand nombre de chevaux pour les gens de sa suite, et des chameaux pour transporter son bagage.

Le jour suivant, Brüe prit terre au bruit de son propre canon, et se mit en marche pour la cour du siratique. Son cortège était composé de six de ses facteurs, deux interprètes, deux trompettes, deux haut-

bois, et quelques domestiques, avec douze laptots ou nègres libres bien armés. Il traversa un pays fort uni et bien cultivé, plein de villages et de petits bois. En approchant de Boucar, il découvrit de vastes prairies, dont les parties basses se sentaient déjà de l'inondation qui commençait à gagner dans le pays. Ce qui restait de terrain sec était si couvert de toutes sortes de bestiaux, que les guides du général avaient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à Boucar qu'à l'entrée de la nuit.

Le prince Siré, à qui ce village appartenait, vint au-devant des Français, à la tête de trente chevaux. Aussitôt qu'il eut aperçu le général, il s'avança au grand galop en secouant sa sagaie, comme s'il eût voulu la lancer. Brüe l'aborda de la même manière, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre et s'embrassèrent. Ensuite étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le village; et le prince conduisit son hôte dans une maison qu'il avait fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul; mais au même moment le général fut conduit à l'audience de la princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre, mais très-bien faite, jeune et fort agréable. Ses traits étaient réguliers, ses yeux vifs et bien fendus, la bouche petite, et les dents extrêmement blanches. Son teint couleur d'olive aurait beaucoup diminué les agréments de sa figure, si elle n'eût pris soin de le relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brüe fort civilement, et le remercia de

ses présents avec beaucoup de grace. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du prince; après quoi, retournant auprès de lui, il y passa le temps jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de couscous, du sanglet, des fruits et du lait en abondance, qui lui étaient envoyés par les femmes du prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un cuisinier de sa nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mets africains. Après qu'il eut soupé, le prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin et d'eau-de-vie, et se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout était prêt pour le folgar ou le bal. L'assemblée était composée de toute la jeunesse du village, qui danse et chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; et cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle Carder. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque aisément l'étendue surprenante de leur mémoire, et combien ils feraient de progrès dans les sciences, si leurs talents naturels étaient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes fort nobles; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des personnes de distinction, tels que les seigneurs, les officiers, et les marchands, car les paysans, les ouvriers et les pâtres, n'y sont pas moins ignorants et moins grossiers que dans les autres pays du monde.

Le village de Boucar, dont le prince de Siré porte

le nom, est situé sur une petite éminence au centre d'une grande plaine. L'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du pays. Elles sont rondes, et se terminent en pointe, comme nos glacières de France : les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des moucherons qui sont extrêmement incommodes dans tous les lieux bas. Le folgar auquel Brüe fut invité, se tient au centre du village. Il dura deux heures, et ne fut interrompu que par une pluie violente qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on vint de la part du prince s'informer de la santé du général. Cette politesse fut suivie du déjeuner. Le prince ayant envoyé du couscous et du lait, parut aussitôt lui-même, et se mit à table avec Brüe, contre l'usage des nègres. Ensuite ils partirent ensemble, escortés d'environ quarante chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple qui s'était rassemblé de tous les lieux voisins pour voir les Européens, et pour entendre leur musique. En approchant de Goumel, Brüe vit venir à sa rencontre le camalingue, suivi de vingt cavaliers, qui le complimenta au nom du siratique. Ce grand officier de la couronne portait des hauts-de-chausses fort larges, avec une chemise de coton, dont la forme ressemblait à celle de nos surplis. Autour de la ceinture il avait un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendait un cimeterre, dont la poignée était garnie d'or. Son chapeau et son habit étaient revêtus de gris-gris ; et dans sa main il portait une longue sagaie. Le général le reçut avec une décharge de sa mousqueterie. Ils con-

tinuèrent leur marche, et traversèrent le village de Goumel, pour se rendre au palais du roi, qui en est éloigné d'une demi-lieue.

La demeure de ce prince est composée d'un grand nombre de cabanes qui sont environnées d'un enclos de roseaux verts, entrelacés et défendus par une haie vive d'épines noires, si serrée, que le passage en est impossible aux bêtes sauvages. Le roi, informé de l'approche du général, envoya les principaux seigneurs de sa cour au-devant de lui; de sorte qu'en arrivant au palais son train était d'environ trois cents chevaux. Tout ce cortège descendit à la première porte, excepté le général, le prince Siré et le camalingue, qui entrèrent à cheval, et qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience.

Brüe trouva le siratique assis sur un lit avec quelques-unes de ses femmes et de ses filles, qui étaient à terre sur des nattes. Ce prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, et le fit asseoir à son côté. On appela un interprète. Alors Brüe déclara qu'il était venu pour renouveler l'alliance qui subsistait depuis un temps immémorial entre le siratique et la compagnie française. Il protesta que dans toutes sortes d'occasions la compagnie était prête à l'aider de toutes ses forces. Il insista sur les avantages que les sujets du prince tiraient de cet heureux commerce; et pour conclusion, il l'assura de ses sentiments particuliers de respect et de zèle. Pendant que l'interprète expliquait ce discours, Brüe observa que la satisfaction du siratique s'exprimait sur son visage. Il prit plu-

sieurs fois la main du général pour la presser contre sa poitrine. Ses femmes et ses courtisans répétaient avec la même joie : « Les Français sont une bonne nation ; ils sont nos amis. »

Le siratique répondit d'un ton fort civil, qu'il rendait graces au général d'être venu de si loin pour le voir; qu'il avait une véritable affection pour la compagnie, et pour sa personne en particulier; qu'il voulait oublier quelques sujets de plainte qu'il avait reçus des agents de la compagnie; que, dans la confiance qu'il prenait à son caractère, il lui accordait la liberté d'établir des comptoirs dans toute l'étendue de ses états, et de bâtir des forts pour leur sûreté. Enfin il conclut en assurant les Français de sa faveur et de sa protection.

L'article des forts était une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut observer qu'à la vérité les rois nègres aiment passionnément le commerce des Européens, surtout celui des Français, qui ont plus de complaisance pour eux que toutes les autres nations de l'Europe; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des établissements dans leurs états, parce qu'ils ne sauraient oublier la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais et les Hollandais. Cette défiance pour leur liberté les dispose à regarder toujours avec horreur tout ce qui a l'apparence de fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magasins pour y placer des marchandises. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur commerce en Afrique, mais

qui ont reconnu l'avidité des princes du pays, et la mauvaise foi des nègres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandises aux insultes qu'ils ont toujours à redouter. Ainsi la liberté de fortifier les comptoirs était la plus grande faveur que les Français pussent espérer. Le général, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le siratique, et lui fit divers présents en son propre nom. Ils consistaient en quelques riches étoffes de l'Inde, en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de pistolets fort bien travaillés, de quelques télescopes, de quelques verres ardents, et d'autres curiosités. Le siratique en fut d'autant plus satisfait qu'ayant été payé de ses droits, il ne s'attendait pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le général de caresses. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe. Enfin, il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Deux officiers, qui étaient à l'attendre, le menèrent ensuite à l'audience des reines et des princesses filles du roi. Il fit à toutes ces dames des présents, moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des reines ayant observé que, pendant l'audience du siratique, il avait regardé avec beaucoup d'attention une jeune princesse de dix-sept ans, qui était sa fille, s'imagina qu'il avait pris de l'amour pour elle, et proposa au roi de la lui donner en mariage. Ce prince y consentit aussitôt, et fit offrir au général les premiers postes de son royaume, avec un grand nombre d'esclaves. Brüe s'excusa sur ce qu'étant marié, sa religion ne lui permettait d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réflexions

et de discours entre les dames nègres, sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demandèrent à Brüe comment il pouvait vivre si long-temps sans la sienne, et ce qu'il pensait de sa fidélité dans une si longue absence.

Le siratique avait alors près de cinquante-six ans; il était d'une taille médiocre, ses cheveux et sa barbe commençaient à blanchir. On l'aurait pris, à son teint, pour un mulâtre plutôt que pour un nègre. Il avait le nez aquilin et fort bien fait, la bouche petite, les dents blanches. Quoiqu'il eût les yeux petits, sa physionomie était belle, avec l'air vif et ouvert. Il était vêtu fort simplement d'une chemise de coton noir, avec un bonnet de la même couleur et de la même étoffe, des bottines de cuir d'Espagne, et un sac de velours rouge sur l'estomac, qui contenait son Alcoran. Il était déjà fort zélé pour la religion de Mahomet, et son zèle augmenta dans la suite jusqu'aux derniers excès de la superstition.

Il était fort tard lorsque le général sortit de l'appartement des princesses. Elles l'avaient arrêté long-temps par mille questions sur les usages de France. A son retour, il trouva trois des principaux officiers du roi qui l'attendaient pour lui faire leur compliment: l'un se nommait l'Amadi Ardé, surintendant de la maison royale; et les deux autres, Lam Guiondé Boulou, et Lam Guiondé Homé, tous deux gouverneurs de province. Ils étaient vêtus d'une étoffe à raies blanches et noires, que les nègres tirent des Maures, à qui elle vient des Hollandais. Brüe leur offrit de l'eau-de-vie; mais, étant fort attachés à leur religion, ils re-

fusèrent d'y toucher. Il leur fit quelques petits présents, avec lesquels ils se retirèrent fort satisfaits. Quelques moments après, on lui apporta, de la part des reines, un grand souper dans des plats de bois et dans des calebasses : les mets étaient les mêmes que le soir du jour précédent. Il en goûta, par respect, comme il avait fait la veille. Pendant qu'il était à table, le roi lui envoya un jeune esclave, dont il lui faisait présent.

Le jour suivant, ce prince, après avoir fait demander des nouvelles de sa santé, entra dans sa chambre, et, s'étant assis familièrement sur son lit, prit longtemps plaisir à l'entretenir pendant qu'il s'habillait. Il lui proposa d'aller faire la revue de sa cavalerie. On amena aussitôt des chevaux pour le roi, pour le général et pour les officiers de leur suite. Ils se rendirent dans une grande plaine, à trois quarts de mille du palais. Le général français se fit accompagner de ses trompettes et de ses hautbois, qui imposèrent silence à ceux de la cavalerie nègre. Les instruments du pays sont d'ivoire, et de différentes grandeurs; mais ils rendent un son fort désagréable. La cavalerie consistait en sept cents hommes bien faits et fort bien montés. Ils passèrent deux ou trois fois devant le roi et le général; après quoi, se divisant en deux corps, ils firent plusieurs évolutions à leur manière, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les chevaux étaient barbes, ou sortis de cette race : leur grand défaut est de n'avoir pas de bouche. Les étriers des nègres sont fort courts, comme ceux des Maures. Entre les chevaux du roi, Brüe en vit plusieurs d'une

grande beauté, qui étaient de véritables barbes, et dont chacun valait quinze esclaves.

Après la revue, qui dura trois heures, le roi revint au palais, et prit la peine de conduire le général à son appartement. De là, il se rendit à la salle d'audience, pour y administrer la justice à ses sujets. Brüe, curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvait tout voir sans être aperçu. Il trouva le siratique environné de dix vieillards qui écoutaient les parties séparément, et qui lui rapportaient ce qu'ils avaient entendu. Après quoi, ce prince, sur l'avis des mêmes conseillers, prononçait la décision : elle était exécutée sur-le-champ. Brüe n'aperçut point d'avocats ni de procureurs. Chacun plaidait sa propre cause. Dans les causes civiles, il revient au roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les nègres : le meurtre et la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le bannissement; c'est-à-dire que le roi vend les coupables à la compagnie, et dispose de leurs effets à son gré. Un débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille, jusqu'à la pleine satisfaction du créancier; et le roi tire son tiers de cette vente.

Brüe, à son retour, trouva un dîner qui lui avait été envoyé par les reines, comme le souper du jour précédent. De son côté, il leur envoya quelques pièces de pâtisserie à la française, telles que ses gens les avaient pu faire sans four. Il passa une partie de l'après-midi avec le roi, et l'autre avec les femmes de ce prince, qui lui parurent fort satisfaites de ses tartes,

et qui prirent soin de lui envoyer son souper. Le lendemain, le roi, se trouvant fort incommodé des moucherons que l'eau semblait amener en se débordant, et qui commençaient à remplir l'air, prit la résolution de se retirer plus loin dans le pays avec sa cour. Il fit appeler Brüe en public, et, en présence de tous ses courtisans, il l'assura de son amitié et de sa protection. Il ajouta que si les Français recevaient quelque tort ou quelque outrage de ses sujets, il leur permettait de se faire justice en les tuant sans aucune forme de procès. Il embrassa le général; et, lui ayant fait présent de quelques esclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le commerce. Après quoi, lui permettant de se retirer, il donna ordre au grand bouquenet de lui procurer les chevaux et les chameaux dont il avait besoin pour son équipage. Brüe prit congé immédiatement du siratique, des reines et des principaux seigneurs. Ensuite il fut conduit, sous une escorte de trente chevaux, dans un endroit de la route où il souhaita de s'arrêter pour voir passer la maison du roi.

Cette marche commença par un corps de cent soixante chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'ivoire, et des timbales de cuivre couvertes d'un parchemin grossier, qui rendaient un son fort bruyant, mais sans aucune harmonie. Les reines et les princesses venaient après cette avant-garde, montées sur des chameaux, et renfermées dans de grands paniers d'osier où l'on ne leur voyait que la tête. La croupe des chameaux et les paniers étaient couverts de tapis de coton. Chaque chameau portait deux

dames, sous la conduite de deux hommes qui tenaient les paniers pour les empêcher de tourner. Les dames suivantes étaient sur des ânes, et marchaient, autant qu'il leur était possible, à côté de leurs maîtresses, pour les amuser par leur entretien, allumer leur pipe, et leur rendre d'autres services. Cette troupe galante salua le général avec beaucoup de politesse, et lui souhaita un heureux voyage. Elle était suivie d'un long train de chameaux, de bœufs et d'ânes chargés du bagage de la cour. Un corps de trois cents chevaux fermait cette première partie du convoi.

A peu de distance, les tambours, les trompettes et les timbales du roi se firent entendre, à la tête d'un autre corps de cavalerie, bien armé, d'environ deux cents hommes. Le roi suivait seul à cheval, vêtu d'un surtout d'écarlate, avec le ceinturon et l'épée à la française. Il portait sur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brüe lui avait donné. Il avait deux pistolets au pommeau de la selle, et la sagaie au poing. En approchant du général, qui le reçut la tête découverte, il mit aussi le chapeau à la main. Après quelques compliments, ils prirent enfin congé l'un de l'autre. Le roi était suivi de quatre ou cinq cents chevaux, qui marchaient sur quatre de front. Les premiers rangs étaient composés des principaux seigneurs de sa cour, tous fort bien montés. Outre le sabre et la sagaie, chacun avait son arc et son carquois passés en sautoir sur le dos, avec une écharpe de plusieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette noblesse salua civilement le général, qui lui rendit quelques fanfares de sa musique, avec une

décharge de sa mousqueterie. Les équipages du roi suivaient en bon ordre sur des chameaux, des bœufs et des ânes, et même sur le dos de quelques nègres. Cette longue marche était fermée par deux cents chevaux, qui composaient l'arrière-garde.

Le siratique peut mettre en campagne une armée fort nombreuse, parce que ses gouverneurs des provinces et ses autres officiers sont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend sa puissance redoutable à tous les rois voisins. Mais comme ces troupes sont mal disciplinées, et qu'elles sont mal pourvues d'armes à-feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. Brüe ayant continué sa route, rencontra bientôt la princesse Boucar Siré, belle-fille du roi, qui était en chemin pour aller joindre la cour. Elle était avec une de ses filles sur un chameau, environnée de plusieurs suivantes, dont les unes étaient à pied, d'autres montées sur des ânes, avec une escorte de cent chevaux, et de plusieurs chameaux qui portaient le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les compliments du général, auxquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brüe fut surpris de se voir joindre par le prince son mari, accompagné de dix cavaliers fort lestes. Il avait ordre du roi son père de le conduire jusqu'aux bords du Sénégal. En chemin, les gens du général tuèrent un oiseau bleu, d'une espèce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, et qui avait le plumage du plus beau bleu céleste. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette sorte, et le prince assura Brüe qu'il s'en trouvait fort peu, excepté vers l'île de Sadel, où ils se

rendent dans une certaine saison, et où l'on observe qu'ils viennent du côté du nord.

On arriva le soir à Boucar. Le prince y traita Brüe comme la première fois, lui fit l'honneur de souper avec lui, et lui donna un grand folgar, qui dura pendant toute la nuit. Quatre ou cinq heures de danse sont un rafraîchissement pour les nègres, après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chasse, où Brüe trouva beaucoup d'amusement. Le jour d'après, on quitta Boucar; et le soir on arriva au port de Guiorel. Là, Brüe, qui se trouvait au milieu de ses gens, reçut galamment le prince à bord, et se mit en devoir de le bien traiter à son tour. Enfin le quittant, après des civilités et des présents mutuels, il le salua d'une décharge de toute son artillerie.

En arrivant à Guiorel, Brüe fut témoin d'une singulière espèce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étant imaginé que l'eau qu'on pompait dans les barques avait la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux et la surdité, apportaient du lait en échange pour ce remède. Un chirurgien, nommé Berenger, s'était rendu le directeur de ce trafic, et le ménageait si habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il exigeait d'elle, il remit gravement son eau dans la pompe, comme s'il eût fait beaucoup de cas de cette liqueur. Le général même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, de petites écailles plates, qui paraissaient argentées, il en donna d'abord à quelques nègres, pour les récompenser de

plusieurs petits services. Mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils y attachaient beaucoup de prix, parce qu'ils étaient éloignés de la mer, qu'ils les taillaient en rond comme des médailles, ou que, leur donnant d'autres formes, ils y gravaient des caractères pour leur servir de gris-gris, il résolut d'en partager le profit avec les marabouts, qui leur attribuaient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Quelques jours après son arrivée à Guiorel, il y avait vu arriver les deux barques qu'il avait envoyées devant lui à Galam, mais qui ne s'étaient pas avancées au-delà de Laydé, sur les frontières de ce royaume, parce qu'elles y avaient trouvé à se charger si promptement d'esclaves, d'or et de coton, que, leurs propres marchandises étant épuisées, elles étaient obligées de retourner au fort Saint-Louis pour y renouveler leur cargaison. Brüe loua la conduite de ses facteurs. Comme il venait d'établir un comptoir à Guiorel, après y avoir ouvert un commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux barques au fort Saint-Louis, et d'attendre leur retour.

Pendant le séjour qu'il fit à Guiorel, le camalingue, ou le lieutenant-général du roi, le fit inviter à passer quelques jours avec lui dans le lieu de sa résidence, qui se nommait Laca, grand village à quatre lieues de Guiorel vers le nord. Il se crut obligé à cette complaisance pour un seigneur qui était dans une haute faveur à la cour ; d'autant plus que le camalingue lui faisait offrir des chevaux et toutes sortes de com-

modités pour son voyage. Dans cette route, il traversa plusieurs villages; et de toutes parts il remarqua que le pays était fort bien cultivé. La maison du camalingue était à cinq cents pas de Laca, sur une éminence, et couverte de grands arbres au sud et au sud-est, avec une esplanade devant sa principale face. C'était une multitude de bâtiments, qui ressemblaient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve plusieurs cours entourées d'édifices. Il y en avait trois fort spacieuses : la première, environnée d'une double haie de roseaux et d'épines, contenait des étables pour toutes sortes de bestiaux. La seconde servait de logement au camalingue, à ses femmes, à tous ses domestiques, et contenait aussi ses greniers et ses magasins. La troisième était un vaste enclos, derrière les deux autres.

Le général et tous les gens de son cortège furent logés dans la seconde, près du camalingue, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la satisfaction dans cette visite. Les dames furent charmées de la musique française, et ne se lassaient pas de l'entendre. Brüe observa ici qu'elles se couvraient le visage devant lui, lorsqu'il était amené dans leur appartement par le camalingue, et qu'elles paraissaient à découvert dans l'absence de leur mari.

Quoique ce canton ne fût pas le plus fertile du pays, l'excellence de la culture y faisait régner l'abondance. Les habitants sont beaucoup plus laborieux que le commun des nègres. Ils font un commerce considérable avec les Maures du voisinage; et le général aurait souhaité de le pouvoir détruire, parce

qu'il emportait beaucoup d'or et d'ivoire, qui seraient venus dans les magasins de la compagnie. La seule voie était d'établir quantité de comptoirs dans le royaume du siratique, et de fournir les Foulès, ses sujets, non-seulement de marchandises françaises, mais encore de calicots rayés, de fer, de caiks, de cuirs d'Espagne rouges, jaunes et noirs, et de les vendre à meilleur marché que les Maures, qui les apportent de Maroc et de Barbarie. Les Hollandais d'Arguin en fournissant aussi, c'était le moyen de ruiner en même temps leur commerce.

L'or qui se trouve dans le pays des Foulès leur vient de Galam; car il ne paraît pas qu'il y ait des mines dans les états du siratique. Mais ils ont l'ivoire en abondance. Le pays, au sud de la rivière, est rempli d'éléphants, comme le côté du nord l'est de tigres, de lions, et d'autres animaux féroces. Ces peuples ont aussi quantité d'esclaves, autant de leur propre contrée que des régions voisines. Quoiqu'ils les emploient à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Les barques françaises revinrent du fort Saint-Louis avec de nouvelles marchandises, pour continuer leur commerce sur les bords de la rivière jusque dans le pays de Galam. Mais l'arrivée d'un vaisseau de France à la barre du Sénégal empêcha le général d'exécuter lui-même ce projet. Il en laissa la commission à ses facteurs; et, reprenant la route du fort Saint-Louis, il la fit en six ou sept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à se rendre à Guiorel, sans y comprendre le séjour qu'il avait fait dans plu-

sieurs autres villages. La raison qui l'avait arrêté si long-temps, c'est que les bords de la rivière étant couverts d'arbres, il est impossible d'employer des chevaux pour la remonter. On n'avance qu'avec le secours des nègres laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les barques, lorsque le fil de l'eau les pousse au milieu du canal. A la vérité, on va fort vite avec un vent d'ouest; mais il souffle rarement, et tous les autres sont contraires, ou souvent dangereux, parce que l'espace est trop petit pour louvoyer. Mais la descente est fort aisée, quelque vent qui puisse souffler. Le cours de l'eau est toujours assez fort pour entraîner les barques, et l'on avance nuit et jour sans aucun obstacle.

A l'occasion du voyage de Galam, que les facteurs français devaient faire pour le commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paraîtra pas déplacé. Il le rapporte d'après un gentilhomme français, qui fut amené prisonnier de guerre à Southampton en 1711, et qui avait été long-temps au service de la compagnie française en Guinée, pour le commerce des nègres. « Dix ou douze ans auparavant, un autre Français, nommé Des Marchais, « qui avait demeuré long-temps au fort Saint-Louis, « entreprit de passer les cataractes de Galam par le « moyen de quelques barques plates; et surmontant « en effet cet obstacle, il continua de remonter la « rivière l'espace de cinq cents lieues. Il y établit un « commerce très-avantageux, par un grand nombre « de comptoirs qu'il forma sur ses bords. Il y trouva

« quelques nations presque blanches. Enfin, pour ré-
« compenser des travaux si pénibles, et faire naître
« de l'ardeur à ses sujets pour les mêmes entreprises,
« le roi de France honora Des Marchais de la qua-
« lité de chevalier de Saint-Lazare (1). »

On est porté à s'imaginer, sur ce récit, que le chevalier Des Marchais fut l'agent employé par Brüe pour remonter jusqu'à Galam, quoique ce pays soit moins éloigné de deux cents lieues que Barbot ne le représente. Cependant il manque quelque chose à cette conjecture, puisque Des Marchais n'est pas ici nommé dans les mémoires du sieur Brüe, et qu'il ne paraît pas même qu'il ait jamais fait de voyage sur le Sénégal. On a de lui la relation d'un voyage de Guinée, qui trouvera place dans la suite de ce recueil; mais Labat, à qui l'on en doit la préface, ne nomme pas non plus le voyage du Sénégal entre ceux qu'il lui attribue (2).

(1) Barbot, *Description de la Guinée*, dans Churchill's *Collection*, t. v, p. 424.

(2) Barbot assure, d'après le même témoignage, que l'expédition de Des Marchais sur le Sénégal fut imprimée par ordre du roi. Cependant on ne connaît pas cet ouvrage.

§ II.

Remarques sur la nation des Foulès, sur leur pays et sur leur gouvernement.

Le lac de Cayor sépare le royaume des Jalofs, dont le roi porte le titre de brac, du royaume des Foulès, qui donnent à leurs souverains le nom de siratique. Ces deux titres sont des noms d'honneur et de dignité, comme ceux de roi et d'empereur en Europe.

Le pays de Foulès a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le lac de Cayor jusqu'au village de Dembacané, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, on lui donne environ cent quatre-vingt-seize lieues. Mais ses dimensions sont moins connues du nord au sud, parce que les Français ont borné jusqu'à présent leur commerce aux rives du Sénégal, sans avoir cherché à pénétrer dans les terres. On sait seulement qu'il s'étend beaucoup plus au sud qu'au nord. Le pays est fort peuplé, le terroir fertile; et si les habitants avaient plus d'industrie, ils pourraient tirer des productions de leurs propres terres le fond d'un commerce fort avantageux avec les étrangers.

On ignore l'étymologie de leur nom. La plupart sont d'une couleur fort basanée; mais on n'en voit pas qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au sud de la rivière. On prétend que leurs alliances avec les Maures ont imbu leur esprit d'une teinture de

mahométisme, et leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne sont pas non plus si hauts et si robustes que les Jalofs. Leur taille est médiocre, quoique fort bien prise et fort aisée. Avec un air assez délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail, bons fermiers, et capables de se procurer d'abondantes moissons de millet, de coton, de tabac, de pois et d'autres légumes, et d'entretenir un grand nombre de bestiaux, dont la plus grande partie sert à leurs propres besoins. Aussi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs chèvres et leurs moutons sont d'une bonté extraordinaire, leurs bœufs fort gras, et la compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marché que ceux qu'elle tire de cette contrée.

Les Foulès aiment la chasse, et l'exercent avec beaucoup d'habileté. Leur pays est rempli de toutes sortes d'animaux, depuis l'éléphant jusqu'au lapin. Outre le sabre et la sagaie, ils se servent fort adroitement de l'arc et des flèches. Ceux qui ont appris des Français l'usage des armes à feu, s'en servent aussi avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalofs, et les manières plus civiles. Ils sont passionnés pour les merceries de l'Europe, et cette raison les rend fort caressants à l'égard de tous les marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous fripons et trompeurs; la différence n'est que dans le degré.

Ils aiment la musique; et les personnes du premier rang se font honneur de savoir toucher quelque instrument, tandis que les princes et les seigneurs Jalofs regardent cet exercice comme un opprobre. Les

Foulès ont plusieurs sortes de musique, et leur symphonie n'est pas sans agrément. Leur inclination pour la danse leur est commune avec tous les nègres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chasse pénible, trois ou quatre heures de danse servent à les rafraîchir.

Leur habillement ressemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils sont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; et quoique leurs voisins donnent la préférence au rouge, le jaune est leur couleur favorite.

Les femmes ne sont pas d'une haute taille; mais elles sont bien faites, belles, et d'une complexion délicate. La musique, la danse et la parure sont leurs plus fortes passions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des Français et des Maures. Il est surprenant que l'usage de la soie n'y soit pas encore introduit. Labat est persuadé qu'elles le recevraient avec joie. Elles sont passionnées pour l'ambre jaune et les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds et des garnitures qu'elles entrelacent dans leurs cheveux, ce qui relève beaucoup leurs agréments. La plupart ont l'esprit vif, les manières douces et polies; et si l'on en croit Labat (1), elles sont aussi propres qu'aucune autre femme du monde à tirer parti de la faiblesse des hommes pour les ruiner.

Les grands avantages que la compagnie française tire du commerce des Foulès et de celui de Galam, où ses facteurs ne peuvent aller qu'en traversant les

(1) Labat, *Afrique occidentale*, vol. III, p. 171 et suiv.

états du siratique, l'obligent de traiter ce prince avec beaucoup de considération. Il permet aussi aux Français le commerce des gommes avec les Maures de Bakkard, dans cette partie de son royaume qui s'appelle le Terrier-Rouge. C'est ce qui porte la compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandises de l'Europe, à titre de droits ou de présent.

Le siratique est un prince puissant. Entre ses vassaux il compte le grand brac et tous les seigneurs du royaume de Hoval, qui lui paient tous les quatre ans un tribut de quarante-trois esclaves et d'un certain nombre de bœufs. Son armée n'est pas moins forte en cavalerie qu'en infanterie; car les Maures, ses voisins, lui fournissent autant de chevaux qu'il en désire. Les armes de ses troupes sont l'arc et le sabre. Sa noblesse est dispersée dans les provinces, pour y exercer les diverses fonctions du gouvernement. Le premier emploi du royaume est celui de camalingue, ou de lieutenant-général. Ensuite les principaux offices sont ceux de solidiné, ardoboube, guéri samba, lame de bossé, farba vovalardé, akson, boucor, lauctor, lali, lamenagé, ardoguedé, farba voagali, bonineré, siratique de belle, et siratique de clayé (1). Les seigneurs qui sont revêtus de ces titres fournissent, à l'ordre du roi, leur contingent de troupes, pour former son armée, et se remboursent de leur dépense par le droit de faire esclaves tous les

(1) Il serait à souhaiter qu'avec ces noms de dignité on eût pu nous expliquer ce qu'ils signifient. Voyez Labat, t. II, p. 196.

nègres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs provinces ou de leurs seigneuries; privilège dont le roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui sont convaincus de quelque crime ou accusés de sorcellerie, c'est-à-dire, parmi les nègres, d'empoisonnements.

Suivant les lois des Foulès et de la plupart des états nègres, quoiqu'il n'y ait que les princes du sang qui soient appelés à l'héritage de la couronne, elle ne descend pas néanmoins du père au fils, mais au frère ou au neveu; et si le roi n'a pas de frère, c'est à son neveu par sa sœur, ou même par sa sœur utérine, parce que la voie des femmes est regardée comme la plus sûre. A l'égard des enfants du roi, leur sang est toujours fort incertain, car les reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en sont pas crues sur leur parole; et s'il est vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la vérité, ces anciens usages ne subsistent plus. Le seul cas où les princes fils d'un roi puissent prétendre à sa succession, est lorsqu'il s'est marié à quelque princesse du même sang, parce qu'alors on se croit sûr, de part et d'autre, de l'origine des enfants.

Le siratique Siré, qui régnait sur les Foulès vers la fin du siècle dernier (1), entreprit, sans respect pour cette loi, de faire monter son fils sur le trône; et dans cette vue il le revêtit de la dignité de camalingue, qui est toujours réservée pour l'héritier présomptif. C'était le prince Sambaboé, son neveu, qui possédait alors cet office.

(1) Labat, *Afrique occidentale*, t. II, p. 198.

Ses bonnes qualités le faisaient aimer également de la noblesse et du peuple, qui le regardaient déjà comme leur maître. Il était d'une belle figure. Ses inclinations étaient nobles, son caractère doux et libéral, et son courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendait parfaitement. Le siratique l'ayant dépouillé de son titre, entreprit de l'emprisonner. Mais Sambaboé s'éloigna de la cour et se tint sur ses gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des nègres, qui devaient être ses sujets, il redoutait les Maures, que le roi son oncle avait fait entrer dans ses intérêts, et dans ses vues. S'étant donc retiré sur la frontière pour épargner à sa patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne put empêcher que la plupart des grands, avec une partie de la nation, ne se rassemblassent autour de lui. Cette espèce de révolte, à laquelle il n'avait pas contribué, irrita tellement le siratique, que levant une armée nombreuse il s'avança pour châtier son neveu et ses partisans. Mais Sambaboé, résolu de ne pas tirer l'épée contre son oncle, auquel il avait toujours donné le nom de père, continua de se retirer avec son parti. Cependant, lorsqu'il eut appris que le fils du siratique, son compétiteur, était chargé du commandement, sous le titre même qu'il avait usurpé, il chercha l'occasion d'en venir aux mains, et le défit entièrement avec les Maures qui composaient l'armée royale.

Enfin, considérant que la guerre ne pouvait servir qu'à la ruine de sa nation, et qu'à faciliter la conquête du royaume aux Maures, qui étaient déjà maîtres du cœur du roi, il prit la résolution de passer

dans quelque pays éloigné, et de laisser son oncle, qui était dans un âge fort avancé, finir tranquillement ses jours; après quoi il espérait de rentrer facilement en possession de ses droits. Une conduite si modérée faisait autant d'honneur à sa bonté qu'à sa prudence. Mais le siratique, dont l'esprit s'affaiblissait avec le corps, tomba tout d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'état à son fils. Sous prétexte de se perfectionner dans la loi de Mahomet, il se retira parmi les marabouts, que les Maures avaient placés près de lui, pour le disposer à les laisser maîtres du gouvernement. Ce faible prince devint si passionné pour l'Alcoran, qu'il le portait constamment à son cou, dans un gros in-folio qui contenait le texte et la glose; et quoiqu'il soutînt à peine cet énorme volume, il ne voulut jamais souffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs et de bienfaits les marabouts qui trouvèrent de l'accès près de lui, sous ombre de piété. Un pèlerinage à la Mecque était à ses yeux un titre infaillible de sainteté; et le saint n'était pas moins sûr d'être enrichi que respecté. En 1701, il envoya dans le royaume de Cayor, Barba Voalgali, un de ses principaux ministres, pour lui amener un célèbre marabout, à qui l'on attribuait des vertus extraordinaires. L'officier et le marabout rendirent une visite, dans l'île de Saint-Louis, au directeur français, qui, par respect pour le roi, les reçut avec de grands témoignages de distinction.

La disgrace du prince Sambaboé dura trente ans, dont il passa une partie sur les frontières du royaume, sans cesse sous les armes, pour se défendre tout à la

fois contre la violence et les pièges du siratique. Mais il fit demander enfin au roi de Galam une retraite dans ses états, pour y vivre sous sa protection avec tous ses partisans. Ce monarque, qui connaissait la valeur de Sambaboé, se serait volontiers dispensé de recevoir un hôte si dangereux. Cependant il fut rassuré par la noblesse de son caractère, qu'il ne connaissait pas moins. Il lui assigna des terres; et loin de se voir trompé dans ses espérances, il lui trouva autant d'attachement et de fidélité, que de reconnaissance. Sambaboé laissa même passer plusieurs années sans causer la moindre inquiétude à son oncle. Mais quand il le vit entièrement affaibli par l'âge, il s'avança par degrés vers l'héritage dont on avait voulu l'exclure. En 1700, il se mit en possession d'environ trente lieues de pays au long du Sénégal; et le siratique étant mort en 1702, il monta sur le trône sans opposition.

Son règne commença par l'expulsion des Maures qui s'étaient établis, et qui commençaient à se fortifier dans plusieurs cantons du royaume. Ensuite il réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits par la faiblesse de son prédécesseur. Son dessein était de rendre ses sujets heureux, et de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'avril 1707. Les Français ne doutèrent pas qu'il n'eût été empoisonné, ou, suivant les idées des nègres, ensorcelé par les Maures. Il eut pour successeur Samba Dondé, qui fut défait et tué dans une bataille par Boubaca Siré, son propre frère. L'usurpateur ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Guelanguaye,

qu'il avait choisi pour son camalingue, se souleva contre lui, le força de fuir devant une armée de rebelles, et se saisit de ses états, dont il jouissait paisiblement en 1720.

Le prince Sambaboé avait reçu deux sujets de plainte de la compagnie française ; l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ses affaires. Étant à la veille d'un combat général, dont le succès était fort incertain, il avait mis son trésor, qui consistait dans la somme de mille écus, entre les mains d'un facteur, pour le garder jusqu'à la décision du sort. Cet infidèle dépositaire s'était hâté de transporter le dépôt au fort Saint-Louis, d'où le prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le sieur Chambonneau, directeur du commerce français, avait enlevé une des femmes du prince, qui se nommait Vourangué, sœur du grand brac, et il l'avait fait conduire à son frère, parce qu'elle se plaignait des froideurs de son mari qui avait donné sa tendresse à quelque autre femme.

Ces deux raisons avaient refroidi le prince pour la compagnie ; et si son caractère l'eût porté à la vengeance, il aurait pu satisfaire son ressentiment, tandis qu'il résidait dans les états de Galam. Brüe, qui prévit les conséquences de son mécontentement lorsqu'il serait monté sur le trône, eut la prudence de les prévenir par une lettre d'excuse, qui fut accompagnée d'un présent. Le messager fit connaître au prince que la compagnie n'avait pas eu de part à la friponnerie de son facteur; qu'il s'était dérobé au châtiment par la fuite ; mais que si le prince pouvait le

faire retrouver, on abandonnerait le coupable à sa justice. Quant à la princesse Vourangué, on reconnut que le sieur Chambonneau avait été trop crédule; mais on prétendit que le brac avait assuré lui-même que la retraite de sa sœur se faisait du consentement secret de Sambaboé, et Brüe offrit de la ramener entre les bras de son mari, quand il voudrait la recevoir.

Sambaboé reçut fort civilement les justifications de la compagnie, et remercia Brüe de ses offres; mais il déclara qu'il se croyait heureux d'être défait d'une femme dont la conduite avait marqué qu'elle se sentait peu d'affection pour lui; et qu'il ne félicitait pas moins la compagnie d'être délivrée d'un fripon qui la déshonorait; qu'il promettait d'oublier le passé, et d'assister la compagnie dans le dessein qu'elle avait de s'établir à Galam. Il ajouta qu'il conserverait les mêmes sentiments lorsqu'il serait sur le trône.

Brüe entreprit dans le même temps une autre négociation qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la compagnie. Il savait que, par jalousie ou par inconstance, une des filles du siratique Siré, femme de Lâli, seigneur du Terrier-Rouge, avait quitté son mari, et s'était retirée chez son père, qui, approuvant la conduite de sa fille, ne voulait pas consentir à la rendre. Brüe était lié si étroitement avec Lâli, qu'au mois de mai 1720, il avait obtenu par ses bons offices un contrat de trois mille six cents quintaux de gomme dans son port, c'est-à-dire la moitié plus que la compagnie n'en avait jamais tiré. Il se chargea de le réconcilier avec sa femme et

son beau-père. Cette entreprise ne lui coûta qu'une lettre au siratique, avec le paiement des droits et quelques présents. La princesse fut renvoyée à son mari sur une des barques de la compagnie; et Lâli, dans sa reconnaissance, accorda aux Français non-seulement la permission d'établir des comptoirs dans tous ses états, mais encore le domaine absolu de l'île de Sadel, pour y former une colonie, avec la liberté d'y bâtir un fort. La mère de la princesse ne fut pas moins sensible au service du directeur. Elle lui envoya des présents considérables, en le faisant assurer qu'elle s'efforcerait toujours d'entretenir la bonne intelligence entre le roi et la compagnie. Les reines de cette contrée soutiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singulière. Jamais elles ne tournent les yeux pour marquer de l'attention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelque démangeaison à la tête, elles ne se grattent jamais qu'avec une aiguille d'or. Leur titre est galami, c'est-à-dire souveraine.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE III.

DES PREMIERS VOYAGES DES ANGLAIS EN AFRIQUE.

CHAPITRE VII.

Dernier voyage du capitaine Towrson aux côtes de Guinée.

DATES.		PAGES
1558	Éclaircissements sur Towrson.....	1
	Ses nouveaux préparatifs.....	2
	Il part avec trois vaisseaux.....	Ibid.
	Prise qu'il fait de deux bâtiments hambourgeois...	Ibid.
	Il s'accommode de leurs dépouilles.....	3
	Il est maltraité à son tour par une flotte espagnole.	4
	Il arrive à la côte de Barbarie.....	Ibid.
	Île du cap Vert.....	5
	Commerce des Français.....	Ibid.
	Towrson arrive aux côtes de Guinée.....	6
	Il est maltraité par cinq vaisseaux portugais.....	7
	Il trouve en différents lieux quatre vaisseaux français.	Ibid.
	Il en poursuit un.....	8
	Il le prend et y trouve beaucoup d'or.....	Ibid.

DATES.		PAGES.
1558	Il reçoit l'équipage sur son bord	9
	Maladies des Anglais	10
	Ils vont à la ville de dom Juan	Ibid.
	Effroi qu'ils y causent	11
	Ils vont à Cormantin	Ibid.
	Towrson cherche lui-même de l'or	12
	Difficulté qu'il y trouve	Ibid.
	A quoi son avidité l'expose	Ibid.
	Flotte portugaise qui effraie les Anglais	13
	Ils manquent de vivres	14
	Ils brûlent la ville de Chama	Ibid.
	Erreurs des Anglais dans leur navigation	Ibid.
	Dangers qu'ils courent à l'île de Saint-Thomas	15
	Situation de cette île	16
	Towrson relâche dans l'île de Sal	Ibid.
	Il y trouve des rafraîchissements	Ibid.
	Écossais qui disparaît de la flotte	17
	Triste état d'un vaisseau anglais	Ibid.
	Différentes îles	Ibid.
	Les Anglais abandonnent un de leurs trois vaisseaux	Ibid.
	Incertitudes des deux autres	18
	Les Anglais arrivent au port dans un triste état	19

CHAPITRE VIII.

Divers voyages en Guinée, depuis 1561 jusqu'en 1566.

1561	Projet d'un voyage manqué	19
	Détails alors importants pour le commerce	20
	Raisons qui firent manquer le voyage	21

§ II.

Voyage de William Rutter, en 1562.

1562	Éclaircissements sur les relations de ce voyage	21
	Départ de deux vaisseaux anglais	Ibid.
	Ils profitent de leur supériorité pour contraindre un bâtiment français	23
	Ils rencontrent des Portugais	Ibid.

pages. pages.
1562 Ils abordent à la ville de dom Juan, autrement Équi..... 24
Ils sont maltraités par les Portugais..... 25
Divers accidents qu'ils essuient..... Ibid.
Autres disgraces des Anglais, qui les obligent au retour..... 26
Combat qu'ils soutiennent contre les nègres..... 27
Origine de leur différend..... Ibid.
Perfidie des nègres..... 28
Les Anglais se défendent avec courage..... Ibid.
Ils ne laissent pas d'être fort maltraités..... 29

§ III.

Voyage de Baker en Guinée.

1563 Dispositions du voyage..... 30
Les Anglais prennent un bâtiment français..... Ibid.
Malheureuse aventure de Baker..... 31
Il erre sur des côtes inconnues..... 32
Peinture qu'il fait de ses craintes..... Ibid.
Il trouve du secours parmi les nègres..... 33
Ses peines recommencent..... 34
Il s'adresse à d'autres nègres..... Ibid.
Il les trouve en guerre et se résout à combattre pour eux contre les Portugais..... 35
Secours qu'il reçoit des nègres..... 36
Il les amuse par des espérances..... Ibid.
Il les quitte pendant la nuit..... Ibid.
Ses craintes de la part des Portugais..... 37
Il tombe dans un de leurs établissements..... 38
Traitement qu'il y reçoit..... Ibid.
Il se sauve par la fuite..... 39
Il trouve des ressources chez les nègres..... Ibid.
Il prend encore le parti de fuir..... 40
Autres nègres qu'il se concilie..... 41
Il obtient d'eux de l'assistance..... 42
Son embarras pendant la nuit..... 43
Triste séjour qu'il fait parmi les nègres..... Ibid.
Il est ramené en Europe par des Français..... 44

§ IV.

Voyage du capitaine Carlet en Guinée.

DATES.		PAGES
1564	Réflexions sur le succès des voyages précédents...	45
	Flotte de cinq vaisseaux et ses diverses disgraces..	Ibid.

CHAPITRE IX.

Voyage du capitaine George Fenner aux îles du cap Vert, en 1566.

1566	Dessein de ce voyage.....	47
	Départ de trois vaisseaux.....	48
	Ils perdent leur amiral.....	Ibid.
	Ils jettent l'ancre à Téneriffe et cherchent à prendre langue.....	Ibid.
	Défiance des Espagnols.....	49
	Apparences d'amitié mal soutenues.....	49
	Les Anglais partent mécontents.....	50
	Ils retrouvent leur amiral.....	Ibid.
	Erreur dans leur course.....	51
	Ils abordent au cap Vert.....	Ibid.
	Caractère des habitants.....	52
	Propositions de commerce.....	Ibid.
	Défiance des Anglais qui produit celle des nègres..	Ibid.
	La guerre se déclare.....	53
	Les nègres enlèvent les ôtages anglais.....	Ibid.
	Ils refusent de les rendre.....	54
	Un vaisseau français rend service aux Anglais.....	Ibid.
	Les Anglais se rendent aux îles du cap Vert. — Ile de Buona-Vista.....s.....	55
	Les habitants s'effraient.....	Ibid.
	Autre île du cap Vert.....	56
	Par qui elle est habitée.....	Ibid.
	Pluies prodigieuses.....	57
	Ile de Mayo.....	58
	Ile de San-Jago.....	Ibid.
	Ce que les Anglais y aperçoivent.....	Ibid.
	Ils prennent confiance aux Portugais.....	59
	Artifices qu'on emploie pour les tromper.....	Ibid.

DATES. PAGES.

1566 Les Portugais arment contre eux et viennent les attaquer 60
Les Anglais lèvent l'ancre 61
Ils trouvent des Portugais plus humains dans une autre île 62
Propriétés de cette île ..... Ibid.
Vue des Portugais, et résolution des Anglais 63
Ile de Brava, naturellement fertile ..... Ibid.
Les Anglais se rendent aux îles Açores 64
Leur dessein ..... Ibid.
Iles de Florès et de Cuervo ..... Ibid.
Ils rencontrent deux vaisseaux portugais 65
Combat des Anglais et des Portugais ..... Ibid.
Retour en Angleterre 66

CHAPITRE X.

Voyage de Thomas Stephens en Afrique et aux Indes, sur la flotte portugaise, en 1579.

1579 Remarques préliminaires 66
Qui était Stephens, et l'origine de son journal 67
Stephens était jésuite ..... Ibid.
Son départ sur une flotte portugaise ..... Ibid.
La flotte est insultée par un Anglais 68
Souffrances dans le voyage ..... Ibid.
Observation curieuse 69
Difficultés de la navigation ..... Ibid.
Bonne méthode de Stephens 70
Prodigieux nombre d'oiseaux vers les côtes d'Afrique ..... Ibid.
Différentes espèces 71
Danger que Stephens court au cap de Bonne-Espérance 72
Deux routes pour le voyage des Indes orientales ... 73
Maladies incommodes 74
Observations de Stephens ..... Ibid.
La flotte approche de Socotra 75
Marques auxquelles on reconnaît la terre ferme .. Ibid.
La flotte arrive à Goa ..... Ibid.

CHAPITRE XI.

Quelques expéditions navales des Anglais contre les Espagnols et les Portugais.

DATES.		PAGES
1585	Motifs des Anglais pour continuer leurs voyages..	76
	Départ de Foster. Il relâche à Bilbao.....	77
	Il est trompé et attaqué par les Espagnols.....	78
	Il est fait prisonnier.....	Ibid.
	Il se remet courageusement en liberté.....	79
	Il prend le corrégidor espagnol et quitte le pays...	Ibid.
	Raisons qui avaient armé contre lui les Espagnols..	Ibid.
1586	Prise d'une petite barque.....	80
	Prise d'un vaisseau espagnol et de dom Pedro Sarmiento.....	Ibid.
	Prise de quatre autres vaisseaux.....	Ibid.
	Butin des Anglais.....	81
	Leur témérité dans une rencontre.....	Ibid.
	Elle leur réussit mal.....	82
	Retour de Whiddon en Angleterre.....	83
1587	Flotte de trente vaisseaux équipée à Plymouth....	Ibid.
	Elle entre dans le port de Cadix.....	84
	On s'y canonne.....	Ibid.
	Dommage que Drake cause aux Espagnols.....	85
	La flotte anglaise souffre beaucoup.....	Ibid.
	Le marquis de Santa-Cruz meurt de chagrin.....	86
	Les galères peu utiles lorsqu'elles ne sont point avec d'autres vaisseaux.....	Ibid.
	Exploits de Drake au cap Sagro.....	Ibid.
	Proposition qu'il fait au marquis de Santa-Cruz ...	87
	Il prend une caraque portugaise.....	Ibid.
	Il revient en Angleterre avec la caraque.....	Ibid.

CHAPITRE XII.

Voyage à Benin, en 1588.

1588	Départ de deux vaisseaux anglais sous Bird et Newton.....	88
	Tabano.....	89
	Ratire.....	Ibid

DATES. PAGES.

1588 Croua 89
La flotte jette l'ancre près du cap de Tres-Puntas. Ibid.
Elle arrive à Mina. Frayeur des Anglais 90
Monte-Rotundo ..... Ibid.
Rivière de Jaya 91
Description du pays ..... Ibid.
Rivière de Benin ..... Ibid.
Négligence des Anglais dans leurs voyages 92
Remarques sur le pays de Benin ..... Ibid.
La ville de Benin est très-grande 93
Audience du roi, et conditions du commerce ..... Ibid.
Marchandises des Anglais, et ce qu'ils reçoivent en échange 94
Propriétés du pays de Benin 95
Bonté singulière de son eau ..... Ibid.
Les Anglais sont attaqués de maladie ..... Ibid.
Extrémité à laquelle ils sont réduits 96
Leur triste état en arrivant à Londres ..... Ibid.

CHAPITRE XIII.

Voyage du comte Georges de Cumberland aux îles Açores, en 1589.

1589 Remarque sur ce voyage, et motif qui le fait entreprendre 97
Premier exploit de milord Cumberland 98
Il pille une flotte marchande ..... Ibid
Il arrive aux Açores 99
Autres pirateries ..... Ibid.
Les Anglais relâchent dans l'île de Flores 100
Ils y répandent la frayeur ..... Ibid.
Poisson monstrueux 101
Les Anglais cherchent les caraques portugaises ..... Ibid.
Ils attaquent plusieurs vaisseaux à Fayal 102
Ils se joignent à deux autres bâtiments anglais ..... Ibid.
Résolution désespérée de quelques prisonniers 103
Les Anglais entreprennent de forcer Fayal 104
Ils se saisissent de la ville de Fayal ..... Ibid.
Ils la saccagent ..... Ibid
Situation de cette place 105

DATES.		PAGES.
1589	Rançon que les Anglais exigent.....	105
	Plaisante faveur qu'ils accordent à la ville.....	Ibid.
	Prisonniers à qui ils rendent la liberté.....	106
	Le mauvais temps les arrête à Fayal.....	Ibid.
	Ils attaquent l'île de Graciosa, et sont repoussés...	107
	Ils veulent renouveler leur attaque.....	108
	Ils composent avec les habitants.....	Ibid.
	Jonction d'un autre vaisseau anglais, et nouvelles qu'il apporte.....	109
	Artifice des Espagnols.....	Ibid.
	On leur arrache la vérité par la crainte.....	110
	La flotte espagnole paraît et sert à l'évasion d'un vaisseau français.....	Ibid.
	Ruse des Anglais pour surprendre les Espagnols...	111
	Attaque qui réussit mal aux Anglais.....	112
	Besoin d'eau qui les porte à la révolte.....	113
	Le comte de Cumberland les fait rentrer dans le devoir.....	114
	A quoi le besoin d'eau les réduit.....	Ibid.
	Ils tournent vers les côtes d'Espagne et prennent un vaisseau.....	115
	Ils prennent un autre vaisseau portugais.....	Ibid.
	Sa cargaison.....	116
	Motifs qui font retourner le comte en Angleterre..	Ibid.
	Il prend un vaisseau de la flotte espagnole.....	Ibid.
	Extrémité où les Anglais sont réduits à leur retour.	117
	Détail de leur misère.....	118
	Ils sont forcés à recueillir la pluie.....	119
	Tempête affreuse, comble de tant de maux.....	Ibid.
	Les Anglais arrivent en Irlande.....	120
	Le comte avait partagé la misère commune.....	Ibid.
	Rafraîchissements qu'il procure à ses gens.....	121
	Ville de Tagenacush.....	Ibid.
	Affaire du chevalier Dennie.....	122
	Le capitaine Lister périt sur la côte de Cornwall..	Ibid.
	Générosité du comte de Cumberland.....	Ibid.
	Fruits de ce voyage qui n'est qu'une piraterie.....	123

CHAPITRE XIV.

Voyage de sir Richard Greenwill aux îles Açores, en 1591.

DATES.		PAGES.
1591	Réflexion préliminaire	123
	Départ d'une flotte sous l'amiral Howard	124
	Elle arrive aux Açores	125
	Rencontre d'une puissante flotte d'Espagne	Ibid.
	Greenwill prend le parti de combattre seul	Ibid.
	Combat sans exemple	126
	Greenwill est blessé. Son désespoir	127
	Il demande des conditions qui lui sont accordées	128
	Raisons qui portent les Espagnols à les accorder	Ibid.
	Furieux désespoir des Anglais	Ibid.
	Greenwill est conduit prisonnier	129
	Il est consolé par la générosité des Espagnols	Ibid.
	Qui était l'amiral Bacan	130
	Divers sentiments sur la conduite de l'amiral Howard	Ibid.
	Mort de Greenwill	Ibid.
	Elle est vengée par une tempête furieuse	131
	Irlandais au service de l'Espagne	Ibid.
	Noblesse et malheur de la maison de Desmond	132

CHAPITRE XV.

Voyage aux îles Açores, en 1591, par le capitaine Robert Flicke.

	Espérances perdues pour les Anglais	Ibid.
	Départ d'une flotte anglaise	133
	Rencontre du Dragon-d'Or	Ibid.
	Flicke cherche la flotte de l'amiral Howard	134
	Il tient conseil à bord	Ibid.
	Il est séparé de sa flotte avec deux vaisseaux	135
	Il prend deux vaisseaux espagnols	Ibid.
	L'avarice divise les Anglais	136
	Perte des Espagnols	137
	État de leur flotte en 1591, tiré de leurs propres mémoires	Ibid

DATES.		PAGES.
1591	Nombre des vaisseaux qui reviennent en Espagne..	138
	Prédiction d'un moine, fondée sur les débauches des matelots espagnols.....	Ibid.
	Elle se vérifie	139
	Zèle et charité du même moine	Ibid.

CHAPITRE XVI.

Diverses expéditions des Anglais, pour s'ouvrir l'entrée des Indes orientales.

1589	Remarques sur les entreprises des Anglais.....	140
	Qui était Linschoten.....	141
	Il arrive de Goa aux îles Açores	Ibid.
	Défiance entre les Espagnols et les Portugais.....	142
	État de la mer à l'arrivée de Linschoten à Tercère.	Ibid.
	Journal de Linschoten.....	143
	Confirmation de plusieurs détails précédents.....	144
	Erreur favorable aux Espagnols	145
	Deux riches vaisseaux espagnols	146
	L'amiral atteint du mal de Naples.....	Ibid.
	Aventure d'un vaisseau anglais et de son équipage.	147
	Anglais qui trompent leurs femmes.....	149
1590	Naufrage d'un grand nombre de vaisseaux.....	Ibid.
	Bâtiments anglais arrêtés en Espagne.....	150
	Accident fort tragique.....	151
	Cause de l'accident.....	Ibid.
	Sort du coupable.....	152
	Flotte d'Espagne qui évite les Anglais...	Ibid.
	Vaines menaces d'une flotte anglaise.....	153
	Secours accordés par l'Espagne à la ligue de France.	Ibid.
	Vers de Fernambouc.....	154
	Grandes pertes des Espagnols.....	Ibid.
	Raison qui arrêtait Linschoten à Tercère.....	155
	Malheurs de Mathias d'Albuquerque.....	156
	Son orgueil.....	157
1591	Prise d'un riche vaisseau par les Anglais	Ibid.
	Orage terrible aux îles Açores.....	Ibid.
	Arrivée d'une flotte d'Espagne sous l'amiral Bacan.	158
	Les Anglais attaquent avec perte.....	Ibid.
	Bravoure de Greenwill	159

DATES. PAGES.

1591 Sa mort glorieuse..... 160
Son caractère..... Ibid.
Traitement que les Anglais vaincus reçoivent des Espagnols..... 161
Tempête furieuse et ses effets..... 162
Exemple de tendresse et de courage dans un vieillard hollandais..... 163
Suite de la même tempête..... 164

CHAPITRE XVII.

Premier voyage des Anglais à Mozambique, à Zanzibar et aux Indes orientales, sous le capitaine Jacques Lancaster, en 1591.

1591 Motifs des Anglais..... 164
État de la flotte..... 165
Son départ et la navigation..... Ibid.
Les Anglais relâchent à Saldanha..... 166
Rafraîchissements qu'ils s'y procurent..... 167
Différentes espèces d'animaux..... Ibid.
Résolution que les maladies font prendre aux Anglais..... 168
Naufrage d'un vaisseau de la flotte..... Ibid.
Terribles effets du tonnerre..... 169
Lancaster continue sa navigation..... Ibid.
Ile de Comore..... 170
Perfidie de ses habitants..... Ibid.
Douleur des Anglais..... 171
Ils croisent aux environs de Zanzibar..... Ibid.
Ils se lient avec le roi et la nation..... 172
Situation du port de Zanzibar..... Ibid.
Jalousie des Portugais..... 173
Les Anglais délivrent une femme portugaise..... Ibid.
Aventure de cette femme..... 174
Motifs de Lancaster pour la secourir..... 175
Lettre du mari à Lancaster..... 176
1592 Les Anglais remettent à la voile..... Ibid.
Leur dessein..... 176
Ils arrivent au cap de Comorin..... 177
Ils le doublent..... Ibid

DATES.		PAGES.
1592	Iles de Nicobar	178
	Gomez Poulo	Ibid.
	Iles Pinaou, ou Pinang	Ibid.
	Mort d'un grand nombre d'Anglais	Ibid.
	Côte de Malakka	179
	Vaisseau pris aux jésuites	Ibid.
	Martaban, port du royaume de Pégou	180
	Iles de Sambilam	Ibid.
	Prise d'un vaisseau portugais	181
	Vaisseau de Malakka	182
	Artifice du capitaine	Ibid.
	Butin des Anglais	183
	Les Anglais vont à Junk-Seylon	Ibid.
	Ils s'en sauvent difficilement	184
	Ils reviennent aux îles de Nicobar	Ibid.
	Ils se rendent à Ceylan	Ibid.
	Espérances des Anglais	185
	Ce qui les fait manquer	Ibid.
	Embarras de quelques matelots dans une rivière	186
	Les Anglais retournent vers l'Europe	187
	Montercis, port des Maldives	188
	Les Anglais y profitent de la rançon d'un commis	Ibid.
1593	Grand nombre de bonites et d'albacores	189
	Lancaster arrive à Sainte-Hélène	Ibid.
	Il veut aller au Brésil	190
	Il est jeté au golfe de Paria	191
	Indiens qu'il rencontre	Ibid.
	Il communique avec eux	192
	Il relâche dans l'île de Mona	193
	Services qu'il reçoit de M. de Barbotières	194
	Il est jeté vers l'île de Cuba, ensuite aux Bermudes	Ibid.
	Tempête qui le met en danger	195
	Il relâche aux îles Nueblas	Ibid.
	Il retourne à l'île de Mona	196
	Il est abandonné de ses propres gens	Ibid.
	Son désespoir	197
	Il est secouru par un vaisseau français	Ibid.
	Son retour à Saint-Domingue	198
	Il arrive à Dieppe sur un vaisseau français, et de là en Angleterre	Ibid.
1594	Remarque de Baker	199

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle tentative des Anglais pour aller aux Indes. Lettres patentes accordées par la reine Élisabeth. Voyage de Raynolds au cap Vert.

DATES.		PAGES.
1588	Lettres-patentes pour le commerce d'Afrique.....	199
	Places nommées pour le commerce.....	200
	Commerce des Français de Dieppe en Afrique.....	201
1591	Départ de Raynolds.....	203
	Il fait des propositions de commerce aux nègres d'Afrique.....	Ibid.
	Il est conduit à Beseguiache.....	204
	Exercice du commerce.....	205
	Civilité d'un jeune seigneur nègre.....	Ibid.
	Les Anglais vont à Portudale.....	206
	Haine des nègres pour les Espagnols et les Portugais.....	207
	Les Anglais sont trahis par les Portugais.....	Ibid.
	Convention avec le Portugal.....	208
	Intrigue embarrassante pour les Anglais.....	Ibid.
	Perfidie d'un Portugais nommé Gonzalez.....	209
	Les nègres veulent qu'il soit puni de mort.....	210
	Les Anglais demandent grace pour lui.....	Ibid.
	Ils le gardent à bord.....	211
	Raynolds se défie des nègres.....	Ibid.
	Leur bonne foi.....	212
	Aventure d'un Portugais qui épouse la fille d'un roi nègre.....	Ibid.
	Lieux où les Portugais et les Espagnols exercent le commerce.....	213
	Ils ne sont pas reçus dans les autres lieux.....	214

CHAPITRE XIX.

Voyage du chevalier Jean Burrough, en 1592, pour ouvrir les Indes orientales aux Anglais.

1592	Ressentiment de la reine Élisabeth.....	Ibid.
	Départ d'une flotte anglaise.....	Ibid.

DATES. PAGES.

1592 Burrough commande la flotte, et prend des informations 215
Burrough se sépare de son escadre 216
Il évite un grand péril 217
Il arrive à Florès ..... Ibid.
Il attaque une caraque, et force les Espagnols 219
Information qu'il tire des prisonniers ..... Ibid.
Les Anglais vont au-devant de plusieurs riches caraques 220
Ils rencontrent la Madre de Dios ..... Ibid.
La caraque est attaquée et prise par les Anglais ... 221
Mendoza, amiral des caraques 222
Son mérite et ses aventures ..... Ibid.
De quelle utilité la caraque fut aux Anglais 223
État de la caraque et sa description ..... Ibid.
Regret que cette perte cause à l'Espagne 224
Autre combat entre les Anglais et les Espagnols ... 225
Prises des Anglais ..... Ibid.
Cargaison des deux prises 227
Dépouilles ecclésiastiques ..... Ibid.

CHAPITRE XX.

Second voyage du comte de Cumberland. Prise de plusieurs vaisseaux portugais, et de la caraque las Cinque Llagas, en 1593.

1593 Réflexions sur l'état présent des Anglais 228
Flotte du comte de Cumberland et son départ 229
Prise des Anglais 230
Informations qu'ils tirent des prisonniers ..... Ibid.
Ils arrivent aux Açores ..... Ibid.
Ils découvrent la caraque las Cinque Llagas 231
Première attaque ..... Ibid.
Seconde attaque 232
Difficultés du combat ..... Ibid.
Belle défense des Portugais 233
Le feu prend à la caraque 234
Déplorable sort des Portugais ..... Ibid.
Malheurs de Velo Pereyra ..... Ibid.
Raisonnements sur la perte de la caraque 235

DATES. PAGES.
1593 Trois dames suffoquées 235
Les Anglais rencontrent une autre caraque 236
Ils la manquent ..... Ibid.
Leur retour 237
Conclusion du livre III ..... Ibid.

LIVRE IV.

VOYAGES AU LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANC JUSQU'A SIERRA-LEONE.

CHAPITRE I.

Des premiers établissements des Français entre le cap Blanc et Sierra-Leone, et des diverses compagnies formées en France pour le commerce d'Afrique.

Les Français ont précédé les Anglais sur les côtes d'Afrique 238
Leur négligence à écrire les relations de leurs voyages 239
Jean-Baptiste Labat et son ouvrage ..... Ibid.
Ses assertions sur les premiers voyages des Dieppois réfutées 241
1626 Premiers établissements des Français à l'embouchure du Sénégal 243
Leurs différentes compagnies ..... Ibid.
Première compagnie établie par autorité 245
Seconde compagnie ..... Ibid.
1681 Troisième compagnie 246
Quatrième compagnie 248
Établissements des Français depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra-Leone ..... Ibid.
Description géographique du fort et de l'île d'Arguim. 249
Sa découverte 253
1678 Elle est prise par les Français 254
1685 Efforts des Hollandais pour la reprendre 255
1688 Leur succès ..... Ibid.

DATES.		PAGES.
1721	Départ d'une petite escadre française sous les ordres de M. de Salvert	Ibid.
	Son arrivée à Arguim	257
	Il attaque le fort	260
	Il en prend possession	Ibid.
	Il s'empare d'une galiote hollandaise	262
	Information qu'il tire des officiers	Ibid.
	Le prince Alichandora	263
	Caractère et cruauté de Duval	265
	Maladies de la garnison du fort d'Arguim	266
	Journal du sieur Melay	Ibid.
	Duval cède le commandement à Both, et se rend au Sénégal	267
	Both ramène les Maures à Arguim	268
	Tentatives des Hollandais pour s'emparer du fort d'Arguim	Ibid.
	Cruauté de Hamar Vonal	269
	Mort de Duval et de seize matelots français	270
	Both venge la mort des Français	Ibid.
	Trahison d'Alichandora	271
	Both capitule	272
1722	Il est transporté au Sénégal	273
	Résolution de la compagnie française des Indes	Ibid.
	Départ d'une flotte française	Ibid.
	Son arrivée au cap Blanc	274
	Elle jette l'ancre devant l'île d'Arguim	275
	Préparatifs du siége	Ibid.
	On somme le gouverneur de se rendre	276
	Réponse de Reers	Ibid.
	La disette d'eau force les Français à se retirer	277
1724	La compagnie des Indes fait partir une nouvelle flotte sous les ordres de M. de Salvert	278
	La garnison d'Arguim capitule	280
	La flotte arrive à Portendic	281
	Description de la baie de Portendic	Ibid.
1723	Traité des Français avec Alichandora	285
	Ils prennent possession du fort de Portendic	Ibid.
	Leur principale raison pour garder ce poste	286
	Les Français l'abandonnent	287
1724	M. de Salvert y trouve les Hollandais établis	Ibid.
	Les Français y possèdent un comptoir	288
	Description du fort Saint-Louis	Ibid.

DATES.		PAGES.
1724	Histoire du fort Saint-Joseph.....	289
	Description de l'île et du fort de Gorée	290
	Ses divers possesseurs.....	291
1682	Observations des astronomes français à Gorée.....	294
	Description du comptoir de Joale.....	297
	Situation et origine du comptoir français d'Albreda.	298
	Vintain ou Vintam, septième établissement des Français.....	198
	Situation et origine du comptoir de Bissao ou Bissos.	299

CHAPITRE II.

Voyage de Peter Van den Brœck, au cap Vert, en 1605.

1605	Départ de Hollande.....	301
1606	De Brœck arrive près d'une île qui fait face au cap Vert.....	Ibid.
	Il se rend à Portudale.....	Ibid.
	Affreuse disette causée par les sauterelles.....	Ibid.
	Énorme serpent.....	302
	Après quatre mois de séjour à Portudale, l'auteur se rend à Rufisque, où il trouve son vaisseau....	Ibid.
	Il s'empare d'un bâtiment lubeckois.....	303
	Son retour.....	Ibid.
	Caractère des Portugais qui résident aux environs du cap Vert.....	Ibid.
	Leur commerce.....	Ibid.
	Naturels du cap Vert.....	304

CHAPITRE III.

Voyage des R. P. Alexis de Saint-Lô, et Bernardin de Renouard, capucins, au cap Vert, en 1635.

1635	Prevost et les auteurs anglais n'ont pas connu ce voyage.....	306
	Alexis de Saint-Lô en est le seul auteur.....	Ibid.
	Motif de ce voyage.....	308

DATES.		PAGES.
1635	Départ des deux R. P. capucins	309
	Surprise d'un nègre de Rufisque	Ibid.
	Réception que deux dames portugaises font aux religieux	310
	Circoncision des nègres	Ibid.
	Caractère de la narration du P. Alexis	311
	Ils rendent visite au truchement du roi	312
	Abondance des palmiers	Ibid.
	Ils dînent chez l'alkaïre	313
	Condition des femmes	314
	L'alkaïre les fait conduire à son domaine. Ses produits	Ibid.
	Ils se rendent chez l'alkaïre du cap Gaspar, à trois lieues de Rufisque	315
	Son costume et sa religion	Ibid.
	Description des funérailles de la femme de l'alkaïre.	316
	Son testament	318
	Danse et musique des nègres	319
	Trait de courage de deux petits nègres	Ibid.
1636	Les religieux quittent Rufisque	320
	Ils baptisent plusieurs individus à Portudale, et se rendent au port de Serène	Ibid.
	Ils vont au port de Joale	321
	Les nègres de Joale parlent portugais.	322
	Leur superstition	Ibid.
	Retour à Portudale	323
	Privilège des Européens, lorsqu'ils sont présentés au roi	Ibid.
	Cérémonie de la présentation pour les nègres	Ibid.
	Le roi donne aux religieux un spectacle en plein air.	324
	Leur frayeur	Ibid.
	Justice du pays	325
	Le roi ne sait compter que jusqu'au nombre vingt.	Ibid.
	Retour à Rufisque	Ibid.
	Les religieux y célèbrent la fête de Pâques	326
	Embarras qu'ils éprouvent en se rendant à Serène.	Ibid.
	Retour à Joale et conversions	Ibid.
	Départ pour l'Europe	Ibid.
	Grande quantité de rats	327
1638	Mort du P. Alexis	Ibid.
	Éclaircissements sur la relation de ce voyage	Ibid.

CHAPITRE IV.

Voyage en Libye, particulièrement au royaume de Sénégal, sur le fleuve Niger, par Jannequin.

DATES.		PAGES.
1637	Publication de l'ouvrage de Jannequin	328
	Justification de l'auteur	Ibid.
	Jugement sur son voyage	329
	Son départ	330
	Danger que le vaisseau qu'il montait éprouve	331
	Vue du pic de Téneriffe	Ibid.
	Baptême sous la ligne	332
	Anecdote sur Henri IV	Ibid.
	Description de ce baptême par Durret	333
	Manière dont le père Labat reçut le baptême	334
	Jannequin arrive au cap Blanc	336
	Défiance des naturels	Ibid.
	Abondance des poissons sur cette côte	337
	Énumération de quelques espèces	Ibid.
	Arrivée au Sénégal	338
	Occupations des Français sur le rivage	Ibid.
	Terrible effet des rosées	Ibid.
	Ambassadeurs du damel et du brac	339
	Crainte que l'artillerie inspire aux naturels	Ibid.
	Présents donnés aux ambassadeurs	Ibid.
	Commerce des Français	340
	Situation de Terrier-Rouge	Ibid.
	Géographie de Jannequin éclaircie et rectifiée	341
	Courage du camalingue	342
	Il combat et tue un lion	Ibid.
	Force des nègres	Ibid.
	Superstition de Jannequin	Ibid.
	Œufs d'autruche éclos dans l'étoupe	343
	Effet des pluies au Sénégal	344
	Cours du Niger, suivant Jannequin	345
	On part pour le cap Vert	Ibid.
	Arrivée à l'île Saint-Vincent	Ibid.
	Naufrage d'un vaisseau français	Ibid.
	Ressource de l'équipage	346
	État déplorable dans lequel on le trouve	Ibid.

DATES. PAGES.

1637 Générosité des matelots français..... 346
Secours qu'ils trouvent dans les tortues..... 347
Vents contraires à leur retour..... Ibid.
Disette..... Ibid.
Ils relâchent à Camaret en Bretagne..... Ibid.
1639 Leur arrivée à Dieppe..... 348

CHAPITRE V.

Voyage de Le Maire aux îles Canaries, au cap Vert, au Sénégal et sur la Gambra.

Éclaircissements sur ce voyage et son auteur..... Ibid.
1682 Départ de Le Maire pour Brest..... 349
Le magnifique vaisseau le Soleil-Royal..... 350
Arrivée de Dancourt, et départ de la Sainte-Catherine..... 351
Vue du cap Cantin et des Canaries..... Ibid.
On mouille l'ancre dans la baie de la grande Canarie..... Ibid.
Réception que les dames et les religieuses font à Le Maire..... 352
Dancourt fait remettre à la voile..... 353
Arrivée au cap Blanc. Sa situation..... Ibid.
Établissement des Hollandais à Arguim, et ses différents possesseurs..... Ibid.
Monsegur, capitaine de la Sainte-Catherine, brûle un bâtiment hollandais, et une barque chargée de tortues..... 354
Description du cap Vert..... 355
Observations de Barbot sur le même cap..... Ibid.
Cap Emmanuel..... 356
Arrivée à Gorée..... 357
Détails sur cette île..... 358
Le Maire accompagne Dancourt dans un voyage à l'intérieur..... 359
Ils arrivent à Bieurt..... Ibid.
Observation de Le Maire sur les femmes du pays... Ibid.
Commerce des Français à l'île Saint-Louis..... 360
Opinion de Le Maire sur le Sénégal..... Ibid.
Tentatives de la compagnie française pour entrer dans la Gambra..... 361

DATES. PAGES.
1683 Départ du Sénégal..... 362
Détails sur l'état des régions occidentales d'Afrique..... 363

CHAPITRE VI.

Voyage d'un anonyme au cap Vert, à la Gambie, à l'archipel des Bissagots et aux rivières de Saint-Domingue et de Gèves.

1694 Éclaircissements sur ce voyage..... 365
Description du royaume des Barbessins..... Ibid.
Les Floupes, et le commerce que font avec eux les Européens..... 368
Les Papels; leur croyance et leur gouvernement... 369
Farim, ville possédée par les Hollandais..... 370
Ile de Bissao; ses habitants, leur religion..... 371
Leur gouvernement. Sacrifice à la mort de leurs rois..... 372
Palais et garde du roi..... Ibid.
Rivière de Gèves..... 373
Commerce des Portugais..... 374

CHAPITRE VII.

Premier voyage d'André Brüe au long des côtes occidentales d'Afrique.

1697 A qui l'on doit la publication des voyages de Brüe.. 375
Éloge de Brüe..... Ibid.
Détails sur son administration..... 376
Jugement sur l'ouvrage du père Labat..... 377

§ I.

Différends entre Brüe et le damel, roi de Cayor.

Familiarité du damel avec Brüe, et ses suites..... 379
Sa colère..... 380
Menaces de Brüe..... Ibid.

DATES. PAGES.

1697 Leur succès..... 380
Demande du damel..... 381
Il part à la tête de son armée..... Ibid.
Il manque de résolution..... 382
Vengeance de son ennemi..... Ibid.
Les princes nègres vendent leurs propres sujets.... 383
Conduite et menaces de Brüe..... 385

§ II.

Voyage, par terre, de Rufisque au fort Saint-Louis.

Brüe donne avis au damel de son départ, et se rend à sa cour..... Ibid.
Description de Rufisque..... 386
Son gouvernement..... 387
Son climat..... Ibid.
Ses productions..... 388
Droits que chaque vaisseau français paie au damel.. 389
Population de la ville suivant différents auteurs... Ibid.
Mœurs des habitants..... 390
Articles de commerce..... Ibid.
Réception qu'on y fait à Brüe..... 391
Brüe traverse un pays sablonneux..... Ibid.
Remarques sur la nation des Serères..... 392
Leurs tombeaux..... 393
Leur agriculture..... Ibid.
Brüe arrive dans un village des Jalofs..... 394
Visite à un saint marabout..... Ibid.
Grande troupe d'éléphants..... 396
Il arrive à Macaye, résidence du damel..... Ibid.
Description du palais du damel..... 397
Brüe prend la résolution de partir furtivement..... 398
Il arrive à Bieurt..... 399
Route du Sénégal à Gorée..... 400
Religion et cruauté du damel..... Ibid.
Son étonnement en apprenant la puissance du roi de France..... 401
Punition des femmes infidèles..... Ibid.
Curiosité du damel..... 402

DATES PAGES.

1697 Revue d'une armée nègre..... 403
Abondance des serpents depuis Rufisque jusqu'à Bieurt..... 404
Leur taille et leur variété..... 405

§ III.

Route de Rufisque à Bieurt, et du fort Saint-Louis à Cayor, suivant Barbot.

Villages de Beer et de Jandos..... 406
Grand lac..... Ibid.
Maisons portugaises à Sanyeng..... 407
Climat..... 408
Maisons des habitants..... 409
Ruines d'un fort portugais à Bieurt..... 410
Cruauté d'Acunha..... Ibid.
Route ouverte par les Français..... Ibid.
Manière de voyager des Français..... 411

§ IV.

Révolution du royaume de Cayor, en 1695.

1695 Description des six royaumes qui comprennent la côte depuis le cap Vert jusqu'à la rivière de Gambie..... 412
Bur-ba-Yolof divise son royaume en plusieurs provinces..... 413
Les gouverneurs se révoltent..... Ibid.
Sa vengeance..... Ibid.
Bur-ba-Yolof est tué par le roi de Baol..... 414
Ambition de ce roi..... Ibid.
Assemblée des grands pour élire un roi..... Ibid.
Usurpation de Latir-Fal..... 415
Son gouvernement..... Ibid.
Ses cruautés et sa politique..... 416
Linguere, mère du damel..... Ibid.
Mort d'un seigneur nègre..... 417
Plaintes du damel..... 418
Arrivée d'un bâtiment anglais à Portudale..... Ibid.

DATES.		PAGES.
1695	Conduite de Brüe à son égard	418
	Menaces de Latir-Fal	419
	Réponse de Brüe	Ibid.
1699	Les Français s'emparent d'un vaisseau anglais	420
	Rage du damel	Ibid.
	Intelligence de Brüe avec Linguere	421
	Leur interprète	Ibid.
	Avis que Brüe en reçoit	422
	Le commerce et l'amitié sont rétablis	423
	Intrigues et succès des Anglais	424
	Fourberies du damel dont ils sont victimes	425
	Ils abandonnent leurs comptoirs de Portudale et de Brigni	426
	Guerre des rois nègres	427
1701	Combat entre un vaisseau français et un bâtiment anglais	428
	Démarche de Brüe pour engager le damel à faire la paix	Ibid.
	Trahison du damel	429
	Le conseil des nègres délibère sur le sort de Brüe.	430
	Rançon que demande Latir-Fal	Ibid.
	Délivrance de Brüe	431
	Compliments qu'il reçoit des rois voisins	Ibid.
	Sa vengeance	Ibid.
	Repentir du damel	432
	Condition que Brüe lui impose	433
1702	Son départ pour l'Europe	Ibid.
	Mort de Latir-Fal	Ibid.
	Ses successeurs	Ibid.

CHAPITRE VIII.

Suite des voyages de Brüe. Description de la rivière du Sénégal.

	Cours du Sénégal suivant Brüe	434
	Description de son embouchure	435
	Ile de Boços, premier établissement de la compagnie française	437
	Ile de Jean Barre, ou île Sore	438
	Description de l'île Saint-Louis	439

DATES. PAGES

Ses productions 440
1697 Réception que Brüe fit à un prince nègre 441
Costume de ce prince 442
Description de l'île de Bifèche 446
Plusieurs petites îles 447
Serimpeta, Enguerbel 448
Fertilité du terroir ..... Ibid.
Ravage des sauterelles 449
Rivière de Cayor ..... Ibid.
Description de l'île d'Ivoire 450
Abondance des éléphants ..... Ibid.
Commerce des gommes à Terrier-Rouge 451
Layda 452
Dramanet 453
Détails sur le royaume de Cassan ou Cassou 454

CHAPITRE IX.

Suite des voyages de Brüe. — Premier voyage sur le Sénégal, en 1697.

Motif de ce voyage 456
1697 Départ du fort Saint-Louis ..... Ibid.
Largeur et beauté du Sénégal dans la saison des pluies 457
Commerce de l'île de Bilbas 461
Arrivée de Brüe à Cahedé ..... Ibid.
Visites qu'il y reçoit ..... Ibid.
Fertilité du pays de Goumel. Culture du tabac 463
Arrivée du voyageur à Guiorel ..... Ibid.
Visites et présents qu'il y reçoit ..... Ibid.
Commerce 464
Brüe se rend par terre à la cour du siratique 465
Réception qu'on lui fait à Boucar ..... Ibid.
Il est présenté à une princesse 466
Bal africain ..... Ibid.
Intelligence des nègres 467
Situation du village de Boucar ..... Ibid.
Urbanité du prince nègre ..... Ibid.
Arrivée de Brüe à Goumel 468
Entrevue du siratique et du voyageur ..... Ibid.
Réflexions sur le commerce des Européens avec les nègres 470

DATES.		PAGES.
1697	Portrait du siratique	471
	Brüe reçoit la visite du prince	472
	Revue de la cavalerie nègre	473
	Justice du pays	Ibid.
	Adieux du siratique à Brüe	474
	Marche de la maison du roi	475
	Puissance militaire du siratique	476
	Oiseau bleu très-remarquable	477
	Retour à Boucar et à Guiorel	Ibid.
	Commerce avantageux de ce pays	478
	Séjour de Brüe chez le c[illegible]ue	479
	Navigation du Sénégal	481
	Voyage d'un Français au-delà des cataractes de Galam	482
	Conjecture sur ce voyage	Ibid.

§ II.

Remarques sur la nation des Foulès, sur leur pays et sur leur gouvernement.

	Étendue du pays des Foulès	483
	Couleur de leur peau	Ibid.
	Leur industrie	484
	Leur chasse	Ibid.
	Leur musique, leurs habillements	485
	Beauté des femmes	Ibid.
	Hiérarchie des emplois à la cour du siratique	486
	Ordre de succession au trône	487
	Histoire du prince Sambaboé	488
1702	Il expulse les Maures de son royaume	490
1707	Il meurt	Ibid.
	Son successeur est tué par son propre frère	491
	Bons effets d'une négociation de Brüe	492
	Dignité des reines du pays des Foulès	493

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

00086025

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015